This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

HN 2180

KD 53348

Digitized by Google

Ct 3,00
Lig. 0,60
3,60

Schuffler
94.12.54

Digitized by Google

Digitized by Google

ESSAI

SUR L'ESPRIT ET L'INFLUENCE

DE LA

RÉFORMATION DE LUTHER.

Digitized by Google

Digitized by Google

ESSAI

SUR L'ESPRIT ET L'INFLUENCE

DE LA

RÉFORMATION DE LUTHER,

PAR CHARLES DE VILLERS.

CINQUIÈME ÉDITION

AUGMENTÉE DU PRÉCIS HISTORIQUE DE LA VIE DE MARTIN LUTHER, DE MELANCHTHON, REVUE ET PUBLIÉE AVEC UNE PRÉFACE ET DES NOTES,

PAR A. MÆDER.

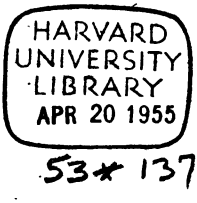
PARIS,
CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ, LIBRAIRES,
Rue de Lille, 19.

STRASBOURG,
MÊME MAISON, GRAND'RUE, 15.

1851.

Digitized by Google

KD 53348



53* 137

IMPRIMERIE DE G. SILBERMANN, PLACE SAINT-THOMAS, 3.

Digitized by Google

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.

S'il est triste, après soixante années de bouleversements et de déceptions, de vivre sans lendemain, et d'avoir à redouter incessamment une tourmente qui emporte la civilisation moderne, il est plus triste encore de voir, au milieu de la détresse universelle, les différentes Églises chrétiennes se faire la guerre au lieu de se liguer entre elles contre l'ennemi commun; car, comment la société se sauvera-t-elle, si la religion ne lui vient en aide, et comment la religion lui viendra-t-elle en aide, si ses interprètes s'entredéchirent publiquement? Ne dirait-on pas des Juifs assiégés dans Jérusalem et servant, par leurs fureurs, le fils de Vespasien? Oui, et jusqu'à ce jour, ni les progrès du mal, ni de sages conseils[1] n'ont pu désar-

[1] Dans sa première livraison de janvier 1850, p. 192, la *Revue des deux mondes* dit : « Le catholicisme et le protestantisme ont intérêt à s'unir fraternellement et à se liguer contre les envahissements du matérialisme contemporain. Que les esprits clairvoyants et modérés interviennent donc entre les deux partis avant que le débat ne s'envenime, afin de leur signaler vivement cette grande communauté de devoirs qu'un commun danger impose aux deux Églises. En définitive, le catholicisme et le protestantisme n'ont rien à gagner et beaucoup à perdre à se combattre. »

M. Guizot n'est pas moins explicite dans le *discours* qu'il a prononcé à l'*assemblée générale de la Société biblique protestante de Paris le* 17 *avril* 1850. « La lutte, dit-il, est engagée non pas entre telle ou telle croyance particulière, mais entre la foi chrétienne e

Digitized by Google

mer des hommes qui ont la prétention d'appartenir à Celui qui allait de lieu en lieu faisant le bien et qui, après avoir repris ses disciples disposés à faire descendre le feu du ciel sur ceux qui n'avaient pas voulu les recevoir, répondit à la question : qui est mon prochain? par la touchante parabole du Samaritain. Ils allèguent l'obligation de veiller sur Zion, le devoir de combattre l'erreur et la nécessité d'en finir avec l'hérésie, source unique des maux qui rongent le corps social. Sont-ils dans le vrai? Non, si j'en crois *Évagre*, écrivain ecclésiastique de la fin du cinquième siècle, dont l'orthodoxie n'a jamais été contestée, et qui affirme que, « aucun de ceux qui ont introduit des hérésies n'a eu dessein d'avancer des impiétés, ni de faire injure à Dieu; que, au contraire, ils ont cru parler plus véritablement que ceux qui les avaient précédés; que nous sommes tous d'accord touchant les points fondamentaux de notre religion et que les disputes qui ont divisé les fidèles ont éclairci la vérité et relevé par occasion l'éclat de l'Église[1]. » Rien de plus péremptoire que cette déclaration du narrateur des querelles religieuses de nos pères,

l'impiété cynique ou hypocrite. Un fait nouveau s'est introduit dans nos mœurs; c'est la liberté de conscience; grâce à elle, il y a union véritable entre tous les chrétiens; que tous s'animent du même esprit. Si j'osais, je vous dirais : Aimez-vous les uns les autres, c'est la charité; supportez-vous les uns les autres, c'est la tolérance; respectez-vous les uns les autres, c'est la liberté; aidez-vous les uns les autres, c'est le bon sens et l'intérêt bien entendus.

« Ce n'est qu'à cette condition que les chrétiens triompheront dans combat. Qu'ils se rallient donc sous la bannière et l'étendart de la croix, et aujourd'hui, comme autrefois, avec ce signe ils seront sûrs de vaincre. »

[1] *Histoire de l'Église*, liv. VI, chap. II.

Digitized by Google

et rien de plus propre, par conséquent, à nous faire changer de conduite. Mais on objecte qu'Évagre ne condamne pas les querelles religieuses, qu'il les regarde, au contraire, comme avantageuses et qu'il faut, par cette raison, laisser faire les controversistes. A Dieu ne plaise que je veuille les troubler dans la laborieuse entreprise de tirer au clair certaines questions théologiques, dignes de rivaliser avec la quadrature du cercle, la trisection de l'angle et l'organisation du travail. Faites donc de la controverse à votre aise; croyez, si vous le voulez, qu'elle est indispensable au salut et qu'on est indigne de la miséricorde divine pour la redouter; mais que ce soit de la controverse spéculative en dehors de toute combinaison politique et sociale; car du moment que vous entamez ce chapitre, je vous dénonce au peu de bon sens qui nous reste.

Or, c'est particulièrement sur le terrain politique et social que s'évertuent les controversistes de notre époque; le temps des docteurs angéliques, chérubiques, séraphiques, mirifiques, irréfragables et résolus est passé. On ne décompose plus guère la lumière du Thabor; on a matérialisé jusqu'aux subtilités de l'école. Je n'en veux d'autres preuves que les ignobles protestations de John Bull contre la barette du docteur *Wiseman*, et le mal que se donne un certain parti pour faire considérer la réforme comme le principe de toutes les révolutions et le protestantisme comme l'ennemi né de tout gouvernement régulier. On pourrait ne pas faire attention à ces sophismes dans des moments de calme; mais à une époque où les plus mauvaises passions sont déchaînées, où il suffit d'un mot pour écraser les individus et les partis, ils sont un danger d'autant plus manifeste que le peuple auquel ils

Digitized by Google

s'adressent est plus incandescent et plus habitué à ne pas mettre d'intervalle entre la théorie et l'action.

Certes il n'existe aucun danger actuel pour les protestants de France. Leur état est assuré par la constitution, le bon vouloir du gouvernement et l'opinion publique; mais, enfin, l'édit de Nantes a été révoqué aux acclamations des notabilités scientifiques et littéraires du grand siècle, et, en *vouant à l'animadversion publique*[1] celui de ses successeurs qui ne maintiendrait pas la liberté des cultes jurée par lui, Napoléon était sans aucun doute préoccupé de l'idée que ce principe tutélaire pourrait de nouveau être contesté. Il n'a au surplus jamais été généralement goûté en France. Les jacobins n'en voulaient pas plus que les jésuites : « La Convention nationale, s'écrièrent-ils en quatre-vingt-treize, a décrété le libre exercice du culte religieux, qui est incompatible avec une saine morale révolutionnaire[2] ! » Et M. Louis Blanc a glissé dans son *Histoire de dix ans* le passage suivant, que je recommande à la sollicitude des admirateurs sincères de ce grand apôtre : « Les libéraux, à peine vainqueurs (en 1830), avaient eu hâte de réaliser leur fameuse thèse de l'athéisme dans la loi, sans songer que tout ce qu'on retranche dans l'État, à la souveraineté de Dieu, on l'ajoute à la souveraineté du bourreau. L'égalité des cultes, consécration nécessaire des plus grossiers charlatanismes, faisait insensiblement passer des esprits dans la conscience le trouble qui naît de toute commotion violente; et la liberté d'enseignement, proclamée avec faste, préparait aux géné-

[1] *Annuaire de Rabaut*, p. 7.

[2] *Recueil de pièces authentiques servant à l'histoire de la révolution de Strasbourg*, t. II, p. 63.

Digitized by Google

rations à venir le triste héritage des divisions et des haines dont la vie de la génération présente était tourmentée. Aux pompes du catholicisme, si puissantes sur les peuples qu'on gouverne par l'âme et par les sens, nulles fêtes n'avaient été substituées. Le chant des processions ne dominait plus, même aux jours solennels, le bruit de la rue, et rien ne remplaçait cet appel mystique aux émotions populaires, énergique moyen de gouvernement[1]. » M. Buchez n'eût pas mieux dit, et nous savons à nos dépens comment son parti entend la liberté.

Faut-il maintenant que nous nous arrêtions aux idées sur la liberté des cultes qu'on prête au clergé catholique de France? Hélas! il n'a pas protesté quand M. l'abbé de Lamennais a osé faire imprimer que l'égale protection de toutes les religions est une folie[2] et que l'État qui accorde cette égale protection est évidemment athée[3]. Il s'est généralement conduit de manière à faire penser que M. de Pradt l'a bien caractérisé dans ces lignes : « Le clergé de France a été nourri dans les idées de la domination du culte catholique; il y rapporte tout, il y remontera tant qu'il pourra; il tolère la tolérance, mais elle n'est ni dans ses goûts, ni dans ses principes. Il est fortifié dans cette tendance par Rome qui, depuis dix ans, ne cesse de s'élever contre la tolérance qu'elle affecte de confondre avec l'indifférence des religions. Cette doctrine a des échos en France, qui deviendrait le siége de l'intolérance s'ils

[1] *Histoire de dix ans*, t. II, p. 282.

[2] *Essai sur l'indifférence en matière de religion*, t. Ier, p. 76.

[3] *De la religion considérée dans ses rapports avec l'ordre politique et civil*, p. 51.

Digitized by Google

étaient écoutés[1]. » Mille faits viennent à l'appui de cette affirmation de M. de Pradt; mais elle est de 1818, et depuis trente ans le clergé séculier de France gravite vers la tolérance : Je ne crois pas qu'il prêtât son appui à l'oppression des protestants.

Dans le monde renversé où nous vivons, les adversaires actifs du protestantisme se recrutent plus souvent parmi les laïques que parmi les ecclésiastiques. De nos jours, pas de surnuméraire qui n'ait fait sa théologie. Aussi voyez comme ces modernes de la Mirandole se rengorgent dans leurs journaux et leurs livres; avec quel aplomb ils traitent des affaires ecclésiastiques, et avec quelle témérité ils font piaffer leur dada jusque dans les assemblées politiques[2]. « Nous sommes, déclara *M. de Regnon* au conseil général de la Loire-Inférieure de 1849, nous sommes sous un gouvernement qui ne connaît pas Dieu, le Dieu vivant, le Dieu auteur de la société, et qui ne reconnaît que le principe de la liberté des cultes. Ce principe, tel qu'il est dogmatiquement interprété aujourd'hui et enseigné par l'État, conclut nécessairement que Dieu n'existe pas, que les diverses croyances en Dieu ou hors Dieu sont toutes égales en droit et en vérité, toutes également bonnes et par conséquent toutes également fausses, également perverses... La société a été bouleversée... il faut la reconstruire sur ses anciennes bases... Il faut faire renaître cette société catholique, cette ancienne société où régnait l'unité

[1] *Les quatre concordats*. Paris 1818, t. III, p. 39.

[2] Dans un mandement du 4 août 1850, pour la promulgation du décret du dernier concile de Paris touchant les écrivains qui traitent des matières ecclésiastiques, *Mgr. l'archevêque de Paris* décline les services de ces chevaliers incommodes du catholicisme.

Digitized by Google

de doctrine et avec elle l'autorité. Dans quel chaos d'erreurs, dans quel défaut de discipline sommes-nous tombés depuis l'admission de la liberté des cultes[1] ! » Et l'*Assemblée nationale* d'appeler cela un discours remarquable! Il est vrai que quelques mois plus tard, le même journal écrit, « que toutes les phrases pompeuses jetées au flanc d'une ombre, tous les grands coups d'épée frappés contre un cadavre ne font pas que l'inquisition n'ait été un tribunal *juste*, *nécessaire* et *national*[2]. » Suivant *Llorente*, secrétaire du Saint-Office, ce tribunal juste, nécessaire et national a fait brûler vifs 33,272, brûler en effigie 17,658, et enfermer, avec confiscation des biens, 291,430 individus, le tout à pure perte, car où est l'inquisition avec ses tortures, ses bûchers, ses cachots et ses confiscations des biens?

Après les déclarations pleines de franchise de M. de Regnon et de l'Assemblée nationale, on fait un retour involontaire au temps où, tout en cherchant à interdire la réplique, l'on informait la France ébahie, « que le protestantisme se recrutait dans l'athéisme pour ébranler les fondements de la monarchie[3]; que la réforme favorisait la

[1] L'*Assemblée nationale* du 11 septembre 1850. M. de Regnon sera singulièrement flatté de s'être rencontré en ce point avec *Maximilien de Robespierre* qui, dans une consultation rédigée par lui le 25 mai 1782, a dit : « Les progrès de la religion réformée, qui ne sont déjà que trop sensibles, auraient droit d'alarmer l'État si on laissait joindre à l'attrait qu'elle a par elle-même, pour un grand nombre de personnes, le ressort puissant de l'intérêt. » En d'autres termes, si l'on permettait aux protestants de tester librement comme les catholiques. *Journal du Haut-Rhin* du 11 octobre 1850.

[2] L'*Assemblée nationale* du 20 janvier 1850.

La *Quotidienne* du 27 septembre 1825.

Digitized by Google

sensualité[1]; que les adeptes de la Société biblique se trouvaient mêlés à toutes les révolutions[2]; que Luther et ses disciples persuadent à une partie de l'Europe que la souveraineté réside dans le peuple et que bientôt le sang des rois ruiselle sur les échafauds[3]; qu'il n'était possible en aucune façon de rendre le peuple protestant, parce que le chisme n'aurait d'autre effet que de le précipiter dans une impiété brutale[4]; qu'en attendant le néant religieux (le *Constitutionnel* et le *Courrier français*) appellent le protestantisme[5]. » Ce langage haineux et absurde se reproduit de nos jours avec une inconcevable audace, et ce n'est pas sans raison que *M. Proudhon*, dont au surplus je répudie toutes les doctrines, a dit, « que nous sommes dans une de ces époques où l'espèce humaine hébétée ne peut être ramenée au sens commun que par les plus grosses platitudes[6]. »

Quoi qu'il en soit, les protestants sont alarmés de ces manœuvres, et il n'est pas sans intérêt de savoir ce qu'en pense un de leurs organes. « Il semble, dit-il, que dans certaines régions on ait reçu le mot d'ordre de déclarer la guerre à la réforme et d'arracher les protestants aux positions qu'ils avaient conquises, moins par leur nombre que par leur mérite personnel. Des écrivains animés d'un

[1] Le *Drapeau blanc* du 20 septembre 1825.

[2] L'*Étoile* du 2 avril 1820.

[3] *Essai sur l'indifférence en matière de religion*, par M. l'abbé de Lamennais, t. 1er, p. 38.

[4] *De la religion considérée dans ses rapports avec l'ordre politique*, par M. l'abbé de Lamennais, 3e édit. Paris 1826, p. 316.

[5] *M. Bellart au procès du Constitutionnel*, p. 28.

[6] *Les confessions d'un révolutionnaire*, p. 322.

Digitized by Google

fanatisme réel ou factice, prennent à tâche de calomnier le protestantisme et de le mettre au ban de l'humanité, en l'accusant d'enfanter tous les maux qui travaillent le corps social. A les en croire, c'est la réforme qui, pénétrant dans les établissements d'instruction publique, sous le nom de philosophie, corrompt la jeunesse et transforme ces asiles de l'enfance en écoles de pestilence; c'est la réforme qui, propageant parmi le peuple des idées d'une folle indépendance, les provoque à des insurrections permanentes; c'est la réforme qui, inoculant par degrés les idées et les mœurs du paganisme, pervertit les masses sanctifiées au moyen âge par le catholicisme; c'est la réforme qui enfante les socialistes et leurs utopies subversives; c'est elle enfin qu'il faut anéantir pour rétablir le principe tutélaire de l'autorité et raffermir la société ébranlée[1]. »

Par malheur ce journal n'exagère rien; les affaires en sont venues à ce point, et parce que par-ci par-là les protestants effrayés ne se sont pas tenus assez en garde contre les agitateurs qui exploitent leurs alarmes, beaucoup de catholiques bienveillants et même des protestants irréfléchis ont fini par croire que la réforme est réellement la source de tous nos maux. Il faut une digue à ce torrent de calomnies qui menace d'engloutir le protestantisme en France; il faut quelqu'un qui relève le gant audacieusement jeté à une tribu décimée par trois siècles de persécution et à peine rassurée par un demi-siècle de liberté. Et ce quelqu'un ce sera moi, moi si disposé à m'associer aux catholiques pour le salut de la patrie, moi si étranger

[1] *L'Écho de la réforme* du 25 décembre 1849.

Digitized by Google

à l'esprit de secte et si antipathique à la controverse. Et qu'on le sache bien, je n'attaquerai pas l'Église catholique, je ne toucherai ni aux dogmes, ni à la discipline de la sœur aînée de l'Église protestante, et je ne croirai jamais, avec tel de mes coreligionnaires, qu'une Église qui a produit Fénélon et saint Vincent de Paule soit la prostituée de Babylone; comme je ne croirai jamais, avec tel catholique, que l'Église qui se glorifie d'avoir donné le jour à Boissy d'Anglas et à Oberlin soit une agrégation de rebelles. On le voit, il ne s'agit pas ici d'une polémique irritante, il s'agit simplement de rétablir un fait historique dénaturé par l'esprit de parti. Si je réussis à éclaircir ce fait, si je parviens à établir que la réforme ne mérite pas les reproches qu'on lui a faits d'être un agent révolutionnaire, les catholiques m'en sauront gré comme les protestants, et il s'opèrera peut-être un rapprochement qui, pour n'être pas une réunion, sera une alliance tacite pour le bien public.

Mais comment remplir la tâche que je viens de m'imposer? J'ai longtemps réfléchi sur cette question, et j'ai fini par prendre le parti de donner la parole à un plus habile que moi, à un homme dont le travail a eu, il y a plus de quarante ans, un immense retentissement. J'ai nommé l'auteur de l'*Essai sur l'esprit et l'influence de la réformation de Luther, Charles-François-Dominique de Villers, capitaine d'artillerie, docteur en philosophie, professeur de l'Université de Gœttingue, membre correspondant de l'Institut de France, de la Société des sciences de Gœttingue, de l'Institut d'Amsterdam, des Académies royales de Berlin et de Munich, de la Société impériale de Moscou, chevalier de Saint-Louis et de l'Étoile polaire, né le 4 novembre 1765 à*

Digitized by Google

Boulay, département de la Moselle, et mort à Gœttingue le 11 février 1815.

Les motifs qui m'ont déterminé à m'effacer devant Villers sont, outre son talent incontesté et une trop légitime défiance de mon aptitude à un travail de ce genre, la circonstance que ce savant était un laïque que son admiration pour Luther n'a point empêché de mourir catholique, et que son peu de sympathie pour la révolution française[1] doit faire agréer par l'ami de l'ordre le plus exigeant. Revenant sur une assertion antérieure, son biographe de la *Revue d'Austrasie*, M. *Émile Bégin*, affirme expressément que Villers ne fut jamais ni le soutien, ni l'ami de la révolution française, ne jugeant le peuple français ni assez vertueux, ni assez éclairé pour jouir d'une indépendance aussi large que celle à laquelle l'appelait l'ardeur philosophique du siècle. Prévoyant qu'au lieu d'une amélioration sociale produite sans secousse et sans tourmente, on aurait à déplorer de sanglants résultats du régime qui allait être institué, il exprima sa douleur et son indignation avec une franchise qui souleva contre lui la haine du parti dominant. Il flétrit en vers mordants les manœuvres employées aux opérations électorales dans ses *Députés aux États-généraux*, février 1789, et dévoila les contradictions et les absurdités renfermées dans la formule du serment que prêtaient les gardes nationales fédérées dans son *Examen du serment civique*, 1790. Mais si ces deux brochures lui valurent des

[1] Ce n'est pas que Villers n'aimât point la liberté, la liberté possible sur la terre. Ce fut pour cette liberté que le chevaleresque cousin de Jeanne d'Arc, car il tenait à la famille du Lys par sa mère, combattit à outrance l'Hydre démagogique, dont la queue formidable nous a été léguée par Robespierre.

Digitized by Google

ennemis redoutables, son travail sur *La liberté;* qui eut deux éditions en 1791 et une en 1792, le força de quitter le pays et coûta la vie à son libraire Collignon, de Metz. Dans ce livre, après avoir défini la liberté, la faculté d'agir en conséquence de tous les actes de la volonté, sans éprouver aucune contrainte, Villers s'attache à prouver qu'elle ne s'accommode à aucune formule sociale, qu'elle est impossible dans l'état de civilisation et qu'en la définissant, le pouvoir de faire tout ce qui n'est pas défendu par la loi, on la limite au point d'en faire une condition d'esclavage; que, dans l'état social, la liberté n'est autre chose que la sûreté publique et la justice également répartie à tous; qu'on fait bien de pénétrer le peuple de cette vérité; que le peuple en insurrection est le plus redoutable tyran; qu'une nation où les richesses sont en honneur, où l'adultère est un objet de ridicule et la religion un objet de dérision, est une nation corrompue; que régénérer une parellle nation, c'est la faire passer, par de sages lois, du vice et du désordre à la tempérance et à la modération, et que c'est le comble de la profanation d'emprunter le mot de régénération à la religion qui a appelé les hommes à une nouvelle vie, pour désigner le bouleversement des institutions bonnes ou mauvaises d'un État. Comme, malgré ses trois éditions, cet ouvrage est devenu rare et qu'il n'y a pas apparence qu'il soit réimprimé, j'en donnerai quelques extraits qui convaincront les plus incrédules que, sous le rapport politique, social et littéraire, mon avocat de la réforme n'est pas suspect de jacobinisme, et que l'opinion, que, après douze années d'émigration et de séjour au milieu d'une population protestante, il émet sur la grande révolution du seizième siècle, est

Digitized by Google

digne de fixer l'attention des honnêtes gens. Voici ces extraits :

« Si chaque membre prétendait jouir de la liberté, quel chaos, quels chocs violents de tous les intérêts! Comme on verrait se croiser les efforts dirigés dans tous les sens! Chaque homme, pressé de tous les besoins factices de la société, en proie, par conséquent, à toutes les passions, rencontrerait sans cesse un autre homme sur son chemin. Le fort écraserait le faible et renverserait tout devant lui, jusqu'à ce qu'un plus fort vînt le renverser à son tour. On ne verrait que carnage, violence, tyrannie exercée et soufferte. Ce serait alors que toute ombre de liberté aurait disparu; chacun en parlerait dans cet état d'insurrection totale, et nul n'en jouirait; on fuirait ses foyers, on leur préfèrerait les forêts et les déserts; le corps social serait dissous. Et quel poison l'aurait atteint? La plus noble des facultés chez l'homme de la nature, la plus dangereuse chez l'homme civil : La liberté[1]. »

« Si nous parcourions les classes les plus nombreuses de la société, celles des laboureurs, des commerçants, des artistes, des ouvriers de tous les genres, et que nous demandions à chacun quelle chose il exige de la société, nous répondrait-il que c'est la liberté qu'il désire? Non, je ne crois pas qu'il y songeât. De quelle liberté a besoin le laborieux cultivateur qui, attaché à son sillon, borne à peu près tous ses désirs, dans le cours de chaque année, à une heureuse succession du froid et du chaud, de l'humidité et de la sécheresse? De quelle liberté a besoin l'artiste qui, dépendant de l'opinion publique et de la bourse de l'homme

[1] *De la liberté*, 1re édit., p. 22 et 23.

Digitized by Google

opulent, demande seulement que l'une la récompense de ses travaux par les éloges et le second par l'argent? De quelle liberté enfin croit-on qu'ait besoin l'artisan obscur qui, sans cesse retenu dans son atelier, occupé à tourner, ou à équarrir une poutre, ou à limer son acier, ne songe guère qu'à nourrir du prix de ses sueurs la famille dont la Providence l'a fait père?

« Passons chez les hommes que leurs richesses exemptent des travaux de ces différents états. Nous y rencontrerons d'abord des oisifs qui ne manqueront pas de nous demander à grands cris d'être libres. C'est vraiment dans cette classe que se rencontrent les amateurs de la liberté; il faut avoir tout son temps à soi pour la goûter, puisqu'elle n'est autre chose que la faculté et le plein pouvoir de se livrer à toutes ses fantaisies. Mais leur donnerons-nous la liberté, à ces riches oisifs? Confierons-nous un instrument aussi dangereux à des gens nécessairement en proie, par leur oisiveté, à toutes les passions naturelles, et, par leurs richesses, à toutes les passions factices? Ou les regarderons-nous, à l'exemple de tous les peuples, comme les frelons de la grande ruche et comme des pestes de la société? Je crois que ce sera le parti le plus sage, et que, bien loin de les dégager de leurs liens, il faudra provoquer sur eux toute la prudente surveillance des lois.

« Il est encore une autre classe d'hommes qui, à coup sûr, invoqueront la liberté : ce sont tous les scélérats que les lois contraignent, soit qu'ils habitent les cachots, soit qu'ils occupent la scène du monde. On peut juger de la nature de la demande par ceux qui la font.

« Quant aux riches occupés qui servent la patrie, soit en remplissant des charges, soit en administrant de

Digitized by Google

grandes propriétés ou en s'adonnant à l'étude des sciences, à coup sûr ceux-là, plus intéressés que nuls autres à l'exacte observation des lois, ne demanderont pas une liberté dont ils ne sauraient que faire pour eux, et qui les gênerait beaucoup dans les autres.

« Il ne nous reste plus enfin que cette partie de la société qui s'est soumise au joug de la discipline militaire; ce n'est pas à cette portion que nous serons tentés de rendre l'indépendance.

« Par ce tableau raccourci, on voit que la partie la plus nombreuse et la plus saine de nos sociétés ne désire, ni ne peut désirer la liberté; que ceux qui la désirent par état sont des gens dangereux pour tous. Aussi, si jamais elle essaie de s'introduire au milieu de nous, ce sera par cette classe d'oisifs dont j'ai parlé. Nous reconnaîtrons alors que les plus chauds zélateurs de la liberté seront les hommes dévorés de passions et de vices; ils se pareront les premiers du titre de citoyen, tandis que les vrais citoyens et les hommes vertueux craindront une liberté qui ne sera à leurs yeux que le renversement de l'ordre.

« Quel est donc le vœu du grand nombre? Que demande-t-il au corps social? Tous, riches et pauvres, de quelque état et condition qu'ils soient, demandent sûreté dans leur vie et leurs propriétés, et justice égale pour tous si on les attaque dans une de ces choses. Voilà, en effet, ce que chaque membre doit désirer et a droit d'exiger de la société entière, et voici, en conséquence, quel est le modèle du pacte social [1] : »

« Nous promettons à l'homme qui s'associe à nous de

[1] P. 62-67.

Digitized by Google

le garantir de toute atteinte dans sa personne et ses propriétés, et de ne l'obliger d'obéir qu'aux lois communes instituées pour le maintien de la justice publique à laquelle tous ont un droit égal. De cette formule simple découlent tous les droits et les devoirs réciproques de l'état social. Les hommes n'ont d'autres droits que de maintenir au milieu d'eux la sûreté et la justice. Quand on a passé ces bornes, quand on leur a fait des déclarations de droits chimériques, on les a trompés [1]. »

« Puis donc que l'homme social renonce à la liberté et reçoit en échange une garantie pour sa sûreté qui se maintient à l'aide de la justice, c'est évidemment la justice qui remplace la liberté, et si la plus forte passion chez l'homme de la nature est celle de la liberté, la plus forte chez le citoyen doit être celle de la justice [2]. »

« Pour que la loi soit juste, il faut qu'elle s'étende également sur tous; qu'elle n'ait égard ni aux rangs, ni à la puissance, ni à la richesse. La déesse qui y préside porte un bandeau sur la vue; elle ne connaît personne; elle est immuable et impassible [3]. »

« Je sais qu'en enflammant un peuple pour la liberté, je vais le renverser, le faire passer de l'anarchie la plus déplorable au despotisme le plus absolu, et je sais cela par l'expérience de tous les siècles. Au lieu qu'en parlant aux peuples de sûreté, de justice, de franchise, je ne les exalterai point; je ne courrai jamais le risque de réveiller en eux des passions destructives, et je ne les induirai point en erreur [4]. »

« Il est de la dernière évidence, d'après les simples dé-

[1] P. 68-69. — [2] P. 70. — [3] P. 75. — [4] P. 85.

Digitized by Google

finitions du vice et de la vertu, que plus un homme sera vertueux, plus il sera libre, et que plus il sera vicieux, plus il sera, ou plus il devra être esclave. Aussi les meilleures lois sont celles qui, favorisant la vertu, tiennent le vice en sujétion, et par conséquent les plus mauvaises sont celles qui tendent à rendre libres des hommes corrompus [1]. »

« Rome vertueuse fut affranchie par l'exil du seul Tarquin ; Rome corrompue ne put l'être par le meurtre de César et de cinq autres empereurs. La Grèce, avilie par ses vices, crut secouer le joug des successeurs d'Alexandre, et ne fit que passer sous celui du sénat romain ; l'Angleterre crut avoir recouvré sa liberté en cessant de ramper sous Charles Ier, elle rampa sous le Protecteur. Ainsi chez nous le despotisme d'une Assemblée nationale a succédé rapidement et presque sans intervalle au despotisme de la cour. Qu'on me permette de coudre encore un lambeau de pourpre à mon ouvrage, en rapportant ici une phrase de J. J. Rousseau, dans ses *Considérations sur le gouvernement de Pologne :* « Je ris de ces peuples avilis qui, se laissant ameuter par les ligueurs, osent parler de liberté sans même en avoir l'idée, et le cœur plein de tous les vices des esclaves, s'imaginent que pour être libres il suffit d'être mutins [2]. »

« Je ne me lasserai de répéter ce principe si vrai, que la liberté est l'apanage de la seule vertu, et qu'elle n'est faite en aucun genre pour le vice. Accordez à un peuple corrompu la liberté de la presse : comme il sera en proie à l'envie, à la méchanceté, à la crapule ; comme il sera

[1] P. 96. — [2] P. 109-110.

Digitized by Google

mécontent d'un gouvernement qui n'est pour lui qu'un frein incommode, vous verrez bientôt la calomnie, la débauche, l'esprit de faction, le mécontentement destructeur profiter de cette imprudente liberté. Alors, dites-vous, vous userez de restrictions : sans doute, elles seront nécessaires; mais, je vous le demande, alors que deviendra votre prétendue liberté[1] ? »

« Si devenir vertueux est une extrémité trop dure pour mes contemporains, il faut se résoudre à vivre au milieu des convulsions, des désordres, des guerres civiles, et à passer enfin inévitablement de l'anarchie au despotisme. Voilà où les conduira le fantôme de liberté qu'ils poursuivent[2]. »

« Quelle est la meilleure forme de gouvernement pour un peuple ? J'ai souvent ouï proposer cette question. Pour la résoudre, il faut partir d'un principe incontestable; c'est que les hommes ne sont réunis en société que pour leur bonheur. On sait assez quelle est à cet égard l'influence du gouvernement. Le meilleur pour un peuple est donc celui qui convient le mieux à son bonheur, c'est-à-dire à ses mœurs, à son génie, à son caractère et à son étendue. Le plus mauvais sera évidemment l'opposé de celui-ci. Aucune des formes simples de gouvernement n'est mauvaise en elle-même. Le meilleur gouvernement et le pire sont des chimères dans le sens absolu; leur bonté n'est que relative. La monarchie, par exemple, est pour les Français le meilleur des gouvernements, et la démocratie, qui est son opposé, le pire, quoique la démocratie puisse être un excellent gouvernement pour un peuple qui serait modifié différemment par la nature[3]. »

[1] P. 149. — [2] P. 155-156. — [3] P. 173.

Digitized by Google

« Est-ce donc à ce peuple qui n'est pas en état de décider sainement sur le plus léger point d'administration, que nous laisserons le soin de bâtir l'édifice de nos lois ? Lui qui a exilé Aristide, qui, contre l'avis de Socrate, a fait indignement périr les dix héros vainqueurs au combat des Arginuses, qui a préparé la ruine de sa patrie en decrétant la guerre de Sicile, malgré le sage Nicias ? Ou bien celui qui a banni Camille et Scipion, qui a refusé la préture et le consulat au plus vertueux des hommes, à Caton, ou celui dont Marcel fut l'idole, ou enfin celui qui a applaudi au meurtre de son roi et au triomphe de Cromwel? Est-ce donc la volonté d'une telle bête féroce que nous prendrons pour loi, et la préfèrerons-nous à celle de Socrate, de Nicias et de Caton[1] ? »

« Bien loin que la volonté générale puisse faire loi, elle ne peut seulement déterminer quelle est la forme de gouvernement la plus convenable à l'État. Il faudrait pour cela qu'elle eût pour base des connaissances qui ne sont pas dans le grand nombre, et c'est là cependant l'acte le plus évident et le plus simple de la législation. Quand Lycurgue établit les lois sublimes de Lacédémone, consulta-t-il la volonté générale? Non, certes. Il voyagea pendant longtemps chez les peuples les mieux policés; il recueillit de leurs institutions, en Crète surtout, ce qui pouvait convenir à son plan, et de retour dans sa patrie, il le communiqua à trente des principaux citoyens, à l'aide desquels il le mit à exécution[2]. »

« Européens du dix-huitième siècle, qui êtes bien loin des mœurs nomades et patriarcales, ayez des rois, aimez-

[1] P. 205-206. — [2] P. 209.

Digitized by Google

les et respectez-les; car c'est aimer la patrie et les lois qu'ils représentent. Méfiez-vous de ceux qui vous exaltent au nom de la liberté, et puisque vous n'êtes pas en état de juger leur ouvrage, examinez au moins l'ouvrier. S'il est un scélérat, hâtez-vous de repousser indistinctement tout ce que sa main pourra vous présenter; le génie ne peut mériter votre confiance que lorsqu'il est accompagné de la probité la plus austère[1].»

La réputation de Villers comme adversaire de la révolution était si bien établie à la première Restauration, que Louis XVIII le nomma chevalier de Saint-Louis, et qu'il a été considéré jusqu'à sa fin comme le plus solide appui des idées conservatrices. En vue des conservateurs, personne n'était donc mieux qualifié que lui pour écrire sur la réforme, et si son livre en est une apologie, ce n'est certes pas à l'esprit révolutionnaire de l'auteur qu'on le doit. Mais il n'y a pas ici que Villers à prendre en considération. Ce n'est pas lui qui a choisi le sujet de son livre, et ce n'est pas lui qui a jugé que son ouvrage était très-bon. C'est l'Institut, classe des sciences morales et politiques, qui a proposé le sujet le 5 avril 1802, et c'est l'Institut, classe d'histoire et de littérature ancienne, qui a couronné l'ouvrage de Villers, le 23 mars 1804. L'Institut, c'est-à-dire la corporation savante la plus grave et la plus célèbre du monde, a donc eu une double part au livre dont je publie la *cinquième édition*, et cette circonstance est une preuve qu'il ne s'agit pas d'une œuvre de parti. Mais qu'est-ce qui a décidé l'Institut à mettre au concours l'influence de la réformation de Luther et à couronner un concurrent

[1] P. 260-261.

Digitized by Google

généralement favorable à la réforme, pendant que le mémoire de M. *de Malleville*, hostile à la réforme et, ce qui est si important en France, infiniment mieux écrit que celui de Villers, n'a pu obtenir qu'une mention honorable? Le sujet ayant été mis au concours sans programme explicatif, le rapport sur le résultat du concours n'ayant pas été publié et la préface de Villers ne traitant pas cette question, il sera difficile d'y répondre. Ce que j'en dirai se réduit à de simples conjectures.

Villers étant venu à Paris, en 1801, avait trouvé les esprits préoccupés de la restauration des cultes et indécis sur le culte qu'il convenait de favoriser; car si tous les hommes supérieurs, échappés à la hache révolutionnaire, s'accordaient sur la nécessité du culte, ils étaient généralement trop philosophes pour avoir des idées arrêtées sur cet important sujet. Le premier consul lui-même semblait indécis dans le choix des nouvelles formes religieuses, et la religion catholique, quoique celle de la majorité, venait d'essuyer une si éclatante défaite qu'il était permis, à un philosophe surtout, de douter de son efficacité. Le protestantisme, au contraire, n'avait pas eu le temps de faire des fautes depuis son émancipation. Il était entré dans la révolution paré de l'auréole du martyre religieux, et avait partagé avec le catholicisme la gloire du martyre politique. La question de savoir si l'on protestantiserait la France se présentait donc naturellement à des hommes nourris de la philosophie du dix-huitième siècle et disposés à confondre la religion protestante avec la philosophie religieuse. Ils voulaient une religion pour le peuple, pour eux-mêmes peut-être, mais ils ne voulaient plus de cette religion conspuée par Voltaire et dégradée par de scandaleuses aposta-

Digitized by Google

sies; ils voulaient une religion rationnelle, et, comme les théophilanthropes n'avaient pas pris, ils n'eussent pas été fâchés d'essayer du protestantisme, qu'ils considéraient comme le résumé des leçons du sage de Nazareth. Ces idées étaient complétement erronées; car, loin d'avoir perdu aux yeux du public, le catholicisme avait reconquis l'estime du peuple par l'héroïsme de la majorité de ses ministres, et le protestantisme ne se prêtait en aucune façon aux expériences de ces messieurs. Aussi Napoléon n'avait-il pas hésité longtemps sur le parti à prendre, et le célèbre *Discours de Portalis sur l'organisation des cultes*[1] ne tarda pas à éclairer la nation sur les intentions du maître qu'elle s'était donné. Le catholicisme reprit le rang qui lui était dû par ses antécédents et le protestantisme fut placé sur la même ligne que lui, comme il appert d'un *rapport* du 9 mars 1802, provoqué par *Talleyrand* et adressé au premier consul, où il est dit :

« Le gouvernement, en déclarant que le catholicisme était en majorité en France, n'a pas voulu autoriser en sa faveur une prééminence politique ou civile. Il a seulement motivé l'antériorité des mesures qu'il a prises pour assurer une indépendance qu'il est dans son intention de garantir également aux autres cultes.

« Le protestantisme est une communion chrétienne qui réunit à la même croyance et aux mêmes rites un très-grand nombre de citoyens français. A ce seul titre, cette communion a droit à la protection du gouvernement. A d'autres égards, elle mérite des marques de considération

[1] *Choix de rapports, opinions et discours prononcés à la tribune nationale*, t. XVIII, p. 32.

Digitized by Google

et de bienveillance. Ses fondateurs ont, les premiers, répandu en Europe des maximes libérales de gouvernement; ils ont fait faire des progrès à la morale, à la philosophie, aux sciences et aux arts utiles. Dans les derniers temps, les protestants se sont rangés les premiers sous les drapeaux de la liberté et ne les ont jamais abandonnés.

« Il est donc du devoir du gouvernement d'assurer sa protection aux réunions paisibles de cette minorité éclairée et généreuse de citoyens rassemblés dans les temples, avec la vue louable de recueillir les préceptes de la religion du Christ[1]. »

Ce rapport apologétique du protestantisme a dû déplaire à plus d'un catholique zélé, et il se peut qu'on ait demandé au gouvernement à quel titre il plaçait si près du catholicisme une secte naguère proscrite? Quoi de plus naturel, dans ce cas, que de charger l'Institut de faire apprécier la valeur civilisatrice du protestantisme? Tel est, selon toute vraisemblance, l'origine du concours ouvert par la classe des sciences morales et politiques sur l'influence de la réformation de Luther.

Il y a pourtant encore une autre circonstance qui peut avoir contribué à provoquer ce concours et à déterminer Villers d'y prendre une part active. Cette circonstance date de son séjour à Paris en 1801. Parmi les personnes que Villers voyait le plus souvent dans la capitale, il distinguait particulièrement *Cuvier*, *Benjamin Constant* et *Mme de Staël*, trois protestants intéressés à la prospérité de leur Église. Ces trois amis le conjurèrent, à différentes

[1] *Vie et pontificat du pape Pie VII*, par le chevalier Artaud, t. Ier, p. 263.

Digitized by Google

reprises, de les aider à faire refleurir la religion en France par les idées allemandes, et Villers leur ayant répondu par la promesse d'une publication prochaine sur la philosophie de Kant, Cuvier, à en croire M. Émile Bégin, lui aurait dit : « Faites mieux, mon cher ami, travaillez à faire connaître Luther en France ; envisagez sous un point de vue général l'influence philosophique de cette haute intelligence ; présentez-la telle que je la conçois, comme la source féconde d'une révolution tout entière dans les idées, les mœurs, la langue, la philosophie ; comme une barrière aux envahissements du clergé, une sauvegarde pour les peuples, une formule d'opposition à la fois politique, religieuse et littéraire. Pour donner plus d'éclat, plus de retentissement dans le monde à cette analyse, je tâcherai que l'Académie française la mette au concours, et je ne doute pas que vous ne vous montriez digne de la couronne. » Mme de Staël aurait appuyé cette idée, et Benjamin Constant promis des notes[1]. Tout ceci peut être vrai, et il est possible qu'à défaut de l'Académie française, Cuvier se soit fait écouter par la classe des sciences morales et politiques. Quoi qu'il en soit, l'allocution du grand naturaliste nous apprend que la pensée qui a dominé les phases de la grande question résolue par Villers a été toute philosophique ; que Villers lui-même ne s'y est engagé que comme philosophe, et que si plus tard ses travaux sur la confession d'Augsbourg et autres indiquent des tendances plus

[1] Selon d'autres, *Albert Stapfer*, ancien ministre de l'instruction publique de la République helvétique, n'aurait pas été étranger à la détermination de Villers de traiter le sujet proposé par l'Institut.

Digitized by Google

positivement chrétiennes, il a cru à la vertu du déisme en 1802[1]. Il n'y a pas de mal à cela; car, sur ce terrain neutre, les hommes de parti seront moins disposés à suspecter l'impartialité des juges et l'élévation des vues du lauréat.

Que tous les catholiques ne souscrivent pas au jugement de l'Institut, je le comprends, moi, qui ai cherché à réfuter son lauréat en plus d'un endroit; mais quoi qu'ils puissent penser de quelques-unes de ses assertions, il n'est permis à personne de douter de sa sincérité, et il est certain que quiconque a lu son livre sans préventions, ne goûtera plus les déclamations anti-protestantes des Bonald, des Lamennais, des Maistre et, il faut bien le dire, des Bossuet. Ce résultat sera le premier article des préliminaires de l'accord pour le bien public entre les différents cultes chrétiens. Je n'ignore pas que certains protestants

[1] Ne confondons pas le *déisme* de Villers et de ses amis avec le *christianisme révolutionnaire*, qui adore alternativement la nature, la raison et l'Être suprême, fait de Jésus un sans-culotte socialiste, de la vertu une mauvaise plaisanterie, et de l'immortalité une modification de la matière. Le déisme de Villers, c'est le christianisme dans toute sa rigueur morale, moins les formules théologiques. Sans doute, ce n'est pas tout le christianisme; il lui manque la sanction divine immédiate, essentielle selon moi. Mais, au sortir des saturnales de l'impiété, c'était l'ange du désert désaltérant Ismaël. Mieux valait le laisser périr que de lui offrir un breuvage empoisonné, dira peut-être le Moslem chrétien, qui ne voit le salut que dans l'adoption littérale de son symbole actuel. Hélas! je n'ai pas ce stoïcisme de l'orthodoxie, et je confesse, à ma honte, que je troquerais volontiers le christianisme révolutionnaire contre le déisme de Villers, quelque insuffisant qu'il soit. La France et l'humanité entière ne pourraient, au préalable, que gagner à l'échange.

Digitized by Google

aussi auront du chemin à faire pour arriver à cet accord, que le moindre contact avec les catholiques leur semble une profanation, et que, selon eux, rien de bon n'est sorti de Rome. Heureusement qu'ils sont en petit nombre, et que si les catholiques voulaient faire un pas, les protestants en feraient deux pour les rencontrer. Il ne s'agit pour aucun des deux partis du sacrifice d'un dogme, ni même d'un article de discipline; ils sont suffisamment d'accord pour travailler de concert à la régénération morale, sociale et politique des peuples, et ce qui les divise n'est pas assez important pour motiver le retour de ces discussions déplorables qui, au lieu de convertir les âmes, ne servent qu'à endurcir les cœurs et à compromettre la religion.

Mais je reviens au livre de Villers, sur lequel il me reste peu à dire, parce que j'ai conservé sa préface à laquelle je renvoie le lecteur pour certains détails qu'il serait superflu de reproduire ici. J'ajouterai seulement que, quoique la quatrième édition ait été stéréotypée, le besoin d'une cinquième édition de l'*Essai sur l'influence de la réformation de Luther* s'est fait sentir depuis plusieurs années, et que si j'ai cédé au vœu de quelques amis qui ont désiré que je me chargeasse de sa publication, ce n'était pas pour guerroyer. Je le répète, il ne s'agit pas ici d'un ouvrage de controverse; il s'agit d'un travail historique de l'ordre le plus élevé, et cela est si vrai que, en 1810, la commission des prix décennaux, ayant à décider sur le douzième grand prix de première classe, destiné à l'auteur du meilleur ouvrage de littérature, qui réunirait au plus haut degré la nouveauté des idées, le talent de la composition et l'élégance du style, ne trouva que deux compo-

Digitized by Google

sitions historiques vraiment dignes de cette récompense nationale : l'*Examen critique des historiens d'Alexandrie*, par Sainte-Croix, et le *Mémoire* de Villers. Elle donna la préférence à l'ouvrage de Sainte-Croix, tout en déclarant que Villers avait jeté de nouvelles lumières sur une des révolutions les plus mémorables et les plus importantes de l'histoire moderne, dont il avait analysé les conséquences avec beaucoup plus d'étendue et de sagacité qu'on ne l'avait fait encore. Je me fais donc l'éditeur du livre de Villers dans l'espoir d'être compris par mes amis catholiques et par mes amis protestants. Si j'y ai ajouté le *Précis historique de la vie de Martin Luther*, c'est qu'il m'a semblé que le portrait du réformateur ferait bien à côté du tableau des conséquences de son œuvre, et si j'ai préféré à tout autre le précis de *Melanchton, traduit par Villers*, c'est que j'ai cru remplir les intentions du traducteur et donner au lecteur un gage de plus de mon impartialité ; car, si nous avons des biographies de Luther plus complètes, nous n'en avons aucune qui peignît mieux son caractère et qui inspirât plus de confiance que celle du doux et modeste Melanchton. Quelques notes ajoutées à ce précis, à l'esquisse de l'histoire de l'Église et au corps de l'ouvrage de Villers, feront peut-être hausser les épaules à *Matanasius* qui, tout en nous assommant de ses niaiseries, ne veut pas qu'on vienne au secours du lecteur moins gradué que lui. Je ne réclame pas son indulgence, mais comme Villers aussi a mis des notes au bas de son texte, j'ai fait en sorte qu'il soit impossible de les confondre avec les miennes.

Puisse cette publication réjouir les mânes de Villers, et puisse-t-elle, en réhabilitant le protestantisme aux yeux

Digitized by Google

de gens mal renseignés, contribuer à faire accepter franchement, avec la liberté des cultes, la solidarité de toutes les communions chrétiennes pour le maintien de l'ordre et le progrès des lumières !

Digitized by Google

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

Il n'est peut-être jamais arrrivé qu'une société savante ait proposé à résoudre une question plus remarquable que celle qui fait l'objet du présent ouvrage, tant par son importance absolue, que par son rapport avec les événements politiques et religieux de notre temps.

J'étais en Allemagne quand cette question fut proposée par l'Institut, et je n'en eus connaissance que fort tard. Occupé alors d'un autre travail, que je désirais terminer, je n'eus pas d'abord l'idée de la traiter. Cependant, comme j'y vis une occasion propice d'indiquer quelques-unes des sources de la culture intellectuelle des nations modernes, et surtout de la nation allemande; comme d'ailleurs je vivais dans le pays où *Luther* avait opéré sa réformation et au milieu de ses partisans les plus instruits, je crus devoir profiter de ma position, pour traiter un sujet à peu près nouveau en France. Cette résolution fut si tardive, qu'il me resta à peine cinq mois pour arrêter mon plan, rassembler des matériaux, les mettre en ordre, rédiger mon Mémoire, le faire copier et l'expédier assez tôt pour qu'il arrivât à Paris avant le 5 avril 1803, terme fixé par l'Institut.

Il serait superflu d'indiquer tous les ouvrages où j'ai puisé mes données historiques, comme ceux de *Thym* et de *Spittler* pour l'abrégé de l'*Histoire ecclésiastique* qui se trouve à la fin du volume. Mais je ne puis passer sous silence des secours qui m'ont été d'autant plus précieux, que je les ai dus à l'amitié.

M. *Eichhorn* faisait imprimer alors son excellente *His-*

Digitized by Google

toire des trois derniers siècles, et il eut la complaisance de m'envoyer, à mesure qu'elles quittaient la presse, les différentes parties de cette histoire, dont j'ai tiré beaucoup de profit.

On connaît le morceau qu'a publié, l'année dernière, M. *Heeren*, à la tête du premier volume de ses *Mélanges historiques* sur *les conséquences politiques* de la Réformation, morceau digne de cette plume savante. On y voit que son auteur s'était proposé de concourir pour le prix, mais il a laissé ignorer le motif qui l'en détourna : le voici. M. Heeren m'écrivit pour me consulter sur la langue dans laquelle son Mémoire devait être rédigé. C'était en décembre 1802, à l'instant où j'étais en plein travail. Je lui répondis que nous étions rivaux; mais que je quitterais volontiers une carrière où je ne pouvais me flatter de l'emporter sur lui; qu'au reste, je m'offrais de travailler avec lui ou, s'il l'aimait mieux, de traduire son ouvrage; mais M. Heeren déclara qu'il renonçait au concours et que, dans son travail sur les conséquences politiques de la réformation, il s'abstiendrait de traiter le Progrès des lumières. Il joignit à ce procédé amical celui de me faire passer, feuille par feuille, sa dissertation, qu'il voulait faire imprimer. Elle est aujourd'hui entre les mains de tout le monde, et on peut juger de l'avantage que j'en ai pu retirer dans la première section de la seconde partie, laquelle traite des conséquences politiques de la réformation. M. *de Schlœtzer* et M. *Paulus* me firent aussi l'honneur de m'adresser, l'un de Gœttingue, l'autre de Iéna, deux lettres fort instructives.

Malgré tous ces secours, et malgré mes efforts, je sens combien je suis resté au-dessous de mon sujet qui comporterait tant de vastes et de beaux développements. Quoi qu'il en soit, il est digne de remarque que, avant que la question fût proposée par l'Institut, aucun écrivain, même

Digitized by Google

chez les protestants, n'ait fait un travail général sur l'esprit et l'influence de la réformation de Luther, et que c'est à l'Institut de France qu'appartient la gloire d'avoir provoqué l'attention sur les résultats définitifs de ce mémorable événement. L'intérêt qu'a inspiré la démarche de l'Institut dans presque toute l'Europe prouve assez que notre siècle n'est pas entièrement dépourvu de ce sentiment moral qui nous fait prendre tant de part à la cause de la religion et à celle du perfectionnement de notre espèce. Depuis cette époque, les livres sur la réformation et sur son courageux auteur se sont multipliés, surtout en Allemagne. On a même pensé à lui élever un monument dans son lieu natal[1]; la gravure et la sculpture ont multiplié ses portraits; la muse dramatique l'a célébré; enfin, ce qui vaut mieux encore, l'exemple de ses vertus antiques a été proposé comme un correctif à l'égoïsme et à la mollesse de notre temps. Parmi les écrits nouveaux sur Luther et sur la réformation, je citerai une *Vie de Luther,* de M. *Wolfter,* professeur à Heidelberg, mort pendant l'impression de son ouvrage; et l'excellent recueil en deux volumes, des *Choses mémorables tirées de l'histoire de la réformation*, par M. le professeur *J. G. Müller,* de Schaffhouse[2]. Ces deux ouvrages sont en allemand.

Quelques personnes attentives à l'esprit du temps et aux diverses manières dont il se prononce, se souviendront peut-être quel excès de mécontentement le jugement de

[1] Ce monument a été élevé sur une place de Wittemberg, le 31 octobre 1821.

[2] D'autres savants allemands, entre autres *Spieker* et *Jürgens*, ont publié sur Luther des ouvrages remarquables, mais comme ils ont écrit dans une langue peu cultivée en France, nous recommandons au lecteur français les *Mémoires de Luther, écrits par lui-même*, Paris 1835, 2 vol. in-8°; et l'*Histoire de la réformation du seizième siècle*, par M. Merle d'Aubigné, dont quatre volumes ont paru.

Digitized by Google

l'Institut excita dans un certain parti dont il contrariait les vues, et avec quelle amertume les écrivains de ce parti firent la critique, ou plutôt la satire de l'ouvrage couronné[1]. L'Institut n'y répondit qu'en accordant à l'auteur un nouvel honneur, celui de l'associer à ses travaux. Au reste, il n'est pas une critique juste dont je ne me sois empressé de profiter. J'ai abandonné les autres au mépris et à l'oubli auxquels ces écrits scandaleux sont voués dès leur naissance. La faveur de la partie la plus nombreuse et la plus éclairée du public, celle des journaux les plus estimés, m'a assez vengé de ces indécentes attaques du faux zèle et de l'esprit de parti[2].

Des critiques plus impartiaux, dont j'estime les lumières, m'ont reproché d'avoir été trop favorable à la réforma-

[1] Ces attaques, même celles du spirituel *Geofroi*, n'ont vécu que la vie d'un feuilleton. Il n'y en a que deux qui, en raison de leur volume, ont résisté à la faux du temps, et se trouvent encore dans quelques bibliothèques. La première, *Ueber den Geist und die Folgen der Reformation*, *Deutschland* 1810, in-8°, est de M. *Eckschlæger*, qui met tous les maux de l'Allemagne sur le compte de la réformation, parce qu'elle a empêché la maison d'Habsbourg de devenir la maîtresse absolue de l'empire germanique. La seconde, *De l'influence de la réformation sur la croyance religieuse, la politique et les progrès des lumières*, Paris 1822, in-8°, est de M. *l'abbé Robelot, ancien chanoine de l'église cathédrale de Dijon.* M. Robelot affirme que, avant tout, l'Institut aurait dû examiner l'influence de la réformation de Luther sur la croyance religieuse, et il écrit comme si la question avait été posée ainsi. Nous n'entendons pas le chicaner sur cette manière de sortir de son sujet, nous ne lui demanderons même pas d'où il sait que le protestantisme est un athéisme déguisé, apparenté à l'islamisme; mais nous lui dirons qu'il n'aurait dû ni approuver la révocation de l'Édit de Nantes, ni rejeter l'horreur de la Saint-Barthélemy sur ses victimes, comme le père Lenfant le crime de Jacques Clément sur les huguenots, parce que cela est pire qu'absurde.

[2] Voici le jugement sur le livre de Villers de M. *Leuliette*, son digne concurrent. « M. de Villers a traité son sujet d'une manière vaste : il n'a laissé échapper aucun des faits, aucun des raisonne-

Digitized by Google

tion. Quelque déférence que j'aie pour eux, je ne puis que maintenir ce que j'ai avancé, la vérité devant l'emporter sur le respect humain. Je ne puis discuter en détail leur opinion, et le seul plaidoyer en faveur de la mienne doit être mon livre. Mais je puis dire que quatre années d'examen ont fortifié en moi la conviction, que j'avais jugé très-modérément de l'esprit et des conséquences de la réformation. On s'est récrié sur ce que j'en ai dit, sans considérer que d'autres écrivains, qui jouissent d'une estime universelle, en ont dit autant avant moi : *Robertson*, par exemple, qui, dans son *Histoire de Charles-Quint*, juge de la réformation comme j'en ai jugé, et parle souvent « du grand jour qu'elle répandit sur l'Europe. » J'en ai parlé avec plus de détails et de particularités, parce que ce devait être mon argument unique. Au reste, des catholiques très-pieux en ont pensé et parlé comme moi. Dans une de ses épîtres, *Érasme* avait calomnié Luther, et l'avait accusé de la ruine des lettres. Les auteurs de la *Bibliothèque germanique*, qui parut à Amsterdam en 1720, et à la tête desquels était le célèbre *Lenfant*, font observer dans leur préface : « Qu'un savant a réfuté ce jugement d'Érasme par de si bonnes raisons, et par des témoignages si formels des principaux docteurs et d'Érasme lui-même, qu'on pourrait presque en conclure que la réformation a été la mère des belles-lettres, et que le catholicisme en était la marâtre. » Le savant en question est *Jacques Burckhard*, bibliothécaire du duc de Brunswick, mort en 1753, qui a fait entrer cette réfutation d'Érasme

ments qui pouvaient fortifier son opinion. Ce qui doit lui faire plus d'honneur encore, c'est l'extrême modération qui règne dans son ouvrage, c'est son amour de l'humanité qui se manifeste à chaque page. La haine des ennemis de la raison complète son éloge. *Discours sur la question proposée par l'Institut national, quelle a été, etc.* Préface, p. XXVI.

Digitized by Google

dans le sixième chapitre de son traité *De l'étude de la langue latine en Allemagne.*

Mais on a oublié tant de témoignages! et, pour établir parmi nous une opinion défavorable au protestantisme, il a suffi de quelques pages éloquentes d'*Arnauld* et de *Bossuet*, surtout de la brillante histoire du dernier : *Des variations des églises protestantes*, écrite avec cette autorité épiscopale qui impose, avec la chaleur et l'élégance soutenue qui charme et qui entraîne. On a eu beau répondre à ce livre de la manière la plus solide, le public ne s'en est point inquiété. On ne réfute point en France quiconque écrit bien, et la puissance du beau style y triomphe de tout. Bossuet sut se faire lire, et devint un écrivain classique de notre littérature. En voilà assez pour que ses adversaires eussent tort. Personne n'honorera de quelque attention les livres latins, allemands, anglais et français où l'on démontre pesamment que c'était lui qui avait tort. *Claude, Laplacette, Basnage, Jurieu, Burnet, Turretin, Lenfant*, et dix autres, lus à peine par quelques controversistes, moururent ignorés de la multitude. *Varillas* même et le père *Maimbourg* eurent plus de lecteurs qu'eux. *Seckendorf* et *Bayle*, qui réfutèrent ces derniers, auraient eu plus de titres pour se faire écouter; mais on écartait soigneusement leurs livres de l'usage commun et de l'instruction de la jeunesse. Nos instituteurs nationaux, jésuites, bénédictins, oratoriens, chanoines réguliers ou abbés, se gardaient bien de faire connaître ces écrits prohibés; tandis que ceux des Arnauld et des Bossuet, assimilés aux pères de l'Église, s'emparaient de toute créance et de toute autorité. *Voltaire* lui-même, qui n'était pas d'humeur à donner une attention suivie à des écrits qui ne flattaient point son goût, préoccupé d'ailleurs d'un souverain mépris pour toutes les opinions religieuses, et accordant très-peu d'estime aux hommes qui en faisaient un

Digitized by Google

sujet de vives contestations, *Voltaire* se forma légèrement des réformateurs et de la réforme une idée peu juste et peu favorable. Son ton est amer quand il parle de l'Église catholique, et contempteur quand il parle de l'Église réformée. Enfin l'une était en France l'Église triomphante, qui éblouissait de son éclat, de son opulence et de sa puissance, qui disposait de dignités et de titres dont le trône même était un auxiliaire; l'autre était l'Église militante, pauvre, persécutée, proscrite, illégitime, comme les enfants nés dans son sein. L'une inspirait au vulgaire l'admiration et le respect; l'autre la pitié, si voisine du mépris. On comprend donc que la question proposée par l'Institut dut faire une certaine sensation en France, et que sa décision qui adjugea le prix à un mémoire favorable à la réforme, dut y causer une surprise générale.

D'un autre côté, il doit paraître naturel que le présent Essai ait été bien accueilli des protestants. Il a été traduit[1] une fois en hollandais, par M. le docteur *Ewyk*, avec des notes; deux fois en anglais, par M. *B. Lambert*, et par M. *James Mill*. Le premier a joint à sa traduction une vie et un portrait de Luther. Le second, outre une préface, a enrichi la sienne de notes. Il y fait la remarque singulière, « que la France étant le pays où les réformés furent autrefois le plus persécutés, il était juste qu'on y eût couronné un écrit qui mettait au grand jour les avantages de la réformation. » Il regarde même cette circonstance comme une sorte d'expiation de la Saint-Barthélemy, et n'oublie pas que ce même Louvre, où le prix fut proposé et adjugé, est le lieu d'où fut donné l'ordre et le signal du massacre[2]. Ces considérations sont un peu anglaises.

[1] Deux fois en *danois* et une fois en *italien*, ce que Villers n'a pas su.

[2] La *Gazette littéraire de Halle* a fait remarquer que la question sur l'influence de la réformation de Luther fut proposée par l'Ins-

Digitized by Google

M. *Mill* espère, au reste, et j'avoue que je me sens très-flatté de cette perspective, que mon mémoire contribuera puissamment à adoucir le sort des catholiques d'Irlande.

Il a paru en allemand trois traductions de cet ouvrage, dont l'une en abrégé, par M. le pasteur *Plieth*. Une autre faite par M. *Stampeel*, est précédée d'une longue *préface* écrite par un célèbre vétéran de la théologie protestante, M. le docteur *Rosenmüller*, de Dresde. Cette préface contient la réfutation d'une *lettre* imprimée à Paris en 1804, qui me fut adressée par M. *de Laverne*, et qui présentait quelques objections contre mes idées sur le catholicisme et le protestantisme.

La troisième traduction allemande de M. *C. F. Cramer*, a acquis une importance réelle par les soins de l'illustre *Henke*, professeur de théologie à l'Université de Helmstedt, qui l'a enrichie de *suppléments* considérables. Mon projet avait d'abord été de traduire ceux de ces morceaux qui devaient offrir le plus d'intérêt aux lecteurs français, et de les joindre à cette nouvelle édition; mais comme ils sont presque tous historiques, et renferment des détails qui ne pouvaient entrer dans mon plan, j'ai mieux aimé les réserver pour une *Histoire de Luther*[1] à laquelle je travaille, et qui, je l'espère du moins, fera bien connaître la personne et l'œuvre de ce réformateur. En lisant attentivement ce travail et le présent Essai, on saura ce qu'il faut penser du rêve abandonné et repris de l'inutile et inexécutable réunion des cultes.

Je désire qu'on accorde quelque attention à l'esprit de cet ouvrage et aux vues de son auteur sur le développement et la destination du genre humain. Il est temps de

titut le jour même que M. Portalis prononça devant le corps législatif son fameux discours sur l'organisation des cultes, le 5 avril 1802.

(*Note de l'auteur.*)

[1] Cet ouvrage n'a point paru.

Digitized by Google

porter dans l'étude des faits le flambeau d'idées conductrices qui y répandent la lumière et la vie[1]. Qu'est-ce en effet que l'histoire sous la forme aride d'une chronique? Rien de plus naturel que le dégoût qui naît de la sécheresse d'un pareil livre. Le lecteur rebuté ne découvre pas de but dans l'enchaînement fortuit de tant d'événements

[1] *Jean de Müller*, et c'est une grande autorité, pense que Villers a complétement réussi sous ce rapport. « Je n'ai fait, lui écrivit-il de Cassel, le 25 août 1808, je n'ai fait que vivre avec vous, excellent ami, dans toutes mes heures de loisir depuis plusieurs jours; j'ai lu la troisième édition de la *Réformation*. J'ai été dans l'admiration des idées si justes et si grandes de cet ouvrage; il n'y a pas un intérêt moral de l'humanité qu'elles n'embrassent et sur lequel un lecteur attentif ne voie votre pensée. Cette lecture est pour moi une nouvelle preuve qu'un bon livre en matières politiques ne se fera jamais sans la réunion de beaucoup de connaissances à l'expérience d'une vie variée et active. Ce n'est aussi que de tels auteurs, sages plutôt que docteurs, qu'il m'est donné d'aimer; les métaphysiciens n'ont jamais fait qu'embrouiller... » Jean de Müller les connaissait bien, ces brouillons qui n'étudient l'histoire que dans leur imagination, et voici ce qu'il en dit dans une lettre, qu'en 1794 il adressa à M. de Suhm, historiographe du roi de Danemark : « J'ai toujours considéré comme une des grandes causes des malheurs de la France, que dans la première assemblée il y ait eu tant de métaphysiciens accoutumés à des spéculations abstraites sur la politique, et qu'il y ait eu si peu d'hommes en état de juger les institutions politiques d'après l'expérience des siècles. Il en est résulté cette différence que l'on voit entre Montesquieu et Rousseau : celui-là, qui avait infiniment lu, ne condamnait que des abus vraiment destructifs de la félicité publique; tandis que Rousseau, qui ne connaissait que très-imparfaitement l'histoire, s'abandonnait à son imagination et à son dépit, pour créer des systèmes qui ne tiennent à rien de ce qui a été, ni de ce qui est. C'est ce qui a égaré tant de têtes de gens, d'ailleurs respectables par leurs vertus. Les gouvernements, il me semble, devraient donner aujourd'hui une attention particulière à rectifier les chimères de l'esprit par le grand sens qui se forme par l'étude de l'expérience de tant de peuples. » Aucuns diront que ce conseil a été suivi. C'est possible; mais comment?

Digitized by Google

successifs, et sa mémoire se refuse au poids énorme dont on la surcharge. Pendant que cette faculté est exclusivement exercée, les autres sont condamnées à une immobilité insupportable. La chronologie, qui aide à rassembler et à classer les matériaux, est très-utile à l'histoire; mais la pensée seule y découvre la liaison des causes et des effets, les traces de la raison souveraine qui gouverne le monde et le fil qui doit guider dans le labyrinthe des temps.

Digitized by Google

ESSAI
SUR L'ESPRIT ET L'INFLUENCE
DE LA
RÉFORMATION DE LUTHER.

PREMIÈRE PARTIE.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

CHAPITRE PREMIER.

SUR L'ÉTAT DE LA QUESTION.

Si, avant le seizième siècle, à l'époque où rien ne s'opposait à la suprématie des pontifes romains, une assemblée savante eût voulu peser les résultats d'un schisme, la question eût, sans doute, été posée ainsi : *Quels sont les maux et les scandales dont l'Église a été affligée à l'occasion de telle doctrine impie et pernicieuse?* Aujourd'hui, que plusieurs nations respectables se sont séparées de l'Église romaine; que les relations intimes qui unissent tous les peuples chrétiens ont habitué les sectateurs de Rome à voir dans les protestants des gens aussi vertueux, aussi éclairés qu'eux, la question doit s'énoncer autrement. Une assemblée de philosophes, de la France rendue au catholicisme, propose *de fixer l'influence de la réformation de Luther sur la situation politique des différents États de l'Europe et sur le progrès des lumières.* Ce changement dans le langage

Digitized by Google

en suppose un autre dans les opinions, et, sous ce point de vue, on pourrait dire que la question porte en elle-même sa réponse. L'Institut n'ayant accompagné cette question d'aucun programme explicatif, nous croyons devoir faire précéder la réponse des considérations suivantes.

Il semble, au premier aspect, qu'une révolution religieuse ne devrait exercer son influence que sur la religion, le culte et la discipline de l'Église; mais avant la réformation de Luther, l'Église et l'État étaient tellement confondus, qu'on ne pouvait ébranler l'une sans troubler l'autre. L'Église qui partout avait formé un état dans l'État, avait poussé si loin ses usurpations sur celui-ci qu'elle menaçait de l'engloutir. L'Europe entière fut longtemps en danger de passer sous le joug d'une théocratie absolue. Les chefs du nouvel empire d'Occident, qui la sauvèrent de cette destinée, l'effrayèrent ensuite par le projet d'une monarchie universelle. Les rois de France, d'Angleterre, de Suède et de Danemark, les princes et les villes libres d'Allemagne et d'Italie ne s'opposaient que partiellement et tour à tour aux prétentions de l'un et de l'autre concurrent. Une impulsion nouvelle, un lien nouveau et puissant, qui unissait les opprimés contre les deux oppresseurs; un événement qui réveillait toutes les passions, l'amour de la liberté, le fanatisme religieux et politique, qui décuplait les forces des princes en exaltant les peuples, qui offrait enfin aux chefs, avec l'indépendance, les riches dépouilles du clergé, un tel événement, dis-je, dut alors produire en Europe une agitation universelle. Le système des États modernes en fut ébranlé jusque dans ses fondements. Durant la longue et douloureuse lutte qui s'ensuivit, tout prit une assiette différente. Un nouvel ordre politique sortit de la fermentation et de la confusion générale; les divers éléments qui le composent, longtemps agités en sens divers, obéissant enfin à la loi de gravita-

Digitized by Google

tion du monde moral, y prirent la place qui leur convenait, mais qui, pour la plupart, n'était plus celle qu'ils avaient occupée antérieurement. Un nouvel ordre d'idées sortit du choc des opinions; on osa penser, raisonner, examiner ce qui auparavant ne comportait qu'une soumission aveugle. Ainsi une simple atteinte portée à la discipline ecclésiastique amena un changement considérable dans la situation politique des États de l'Europe et dans la culture morale de ses habitants. L'Institut a donc été animé du vrai génie de l'histoire en provoquant la solution du problème qu'il a si bien posé. Il est glorieux pour tout écrivain d'avoir à traiter de la religion et de la politique devant un semblable tribunal. Une des premières prérogatives de la vraie liberté est de s'expliquer sans contrainte sur ces objets importants, et le pays où ce pouvoir s'exerce est incontestablement un pays libre.

L'Institut, en demandant quelle a été l'influence de la réformation de Luther, indique assez qu'il considère cette influence comme n'existant plus aujourd'hui d'une manière active. En effet, près de trois siècles se sont écoulés depuis la première explosion. L'ébranlement qui en résulta s'est calmé par degrés; la force qui originairement donna l'impulsion, et qui produisit tant de choses nouvelles, a cessé d'agir comme principe productif. Les institutions qu'elle créa, celles qu'elle modifia, sont restées la plupart; quelques-unes se sont évanouies; mais celles qui sont demeurées suivent de nos jours le cours des événements, et la réformation n'est plus la cause immédiate qui dirige ce cours: elle a fait à peu près tout ce qu'elle devait faire; son influence ne se manifeste plus que médiatement, sans secousses et par la marche des institutions qui ont pris d'elle leur naissance. Le temps est donc venu où l'on peut la juger, où l'on peut dénombrer et discuter les avantages et les désavantages qui en sont résul-

Digitized by Google

tés pour le genre humain. C'est, il n'en faut pas douter, se conformer aux vues de l'Institut, que de se borner à spécifier exactement les conséquences prochaines de la réformation, et à indiquer ses conséquences éloignées. Si l'on voulait s'engager dans le détail de ces dernières, il faudrait refaire l'immense tableau de l'histoire des États européens depuis cette époque, puisqu'il n'est aucun grand événement des temps modernes sur lequel n'ait influé l'un ou l'autre des résultats de la réformation, tel que la constitution du corps germanique et la République des Provinces-Unies. On ne sortirait jamais de ce labyrinthe des conséquences médiates; car, à le prendre ainsi, l'influence de toute commotion politique ou religieuse se propage à l'infini. Nous nous ressentons encore aujourd'hui de ce qui s'est passé dans l'Inde, l'Arabie, la Grèce et l'Italie en des temps fort reculés; nous vivons sous l'influence encore très-sensible de l'invasion des peuples du Nord, des croisades et d'autres mouvements politiques du même genre. La ligne déviatrice, souvent tortueuse, quelquefois rétrograde de la culture des nations, procède de l'action compliquée de tant de forces diverses : Marquer ses échappements, ses déviations, en évaluant les forces qui y ont concouru, est la mission de la philosophie de l'histoire. L'auteur du présent écrit s'estimera heureux si ses juges pensent qu'il a rempli sa tâche relativement à cette période de l'histoire moderne où la réformation a été la force prédominante.

Cependant on ne peut s'engager dans la recherche des effets de la réformation, sans être, en quelque façon, contraint de se demander : Le grand événement que je considère comme une cause, n'est-il pas lui-même un simple résultat d'autres événements qui l'ont précédé et auxquels il faudrait le rapporter? Tant que l'homme regarde devant soi, son point de départ lui semble être la base fixe d'où

Digitized by Google

procèdent tous les pas subséquents. Jette-t-il ses regards en arrière, le premier point ne lui apparaît plus que comme une suite nécessaire de ceux qui l'ont précédé, et seulement comme le passage pour arriver à ceux qui suivent. Aux yeux de l'esprit, chaque cause en remontant devient un simple effet; chaque effet devient cause à son tour en descendant. Le penchant qui nous porte à attribuer tout ce qui vient après un événement à cet événement lui-même, comme s'il en était la cause, est le fil conducteur qui nous aide à classer tous les faits historiques; c'est la loi de cohésion par laquelle le présent se rattache au passé. Remonter ainsi de l'effet à la cause, jusqu'à une cause première subsistante par elle-même, et qui ne soit plus l'effet d'aucune autre cause, est un besoin de notre intelligence qui cherche un principe absolu où aboutissent ses spéculations. C'est sur cette pente glissante que se perd la métaphysique. Un homme qui ignorerait ce que c'est que le cours d'un fleuve, et qui arriverait sur ses bords, le voyant couler tantôt dans une vaste plaine, tantôt dans une étroite vallée, tantôt au saut d'une cataracte, cet homme prendrait pour l'origine du fleuve le premier détour où il serait caché par une gorge; remontant plus haut, un nouveau détour lui ferait la même illusion; enfin, arrivé à la source, il prendrait la montagne dont elle jaillit pour la cause première du fleuve; mais bientôt, pensant que les flancs de la montagne s'épuiseraient à rendre toujours de l'eau et voyant les nuages se résoudre en pluies pour alimenter les sources, les nuages seraient pour lui la cause première; mais ce sont les vents qui apportent les nuages en balayant les vastes mers; mais c'est le soleil qui a tiré les nuages de la mer. D'où vient cette force dans le soleil? Le voilà dans la physique spéculative, à la recherche d'un principe absolu, duquel il puisse déduire en dernier ressort l'explication de tant de phénomènes.

Digitized by Google

Ainsi l'historien qui cherche la cause qui a amené l'affaiblissement de l'autorité des papes, la guerre de trente ans, l'abaissement de la maison d'Autriche, l'établissement d'une opposition puissante au sein de l'Empire, la fondation de la Hollande comme État libre, doit voir d'abord l'origine immédiate de tous ces événements dans la réformation, et les attribuer à son influence. Mais, poussant ses recherches plus loin, il s'aperçoit que cette réformation elle-même n'est évidemment qu'un résultat nécessaire d'autres circonstances qui l'ont précédée, un événement du seizième siècle, dont le quinzième était gros, pour me servir de l'expression de Leibnitz; tout au plus la cataracte du fleuve. Combien de gens s'obstinent encore à trouver la cause première de la révolution française dans le déficit, dans la convocation des états-généraux, dans le tiers-état, dans les curés! D'autres, qui portent la vue un peu plus loin, la trouvent dans le parlement Maupeou, dans la suppression de l'ordre des Jésuites ou dans les écrits des philosophes. Ils ont tous raison sous un certain point de vue borné, qui est le leur. Ceux-là cependant, qui voient les choses plus en grand, dont le regard embrasse plus de siècles, discernent à travers la confusion produite par les intérêts et les passions de la multitude, une marche uniforme, une providence enfin, qui prépare les événements et en dispose [1].

[1] Ceux qui ne veulent pas comprendre cela, font passer Luther pour le destructeur de la *foi vivante* du moyen âge, sans considérer qu'il n'a fait que combattre pour la foi étouffée par la lettre morte des ergoteurs de l'école. A moins de confondre la foi avec l'aveugle crédulité qui pense racheter ses crimes en dotant l'Église, qu'est-ce que la foi du moyen âge? Le vampire qui s'est enivré du sang des Sarrazins, des Albigeois et des Juifs, qui s'est montré à la Convention en 1793, à Nîmes en 1815 et à Paris le 23 juin 1848. Il fut un temps qu'il s'appelait Barbares, aujourd'hui il s'appelle Communisme. La foi chrétienne a horreur de ce monstre altéré de sang.

Digitized by Google

Il convient donc à l'historien, dans le cas donné, d'avoir égard à ce qui était avant le grand événement qu'il examine ; de déterminer par l'influence de quelles causes cet événement a été lui-même amené, et jusqu'à quel degré ces mêmes causes ont influé sur la série des événements postérieurs. Il lui convient encore de considérer ce qui serait arrivé par la marche lente et progressive de l'humanité, qu'on nomme le cours naturel des choses, si le grand événement, si l'éclat dont il est question n'était pas survenu ? Enfin il doit déterminer ce que le caractère propre et individuel de cet événement, le caractère du siècle et de la nation où il a eu lieu, celui des hommes qui y ont pris la principale part, a pu apporter de modifications particulières dans ses résultats.

CHAPITRE II.

SUR L'ESSENCE DES RÉFORMATIONS EN GÉNÉRAL[1].

Si l'esprit remonte la série des événements, et passe de chaque effet à sa cause pour arriver enfin à une cause première qui lui serve de principe, il redescend aussi des causes aux effets, avide de parvenir à un résultat définitif, à un effet absolu qui n'ait plus à devenir cause. Cet effet qui doit tout conclure, est le but cherché, le lieu

[1] Des hommes qui, pendant plus de trente ans, n'ont cessé d'ébranler les fondements de l'édifice social, et qui sont aujourd'hui épouvantés des ruines qu'ils ont entassées, vont se récrier contre les idées de progrès exposées dans ce chapitre. Que ces révolutionnaires quand même jusqu'à la chute de Louis-Philippe comparent leur vie à celle de Villers et se rappellent les paroles de Joseph à ses frères : « *Vous aviez de mauvais desseins contre moi, mais Dieu a tourné tout en bien,* » qui résument le chapitre incriminé ; il y aura de quoi les confondre.

Digitized by Google

de repos où l'esprit consent enfin à s'arrêter. Chacune de ses spéculations sur les événements humains s'enquiert du principe et du but. C'est entre ces deux points que s'exerce l'activité de l'esprit, et il se les pose plus ou moins éloignés, selon son étendue ou ses besoins actuels. Mais tant qu'il n'est pas arrivé d'une part à une cause qu'il puisse tenir pour première, et de l'autre à un but qu'il puisse considérer comme final, l'esprit de l'homme reste en suspens, vacille dans un équilibre forcé, et ressent l'inquiétude d'une âme en peine. Il lui est possible, à la vérité, de se poser une limite qui restreigne l'entier déploiement de ses forces; mais cette résignation n'est pas au pouvoir, ni ne peut être dans la nature de tous les esprits.

Permettons à celui qui réfléchit sur l'histoire du genre humain, de se demander où tend cette succession d'événements tumultueux, de commotions, de transmutations dans les choses et dans les opinions? Permettons-lui de donner un libre essor à sa pensée dans la recherche du but final de tant de révolutions progressives. Il ne peut le trouver que dans l'idée sublime d'un état de choses, où la destination de l'humanité étant parfaitement accomplie, les hommes seraient aussi bons, aussi éclairés, aussi heureux que leur nature le permet. Non qu'il puisse être démontré que cet âge d'or de la moralité, ce *chiliasme* de la philosophie, doive jamais se réaliser tel que l'imagination le représente. Mais dans les efforts de l'homme, dans ceux des peuples, on ne peut méconnaître une direction vers le mieux, vers un ordre de choses plus juste, plus humain, et où les droits de chacun soient mieux assurés. Accordons que la perfection absolue ne sera jamais le partage des hommes; mais avouons en même temps que cette perfection forme l'objet idéal de leurs désirs, qu'elle est un besoin de leur raison. Il n'est pas sûr qu'ils y parviennent; mais il est certain qu'ils y aspirent. Peut-être que le phé-

Digitized by Google

nomène géométrique de l'*asymptote*[1] doit se répéter dans le monde moral, et qu'approchant sans cesse d'un point de rencontre sur la courbe, nous ne la touchions jamais. L'espoir toutefois de l'approcher suffit pour enflammer les belles âmes, et peut devenir un but digne d'elles. Eh! quel serait le sort des générations qui se succèdent, quel serait le désespoir de celui qui médite sur elles, si dans le chaos des choses humaines il était impossible de démêler les lois d'une création constamment active; si dans les plus sombres orages qui menacent de tout engloutir, l'éclair de la Providence ne laissait entrevoir un meilleur avenir? Il est bien vrai qu'au milieu des tempêtes de la vie, il est impossible de marcher droit au but : louvoyer, dériver, devient trop fréquemment nécessaire. L'observateur, parfois trompé, peut juger la marche rétrograde alors qu'elle ne l'est pas. Mais celui qui prétend qu'on rétrograde, confesse l'existence du but, puisque rétrograder c'est s'en éloigner. Et si bien même on s'en éloigne pour un temps, peut-il résulter de là qu'on ne s'en rapprochera pas ensuite avec d'autant plus de célérité? N'est-ce pas une vue bornée que celle qui ne peut pas se porter au delà du point de dérivation? Pour juger de la totalité de la route, il faut la contempler tout entière. Celle que parcourra l'humanité après nous ne nous est pas connue; mais on peut en présumer par celle qui a déjà été parcourue. Jusqu'à nous, les hommes ont gagné du terrain; il est croyable que nos successeurs en gagneront aussi. La Grèce et l'Italie, sauvages à leur origine, étaient bien en arrière de la Grèce et de l'Italie dans les beaux jours de leur culture. Mais quelque éminente que cette culture ait été, sous plus d'un rapport, elle était individuelle pour chacun de ces peuples,

[1] Ligne droite qui, indéfiniment prolongée, s'approche continuellement d'une courbe, sans jamais la couper.

Digitized by Google

exclusive pour tous les autres; elle appartenait au citoyen de Rome, au citoyen d'Athènes; elle n'appartenait pas à l'homme. Tout le reste du globe était barbare et esclave-né, esclave aussi de fait devant quelques milliers d'individus. Le développement de la civilisation devait-il être pour toujours restreint à quelques cités? Les millions d'hommes qui végétaient sur le reste de notre continent, depuis l'Oby jusqu'à l'Elbe, devaient-ils rester éternellement barbares, et n'être à jamais que la réserve des armées du peuple privilégié? Non, eux aussi devaient participer à l'esprit du Latium et de l'Achaïe. Pour cela, il fallait, ou que le petit peuple, dépositaire de la lumière, soumettant des peuples innombrables, pénétrât jusqu'au fond des régions hyperborées, ou que la foule des nations barbares vînt conquérir le petit peuple, et s'amalgamât avec lui au foyer même de la lumière. Après l'emploi du premier moyen, les Romains ayant pénétré aussi loin que le leur permirent une force et une vertu dignes d'admiration, le second, plus naturel, fut mis en œuvre par l'arbitre mystérieux des destinées humaines. Les enfants du Nord se précipitèrent sur le midi de l'Europe, et y apportèrent leurs ténèbres. Le chaos semblait renaître; la lumière scintillait à peine, et il fallut dix siècles de fermentation pour assimiler tant d'éléments hétérogènes. Enfin, la lumière éclata de nouveau. Depuis trois à quatre siècles qu'elle a reparu, elle fait des progrès rapides. La culture d'Athènes et de Rome se retrouve, non-seulement dans toute l'Europe, mais à Philadelphie et à Calcuta. Rome et Athènes, étonnés de nos arts et de notre savoir, admireraient aussi l'humanité de l'Européen, qui se fait gloire d'être homme, et de ne plus tolérer l'esclavage sur son sol. Voilà donc ce qui est résulté de l'effroyable invasion des barbares au quatrième siècle, et comment le temps justifie à la longue la Providence. J'ai dû choisir cet exemple;

Digitized by Google

parce que la chute apparente de l'humanité, durant le long intervalle de barbarie du moyen âge, est le grand argument des adversaires de la perfectibilité en faveur de leur opinion.

Et si l'on voulait entrer dans le détail de la civilisation graduelle de ces barbares, qui sont les pères des nations aujourd'hui les plus policées, qu'y verrions-nous d'abord? Partout le droit du plus fort: chaque individu, chaque chef de famille, chaque maître d'un château, est en guerre avec ses voisins, et ces guerres, portant la désolation en tous lieux, se font sans autre loi que la férocité du vainqueur. Quel tableau désastreux que celui des Gaules sous cette forme anarchique! Peu à peu, la valeur ou la fortune de quelques chefs réunit sous leur domination des provinces, au sein desquelles ils introduisent l'ordre et la discipline; enfin, ces provinces elles-mêmes se trouvent réunies sous un seul gouvernement; des millions d'hommes, autrefois divisés en une multitude de hordes qui s'entre-déchiraient, sont dès lors des concitoyens, des frères soumis aux mêmes lois et contenus par la même discipline. Là où étaient le meurtre et le pillage effréné, on voit aujourd'hui l'ordre et la sécurité; la Gaule est un tout homogène où règne la paix. On citera nos guerres civiles; mais elles sont devenues des accidents, des crises contre nature; elles ne sont plus l'état permanent et constitutionnel, pour ainsi dire, de tout un pays. Si elles éclatent, on y porte bientôt remède, et l'expérience prouve qu'elles deviennent de plus en plus faciles à éteindre. Concluons-en donc, malgré le penchant frondeur qui fait tant d'ardents admirateurs du passé, que notre siècle est bien au-dessus de celui des Goths et des Vandales, et que notre postérité sera encore meilleure et plus heureuse que nous.

Je réclame l'indulgence de mes juges pour cette effusion de mon âme. Je sais qu'on peut hasarder le langage de la

Digitized by Google

spéculation devant une assemblée de sages qui ont l'habitude de porter dans l'étude de l'histoire les vues de la philosophie. Eh! comment se défendre de tourner les yeux vers une amélioration dans les choses humaines, quand on médite sur les suites de ces sanglantes révolutions dont la réformation opérée par Luther offre un si mémorable exemple? A chacune de ces grandes secousses ne devrait-on pas accuser la Providence divine d'une tyrannique absurdité, si le résultat de tant de malheurs était de retomber dans un état pire que celui dont on est sorti? Mais non; après ces crises déplorables où tant d'individus sont sacrifiés, il n'est pas rare de voir naître un ordre de choses meilleur, de voir l'espèce entière marcher plus librement vers le grand but qui lui est proposé par sa raison, et atteindre un nouveau développement de sa culture à chaque nouvelle manifestation de ses forces.

D'après ces données, nous considèrerons la culture graduelle du genre humain comme consistant dans une suite non interrompue de réformations; les unes sourdes et lentes, résultats tardifs des siècles et de l'opinion qui, à la longue, dissipe les erreurs; les autres, éclatantes et de vive force, résultats subits d'un rayon de lumière qui frappe tous les yeux, de la lassitude d'une longue oppression, du besoin parvenu à l'excès de rétablir l'équilibre dans quelque partie du système politique ou religieux. Celles-ci sont comme les époques, les pierres milliaires du genre humain dans sa marche au travers des siècles. L'histoire les compte avec soin, en observe les résultats, et y rattache les divisions de son travail.

Les âmes paisibles, qu'une douce philanthropie échauffe sans enthousiasme, à qui les maux présents inspirent plus d'horreur que ne les flatte l'espoir des biens futurs; ces esprits modérés qu'effraient une marche bondissante et les révoltes, ceux-là, dis-je, partisans des améliorations, des

Digitized by Google

réformes que le temps amène sans secousses, voudraient, avec justice, que le bien ne se manifestât jamais que sous des formes pacifiques. Partout où ils aperçoivent l'éclat des passions, les armes provoquées par les armes, la foudre qui répond à la foudre, ils gémissent, ils s'affligent, ils protestent également contre l'un et contre l'autre parti. Fréquemment ils se déclarent contre celui qui a porté la première atteinte au repos qui leur est si cher, bien que souvent il soit l'innocent, l'opprimé qui a été poussé à bout. Ne peut-on pas ranger dans cette classe un grand nombre des adversaires de notre dernière révolution, tant d'hommes probes et droits qui ont été froissés par le choc des partis? Ainsi s'explique encore l'éloignement de quelques hommes distingués du seizième siècle, non pour les doctrines, mais pour les événements de la réformation. Érasme la nommait la tragédie luthérienne, et c'est parce qu'en effet le drame s'annonça comme tragique, que cet homme sage et circonspect, dont la devise favorite était *otium cum dignitate*, refusa d'en devenir un acteur[1]. Mais vouloir que le bien ne s'opère que par le bien, c'est faire le roman de l'humanité; c'est faire de l'histoire une idylle, et de l'univers une Arcadie. Il n'en arrive malheureusement pas ainsi. La nature, au milieu des bienfaits qu'elle répand sur la terre, l'afflige par des ouragans, des inondations, des feux souterrains, images des fléaux qui se manifestent parfois au sein de nos sociétés, et qui souvent sont dus aux fautes

[1] Dans une lettre à Richard Pacæus, doyen de Saint-Paul à Londres, *Érasme* dit : « Sans doute Luther a prêché et enseigné beaucoup de choses excellentes; mais n'en eût-il écrit que de pieuses, je ne me serais jamais soucié d'exposer ma vie pour la vérité. » C'est grâce à la confrérie des Érasmes que le mal a de si belles chances de succès. Si les hommes désintéressés et capables, qui se dévouent au bonheur de l'humanité, n'étaient pas lâchement reniés de ceux qui les approuvent intérieurement, tout irait mieux dans ce monde sublunaire.

Digitized by Google

de nos pères, quelquefois aux nôtres. Il convient à l'homme qui sait vivre dans son siècle et qui respecte la Providence, de se résigner aux lois qui dirigent le grand tout; lois que nous ne méconnaissons que quand nous osons juger de leur action sous un point de vue trop limité.

L'amélioration que l'homme ambitionne sans cesse pour ses institutions tant politiques que religieuses, consiste à les rapprocher et à les maintenir le plus près possible de l'esprit particulier qui fait leur essence. Les formes extérieures dont elles sont revêtues ne sont jamais tellement conformes à leur esprit, qu'elles en permettent le jeu et l'accomplissement tout entier. Il n'arrive que trop souvent que les rouages embarrassés de la machine suspendent et rendent irrégulière l'action du premier ressort. Ce qui soumet toutes les institutions humaines à ce désaccord, c'est la nature même de l'homme, lequel est composé d'un esprit et d'un corps étroitement unis. Contenue et comme entravée par les organes qui lui sont donnés pour sa manifestation, l'intelligence ne peut exprimer sa pensée aussi clairement, ni la produire aussi subtile qu'elle l'a conçue. Pour agir au dehors, il faut que cette pensée s'allie à un corps à qui elle donne son empreinte. De là l'extrême importance du langage relativement à la faculté de penser et de combiner nos idées. Ainsi, toute institution à l'usage de l'homme doit avoir une forme sensible. L'esprit de toutes les religions, comme celui de tous les gouvernements, est originairement le même. L'un consiste à reconnaître comme lois imposées par Dieu même les lois morales qui sont gravées dans les cœurs; l'autre à assurer à tous les membres de la société l'exercice de leurs droits naturels. Mais que serait une religion, que serait un gouvernement qui s'en tiendrait à cette simple pensée? Ce ne serait point une institution humaine. Pour le devenir, il lui faut des organes, une consistance visible et matérielle

Digitized by Google

Cependant l'esprit inaltérable, éternel, qui forme l'âme de ces institutions, demeure toujours ce qu'il a été, toujours semblable à lui-même. Il n'en est pas ainsi des corps, de la forme extérieure. Celle-ci, soumise à l'influence du monde physique, des passions humaines, variable, périssable, se modifie au gré des événements. A mesure que sa configuration change, que ses organes se roidissent, s'épaississent, se surchargent, l'esprit oppressé et contraint perd son action et sa direction primitives; quelquefois, étouffé sous un agrégat monstrueux, il cesse tout à fait de se manifester : le fantôme n'a plus de vie, plus de souplesse; il n'a plus que la roideur et la pesanteur de la mort. Ainsi l'esprit du christianisme, qui avait besoin d'une forme aussi pure et aussi simple que lui [1], fut, jusqu'au seizième siècle, graduellement étouffé par des éléments destructifs de son action et cause de tous les maux que les erreurs et les passions peuvent produire. Ainsi, l'histoire, dépositaire d'une funeste expérience, nous fait voir que presque toujours les constitutions politiques, établies pour maintenir le droit naturel, dégénèrent à la longue et finissent par s'embarrasser d'une masse ennemie et de la liberté et du salut public. De là l'opinion presque toujours confirmée par l'événement, qu'un gouvernement démocratique se transforme successivement en oligarchie, en monarchie et en despotisme.

[1] *Fénélon*, dans sa *Lettre sur l'existence de Dieu et sur le culte digne de lui*, au second volume de ses *Œuvres philosophiques*, affirme que la religion chrétienne n'est autre chose que l'amour de Dieu. Il cite, à la page 16, *Tertullien*, qui dit en ce sens, *que l'âme est naturellement chrétienne*, et à la page 28, *saint Augustin*, suivant lequel il ne peut être d'autre culte que l'amour, *nec colitur ille nisi amando*. Selon *Fénélon*, l'adoration en esprit et en vérité, c'est l'unique fin pour laquelle Dieu nous a faits. On sent que le Saint-Siége devait trouver cette manière d'être chrétien fort peu convenable. (*Note de l'auteur.*)

Digitized by Google

Et voilà d'où naît à certaines époques le besoin, généralement senti par les âmes droites et généreuses, de réformations dans les grands établissements humains. La forme extérieure n'est en général que trop récalcitrante à l'esprit. Elle le contraint, l'oppresse et le paralyse jusqu'à ce qu'enfin il éclate, il s'échappe d'un corps, qui ne lui offre plus les organes nécessaires à son développement. Les hommes, qui tous trouvent en eux-mêmes la notion plus ou moins claire et le type de cet esprit, s'irritent contre l'orgueilleux colosse, le brisent dans leur indignation, s'efforcent de recueillir la flamme sainte qui y était cachée, et, ne pouvant la saisir, la renferment de nouveau dans un vase, ouvrage de leurs mains. Ainsi, après avoir détruit le vieil édifice de la communion romaine, il fallut aux chrétiens séparés d'elle la confession d'Augsbourg et autres semblables; après la destruction de la royauté en France, il fallut fixer l'esprit du gouvernement et celui des droits naturels de l'homme dans les formes positives d'une nouvelle constitution.

Mais en jugeant ces réformations, il faut avoir égard à l'esprit général du temps et du pays où elles ont été opérées, comme au caractère et au but spécial de ceux qui les ont faites; car c'est de ces circonstances qu'elles reçoivent les traits qui les distinguent. Moïse, sortant d'Égypte à la tête d'une troupe d'esclaves mutins, superstitieux, sensuels, dont il lui fallait faire des hommes soumis, des soldats capables de tout entreprendre, et ennemis de toute nation qui occuperait une terre sur laquelle il voudrait les établir, Moïse a dirigé la réforme de son peuple comme elle devait l'être pour l'accomplissement de ses desseins. Mahomet, réformant une nation libre et fière, sensuelle à l'excès, mais capable d'exaltation et de vertu, sut lui imprimer un grand caractère, et réduisit à des termes fort simples la forme extérieure du pur déisme qu'il lui

Digitized by Google

prêcha. Tous les deux confondirent l'Église et l'État, et rendirent par là leur religion purement locale. Quant à Jésus, conformément à sa céleste origine, il sépara les intérêts de l'État de ceux de la religion, dont l'empire, selon lui, n'était pas de ce monde. Au milieu de la nation juive, assujettie à la loi de Moïse et avide d'une réformation, il entreprit celle du genre humain, en rejetant les formes qui ne convenaient qu'à un seul peuple, et en s'appuyant sur l'esprit universel de la religion, qui est le même chez tous les hommes. Aussi, par l'esprit vraiment divin, c'est-à-dire éminemment humain[1], qui en était l'âme, l'œuvre de sa réformation devait convenir à tous les hommes droits, et prendre un caractère essentiellement cosmopolite ou catholique, d'autant plus qu'il avait conféré à sa future Église le droit éventuel de modifier et de développer ses formes. Mais le droit d'approprier convenablement la forme n'était pas celui de la dénaturer, de la surcharger, de la rendre contraire même à l'esprit auquel elle ne doit que servir d'organe. Or, au quinzième siècle l'esprit du Christ n'était plus reconnaissable dans la constitution de l'Église chrétienne d'Occident. La subordination de l'Église à l'État dans les choses humaines et terrestres, la distinction de l'une et de l'autre en ce qui concerne la terre et en ce qui concerne le ciel, avait été violemment effacée; l'esprit étranger de quelques institutions bizarres s'était glissé dans l'édifice incohérent du christianisme moderne; tout était confondu et altéré; il fallait une réformation, un appel à l'esprit primitif, un amendement dans la forme extérieure. Cette réformation s'opéra au seizième siècle dans une partie de l'Occident, et on la désigne par le nom de *Luther*, qui en a été le courageux moteur.

Remarquons encore que, si la forme extérieure des ins-

[1] Conforme aux besoins de l'homme.

Digitized by Google

titutions religieuses correspond immédiatement aux sens de l'homme, et se marie à ses passions, tandis que l'esprit qui anime ces institutions correspond directement à son intelligence, il en résulte premièrement, que plus une société est composée d'hommes ignorants et sensuels, plus il lui faudra de pratiques extérieures, susceptibles, par l'attachement passionné qu'ils font naître dans les sens et l'imagination, de porter aux excès les plus révoltants. Et secondement, que plus une réunion d'hommes est éclairée, plus les facultés intellectuelles y sont cultivées de préférence aux sens, plus l'esprit de ses autres institutions est resté pur, moins elle pourra souffrir la matérialisation de son culte, et plus elle se montrera disposée à une réformation dans cette partie.

L'attachement passionné pour ce qui est corps et simple forme dans la religion, attachement qui en fait méconnaître l'esprit et transporter aux dogmes et à l'extérieur du culte la vénération qui n'appartient qu'à la Divinité, est la source de la *superstition*. Disposition funeste qui, plaçant le foyer de l'enthousiasme dans les sens et les passions, peut porter aux plus grands excès.

Le penchant contraire, celui par lequel l'homme, suivant l'impulsion de sa nature spirituelle, tend à rejeter tout ce qui est forme et corps dans la religion pour ne s'attacher qu'à son esprit, mène au *mysticisme*. Il est fréquemment le partage des hommes méditatifs et solitaires, qui, ne sentant pas le besoin d'influer sur d'autres hommes, croient pouvoir se passer des sens et s'en tenir au pur esprit de la religion. Cet attachement à l'esprit, dégagé de tout ce qui est accidentel et local, doit réveiller chez tous les hommes qui s'y livrent des sentiments à peu près semblables. De là la conformité entre les opinions de nos mystiques chrétiens, de Quesnel, de Fénélon, et de quelques Espagnols et Allemands, avec les opinions des Bramins de

Digitized by Google

l'Inde. Le mysticisme, partage ordinaire des âmes tendres et contemplatives, peut bien produire un fanatisme intellectuel, mais il est sans danger pour la société, tant qu'il est sincère, et non exploité par des hypocrites. Notre révolution, dans sa courte durée, a eu ses superstitieux, ses mystiques et ses hypocrites.

La sécheresse de cette digression ne peut être excusée que par la nécessité où était l'auteur de mettre dans tout son jour le point de vue sous lequel il lui semble que doit être envisagée l'influence d'une révolution produite par la religion.

CHAPITRE III.

SUR LA RÉFORMATION DE LUTHER EN PARTICULIER.

§ 1er. *Événements qui ont précédé et causes qui ont provoqué la réformation.*

Deux objets sont principalement chers à l'homme, et il n'est pas rare de le voir leur sacrifier ses autres intérêts, même sa vie. L'un est la conservation de ses droits sociaux, l'autre l'indépendance de ses opinions religieuses : la liberté dans ses actes civils, la liberté dans les actes de sa conscience. Il attache à l'un et à l'autre de ces biens un prix égal à celui de son existence. L'idée de leur recouvrement, quand il les a perdus, le porte au comble de l'enthousiasme; l'idée de les perdre quand il en jouit le jette dans un désespoir capable de tout entreprendre. Or, dans les premières années du seizième siècle, telle nation qui avait perdu sa liberté civile et religieuse commençait à sentir le poids de ses chaînes; telle autre qui jouissait encore d'une certaine indépendance frémissait de la voir prête à lui échapper. Tout les États, en particulier ceux de l'empire d'Allemagne, étaient tourmentés depuis

Digitized by Google

longtemps des tiraillements qu'occasionnait la lutte opiniâtre entre les empereurs successeurs des Césars et les papes successeurs de saint Pierre; lutte dont le prix devait être la monarchie illimitée sur l'ancien territoire de l'empire romain. Les deux rivaux prétendaient à des droits égaux sur Rome, et il était clair à leurs yeux, comme à ceux de toute l'Europe, que le maître de Rome devait l'être aussi de l'empire; tant les préjugés vulgaires sont difficiles à déraciner! Ce nom magique de Rome imposait encore des siècles après sa chute, et il impose encore de nos jours. Les hommes, d'ailleurs, se persuadent facilement que ce qui a duré longtemps doit durer toujours; que l'existence d'un jour établit un droit pour le lendemain; que l'histoire ne peut être qu'une répétition périodique des mêmes événements, et que chaque siècle doit ressembler aux autres siècles. Rome, longtemps la capitale du monde, devait le rester toujours. Il ne vint d'abord en tête à personne de nier cette conséquence, et de laisser le maître de Rome pour ce qu'il était. On se battit pour savoir qui resterait en possession de la ville souveraine, et auquel des deux rivaux, ou pour mieux dire, auquel des deux tyrans on se soumettrait.

La filiation du droit que les princes successeurs de Charlemagne pensaient avoir sur Rome et sur l'empire, est assez connue. Ils se nommaient Césars; or, les anciens Césars avaient été empereurs dans Rome, et Rome était la maîtresse de la meilleure partie de l'Europe; donc le prince qui s'appelait César devait incontestablement régner sur Rome et sur l'Europe. Cet argument a passé longtemps pour irrécusable.

Le droit des papes n'était pas aussi clair, mais il n'en était que plus révéré. Comme Rome était la maîtresse naturelle de tout l'univers, et que le prince qui avait résidé si longtemps à Rome était le chef de l'empire, il était évi-

Digitized by Google

dent que l'évêque de Rome devait aussi être le chef de l'Église[1]. Cette primatie du pontife romain s'établit peu à peu, à force de machinations et de mesures habiles opiniâtrement suivies. Quand ensuite Rome se trouva sans empereur, la considération du pontife ne fit que s'en accroître; il se trouva le premier dans Rome, de second qu'il y avait été jusque-là. Et quand des princes francs et germains eurent la singulière ambition d'être couronnés empereurs dans la ville des Césars, les papes firent les honneurs de l'empire, et semblèrent le donner en couronnant ses nouveaux chefs. Or, du moment que le pape fut en possession de couronner l'empereur, l'Europe hébétée ne reconnut plus pour tel que celui qui avait reçu la couronne des mains du pape. De là les flatteries, les soumissions, les concessions des princes prétendant à l'empire, pour gagner les bonnes grâces du pontife. Disposant de la première des couronnes, celui-ci en conclut que les autres étaient également à sa disposition. Souverain d'un clergé innombrable, riche et actif; régnant par ce moyen sur toutes les consciences, il lui fut facile de s'établir dans l'opinion comme le fondé de pouvoirs de Dieu sur la terre, le vicaire de Jésus-Christ, le dominateur des rois[2]. Si

[1] Dans ses *Dissertations historiques sur l'ancienne discipline de l'Église*, Paris 1686, le célèbre *Élie Dupin* déclare aussi qu'il ne peut trouver d'autre raison de cette primauté : « *Si quæras cur potissimùm Romana Ecclesia sit electa, quæ primatum obtineret; responderi potest, id factum, quia romana urbs erat prima; nec alia congruentior ratio videtur reddi posse.*

(*Note de l'auteur.*)

[2] C'est le langage non-seulement des bulles émanées de Rome à cette époque et dans les temps suivants, mais des écrits les plus populaires et les plus répandus alors; ce qui prouve que le préjugé était bien généralement établi. On lit dans la préface du *Miroir de Souabe*, ouvrage qui est de la fin du treizième siècle : « Depuis le temps que Dieu s'est fait prince de paix, les deux glaives qu'il

Digitized by Google

quelque prince osait tenter de se soustraire à cette autorité émanée du ciel, le pontife l'anathématisait, le repoussait de la communion des fidèles, et ses sujets s'éloignaient de lui comme d'un pestiféré. Il allait d'ordinaire demander grâce au vice-dieu irrité, l'apaiser par les plus basses soumissions et par la reconnaissance de tous les droits que l'altier pontife s'arrogeait; après quoi le prince repentant était rétabli dans ses charges, et le pouvoir des papes plus affermi que jamais.

A Dieu ne plaise qu'on puisse me prêter l'intention d'insulter en cet écrit au clergé et au chef de l'Église romaine! Aujourd'hui que des siècles d'humiliation, de dépouillement, de persécution même, ont expié des siècles d'orgueil, d'avidité et d'intolérance, il serait barbare d'imputer aux successeurs les torts de leurs prédécesseurs, et il m'est doux de pouvoir penser que le clergé actuel, participant aux lumières de ses contemporains, est animé d'un esprit conforme à celui de l'Évangile. Qui imputera à Marc-Aurèle les forfaits de Néron, à Pie VII les indignités d'Alexandre VI? Mais cette observation une fois faite, il doit être permis à l'historien, dont la tâche est de peindre les événements avec fidélité, d'expliquer les causes de l'indignation et de la révolte des peuples dans un siècle déjà loin du nôtre; il doit lui être permis, dis-je, de ne rien

avait dans le ciel pour protéger la chrétienté, il les a envoyés sur la terre, et les a donnés tous les deux à saint Pierre, l'un pour la justice temporelle, l'autre pour la justice spirituelle. Celui de la justice temporelle, le pape le commet à l'empereur pour le service de l'Église, et suivant la volonté du pape. » Ce sont, au reste, les propres paroles de Boniface VIII, dans sa fameuse bulle *Unam sanctam*, donnée le 18 novembre de l'an 1302, et qui finit ainsi : « Enfin, nous déclarons, disons, décrétons et promulguons, qu'il est de nécessité de salut, que toute créature humaine soit soumise au pontife romain. » Un tel énoncé peut se passer de commentaire.

(Note de l'auteur.)

Digitized by Google

dissimuler, de penser, de parler avec les contemporains des faits qu'il rapporte, de dévoiler la honte de ceux qui ont mérité la honte, et de justifier l'emportement des opprimés par le récit naïf de l'oppression.

Les considérations sur la révolution opérée par Luther portent sur trois points principaux que, pour son intelligence, il importe d'examiner successivement. Ces trois points sont : *L'état politique* des nations européennes, leur position intérieure, leur situation à l'égard les unes des autres, à l'égard du chef de l'empire et du chef de l'Église; *l'état religieux* de ces mêmes nations, leurs rapports et ceux des princes avec le trône pontifical; *l'état des sciences et des lettres* dans l'Europe devenue barbare au cinquième siècle, et qui, depuis trois siècles environ, cherchait à sortir des ténèbres où elle était plongée.

Ce n'est qu'en épuisant ces trois points de vue qu'on pourrait parvenir à une connaissance suffisante de l'esprit général et de la situation des États européens au seizième siècle, et par là à une connaissance précise des conséquences de la réformation. Mais comment se livrer ici aux recherches et aux développements qu'exigerait ce triple tableau? L'auteur doit se borner à l'esquisser.

§ 2. *Esquisse de l'état de l'Europe au commencement du seizième siècle*[1].

I. ÉTAT POLITIQUE.

Des débris de l'empire romain d'Occident s'étaient formées une foule de dominations, à la tête desquelles se trouvaient généralement les chefs de ces peuplades du Nord qui avaient renversé l'empire. Tour à tour faibles et puissants, ces États, longtemps sans consistance, changeaient de maître et de forme au gré des événements; on en voyait

[1] Voy. le n° 1 de l'*Appendice*.

Digitized by Google

s'élever, s'agrandir et s'éteindre. Au milieu de toutes ces vicissitudes, peu d'idées d'une réunion, d'un accord entre les faibles pour s'opposer au plus fort; nul indice de la grande et féconde conception d'un équilibre entre les puissances. Cependant, les croisades et autres guerres qui avaient appauvri la noblesse; le commerce, l'industrie qui avaient enrichi la classe des bourgeois; les lumières répandues dans celle-ci, et qui réveillaient en elle le sentiment de ses droits naturels, provoquèrent l'existence civile et l'influence politique du tiers-état. La bourgeoisie de quelques villes osa même s'attribuer la souveraineté chez elle, ce qui ne fut pas sans quelque effet sur l'opinion alors si enveloppée de ténèbres et si nourrie de préjugés.

L'*Italie*, divisée en un grand nombre d'États faibles, les uns monarchiques, les autres républicains, déchirée intérieurement par la jalousie et la haine de ces petits États entre eux, par la mutinerie des barons qui prétendaient à l'indépendance, l'Italie était le théâtre des invasions de ses puissants voisins, Français, Allemands, Espagnols, qui tous aspiraient à s'y établir. Cette belle contrée était livrée à des désolations perpétuelles. Ses faibles souverains, tantôt se rangeant du parti d'un conquérant, tantôt jaloux de ses progrès, et complotant pour l'expulser de leur pays, ne se sauvaient d'ordinaire que par la perfidie, la fourbe et une politique astucieuse qui, dès lors, a été un des traits dominants du caractère italien. Ce pays, depuis longtemps le plus riche de l'Europe et le centre de tout le commerce, était à la veille de voir tarir la source de son opulence, par suite des découvertes maritimes, qu'on devait aux navigateurs de la péninsule ibérique.

Les *Turcs* venaient de s'emparer du siége de l'empire d'Orient et portaient leurs armes victorieuses dans la Calabre, la Hongrie, et jusqu'aux portes de Vienne.

La *Pologne*, à l'époque dont nous parlons, exerçait peu

Digitized by Google

d'influence sur les États situés à l'Occident. Cette puissance fut occupée durant le quinzième siècle de guerres contre les Turcs, les Moscovites et les chevaliers teutoniques qui, sous prétexte de convertir les infidèles, s'étaient formé, dans sa partie septrionnale, une domination, origine première du royaume de Prusse. La Pologne d'ailleurs, quoique gouvernée, pendant presque toute la première moitié du seizième siècle, par un très-grand roi, Sigismond Ier, portait en elle-même son principe d'affaiblissement, tant par les troubles qui éclataient souvent dans son sein, que par la jalousie et la division qui régnaient alors entre les Lithuaniens et les Polonais, soumis au même chef, mais peu disposés à se réunir.

La *Russie* n'existait pas encore pour l'Occident de l'Europe, où depuis elle a acquis tant d'ascendant.

La *Suède* et le *Danemark* étaient à peu près aussi nuls pour les États situés à leur midi. Les rois de Danemark, après bien des guerres et des vicissitudes, avaient conquis la Suède, toujours disposée à secouer ce joug étranger. Un héros, né dans son sein, consomma sa délivrance. Gustave Wasa devint le roi légitime de sa patrie qu'il avait délivrée.

Le *Nord de l'Allemagne*, qu'on pourrait appeler l'Allemagne saxonne, parce que c'est l'ancienne race saxonne qui y domine, était partagé en États peu étendus et peu riches. Ils ne tenaient au midi de l'empire que par le faible lien de la confédération germanique. L'empereur cependant, harcelé sans relâche par les Ottomans, avait les motifs les plus pressants de ménager ces princes saxons, qui, commandant à des peuples belliqueux, pouvaient lui fournir d'utiles secours. Cette partie de l'empire avait vu se former dans son sein une ligue redoutable de villes commerçantes qu'un intérêt commun avait réunies. La *Hanse teutonique* s'était élevée pour s'opposer au pillage des brigands féo-

Digitized by Google

daux qui, de leurs repaires, infestaient les routes et dévalisaient les marchands qui allaient d'une foire à l'autre. Les villes de Lombardie et celles du Rhin avaient formé des confédérations analogues, et ces associations d'hommes libres et actifs sont du petit nombre des établissements dont les nations modernes aient à se glorifier dans ces premiers temps.

La *Bohême* était travaillée par l'esprit républicain, mais seulement dans son application à la liberté des consciences. Les partisans du martyr de la Bohême, de Jean Huss, avaient soutenu, par des prodiges de bravoure et de fermeté, leur croyance religieuse. Les princes autrichiens n'avaient pu les y faire renoncer. Une capitulation avait eu lieu entre les deux partis sur l'article du culte. Cet exemple semblait solliciter le reste du monde chrétien à s'affranchir de même. Ce n'est pas précisément en ce que les braves Bohémiens se servaient du calice en communiant, qu'ils étaient dignes de trouver des imitateurs, mais en ce qu'ils faisaient sur cet article ce que la conscience leur prescrivait.

Le *Midi de l'Allemagne* était presque soumis au même morcellement que le Nord; mais la plus forte moitié de cette contrée faisait partie des États de la colossale maison d'Autriche, laquelle, revêtue, presque à titre héréditaire, de la dignité impériale, enrichie de la Bourgogne sous Maximilien, de l'Espagne et d'une portion de l'Italie sous Charles-Quint, ne cachait plus ses prétentions à la monarchie universelle. Cette puissance était prédominante au commencement du seizième siècle et menaçait d'absorber toutes les autres.

Cependant sa noble rivale, la *France,* avait enfin expulsé les Anglais de son territoire. L'armée permanente que ses rois furent obligés de tenir sur pied à cette occasion, leur fut d'un merveilleux secours pour humilier leurs vassaux

Digitized by Google

et enrichir l'État de leurs dépouilles. En portant la guerre en Italie, Charles VIII et Louis XII avaient montré, malgré leurs revers, que la France pouvait devenir redoutable à l'Autriche, et leur successeur, François Ier, se sentait assez fort pour braver cette puissance.

La *République suisse*, qui faisait revivre dans ses montagnes le courage et les vertus de l'antique Lacédémone, s'était formée aux dépens de l'Autriche, de laquelle elle se défiait, et contre laquelle elle recherchait la protection des rois de France.

L'*Angleterre*, qui avait trop longtemps négligé le rôle de puissance maritime et consumé ses forces à la conquête de quelques provinces de l'ouest de la France, venait de perdre ces possessions onéreuses. Cette perte apparente devint un avantage réel pour la nation, qui s'occupa dès lors de sa liberté et de ses flottes. L'Angleterre n'était pas au seizième siècle ce qu'elle est devenue depuis; mais elle était déjà au rang des premières puissances de l'Europe, et Henri VIII, prince bizarre et violent, qui commença par écrire contre Luther et finit par l'imiter, eût joué en Europe un rôle bien plus important qu'il ne l'a fait, si, moins occupé de ses passions, de ses amours et de ses cruautés, il eût su faire au dehors un sage emploi de sa puissance.

L'*Espagne*, après des guerres longues et sanglantes, était enfin délivrée des Maures, ses superbes conquérants. Ferdinand d'Aragon, qui avait eu la gloire de cette délivrance, épousa Isabelle de Castille, et joignit ainsi la Castille à l'Aragon. Ces États réunis passèrent à Charles-Quint, et l'Espagne ne formait plus sous lui qu'une province de la vaste monarchie autrichienne.

Cependant le système politique et les progrès de l'art de la guerre devenaient de plus en plus favorables aux grandes puissances. L'invention de l'artillerie, qui rendait inutiles

Digitized by Google

les châteaux et les simples murs d'enceinte, obligeait à l'érection de forteresses trop coûteuses pour les petits princes et les petits États. Les armées permanentes assuraient aux grands souverains un avantage décidé sur ceux qui ne pouvaient en soutenir les frais. Les princes de l'Empire avaient, plus que jamais, à redouter que Charles-Quint ne les traitât comme Louis XI avait traité les seigneurs français. Malgré ce danger, ils s'affaiblissaient encore en partageant leurs États entre leurs héritiers, et en donnant des apanages à tous leurs fils, comme si les peuples et les provinces eussent été leur propriété. Personne alors ne révoquait ce droit en doute.

Les Européens, resserrés jusqu'alors dans les limites de l'ancien monde, venaient de découvrir le chemin des Indes et celui de l'Amérique. En même temps les esprits cherchaient à sortir de l'étroite sphère d'idées où ils languissaient depuis des siècles. Le genre humain marchait visiblement vers une ère nouvelle. Un changement dans l'ordre des choses, une commotion prochaine devenait probable; on entendait gronder les entrailles du volcan, et des éclairs échappés de ses flancs sillonnaient les ténèbres. Telle était la fermentation qui se manifestait dans l'état politique des nations dès les premières années du seizième siècle.

II. ÉTAT RELIGIEUX.

La superstition religieuse qui avait tourmenté plus ou moins toutes ces nations, commençait à se modérer chez quelques-unes, et partout il se trouvait des hommes éclairés qui la combattaient efficacement. La doctrine des *Vaudois* et celle des *Albigeois* n'était pas oubliée en France; *Wicleff* avait élevé la voix en Angleterre, et avait été écouté. Nous avons déjà parlé des *Hussites* et de leurs succès en Bohême.

Digitized by Google

Les princes supportaient tous avec plus ou moins d'impatience les hauteurs et les prétentions du pontife romain. Quelques-uns osaient s'y opposer ouvertement, et l'Université de Paris servit plus d'une fois d'organe au pouvoir temporel pour répondre aux menaces de Rome. On avait le courage d'appeler à un futur concile qu'on mettait au-dessus du pape. D'autres princes, tantôt par conviction, tantôt par politique, ployaient encore le genou devant Rome et semblaient faire cause commune avec le chef de l'Église. C'est ainsi que Charles-Quint ne pouvait se dispenser de rester attaché au Saint-Siége pour dominer en Italie. L'Espagne, d'ailleurs, où l'inquisition venait d'être introduite et où la longue terreur inspirée par les Maures avait entretenu le peuple dans le catholicisme le plus superstitieux, se serait à l'instant révoltée contre lui, s'il eût paru catholique moins zélé qu'elle.

Les pays qui jouissaient d'une constitution républicaine, et qui nourrissaient chez eux plus de penchant à la liberté, étaient ceux aussi qui se montraient les moins timides devant Rome. On sait avec quelle noble fermeté le sénat de Venise ne cessa d'opposer une digue à ses usurpations. Il est des cantons essentiellement républicains de la Hollande, du Holstein et de la Basse-Allemagne, que la réformation a trouvés tout réformés.

D'ailleurs, les yeux commençaient à se dessiller. Les violences impolitiques de quelques papes, la vie scandaleuse de quelques autres, le libertinage effronté de leur cour et de leur capitale; les mauvaises mœurs du clergé, l'ignorance et l'effronterie de plusieurs ordres mendiants, fidèles satellites du Saint-Siége; les soixante-dix années de captivité à Avignon, le schisme de quarante autres années où l'on vit deux et trois papes, s'injuriant, s'excommuniant et se reprochant les vices les plus scandaleux; les exactions de toute espèce, les indulgences surtout, abus monstrueux.

Digitized by Google

du plus monstrueux des pouvoirs; l'intolérance, les cruautés de l'inquisition, tout cela suffit bien pour expliquer la haine et le mépris généralement répandus contre la hiérarchie romaine. Or, que pouvait devenir une puissance entièrement fondée sur l'opinion, du moment que l'opinion se retirait d'elle? Douter de ses droits, c'était les lui enlever; sonder ses fondemeuts, c'était les saper; examiner, c'était détruire.

Les papes cependant, qui voyaient sans doute mieux que d'autres les dangers qui menaçaient leur autorité, n'en laissaient rien paraître à l'extérieur, et affectaient la sécurité qui impose à l'opinion. Ils savaient céder quelquefois, et ployer quand la nécessité les y contraignait; mais ils changeaient de ton le moins possible, espérant le retour d'un temps meilleur, d'un temps de bigotisme et de ténèbres où ils pourraient déployer dans toute sa magnificence leur opiniâtre système de Lamaïsme. L'irritable Paul III, aussi audacieux qu'Hildebrand, cita le roi d'Angleterre à comparaître devant lui, et sur le refus du non moins irritable Henri VIII, il le déclara déchu de sa couronne [1], lui et ses descendants, à toute perpétuité. Pie V porta une sentence

[1] « *Nos... Henricum privationis regni incurisse pœnam declaramus... Ejus et complicum, etc., filii pœnarum participes sint. Omnes et singulos Henrici regis, et aliorum præditorum filios natos et nascituros, aliosque descendentes... (nemine excepto, nullâque minoris ætatis, aut sexus, vel ignorantiæ, vel alterius cujusvis causæ habitâ ratione) dignitatibus, dominiis, civitatibus, castris, privates, et ad illa ac alia in posterum obtinenda inhabiles esse decernimus et inhabilitamus. Decernimus quod Henricus rex et complices et sequaces, nec non præfati descendentes, ex tunc infames existant, ad testimonium non admittantur, testamenta facere non possint, etc.* » *Bullar. Magn.* Voilà ce qu'on appelle une colère vraiment pontificale! Elle ne se contente pas de poursuivre et de déclarer infâme jusqu'à la quatrième génération; elle atteint l'éternité, et frappe les derniers neveux des arrière-petits-enfants. (*Note de l'auteur.*)

Digitized by Google

analogue contre la fière Élisabeth d'Angleterre, et dans les deux occasions, le vicaire de Jésus-Christ étalait ses droits incontestables sur les couronnes et sur le globe. Il donnait l'Amérique à mesure qu'on la découvrait, même avant qu'on la découvrît [1], et il avait sa légion d'écrivains, de théologiens et de juristes qui démontraient avec intrépidité la sainteté et l'évidence de ses droits. L'Église reconnaissante a placé les noms de plusieurs d'entre eux au calendrier [2].

Ce système désastreux, qui subordonnait la société civile au sceptre de fer d'une Église hors de laquelle il n'y

[1] « *Nos motu proprio... de nostra liberalitate... omnes insulas et terras firmas inventas et inveniendas, detectas et detegendas versus occidentem et meridiem, fabricando et construendo unam lineam à polo arctico, scilicet septentrione, ad polum antarcticum, scilicet meridiem, sive sint versus Indiam, aut versus aliam quamcunque partem, quæ linea distet à quâlibet insularum quæ vulgariter nuncupantur de los Azores y cabo vierde, centum leucis versus occidentem et meridiem, ita quod omnes insulæ et terræ firmæ repertæ et reperiendæ à præfata linea versus occidentem et meridiem, quæ per alium regem aut principem christianum non fuerint actualiter possessæ, auctoritate omnipotentis Dei, et vicariatûs J. Ch. quâ fungimur in terris, cum omnibus illarum dominûs, civitatibus, castris, locis et villis, juribusque et jurisdictionibus, ac pertinentiis universis, vobis, hæredibusque vestris, in perpetuum, tenore præsentium donamus; vosque et hæredes illarum dominos facimus et deputamus.* » *Bullar. Magn.* t. I, p. 454. Singulier droit public de l'Europe d'alors, qui se fondait sur de telles pièces! On voit que la chancellerie apostolique, qui d'ailleurs ne se pique pas d'une grande exactitude en géographie, ne reconnaît sur la terre pour souverains légitimes que les princes chrétiens; tous les autres peuvent être dépossédés, sans qu'il soit nécessaire d'en faire mention. (*Note de l'auteur.*)

[2] Saint Thomas, saint Antonin, saint Bonaventure, saint Raymond, etc. Elle a revêtu, pour la même cause, de la pourpre des cardinaux : Turrecremata, Reginald Polus, Albert Pighius, Sylvestre Prierias, Navarrus, Bellarmin, etc.

(*Note de l'auteur.*)

Digitized by Google

avait pas de salut [1], devait peu à peu lui aliéner les meilleurs esprits. Des réclamations s'élevaient de tous les côtés; mille voix se réunissaient pour provoquer une *réformation de l'Église dans le chef et dans les membres, dans la foi et dans les mœurs.* Trois conciles consécutifs, celui de *Pise*, en 1409, celui de *Constance*, en 1414, et celui de *Bâle*, en

[1] La qualité de catholique romain avait remplacé celle d'homme, et même de chrétien. Qui n'était pas catholique romain, n'était pas un homme, était moins qu'un homme, et, eût-il été un souverain, c'était une bonne action de lui ôter la vie. Voici quel était, à cet égard, le langage ordinaire des casuistes de Rome. Je cite au hasard les paroles d'un d'entre eux : « *Ostendimus jam satis apertè justum esse ut hæreticus occidatur; quo autem genere mortis sit occidentus, parùm ad rem facit. Nam quocumque modo occidatur, semper consulitur Ecclesiæ.* » « Nous avons démontré assez clairement qu'il était juste que l'hérétique fût tué; quant au genre de mort, peu importe; car de quelque façon qu'on le tue, on rend toujours service à l'Église *. » *Alphonsus a Castro, de justâ Hæreticorum punitione*, L. 2, cap. 12. Ce Castro écrivait dans un temps où la réformation commencée aurait dû cependant apprendre aux gens de sa robe à être plus circonspects. Le pape Urbain II avait déjà dit : « *Non eos homicidas arbitramur, quos adversus excommunicatos zelo catholicæ matris ardentes, aliquos eorum trucidasse contigerit.* » « Nous ne tenons point pour homicides ceux qui, brûlant contre les excommuniés du zèle de la mère-Église catholique, en auraient tué quelques-uns. » *Apud Gratianum*, caus. XXIII. qu. 5. cap. *Excommunicatorum.* On remplirait des volumes de passages semblables, et l'on se rappelle, en les lisant, l'horrible joie que fit éclater la cour de Rome à la nouvelle du massacre de la Saint-Barthélemy, les fêtes, les processions, les actions de grâces que le pape ordonna, la médaille qu'il fit frapper, enfin le tableau qu'il commanda à Vasari sur cet événement déplorable, dont la cour de Rome a pu se réjouir, mais dont l'humanité portera éternellement le deuil. (*Note de l'auteur.*)

* C'est, par anticipation, le mot de *Godefroi Cavaignac*, dans son plaidoyer pour la tribune : *La République doit l'emporter, il faut qu'elle l'emporte ;* QUE NOUS IMPORTE CE QU'ELLE DOIT COUTER. Le droit du plus fort et le principe que le but sanctifie le moyen ont été et seront éternellement la loi et les prophètes des fanatiques de toutes les couleurs. Comment un homme de la valeur de Godefroi Cavaignac a-t-il pu se donner aux sorcières de Macbeth?

Digitized by Google

1431, avaient dévoilé les plaies de ce vieux corps et en avaient sondé la profondeur. Le mécontentement était devenu plus sensible que jamais au commencement du seizième siècle, et ce fut au milieu de cet état de choses que le jeune et voluptueux *Médicis* monta sur le trône pontifical. Ami des beaux-arts, dont il n'attendait que de l'éclat et des jouissances, politique rusé, mais présomptueux, plein de mépris pour la barbarie allemande, dont il devait éprouver l'énergie, Léon X n'était pas de force à se mesurer avec Luther, et l'orgueilleuse faiblesse de l'un préparait bien des succès à l'intrépide fermeté de l'autre.

III. ÉTAT LITTÉRAIRE.

L'ignorance des barbares du Nord, secondée par les guerres continuelles qui désolèrent depuis leur apparition le sol de l'Europe, y avait effacé presque toute trace de culture. Le peu d'instruction des premiers siècles du moyen âge ne se trouvait que chez les ecclésiastiques, et surtout dans les cloîtres, où l'étude de la langue latine, qui était devenue celle de l'Église romaine et du service divin, entretenait quelque intelligence des écrivains de l'ancienne Rome. C'est dans ces asiles, souvent respectés par la superstition de guerriers féroces, que se conservaient, se copiaient quelques manuscrits, que s'écrivaient les grossières annales du temps, que s'enseignaient une théologie, une logique et une métaphysique bizarres, mais parfois étonnantes par leur subtilité. On devine qu'il est question de la *scolastique*, qui a eu des périodes et des destinées si diverses : désert inhabitable pour le sens commun, mais parsemé d'oasis où l'esprit s'arrête avec ravissement.

Si les gens d'Église conservèrent ainsi la faible tradition des lumières, il faut convenir aussi qu'entre leurs mains elles devinrent plus d'une fois dangereuses et furent dé-

Digitized by Google

tournées à des usages pernicieux. La domination de Rome, fondée sur un échafaudage de fausses preuves historiques, avait besoin du secours de ces fidèles auxiliaires, pour, d'un côté, employer leur demi-savoir à fasciner les yeux du peuple, et de l'autre empêcher ce même peuple d'apercevoir la véritable lumière. Les usurpations locales du clergé étaient fondées, en beaucoup d'endroits, sur les mêmes titres et avaient besoin des mêmes moyens pour se maintenir. Il s'ensuivait donc et que le peu de savoir permis devait être mêlé d'erreurs, et que les nations devaient être entretenues soigneusement dans une ignorance amie de la superstition. Autant que possible, l'étude était rendue inaccessible aux laïques; celle des langues anciennes était traitée comme une monstruosité, une idolâtrie. La lecture des Saintes-Écritures, ce patrimoine sacré de tous les chrétiens, était sévèrement interdite. Lire la Bible sans la permission des supérieurs était un crime; la traduire en langue vulgaire une témérité digne du dernier supplice. Les papes avaient leurs raisons pour empêcher la parole de Jésus-Christ de parvenir jusqu'au peuple. Or, quand on est forcé de retenir ainsi la lumière sous le boisseau, il faut que les ténèbres soient bien grandes. Cependant, les nombreuses légions de moines mendiants ne suffisant pas pour les maintenir, on eut recours à l'inquisition, pour éteindre dans le sang et dans les larmes le premier rayon de lumière qui menacerait de les dissiper.

Mais les efforts des hommes ne peuvent éternellement suspendre le cours de la nature. L'aurore devait renaître; le jour devait la suivre. Déjà l'Université de Paris avait des filles et des émules dignes d'elle en Allemagne et en Angleterre. Celle de Wittemberg, où Luther et Melanchthon étaient professeurs, venait d'être fondée. Les princes, entraînés par l'esprit général, par l'émulation, par l'éclat ravissant des lumières nouvelles, secondaient la renaissance

Digitized by Google

des lettres en fondant de ces sortes d'établissements. Il devenait impossible d'imposer silence à tant d'écoles célèbres. Les langues anciennes, l'histoire, la critique y étaient publiquement enseignées, malgré les clameurs des partisans de l'ignorance. La science y sortait enfin de tutelle, et rompait peu à peu son antique pacte avec l'erreur. Le commerce dans les pays lointains, la connaissance d'un nouveau monde avaient disposé les têtes à recevoir des idées nouvelles. L'imprimerie, le plus grand bienfait que la pensée ait jamais reçu de l'industrie, venait d'être inventée sur les bords du Rhin, et ôtait tout espoir aux amis des ténèbres. A l'autre extrémité de la Germanie, sur les bords de la Vistule, *Copernic* venait de réformer le ciel et d'en dévoiler l'ordre véritable, que les bulles pontificales n'ont pu changer depuis. Quand on considère l'histoire des premières années de ce seizième siècle, on ne peut s'empêcher de regarder cette époque comme une des plus décisives pour le perfectionnement et l'amélioration de notre espèce.

Pendant ce premier conflit de la lumière et des ténèbres, chaque parti se roidissait, s'affermissait dans son opinion et se préparait à un choc. A la tête du parti ami des lumières la voix publique avait placé le spirituel *Érasme*, de Rotterdam. Ses piquantes satires contre les débordements du clergé et contre la stupidité monacale avaient fait une vive sensation. Il contribua puissamment à faire naître le goût de l'érudition et de la critique. *Reuchlin*, philologue et littérateur très-savant, qui avait enseigné dans presque toute l'Europe, était alors fixé en Allemagne, sa patrie, et y excitait un vif enthousiasme pour l'étude des langues, en particulier du grec et de l'hébreu, pour la lecture des livres saints dans les originaux, et pour l'exégèse de la Bible. Les théologiens inquisiteurs de Cologne, entre autres le fougueux dominicain *Hochstraten*, qui avait sollicité et

Digitized by Google

surpris un édit impérial, enjoignant de brûler et d'exterminer tous les livres hébreux, cherchèrent querelle à Reuchlin, et voulurent démontrer que l'étude du grec, comme celle de l'hébreu, était pernicieuse à la foi [1]. Peut-être avaient-ils raison dans leur sens, car toute étude était, en effet, dangereuse pour l'inquisition et pour la puissance qui soldait de tels auxiliaires. Quoi qu'il en soit, cette dispute fit un éclat prodigieux, et finit par couvrir de honte les fauteurs de l'ignorance. Les hébraïsants triomphèrent. *Ulrich de Hutten,* jeune gentilhomme de Franconie, doué de beaucoup de feu, de génie et d'originalité; guerrier, poëte et théologien, écrivit à cette occasion les fameuses *Lettres d'hommes obscurs, Epistolæ obscurorum virorum,* satire pleine de sel, qui versa sur le parti opposé un ridicule ineffaçable. On soupçonna Reuchlin et quelques autres d'y avoir collaboré.

Tels sont les traits principaux du tableau de l'Europe à la naissance de la réformation par rapport à la politique, à la religion et à la culture intellectuelle.

§ 3. *Réformation.*

Le catholicisme n'était pas une religion qui, toute formée, ait été acceptée par les peuples d'une manière uni-

[1] La faculté de théologie de Paris elle-même avança, devant le parlement assemblé, que c'en était fait de la religion, si on permettait l'étude du grec et de l'hébreu. Les moines mendiants tenaient bien un autre langage, et voici comment s'expliquait à ce sujet un de ces simples soldats de l'armée de Hochstraten. C'est *Conrad de Heresbach*, écrivain très-grave et très-respectable de ce temps, ami d'Érasme, qui rapporte les propres paroles du moine : « On a inventé une nouvelle langue qu'on appelle le *grec;* il faut bien s'en garder, c'est la mère de toutes les hérésies. Je vois entre les mains de beaucoup de gens un livre écrit en cette langue, et qu'ils appellent le *Nouveau Testament:* c'est un livre plein d'épines et de serpents. Quant à l'hébreu, mes chers frères, il est certain que tous ceux qui l'apprennent deviennent à l'instant Juifs. » *(Note de l'auteur.)*

Digitized by Google

forme. Le christianisme, introduit à différentes époques chez des nations très-diverses, avait reçu de chacune des modifications locales conformes à son esprit. Ainsi le latin, introduit dans les provinces de l'Empire, trouva ici la langue des Goths et des Lombards, là celle des Celtes et des Teutons, en d'autres lieux le gallique, le saxon ou le cantabre, et devint peu à peu l'italien, le français, l'anglais ou l'espagnol. Lors de sa transmutation successive en catholicisme romain, le christianisme, altéré dans son essence par les innovations de la cour de Rome, des moines et des théologiens, ne subit pas partout les mêmes variations. Avec la similitude fondamentale des dogmes principaux, il prit en différents lieux une physionomie différente. Même de nos jours, le catholicisme de Madrid n'est pas celui de Paris, celui de Rome n'est pas celui de Vienne. Là, il avait pris une tendance plus superstitieuse, une forme plus matérielle, plus propre à en étouffer l'esprit; là, il était moins embarrassé de liens matériels, plus disposé au mysticisme et à l'indépendance. Ces variétés dans le caractère de la religion procédaient de la variété dans le caractère des nations. Là, plus sensuel, plus éclatant, plus extérieur pour ainsi dire; là, plus méditatif, plus grave, plus recueilli. L'Italie, d'un côté, et la Saxe, de l'autre, fournissent des exemples de cette diversité, et il est naturel de choisir ces deux pays, puisque l'un était le siége du catholicisme, et que l'autre devint celui de la réformation.

L'Italie avait été longtemps la résidence des chefs de l'Empire romain. Le luxe et la corruption de l'Asie avaient passé dans la ville des Césars et dans le reste du pays. Là, abondaient et circulaient les richesses du monde entier. La mollesse des derniers temps de l'Empire décida du caractère italien. Conquis ensuite par une foule de vainqueurs qui se succédaient sans relâche, ce beau pays fut, pendant plus de dix siècles, le théâtre de guerres continuelles que

Digitized by Google

des étrangers venaient y faire les uns contre les autres pour se le disputer. L'Italien, jamais maître chez lui, toujours opprimé, subjugué, devint naturellement fourbe, subtil, dissimulé, égoïste. Le commerce l'enrichissait encore, mais il se hâtait de consommer en jouissances ce qu'il prévoyait que la violence pourrait bientôt lui arracher. Le luxe, la pompe, la volupté, les beaux-arts devinrent ses consolations. La magnificence des ruines dont il était entouré l'inspira pour ses édifices religieux. Le culte devint l'affaire des sens, la religion une mythologie. Les cérémonies pompeuses prirent la place des simples prières; des saints, des images devinrent les suppléants d'un Dieu presque oublié et les objets immédiats de la dévotion. Tel était l'aspect sous lequel la religion s'offrait à l'Italien dès sa naissance. L'esprit essentiel de cette religion n'existait plus pour lui. Les masses tenaient fortement à ce système de superstition qui captivait les sens et atténuait les vices; mais celui qui venait à penser et à examiner rejetait à la fois et sans en rien retenir tout ce système où il ne voyait que l'ouvrage de l'homme, et il restait sans une ombre de religion quelconque. Il fallait donc que l'Italien fût papiste ou athée; qu'il adorât Notre-Dame-de-Lorette ou qu'il n'adorât rien. Aussi n'y eut-il jamais autant d'athées que dans le pays et autour des souverains pontifes [1]. Le bigotisme le plus outré

[1] Qu'on ajoute à ceci les raisons que donne de l'impiété et de la corruption italienne Machiavel, témoin oculaire, et à qui on accordera assez de sagacité pour bien voir la source du mal. Voici comment il s'explique : « Le plus grand pronostic de la ruine prochaine du christianisme, c'est de voir que, plus les peuples sont proches de Rome, qui est la capitale de la chrétienté, moins ils ont de dévotion.... Les exemples scandaleux et les crimes de la cour de Rome ont été la cause que l'Italie a perdu tout sentiment de religion. Nous autres Italiens, nous avons donc cette première obligation à l'Église et aux prêtres, d'être devenus des impies et des scélérats. » *Discours sur la première Décade de Tite-Live*, L. 1, ch. 12.

(*Note de l'auteur.*)

Digitized by Google

ou l'incrédule libertinage de l'*Aretin*, est le lot nécessaire des gens qui ne peuvent plus croire à toute leur religion et qui ne peuvent plus en discerner l'esprit. Une réformation religieuse était impossible en Italie. Ceux qui étaient bons catholiques n'auraient pas souffert le déplacement d'une relique; ceux qui ne l'étaient pas se conformaient aux pratiques extérieures, mais restaient indifférents à tout intérêt moral et religieux, à tout désir d'une amélioration à laquelle il n'était pas en eux de penser ni de croire [1].

La Saxe offrait un autre aspect. Ses peuples n'avaient jamais été amollis, ni par le luxe, ni par un climat trop doux. Là vivait une nation énergique, franche, qui, jusqu'au neuvième siècle de notre ère, n'avait jamais été subjuguée. Elle avait arrêté, sur les bords de l'Elbe, le vol de l'aigle romaine qui ne put pénétrer dans ses provinces. Plus tard, elle avait donné des vainqueurs à l'Europe: Les Angles, les Normands, les Bourguignons, les Francs, essaims échappés de la Saxe, étaient allés soumettre la Grande-Bretagne, les Gaules et autres provinces de l'Ouest. Ceux qui étaient demeurés sur leur ancien territoire, attachés à leur culte national, antique et simple, avaient laissé le reste de l'Europe embrasser le christianisme, sans être tentés de l'imiter, et de quitter une croyance à laquelle était attachée la mémoire des grandes actions de leurs pères. Quand, après une résistance désespérée de trente-trois années, Charlemagne parvint à leur faire recevoir le

[1] L'assertion de Villers, qu'au seizième siècle une réformation n'a pas été possible en Italie, est sans doute très-solidement motivée; mais est-il certain que, en 1498, le peuple de Florence eût crié vive Borgia en face du bûcher de *Savonarola*, si ce réformateur, se bornant à prêcher l'Évangile, était resté étranger à la politique et s'il ne s'était pas fait prophète? Ses imitateurs en Allemagne n'ont été guère plus heureux que lui, et c'est évidemment pour ne l'avoir pas imité que Luther a réussi. Voy. *Histoire de la réformation en Italie*, par *Maccris*. Paris 1831, in-8°.

Digitized by Google

christianisme, ils l'adoptèrent de bonne foi et avec simplicité; mais on conçoit qu'il ne put jamais devenir chez eux ce qu'il était devenu chez les Italiens. Il y enchanta moins les yeux qu'il n'y toucha les cœurs. Des hommes graves, de mœurs en général pures, pratiquèrent naturellement un christianisme plus épuré et plus spirituel. Ils supportèrent toujours avec une secrète impatience le joug que la cour de Rome leur imposait, et ils le secouèrent à la première occasion; mais, en rejetant l'enveloppe de l'Évangile, l'Évangile leur resta. Ils n'en avaient point étouffé l'esprit; le papisme n'était pas pour eux toute la religion; il leur importait encore d'en conserver une; l'intérêt aux choses religieuses était vivant et actif en eux; ils étaient propres à une réformation.

La culture intellectuelle des deux peuples différait dans la même proportion. Les beaux-arts, tout ce qui promet des jouissances au goût, tout ce qui flatte la sensibilité physique ou morale, était devenu l'objet principal de l'activité italienne. L'activité calme, égale, soutenue des Saxons s'était tournée vers les sciences abstraites, vers la philosophie et les recherches historiques. Quand la réformation éclata, il ne se trouva pas un théologien d'Italie de force à se mesurer avec ceux de la Saxe. Quelques-uns eurent la présomption de s'y risquer; présomption toujours compagne de l'ignorance. Ils furent battus et couverts de confusion. En revanche, l'Italie s'applaudissait avec raison de ses poëtes et de ses peintres. Elle n'eût pas produit Luther, mais la Saxe n'eût pas produit l'Arioste.

Aux dispositions particulières qui viennent d'être indiquées, la Saxe joignait encore l'indignation et le mécontentement qui lui étaient communs avec le reste de l'Europe. Pour subvenir aux dépenses d'une cour fastueuse, Léon X venait d'établir sur la chrétienté l'impôt onéreux d'une nouvelle *indulgence*. Le prétexte était l'édification de

Digitized by Google

la superbe basilique de Saint-Pierre. Mais la preuve que ce motif n'était pas le seul, c'est que Léon avait fait d'avance présent à une sœur, qu'il aimait, du produit des indulgences de la Saxe[1]. Cette circonstance était sue de tout le monde, et le dominicain *Tetzel* eut l'audace de venir dans le voisinage de Wittemberg ouvrir son trafic d'indulgences, afficher sa mission vénale, et s'appuyer de prédications d'une extravagance et d'une grossièreté qu'on aurait peine à croire aujourd'hui.

Martin Luther, docteur, prêtre et religieux augustin, était alors professeur de philosophie et de théologie à la nouvelle Université de Wittemberg, où régnait un excellent et sévère esprit d'assiduité, d'amour des sciences, de vraie religion et de liberté de penser. Luther avait eu des parents pauvres : ses talents seuls l'avaient élevé au poste qu'il occupait. L'un des premiers, il s'était voué avec ardeur à l'étude des connaissances nouvelles, que cultivaient les génies les plus éminents de son siècle. Comme les hauts lieux sont les premiers à voir les rayons du soleil levant, Luther avait aperçu avant le vulgaire le jour nouveau qui commençait à poindre. Il s'intéressait aux lettres renaissantes, suivait leurs progrès, et applaudissait à la victoire des partisans des langues anciennes sur les inquisiteurs de Cologne. Soutenu par un zèle infatigable et par une mémoire prodigieuse, il était versé dans la connaissance des Saintes-Écritures, des Pères et autres antiquités ecclésiastiques. Ce qu'il désirait avant tout c'était d'en finir avec la scolastique, en bannissant Aristote du domaine de la théologie, et en démontrant que, dans ce singulier mélange de la

[1] Dans son *Histoire de l'empereur Charles-Quint*, t. III, p. 186, *Robertson* réfute l'assertion que Léon X a fait don à sa sœur Madeleine, femme de Franseschetto Cibo, des revenus qui proviendraient de la vente des indulgences, tant en Saxe que dans les provinces adjacentes de l'Allemagne.

Digitized by Google

logique du philosophe païen avec la doctrine du christianisme, on avait dénaturé la première et altéré toutes les deux. Il accablait les scolastiques de sarcasmes et les couvrait de ridicule. Son caractère individuel, qui a tant influé sur celui de la réformation, était l'énergie et la droiture. A la fois humble et fier, calme et ardent, il s'emportait facilement quand il était provoqué par des injures; doux et ennemi de toute violence dans ses actions; jovial, ouvert, spirituel et même bon compagnon à la table des grands; studieux, sobre et stoïque dans son intérieur; courageux et désintéressé, il ne redoutait aucun danger lorsqu'il s'agissait de défendre ce qu'il regardait comme la vérité. Appelé à la *diète de Worms*, il s'y présenta avec dignité, simplicité et fermeté, en dépit du précédent de Jean Huss. Loin de commencer par braver Rome, il écrivit au pape avec soumission, et ne fit sentir d'autre supériorité que celle de son immense savoir à Cajetan et aux autres théologiens venus de Rome pour le convertir. Couvert d'injures et d'outrages, il y répondit vivement, et excommunié par le pape, il jeta publiquement au feu la bulle d'excommunication. Luther connaissait toute la faiblesse et les abus de la cour pontificale; car il avait été à Rome pour les affaires de son ordre et en avait rapporté des impressions pénibles. Il est probable que dès lors il soupira après la délivrance de sa patrie, et que, comme son compatriote Arminius, qui, avant de battre Varus, avait servi dans les légions romaines en Italie, Luther avait appris à mépriser, dans Rome même, cette Rome, qui de loin semblait si redoutable. A ces traits on reconnaît une de ces âmes supérieures qui, tout en participant à quelques défauts de leur siècle, sont faites pour le dominer et le pousser en avant. J'ajouterai qu'après avoir refusé les offres de la cour de Rome; après avoir été le fondateur et, pendant de longues années, le chef d'une nouvelle Église; après avoir été

Digitized by Google

l'ami, le conseil, le père spirituel de tant de princes enrichis par la réformation, Luther vécut et mourut pauvre, ne léguant à sa femme et à ses enfants que son nom[1].

Un tel homme dut bouillonner d'indignation à l'approche de l'éhonté Tetzel. Dans ses sermons, Luther exposa l'abus du trafic des indulgences, le danger qu'il y avait à croire qu'on pût acheter le ciel et le pardon de tous les crimes à prix d'argent, tandis qu'un sincère repentir et une meilleure vie étaient les seuls moyens d'apaiser la justice divine. Le dominicain répondit avec fureur à ces sermons. Luther répliqua, fit un pas de plus, mit en question l'autorité du pape, et donna le signal du soulèvement. Ainsi naquit la réformation[2]. Elle trouva une foule d'esprits disposés à la

[1] Voy. le nº II de l'*Appendice*.

[2] On a voulu trouver la cause du zèle de Luther contre le trafic de Tetzel, dans le mécontentement des augustins, jaloux des dominicains chargés par le pape de la prédication des indulgences. Du vivant de Luther, aucun de ses adversaires n'a osé articuler contre lui cette odieuse accusation; *Cochlæus* ne l'a inventée qu'après la mort du réformateur. Dans son *Histoire de la réformation du seizième siècle*, t. Ier, p. 297-299, M. *Merle d'Aubigné* fait justice en peu de mots de cette fable trop longtemps accréditée, non-seulement par le père *Maimbourg* et consorts, mais par *Hume* et *Voltaire*. Voici ce qu'il en dit : « Luther se trouvait un jour au confessionnal de Wittemberg. Plusieurs bourgeois de la ville se présentent successivement; ils se confessent coupables de grands désordres. Adultère, libertinage, usure, biens mal acquis et autres péchés de ce genre, voilà ce dont viennent entretenir le ministre de la parole ces âmes dont un jour il devra rendre compte. Il reprend, il corrige, il éclaire. Mais quel est son étonnement quand ces gens lui répondent qu'ils ne veulent point abandonner leurs péchés! Le pieux moine, tout épouvanté, leur déclare que, puisqu'ils ne veulent point promettre de se convertir, il ne peut les absoudre. Ces gens en appellent alors à leurs lettres d'indulgence : ils les exhibent, ils en revendiquent la vertu. Mais Luther répond qu'il s'embarrasse peu du papier qu'on lui montre, et ajoute : « Si vous ne vous convertissez, vous périrez.... »

« Très-alarmés, ces habitants de Wittemberg se hâtent de retour-

Digitized by Google

recevoir, comme aussi quelques hommes éclairés et éloquents disposés à en devenir les apôtres. Le savant, le modéré. *Melanchthon*, l'inconsidéré *Carlostadt*, tous deux à Wittemberg; *Zwingli*, en Suisse; *Calvin*, en France, s'élevèrent bientôt et apportèrent dans l'œuvre de la réforme leurs opinions particulières. La grande majorité de la nation allemande et de la nation suisse, un très-grand nombre d'individus en France, en Pologne et en Hongrie, le Danemark, la Suède, l'Angleterre, se séparèrent en peu d'années de l'Église romaine, et refusèrent toute obéissance, comme tout tribut à son chef.

Cependant, malgré le besoin universellement senti d'une réforme dans l'Église; malgré l'éloquence et la force entraînante de Luther, cette mémorable révolution n'eût peut-être point pris une telle consistance, si un autre in-

ner vers Tetzel, et lui racontent qu'un moine augustin ne fait aucun cas de ses lettres. Tetzel, à cette nouvelle, rugit de colère. Il crie en chaire, il insulte, il maudit, et pour frapper davantage le peuple de terreur, il fait allumer à plusieurs reprises un feu sur la grande place, et déclare qu'il a reçu l'ordre du pape de brûler les hérétiques qui oseraient s'élever contre ses très-saintes indulgences.

« Tel est le fait qui fut, non la cause, mais l'occasion première de la réformation. Un pasteur voit les brebis de son troupeau dans une voie qui doit les perdre; il cherche à les en retirer. Il ne pense point encore à réformer l'Église et le monde. Il a vu Rome et sa corruption; mais il ne s'élève point contre Rome. Il sait les abus sous lesquels la chrétienté gémit; mais il ne pense pas à corriger ces abus. Il ne veut pas se faire réformateur....

« Après cet exposé, il n'est pas nécessaire, sans doute, de réfuter une imputation mensongère inventée par quelques-uns des ennemis de Luther, mais seulement après sa mort. C'était une jalousie d'ordre, a-t-on dit, c'était la douleur de voir un commerce honteux et réprouvé confié aux dominicains plutôt qu'aux augustins, qui portèrent le docteur de Wittemberg à attaquer Tetzel et ses doctrines. Le fait bien établi que ce trafic avait été d'abord offert aux franciscains qui n'en avaient pas voulu, suffit pour réfuter une imagination que le cardinal Pallavicini lui-même appelle une calomnie. »

Digitized by Google

térêt que celui de la religion et de la vérité n'était venu prêter à celui-ci son appui et en faire une affaire d'État. Les princes du nord de l'Empire, à la merci de l'ambitieuse Autriche, virent dans le nouvel enthousiasme de leurs peuples un moyen inespéré de résister aux armes impériales. Une union intime entre les princes et les peuples, qui eût été naguère une entreprise chimérique, devenait maintenant très-facile. D'ailleurs, l'appât des trésors du clergé, que chaque prince réunissait à son fisc, et celui de l'indépendance de la cour détestée de Rome, tout contribua à forcer l'assentiment des chefs et à les entraîner dans la même voie que les peuples. Quels qu'aient été enfin leurs motifs, on ne peut nier que la ligue de Smalcalde n'ait offert la première réunion efficace d'États et de princes libres contre leurs oppresseurs dans l'Europe moderne; qu'elle n'y ait posé les fondements d'un meilleur régime et de la liberté des consciences. On a déjà rapporté quelques-unes des raisons qui purent détourner *Charles-Quint* d'embrasser la réforme. C'en était une suffisante pour lui que de la voir adoptée par des princes dont il était l'adversaire naturel. *François Ier* eût pu se déclarer pour elle et l'introduire en France. Sa conduite a tenu, partie à sa propre conviction religieuse, partie à sa politique et à ses projets sur l'Italie. Mais, voyant dans l'Empire un parti redoutable formé contre l'Autrichien son rival, il seconda ce parti de tout son pouvoir.

Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans le détail des événements qui ont accompagné, suivi et consolidé cette mémorable révolution. L'Institut a prescrit d'en indiquer les résultats et non la marche. Contentons-nous donc de dire que cette grande affaire, en y comprenant ses nombreux épisodes, occupa presque seule les puissances de l'Europe depuis l'an 1520 jusqu'à la moitié du dix-septième siècle. Au milieu de succès divers, de triomphes, de défaites,

Digitized by Google

d'alliances, de défections, les États protestants parvinrent à donner une existence constitutionnelle à leur confession, et à partager l'Empire avec le catholicisme. Tant que Luther vécut, il prêcha la paix et employa tout son crédit à la maintenir. La *guerre civile des paysans* de Souabe et de Franconie affligea les premiers jours de la réformation. Des sectes fanatiques se formèrent en plusieurs lieux, mais surtout dans le cercle de Bourgogne et en Westphalie. Le règne éphémère des *Anabaptistes de Munster,* et de leur roi *Jean de Leyde,* offrit le spectacle de désordres affreux. Les protestants ne virent qu'avec douleur les excès de ces faux-frères. Luther et Melanchthon écrivirent contre eux, et firent voir que ces excès étaient tout à la fois contraires au christianisme et à l'esprit de la réforme [1]. Après une paix presque non interrompue, sous quatre empereurs successeurs de Charles-Quint, pendant tout le reste du seizième siècle et les premières années du dix-septième, survint le règne inquiet et agité de *Ferdinand II,* prince ambitieux et dévot, entièrement dominé par les jésuites, ses confesseurs. La guerre qui s'alluma vivement sous ce nouvel empereur, au sujet des capitulations religieuses de la Bohême, dégénéra bientôt en une lutte furieuse entre les deux partis. Il ne s'agissait de rien moins que de l'extirpation du protestantisme, de l'anéantissement de la constitution germanique, et de la domination absolue de l'Autriche sur l'Empire, laquelle lui eût fourni les moyens de s'étendre davantage encore. Cet effroyable incendie qui, pendant trente

[1] La *guerre des paysans*, cette Jacquerie allemande, éclata avant la réforme : Dans les Pays-Bas en 1491, dans l'évêché de Spire en 1502, dans le Würtemberg et le Brisgau en 1513, et il est évident que les menées des anabaptistes avaient plus d'affinité avec cette guerre qu'avec la réforme. L'énergie avec laquelle Luther osa combattre les anabaptistes et autres factieux, prouve qu'il n'y avait rien de commun entre eux et lui.

Digitized by Google

ans, ravagea l'Europe, depuis les confins de la Pologne jusqu'à l'embouchure de l'Escaut, depuis les rives du Pô jusqu'à la Baltique, dépeupla des provinces entières, y anéantit l'agriculture, le commerce et l'industrie, coûta la vie à plusieurs millions d'hommes, et retarda de près d'un siècle l'étude des sciences qui avaient fait d'abord de si solides progrès en Allemagne. Cette guerre funeste durait depuis douze ans, et, malgré les prodiges de constance et de valeur des princes confédérés, ils allaient succomber sous leur puissant adversaire, quand un héros, successeur de Wasa, l'immortel *Gustave-Adolphe*, quitte son royaume à la tête d'une armée invincible, et vient sauver, aux dépens de sa vie, qu'il perdit victorieux à Lutzen, la liberté de l'Allemagne, peut-être de l'Europe entière, et la croyance qui lui était commune avec les princes du *corps évangélique*, c'est-à-dire de ceux qui s'étaient séparés de Rome. Le Danemark, qui avait voulu antérieurement se mêler de cette querelle, avait été bientôt contraint de lâcher prise. Les secours de la Suède furent plus efficaces. Il est douteux que les annales militaires d'aucune nation offrent une période plus digne d'admiration que les dix-huit campagnes de l'armée suédoise en Allemagne, pour y soutenir, conjointement avec la France, le parti protestant. C'est dans le cours de cette guerre que s'illustrèrent les Guébriant, les Puységur, les Turenne, les Condé, et c'est par elle que les monarques français commencèrent à acquérir une prépondérance marquée dans les affaires de l'Empire.

Cependant la France elle-même n'avait pas été exempte des troubles et des commotions intérieures que d'aussi grandes révolutions entraînent avec elles. Après une guerre acharnée entre le parti réformé et le parti catholique, la dynastie régnante s'était renouvelée dans la personne d'un prince réformé, mais qui devint catholique en montant sur le trône. L'Espagne, depuis l'abdication de Charles-Quint,

Digitized by Google

avait ses rois particuliers, à qui les Pays-Bas obéissaient encore; mais l'esprit de la réforme y avait introduit son allié, l'esprit de liberté. Les Provinces-Unies secouèrent le joug de Philippe II, et fondèrent dans leurs marais une confédération calquée sur celle de l'Helvétie. Les Hollandais devinrent ce que peuvent devenir des peuples libres voisins de la mer; ils devinrent riches et puissants et se mirent au rang des premiers États de l'Europe. L'Angleterre, au milieu des troubles causés par les innovations religieuses, avait établi de généreux principes de droit public et repris sa véritable destination, celle de puissance maritime.

Enfin, la réformation provoqua deux assemblées, les plus célèbres des temps modernes : l'une, le *concile de Trente*, de 1545 à 1563, pour les affaires de la religion, riche en intrigues, en éloquence et en savoir, et dont les décrets plus ou moins modifiés sont devenus la base du droit canonique romain; l'autre, le congrès de *Munster* et d'*Osnabruck*, de 1641 à 1648, pour les affaires politiques, qui mit fin à la guerre de *trente ans*, par le traité de *Westphalie*, chef-d'œuvre de la sagesse humaine, qui constitua pour la première fois les nations européennes en un corps politique. C'est durant ce long congrès que se perfectionna l'art de négocier, qu'on reconnut le besoin d'un équilibre des puissances, d'un poids et d'un contre-poids, par où les plus forts pussent être contenus et les plus faibles protégés.

Après ce coup d'œil trop rapide sur les événements principaux qui suivirent immédiatement la réformation, hasardons quelques conjectures sur ce qui serait advenu au cas qu'elle ne fût pas arrivée. En effet, un peu plus de prudence et de réserve de la part de Rome, un peu moins d'inflexibilité dans notre réformateur, un peu plus d'indifférence de la part des princes, et peut-être la réformation n'éclatait pas. Il fallait un Luther pour l'opérer; mais il

Digitized by Google

fallait une foule de circonstances favorables pour que ses efforts ne fussent pas vains. Combien de voix qui s'étaient déjà élevées sans être entendues, sans être arrivées à l'oreille de ceux qu'il s'agissait d'émouvoir!

CHAPITRE IV.

CONJECTURES SUR CE QUI SERAIT ARRIVÉ SI LA RÉFORMATION N'AVAIT PAS EU LIEU.

Si le seizième siècle n'avait pas fait sortir la société de son ancienne assiette, rien n'aurait pu sauver l'Europe d'un asservissement prochain et du joug d'une monarchie universelle. Ce danger, quoique imminent, n'était néanmoins pas assez sensible pour décider les peuples à se liguer contre lui avec les princes, ni les princes à faire cause commune entre eux; l'intrigue et l'intérêt les eussent trop facilement divisés. D'ailleurs, quel moyen d'émouvoir et de tourner vers un but commun les hommes d'alors, qui avaient presque oublié qu'ils étaient hommes? Les gens d'Église possédaient des richesses qu'ils cherchaient à conserver; le tiers-état, à peu pres serf, avait ses bourgeois et ses marchands qui travaillaient à s'enrichir; le gentilhomme, fier de son ignorance, était jaloux de ces deux classes et les dévalisait partout où il pouvait. On ne savait rien alors d'une police, d'une société régulière, de droits communs à tous les hommes et d'égalité civile entre eux. Combien surtout ces idées étaient loin de l'esprit des paysans! Ceux-ci étaient si ignorants et tellement préoccupés de papes et de clergé, d'empereurs et de noblesse, de saints, de miracles et de redevances féodales, qu'ils étaient incapables de comprendre leurs droits. L'excès de l'oppression les porta, en divers temps, à quelques révoltes qui, faute d'ensemble, n'aboutirent à rien. On en massacrait chaque fois quelques milliers, et

Digitized by Google

on appesantissait les chaînes de ceux qui avaient échappé à la boucherie. En général, ils se croyaient nés pour aller aux corvées et être pillés par les gens de guerre. Il ne restait plus que la religion qui fût un intérêt commun et vivant pour toutes les classes.

Les papes et les empereurs, dans la longue et opiniâtre lutte de leurs prétentions, s'étaient heureusement contrebalancés pendant les premiers siècles, et les efforts d'un parti avaient souvent neutralisé ceux du parti contraire. Si le pape n'eût pas été aussi puissant, la maison d'Autriche eût trouvé moins d'obstacles à se soumettre l'Europe; comme aussi, sans la résistance de l'empereur, le pape serait plus aisément parvenu à se constituer le Grand-Lama de l'Occident. Un mal servit ainsi longtemps de remède à l'autre; mais cette lutte ne pouvait durer toujours, et l'un des deux rivaux devait enfin l'emporter. Un pape, *Boniface VIII*, avait déjà conçu l'idée de mettre la couronne impériale sur sa tête, et un empereur, *Maximilien Ier*, celle de placer la tiare sur la sienne. A son avénement, Charles-Quint était si puissant qu'il eût aisément triomphé de tous ses adversaires et mis à exécution le projet de ses prédécesseurs, de ramener tout l'Empire romain d'Occident sous sa domination. Si l'on a vu des États faibles résister par leur unité, et à cause de cette unité, à des coalitions puissantes, que n'eût pas pu exécuter Charles-Quint contre l'Europe divisée et sans ensemble! La politique de cet empereur est assez connue pour que l'on puisse penser qu'il aurait, dans ce grand dessein, ménagé le chef de l'Église, et que, pour mieux soumettre par lui les nations, il lui eût accordé, avec le second rang dans l'Empire, un pouvoir illimité sur les consciences. La sainte inquisition fût devenue l'instrument de l'un et de l'autre despote, et eût entretenu encore pour quelques siècles la superstition avec l'esclavage politique et l'esclavage de la pensée. La réformation

Digitized by Google

seule pouvait s'opposer à l'exécution de ce dessein. Elle atteignit à la fois les deux ambitieux qui aspiraient à donner des fers à l'Europe. L'orgueilleuse Autriche a été pour jamais abaissée et contenue. Le pontife romain a perdu une partie de sa domination, et n'a conservé qu'un pouvoir précaire dans ce qui lui est resté. Enfin, des gouvernements puissants se sont élevés; émules dans tout ce qui peut contribuer à la gloire et au bonheur des nations, ils secondent, pour la plupart, l'action du nouvel esprit qui anime les peuples, et s'efforcent d'effacer successivement toutes les traces de la barbarie du moyen âge.

Le progrès successif des lumières, dit-on, eût insensiblement amené les mêmes résultats et empêché les maux qui naissent de commotions violentes et de guerres sanglantes. Mais on ne réfléchit pas que, dans le système d'une Église infaillible, dont toutes les décisions sont dictées par le Saint-Esprit, une réformation telle qu'il la faudrait devient impossible, et qu'elle est même en contradiction avec l'esprit du catholicisme romain. Il est permis de douter au moins que le changement désiré fût arrivé de si tôt et qu'il eût été aussi complet. Il est certain qu'au moment de la réformation, les chefs de la catholicité, qui n'avaient vu d'abord dans la renaissance des lettres que de la gloire ou des jouissances, ou une certaine disposition à l'élégance des manières, et qui les avaient encouragées dans ces vues, commençaient à sentir le danger de trop de lumières et la nécessité de réagir contre elles. Cette réaction a duré longtemps dans les États de la maison d'Autriche en Allemagne, en Espagne, en Italie et en Belgique, où l'inquisition et la censure ont été employées pour entraver l'essor de la pensée et faire rétrograder la culture. Que l'on compare l'état politique, religieux et littéraire de la plupart de ces pays pendant les siècles suivants avec l'état de l'Allemagne protestante, de la Hollande, de l'Angleterre, sous

Digitized by Google

ces mêmes rapports, et qu'on juge sans prévention de ce qu'on aurait eu à attendre de ce même régime, devenu universel et despotique en Europe.

Quant à ce qu'on aurait dû attendre à la longue des papes et du clergé, si on les eût laissés agir spontanément dans toute leur puissance et leur crédit, on peut en juger par l'état moral et physique de la plupart des domaines soumis immédiatement à des princes ecclésiastiques. L'esprit du papisme est exclusif et intolérant, il faut le dire; or, l'esprit d'une institution ne peut cesser d'agir que cette institution ne cesse. Une observation assez décisive, c'est que le vertueux et humain *Innocent XI* ne put exécuter aucun de ses louables projets pendant un pontificat de douze années [1]. Les papes, plus avisés depuis la réformation, affaiblis, presque nuls, ont cédé forcément en diverses

[1] *Benoît Odescalchi*, qui occupa le Saint-Siége de 1676 à 1689 sous le nom d'Innocent XI, s'était efforcé de faire renaître la discipline, particulièrement dans les couvents. *Pie IX*, son successeur actuel, a fait, comme lui et *Clément XIV*, la triste expérience de ce que peut un pape réformateur. Aussi voyez comme il est traité par le Caligula de la pensée, par l'auteur ultra Gibelin des *lettres de Beauséant*, qui parurent à Genève en 1846. « Après la mort de Grégoire XVI, une inexplicable aberration du sacré-collége porta sur le trône pontifical le funeste *Mastaï*. Jamais n'apparut mieux sur la direction et la décision des choses humaines, en dehors des causes générales, l'action parfois immense d'une toute petite cause, l'abbé Mastaï, par exemple. Rien de moins fait pour gouverner que cet honnête ecclésiastique. D'une sensibilité morbide, d'une inintelligente bienveillance, ignorant des hommes et des choses, de l'état des sociétés, candide, étourdi, faible, facile à influencer, et pourtant entêté, sensible outre mesure à une vaine popularité, Pie IX, à peine proclamé, commence la brève et terrible série de fautes qui ont précipité l'Italie dans l'abîme. » Et quelle est la plus considérable de ces fautes? « Tous les malheurs sont venus ou viendront à Pie IX, parce qu'il n'a point eu de protection sérieuse pour ce magnifique, cet admirable ordre des jésuites, pour ces catholiques par excellence, pour cet institut qui, ainsi que le christianisme, prend son nom du Dieu sauveur. » Le voilà averti.

Digitized by Google

rencontres; mais c'est le pouvoir qui leur a manqué et non la bonne volonté[1]. On a souvent tenté de *réunir l'Église réformée à l'Église romaine :* celle-ci a rendu vaines toutes ces tentatives en ne voulant se relâcher d'aucune de ses prétentions[2]. Vers la fin du dix-septième siècle, l'empereur Léopold Ier fit beaucoup de démarches à ce sujet, et des plénipotentiaires furent nommés de part et d'autre. Les négociations s'étendirent jusqu'en France, entre Leibnitz pour les protestants, Pelisson et Bossuet pour les catholiques. Ce dernier y déploya toute son éloquence, mais aussi toute l'inflexibilité de son génie et celle de son Église.

[1] Naguère encore, à l'office du Jeudi-Saint, le pape excommuniait et maudissait tous les hérétiques, et particulièrement les luthériens, en ces termes : « *Nos igitur, vetustum et solemnem hunc morem sequentes, excommunicamus et anathematisamus ex parte Dei omnipotentis, Patris et Filii et Spiritus Sancti, ac nostrâ, omnes hæreticos, nec non damnatam, impiam et abominabilem Martini Lutheri hæresin sequentes, ac omnes fautores et receptatores, librosque ipsius Martini aut quorumvis aliorum legentes, et generaliter quoslibet defensores illorum.* » *Bullar. Magn.*, Luxemb. 1741, t. I, p. 718. Ganganelli, plus éclairé que ses prédécesseurs, a supprimé cette odieuse cérémonie*.

(*Note de l'auteur.*)

[2] Depuis deux ou trois ans, quelques hommes, amis de la paix et de l'unité religieuse, cherchent à réchauffer ce louable projet de la réunion des cultes**; mais j'en crois l'exécution difficile, et j'ose dire superflue. Plusieurs habiles théologiens sont du même avis.

(*Note de l'auteur.*)

*En supprimant la lecture de la bulle *In Cœna Domini*, Clément XIV n'a cédé ni à un rayon de lumière, ni à un mouvement de charité chrétienne, mais aux importunités du roi d'Espagne, qui ne s'accommodait pas plus que les autres souverains des opinions étranges de ladite bulle sur l'autorité temporelle des papes.

**C'étaient, dans les premières années du dix-neuvième siècle, MM. *Lecoz, archevêque de Besançon; de Beaufort, jurisconsulte; Dubroca, homme de lettres, et autres.* On peut consulter sur la réunion des cultes : *Tabaraud, De la réunion des communions protestantes.* Paris 1802, in-8°; et *Rabaut, le jeune, Détails historiques et recueil de pièces sur les divers projets de réunion de toutes les communions chrétiennes.* Paris 1806, in-8°.

Digitized by Google

Il ne pouvait être, selon lui, nullement question d'accommodement, mais seulement de soumission. Quand on considère quel langage hautain et violent tint alors un homme aussi éclairé que Bossuet, on ne peut s'empêcher de penser que, si l'on rendait au clergé romain son pouvoir et ses richesses, on le reverrait peut-être fanatique et persécuteur comme par le passé. Les intrigues du parti catholique, pour ramener à la communion romaine les princes du parti réformé, seraient dignes d'être connues; telles, par exemple, celles qu'on a mises en jeu près de l'électeur de Saxe et de la reine Christine de Suède [1]. La mauvaise humeur contre les souverains qui restent séparés de Rome est assez visible, et le Saint-Siége jusqu'aujourd'hui n'a pas encore reconnu formellement le roi de Prusse [2]. Longtemps

[1] Laissons à la *reine Christine* et à l'*électeur de Saxe* le mérite ou la honte de leur conversion au catholicisme. Les jésuites n'y ont eu que la peine de constater des conversions opérées, d'un côté par le besoin de faire une extravagance, et de l'autre par le désir d'occuper le trône de Pologne.

[2] Le pape aujourd'hui régnant vient de déclarer (en 1803), dans un bref adressé au prince Ruspoli, qu'il devait être regardé comme chef suprême de tous les ordres de chevalerie : il s'est réglé en cela sur l'exemple de ses prédécesseurs. Quand, au treizième siècle, les chevaliers teutoniques eurent conquis la Prusse ducale, et s'y furent établis comme souverains, Innocent IV déclara, par une bulle datée de 1243, que cette conquête appartenait de droit à son siége. Voici ses paroles : « *Terram Prussiæ... in jus et proprietatem B. Petri suscipimus, et eam sub speciali apostolicæ sedis protectione ac defensione perpetuis temporibus permanere sancimus...* » *Acta Borrussica*, t. I, p. 423. On ne renonce pas volontiers à une souveraineté si bien acquise. Lorsque les électeurs de Brandebourg prirent le titre de rois de Prusse, et que toutes les cours de l'Europe, hors celle d'Espagne, les reconnurent en cette qualité, le pape Clément XI jeta les hauts cris, et écrivit à tous les princes pour les soulever contre la témérité inouïe du marquis de Brandebourg. Dans le bref adressé au roi de France, du 16 avril 1701, on lit ce qui suit : « *Etsi nobis persuasum sit Majest. tuam nullo modo probare consilium, deterrimo in christiana republica exemplo, à*

Digitized by Google

après la réformation, Clément VIII a encore dressé une formule de serment pour être prêté par les évêques et arche-

Friderico marchione Brandeburgensi susceptum, dum regium nomen publice usurpare præsumpsit;.... factum hujusmodi apostolicarum sanctionum dispositioni contrarium, et hujus Sanctæ Sedis auctoritati injuriosum.... ex quo scilicet sacra regalis dignitas ab homine acatholico, non sine Ecclesiæ contemptu assumitur, et quidem Marchio se regem dicere non dubitat ejus partis Prussiæ, quæ ad militarem Teutonicorum ordinem antiquo jure pertinet; nos rem silentio præterire non possumus, ne muneri nostro deesse videamur.... expetimus, ne videlicet regios honores illi tribuas qui illorum numero nimis incautè se junxit, quos increpat simul et reprobat sermo ille divinus: Ipsi regnaverunt et non ex me, principes extiterunt et non cognovi...» Et dans les *Orationes consistor. Clementis XI*, on voit que ce pape, rendant compte de cet événement au collége des cardinaux, rapporte « que le margrave Frédéric s'est arrogé le titre de roi d'une manière impie et jusqu'à présent inouïe chez des chrétiens, étant assez connu que, suivant les lois pontificales, un prince hérétique devait bien plutôt perdre ses anciennes dignités qu'en acquérir une nouvelle. » N'est-ce pas là le langage et les principes de Hildebrand, les mêmes prétentions, les mêmes abus de passages de la *Bible*, singulièrement appliqués aux temps modernes? On croirait peut-être que le Saint-Siége est ensuite revenu de cette protestation et a reconnu un monarque qui traite ses sujets catholiques avec une égalité de droits exemplaire. Pas le moins du monde. Lorsqu'en 1782 Pie VI fit le voyage d'Allemagne, un ministre prussien tenta près de lui quelques démarches pour obtenir une reconnaissance formelle de la couronne de Prusse. Pie VI, qui ne voulait pas alors se brouiller avec un prince allemand, répondit poliment, et promit qu'aussitôt après son retour à Rome, il assemblerait, pour délibérer sur cette affaire, une congrégation de cardinaux, sans laquelle il ne pouvait rien décider. Cette congrégation n'a jamais été convoquée, et le pape a oublié sa promesse. Le calendrier pontifical imprimé à Rome, avec approbation et privilége du Saint-Père, a continué, après comme avant, de ne faire aucune mention ni du royaume, ni du duché de Prusse, ni même de l'électorat de Brandebourg. A l'article généalogique de cette maison, on a vu, jusqu'en 1787, le grand Frédéric indiqué de la sorte: *Charles-Frédéric, marquis* (Marchese), titre si trivial à Rome qu'il en est ridicule; et le prince Henri de Prusse indiqué comme frère du marquis. Il n'était pas non plus fait men-

Digitized by Google

vêques [1], dans laquelle sont établis tous les principes du despotisme et de l'intolérance de Rome. Qu'attendre de

tion dans ce calendrier d'un électorat d'Hanovre. En général, tout ce qu'a statué l'odieux traité de Westphalie n'est d'aucune valeur à Rome. On connaît la foudroyante bulle d'Innocent X contre cet instrument de paix entre les peuples chrétiens; et, de temps à autre, ses successeurs ont renouvelé ces anathèmes. Voy. au t. IV du *Magn. Bullar. Rom.*, p. 269 et suiv., édit. de Lyon : *Declaratio nullitatis articulorum nuperæ pacis Germaniæ, religioni catholicæ, Sedi Apostolicæ, Ecclesiæ, aliisque locis piis ac personis et juribus ecclesiasticis quomodolibet, præjudicialium; seu bulla : Zelo domûs Dei.* A cet égard, la cour pontificale a vécu longtemps hors de la loi de l'Europe et séparée de sa communion politique. En 1782, au sujet de quelques contestations qui concernaient la partie prussienne du diocèse de Cologne, le roi de Prusse s'appuya d'un article de ce célèbre traité. Le pape répondit en propres termes que le traité de Westphalie n'était d'aucune valeur pour lui et ne pouvait l'obliger à rien, n'étant pas reconnu par son siége*. «*Non può valutarsi a quest, oggetto la separazione che si suppone fatta in virtù dell' art. V della pace Westphalica; giacchè è noto, che la S. Sede non ha mai riconosciuto questa pace, contro di cui Innocenzo X si protestò, non solo in voce.... ma anche con due sue costituzioni.... cosi permetterò che il S. Padre non convenga in una ragione la quale s'opporrebbe a tutto ciò.*» Cette lettre est assez connue dans Berlin. Le calendrier d'État cité plus haut, comptant, à l'article *population de Rome*, les étrangers, porte entre autres : *Hérétiques, Turcs et autres infidèles, environ cent!* Voilà des faits récents, et on en pourrait citer mille autres. Je demande à tout juge impartial s'ils sont de nature à inspirer une confiance bien grande en l'amendement volontaire du système de la cour pontificale. (*Note de l'auteur.*)

[1] «*Fidelis et obediens ero domino nostro Papæ, ejusque successoribus. Consilium quod mihi traditurî sunt nemini pandam. Papatum romanum et regalia S. Petri adjutor eis ero ad retinendum et defendendum contra omnem hominem. Jura, honores, privilegia et auctoritatem S. Rom. Ecclesiæ, domini nostri Papæ et successorum, conservare, defendere, augere, promovere cu-*

* Tout le monde sait que, rétabli sur le trône pontifical par des princes protestants, *Pie VII* a protesté contre les délibérations du congrès de Vienne consacrant la liberté des cultes; ce qui ne l'a pas empêché de protéger et de recevoi avec bonté les protestants établis dans ses États.

Digitized by Google

semblables dispositions? Qu'eussent fait des papes absolus, appuyés d'empereurs bigots et ombrageux réunis d'esprit et d'intérêt avec Rome?

Rien n'est donc plus vague, plus incertain, plus dénué de fondement que l'assurance donnée gratuitement par les antagonistes de la réformation, que les lumières re-

rabo. Quæ si talia à quibuscumque tractari vel procurari novero, quanto citius potero, significabo. Hæreticos, schismaticos, et rebelles eidem domino nostro, pro posse persequar. » *Pontificale Romanum, Clem. VIII. Pontif. max. jussu editum.* Antwerp. 1627, p. 59. Ajoutons encore un mot sur la fameuse bulle *In Cœna Domini*, rendue par Paul III en 1536, qui renferme la substance des prétentions ultramontaines. Cette bulle, compilation de tant d'autres bulles plus anciennes, rédigée, dit-on, en 1610, par Paul V, promulguée en 1627 par Urbain VIII, n'est qu'un recueil complet des anathèmes lancés depuis des siècles contre les réfractaires aux lois du vicaire de Jésus-Christ. Elle excommunie les hérétiques, les schismatiques, les pirates, les corsaires, tous ceux qui osent appeler des bulles et brefs du pape à un futur concile; les princes qui établissent de nouveaux impôts sans la permission du pape; ceux qui font des traités d'alliance avec les Turcs et les hérétiques; ceux qui réclament les juges séculiers contre les torts et les griefs reçus de la cour de Rome, etc. Ces dispositions révoltantes ont fait loi bien longtemps dans l'obédience romaine; on les promulguait même dans quelques provinces de France, telles que le Roussillon et la Cerdagne, jusqu'à ce qu'enfin le courageux M. de Cappot, avocat général au conseil supérieur de Roussillon, prit, au mois de mars 1763, des mesures contre cet abus de la puissance ecclésiastique, et mit obstacle à la publication annuelle qui se faisait de la bulle. Voy. l'ouvrage intitulé : *Jurisprudence du grand-conseil examinée dans les maximes du royaume.* Avignon 1775. Il faut dire encore que ce fut au Jeudi-Saint de l'an 1807 que Pie VII supprima, pour la première fois, la lecture publique de cette bulle*. (*Note de l'auteur.*)

*Il est vrai qu'en 1807 le pape a défendu la lecture publique de la bulle *In Cœna Domini*; mais comment Villers a-t-il pu dire *pour la première fois*, après avoir affirmé à la page 91 que Ganganelli avait fait justice de la fameuse bulle? Sa suppression n'aurait-elle été que partielle sous Clément XIV, ou l'aurait-on rapportée après la mort de ce pontife, comme après la chute de Napoléon? Quoi qu'il en soit, le touriste anglais de notre époque, qui passe la semaine sainte à Rome, a la satisfaction d'être excommunié en bonne forme.

Digitized by Google

naissantes eussent insensiblement corrigé les abus de l'Église et de la politique. Assurément, nous voyons peu de traces de cette prétendue amélioration dans le régime des peuples ultramontains et de ceux qui sont restés le plus immédiatement soumis au joug du pape. Qu'est-ce qui retient les Ottomans, avec qui nous avons d'ailleurs tant de relations de commerce, dans une barbarie semblable à celle des nations chrétiennes au moyen âge? La superstition religieuse, les muftis, les fakirs, les dervis, ennemis nés des lumières et de la philosophie. Nous autres occidentaux nous avions aussi de ces gens, plus intolérants même que les orientaux, et nous avions de plus qu'eux l'inquisition, dont, sans la réformation, nous eussions vu peut-être les effets se perpétuer jusqu'à nous. Beau chemin vers un meilleur état de choses! Quelques États européens et un grand nombre de particuliers au seizième siècle jugèrent convenable d'en prendre un autre. Les princes catholiques, suppôts de Rome, prétendirent leur en ôter la liberté. Ils combattirent à outrance les protestants qui purent s'armer, et brûlèrent, massacrèrent avec une indicible férocité ceux qu'ils trouvèrent sans armes. Puis ils s'écrièrent : Voyez de combien de maux ces mutins sont la cause! Comme ils ont mis l'Europe en feu! Ils sont coupables de tout le sang que nous avons répandu, de tous les échafauds que nous avons dressés pour eux! Étranges récriminations, auxquelles bien des gens ajoutaient et ajoutent encore foi! car on s'endort si facilement dans la routine d'un ordre de choses tout établi et qui dure depuis des siècles. Et comme l'ordre établi au seizième siècle était soutenu par une double puissance, par celle du bras séculier et celle du fanatisme religieux, qui ne négligeaient rien pour le maintenir, il est assez évident que le temps n'aurait pas amené de changement salutaire, à moins d'une commotion égale à celle qui a eu lieu.

Digitized by Google

Considérer ainsi ce qui eût pu arriver, et ce qui n'est pas arrivé, n'est-ce pas en quelque sorte décrire l'influence exercée par la réformation sur l'état des choses en Europe? Mais voyons les détails de cette influence.

Digitized by Google

SECONDE PARTIE.

INFLUENCE DE LA RÉFORMATION.

PREMIÈRE SECTION.

SITUATION POLITIQUE DES ÉTATS DE L'EUROPE.

Avant la réformation, l'Europe était soumise à deux puissances, la puissance spirituelle et la puissance temporelle. D'un côté, le chef de l'Église étendait son autorité et ses prétentions sur tous les États indistinctement; de l'autre, un grand nombre d'évêques et de prélats s'étaient rendus souverains temporels des troupeaux qui n'avaient été confiés en principe qu'à leur gouvernement spirituel, et il n'était point de pays où le clergé séculier et régulier ne possédât des droits et des richesses considérables et ne jouît d'un grand crédit. L'Église formait un corps puissant qui étreignait tous les corps politiques et influait plus ou moins sur leur manière d'exister. Aussi tout changement remarquable dans l'Église en produisait-il un dans l'ordre politique, et comme la révolution religieuse du seizième siècle a dû exercer sa première influence sur l'Église, il est naturel de traiter d'abord de celle-ci, tant en elle-même et dans son chef, que dans ses relations avec les divers gouvernements. On examinera ensuite ce que la réformation, considérée sous le point de vue politique, a exercé d'influence sur les États de l'Europe tant protestants que catholiques. Enfin, on jettera un coup d'œil historique sur le système d'équilibre introduit en Europe depuis cette époque, sur ses variations et sur les puissances qui y ont joué tour à tour les principaux rôles, jusqu'au moment où la réformation a cessé d'influer sur lui.

Digitized by Google

CHAPITRE PREMIER.

SUR L'ÉGLISE EN ELLE-MÊME ET DANS SES RAPPORTS AVEC LA POLITIQUE.

Les papes perdent une moitié de l'Empire et plus de la moitié de la Suisse, le Danemark, la Suède, la Hollande et l'Angleterre. L'or de ces pays ne va plus à Rome, et le souverain pontife n'y jouit plus d'aucun crédit. Encore si ce n'eût été qu'une nouvelle invasion de barbares, un tremblement de terre, une submersion, quelque cause physique enfin qui eût enlevé ces belles possessions au Saint-Siége! Mais c'était une force active, une épidémie dangereuse qui lui causaient de tels maux. C'étaient des peuples et des princes qui, de leur plein gré, par conviction, avaient osé se soustraire de la sorte à l'autorité pontificale. L'exemple était à redouter et pour le présent et pour l'avenir. Il était facile de prévoir que tôt ou tard cet exemple serait universellement suivi. L'Église, séparée de Rome, subsistait avec décence et honneur; la religion, l'Évangile, les mœurs y étaient respectés; les droits que s'était attribués Rome y étaient appréciés à leur juste valeur; les bons écrits sur ce point étaient généralement répandus; on les lisait même dans les pays catholiques; ils y faisaient impression; et jusque sur les marches du trône pontifical plus d'un sourire ironique venait ravaler la tiare. Voilà ce qui rendait la plaie profonde et incurable, et ce que les papes eurent de la peine à s'avouer. On en vit encore, après ce coup terrible, rappeler un instant au monde chrétien l'orgueil de Hildebrand et les vices de Borgia. Mais enfin le temps et l'expérience les ont éclairés sur leur véritable position; ils se sont résignés au rôle d'humilité et de souplesse, devenu désormais leur partage devant les puissances de la terre. Les souverains catholiques, de leur côté, ont depuis re-

Digitized by Google

gardé le pape comme un ressort politique pour l'accomplissement de leurs desseins et un moyen de mettre à profit la crédulité de leurs peuples. De là les ménagements dont on usa à son égard; mais le respect apparent ne fut dès lors qu'une vaine étiquette; on savait trop que le Vatican n'était plus qu'un volcan éteint. Ce qui venait de Rome n'avait plus d'efficace, tandis qu'un simple courrier secrètement expédié de Paris, de Vienne ou de Lisbonne à cette vieille capitale du monde, provoquait tantôt une bulle de suppression de quelque ordre religieux, tantôt une réforme, tantôt un règlement: autant de preuves de soumission données par le faible successeur de tant d'orgueilleux pontifes, qui n'achetait plus sa précaire existence que par ses complaisances.

Les richesses ayant disparu de Rome, le luxe, les flatteurs, les parasites y disparurent aussi. Cela donna jour à une réforme de mœurs, à un changement de vie devenu tout à fait indispensable au clergé romain. Le clergé protestant était en général pauvre, savant et austère. Tant d'yeux ouverts sur le contraste des deux corps devaient engager les catholiques à le faire disparaître. D'ailleurs, les papes et tous les membres du clergé romain, vivant dans leur siècle et participant à ses lumières, auraient rougi de se conduire comme leurs prédécesseurs. Ceux surtout qui ont rempli les fonctions de pasteurs dans les temps plus rapprochés de notre âge ont généralement vécu dans l'exercice des plus éminentes vertus. Le chef et le clergé de l'Église romaine sont redevenus ce qu'ils n'auraient jamais dû cesser d'être. Il est donc très-vrai que cette Église s'est imposé une réforme; comme aussi il est vrai que cette réforme n'est qu'une suite immédiate, et peut-être forcée, de celle de Luther, lequel, par cette raison, peut être regardé comme le réformateur du clergé catholique.

Ce qui vient d'être dit concernant l'affaiblissement et

Digitized by Google

l'abaissement du clergé romain ne doit pas s'entendre, ainsi qu'il a déjà été remarqué, des temps qui ont immédiatement suivi la réformation. Comme les troubles politiques qui naquirent en Europe à son occasion eurent tous un caractère religieux et prenaient leur source dans les démêlés de religion, il est naturel que les ecclésiastiques y aient joué un rôle important, et que les princes, les considérant comme des acteurs nécessaires dans les événements, en aient fait leurs ministres. On voit, en effet, pendant cette période, une foule de gens d'Église occuper les premières places et devenir puissants dans l'État. Le concile de Trente, qui occupa et mit en mouvement toutes les cours, depuis 1545 jusqu'en 1563, rendait les ecclésiastiques indispensables dans les cabinets des souverains. La haute idée d'ailleurs qu'on avait encore de la politique raffinée de la cour romaine était un préjugé favorable pour tout ce qui était prêtre. Cette importance politique, qui devint le partage de quelques membres du clergé, ne put manquer d'influer en quelque chose sur tout le corps, et sans doute que l'Église lui doit le raffermissement et le maintien de bien des droits qu'elle eût perdus dès lors. Plusieurs des mesures violentes prises par les souverains, et dont l'histoire du seizième et du dix-septième siècle offre assez d'exemples, furent dues, sans nul doute, au zèle inquisitorial de semblables conseillers. Cependant quelques-uns de ces prêtres-ministres se comportèrent plus en serviteurs de l'État qu'en serviteurs de l'autel, et souvent le ministre l'emporta sur le prêtre. Enfin, cette dernière période de l'importance sacerdotale s'est évanouie après la paix de Westphalie, où la religion a cessé d'être le ressort principal de la politique, et où l'activité des gouvernements a été mise en jeu par d'autres principes, entre autres par l'esprit financier et commercial, dont l'influence dure encore de nos jours.

Digitized by Google

C'est aux mêmes motifs qu'on doit attribuer l'élévation rapide et le crédit immense de l'ordre des jésuites, né avec le protestantisme, pour le combattre et le détruire. Ces nouveaux soldats de l'Église, constitués d'une manière plus redoutable que l'armée des mendiants[1], firent pour l'Église affaiblie tout ce qu'on peut attendre de la prudence, du zèle, de la persévérance, du génie et de la réunion de tous les talents. Ils s'emparèrent des cours, des confessionnaux, des chaires, de l'éducation de la jeunesse et des missions. Rien ne leur parut impossible pour étendre et consolider la domination du Saint-Siége. Ils ne redoutèrent pour cela ni persécutions ni calomnies. Décriés comme des ambitieux, des fauteurs de troubles, des hommes corrompus et des régicides, ils surent opposer à ces clameurs la sévérité stoïque de leur vie, leurs services réels et leur studieuse austérité. Ce n'est pas ici le lieu d'indiquer en détail ce qu'a produit de mouvements dans la politique de l'Europe cette société célèbre, dont l'influence n'a été due qu'à la réaction du catholicisme contre la réforme. Il suffit de dire que, si cette dernière eût pu succomber et éprouver une contre-révolution, les jésuites eussent opéré ce grand œuvre; mais l'ennemi qu'ils se flattaient de terrasser les a frappés du coup mortel; le génie des temps modernes a écrasé ces audacieux défenseurs du papisme. Il a fallu, pour consommer et constater en même temps l'affaiblissement de son parti, que le pape lui-même fût contraint de les licencier. Victime de l'esprit général de l'humanité,

[1] « *Sentit Sedes Apostolica, et videt reliquorum ordinum quantumvis præpingues et crassos ventres, non posse fulcire labescentem Romanam Sedem; aggressa est igitur magno et multo majori spe creationem hujus novi ordinis, et in regulâ cavit non esse onerandos immodicis cæremoniis, sed adhibendos summa diligentia ad discendas litteras, etc....* » *Chemnitz, Theolog. jesuit., seu de Origine Jesuitarum*, p. 3. (*Note de l'auteur.*)

Digitized by Google

lequel, dans sa marche progressive, commande la ruine de toute institution qui lui est contraire, *Ganganelli*, signant, l'œil humide, le bref de suppression des jésuites[1], n'était que le précurseur de l'infortuné Louis XVI, forcé, moins de vingt ans après, à éloigner de lui son armée, sa noblesse et ses gardes[2]. Quiconque médite sur l'histoire ne peut refuser son admiration à une société qui a constamment fait voir tant de courage, d'ensemble, de persévérance et d'adresse dans ses plans; il ne peut s'empêcher, en avouant le mal qu'elle a pu faire, de rendre un juste hommage à ce qu'elle a produit de grand et d'utile. Son vice radical et le principe de sa destruction gisaient dans son institution même. Destinée au maintien de l'édifice hiérarchique qui croulait de toutes parts, la main du temps, l'opinion, qui la dirige, ont dû renverser ce dernier contrefort d'une grande ruine que rien ne pouvait plus étayer[3].

[1] Selon *Llorente*, *Portrait politique des papes*, t. II, p. 286, en signant le bref *Dominus ac redemptor noster*, du 21 juillet 1773, par lequel il supprimait l'ordre des jésuites, Clément XIV aurait dit: « Je le fais avec plaisir, parce que j'ai réfléchi longtemps sur le pour et le contre. Si je ne l'eusse pas déjà signé, je le ferais encore; mais je prévois qu'il m'en coûtera la vie. » En 1774, ses ennemis répandirent le bruit que le Saint-Siége serait vacant au mois de septembre, et Clément XIV mourut le 22 septembre 1774. Cela ne prouve pas qu'il ait été empoisonné, mais cela explique pourquoi il a pris du contre-poison.

[2] Il est clair que Villers n'entend pas que la suppression des jésuites ait amené la révolution française. A l'époque de cette suppression, la révolution était faite dans les esprits, et si les jésuites n'avaient jamais dirigé la conscience des grands, quatre-vingt-treize ne serait pas une page sanglante dans nos annales. Quoique organisés contre la réforme, les jésuites sont des réformateurs à outrance, et leurs instruments ont dû se briser entre leurs mains. Est-ce à dire qu'ils soient des régicides? A Dieu ne plaise : Ils sont des utopistes qui sacrifient tout à leur chimère.

[3] Quelques individus, animés d'un zèle peu éclairé, font encore des efforts pour ressusciter l'ordre des jésuites. Ils n'y réussiront

Digitized by Google

L'aspect du clergé, dans les pays qui ont adopté rigoureusement la réforme de Luther, est tout autre : Ses membres ne veulent être que ce qu'ils peuvent et doivent être, les ministres de la parole de Dieu, les instituteurs de la morale publique. Affranchis de toute obéissance étrangère, ils ne connaissent que la patrie, dont ils reçoivent leur salaire; devenus époux, pères, citoyens, ils n'ont plus d'autre intérêt que celui de l'État dans lequel ils vivent. C'est ou le prince, ou le magistrat, ou le peuple qui les nomme. Luther a voulu ramener l'Église, en ce qui concerne son régime intérieur, à la démocratie du premier âge, et la hiérarchie à un système modéré de subordination. Les Églises qui ont suivi Calvin sont constituées plus démocratiquement encore. Mais chez aucune le clergé ne forme plus une corporation qui puisse devenir redoutable aux intérêts de la nation ou à l'autorité qui gouverne. Quelques marques publiques de déférence sont les seules attributions des pasteurs. Suivant la parole du Maître, on *donne à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu.* La confession auriculaire, abolie, tranche d'un seul coup les ramifications infinies par où le despotisme hiérarchique s'était enraciné de toutes parts, et prive le clergé de son

pas. L'impossibilité morale est contre eux. Cet ordre a été un produit naturel du temps où il est né; il n'est pour le temps présent qu'une plante parasite qui se desséchera faute de nourriture : Notre siècle ne peut plus reconnaître pour ses enfants les fils de Loyola. Quelques asiles où se cacheront leurs faibles restes, où ils propageront sourdement des principes surannés, seront leur seul recours. Ils n'en sortiront plus pour dominer l'opinion, et par elle le monde; c'est l'opinion qui les y atteindra, et qui changera même jusqu'à l'esprit de leurs sectateurs*. (*Note de l'auteur.*)

*Villers n'a pas prévu la restauration officielle de l'ordre des jésuites par Pie VII. Cela fait honneur à son cœur. Espérons que le temps fera honneur à son jugement, et que les jésuites vivront désormais au milieu de nous sans reprendre l'ascendant dont ils ont jadis si énormément abusé.

Digitized by Google

influence incalculable sur les princes, les grands, les femmes et l'intérieur des familles [1].

Par suite de l'attachement des souverains anglais au système de subordination épiscopale, qu'ils croyaient favorable à leurs vues et à leur autorité, la constitution de l'Église anglicane est demeurée plus conforme en apparence à celle de la hiérarchie romaine. Les réformés purs, les presbytériens et autres, s'étaient montrés républicains, assez pour alarmer les princes. On connaît la devise favorite des Stuart : *No bishop, no king : Point d'évêque, point de roi.* Cette maxime paraît avoir favorisé le maintien de l'Église épiscopale en Angleterre.

Le Danemark et la Suède, mais surtout ce dernier royaume, ont conservé des évêques protestants, qui jouissent de revenus modiques et de quelques prérogatives civiles attachées à leurs places ou aux terres qu'ils possèdent, comme d'être membres des États; mais ces prérogatives sont individuelles. Dans quelques parties de l'Allemagne, les principaux préposés du culte se nomment *surintendants;* les affaires ecclésiastiques sont traitées par des assemblées appelées *consistoires;* c'est le prince qui les établit, et il n'est pas rare de les voir présidées par un laïque.

Partout les princes protestants sont devenus les chefs suprêmes de l'Église [2]. Cette circonstance n'a pas peu con-

[1] Il faut se garder de confondre la confession auriculaire des catholiques romains avec la confession particulière, encore en usage chez les protestants. Ce sont deux choses distinctes qui ne se ressemblent guère que par le nom. (*Note de l'auteur.*)

[2] C'est-à-dire chefs de l'Église, en tant qu'elle est une institution dans l'État, mais non chefs de la foi et de la croyance. Un prince protestant n'est donc point un pape dans son pays ; il est le chef de l'Église, non de la religion*. (*Note de l'auteur*).

* Cette situation tend à se modifier partout où se fait sentir la nécessité d'établir la liberté illimitée des cultes. Au gré de ceux qui demandent la séparation absolue de l'Église et de l'État, ces modifications sont imperceptibles. Serait-ce parce qu'ils sont décidés à ne les voir qu'après que l'Église aura absorbé l'État?

Digitized by Google

tribué à l'accroissement du pouvoir de la plupart des gouvernements de l'Europe après la réformation. Dans les pays protestants, le vide causé par la cessation de toute autorité et de toute juridiction ecclésiastiques fut rempli par le pouvoir civil, lequel s'accrut d'autant. Dans les pays catholiques, l'Église, épouvantée et menacée, céda aussi du terrain à l'autorité civile. Les guerres, tant civiles qu'extérieures, qui furent généralement une conséquence de l'animosité religieuse, donnèrent enfin lieu aux princes de rendre leur puissance illimitée, ainsi que nous l'indiquerons en parlant de chaque État en particulier.

Une suite prochaine de la réformation et des résistances, des actions et des réactions qu'elle mit en jeu, fut encore l'établissement de diverses sectes du christianisme comme religions dominantes dans les États où elles avaient pris pied. Auparavant, et lorsqu'on ne connaissait qu'une seule communion, une telle idée ne pouvait venir à personne. Le papisme dominait par le fait, non par la loi. Quand des hérétiques étaient persécutés, ce n'était point par une loi de l'État; c'était par une réquisition du pape, à qui le prince prêtait main-forte. Un effet de la jalousie et de l'antagonisme réciproque des sectes fut d'exclure des places de l'État, et même du trône, quiconque ne professait pas la même foi, n'avait pas le même symbole que celui de la majorité de la nation et du gouvernement. De cette disposition légale naquit une nuance nouvelle d'intolérance, qui jusque-là était restée inconnue, et qui s'établit chez les protestants comme chez les catholiques. De là la révocation de l'édit de Nantes et la nullité civile qui pesait sur tous les citoyens d'une autre confession que la confession dominante. Dans quelques pays catholiques, cette nullité alla jusqu'à la mort civile. Un réformé ne pouvait ni posséder des biens, ni tester, ni se marier, ni procréer des enfants légitimes; heureux si on ne mettait pas des dragons à sa

Digitized by Google

poursuite, si on ne l'envoyait pas aux galères ou à l'échafaud!

Enfin, parmi les États de l'Europe demeurés fidèles au Saint-Siége, on n'en peut guère compter où il ait conservé toutes ses prérogatives. Naples, Venise, l'Espagne et le Portugal se sont souvent montrés récalcitrants; la Pologne, la Hongrie, l'Autriche virent s'établir sur leur sol une foule de dissidents de toutes les confessions. Il en fut de même des principautés ecclésiastiques d'Allemagne. En France, outre qu'il y avait un grand nombre d'individus qui avaient adopté la réforme, les rois et les parlements se sont, en beaucoup d'occasions, montrés peu favorables aux prétentions ultramontaines : plus d'une fois les monarques ont menacé Rome de suivre l'exemple de Henri VIII. La courageuse Église gallicane a eu plus d'un digne successeur des *Gerson* et des *Richer*[1]; et il s'en fallait de beaucoup qu'elle fût une partie intégrante du patrimoine de Saint-Pierre. Le concile assemblé à Trente pour réconcilier toute l'Église de Jésus-Christ ne fit que mieux en marquer les divisons. Ses décrets, rejetés, modifiés ou oubliés par les États catholiques, loin de réhabiliter les papes, produisirent le livre de *Fra Paolo Sarpi*[2], qui fit plus de mal au Saint-Siége que dix conciles ne pouvaient lui faire de bien. M. de *Marca*, qui devint archevêque de Toulouse, puis, un

[1] *Gerson*, chancelier de l'Université de Paris, vers la fin du quatorzième siècle, auteur présumé de l'*Imitation de Jésus-Christ*, joua un grand rôle aux conciles de Pise et de Constance, où il soutenait avec force les libertés de l'Église gallicane. Il n'hésitait pas à mettre les conciles au-dessus du pape. *Richer* publia une édition des œuvres et une apologie des doctrines de Gerson, en 1607. En 1611, il a contesté l'infaillibilité du pape dans son traité *De ecclesiastica et politica potestati.*

[2] *Istoria del Concilio Tridentino.* Londres 1619. Comparez : *Histoire du Concile de Trente*, par *L. F. Bungener*. Paris 1847, 2 vol. in-18.

Digitized by Google

seul jour, archevêque de Paris, dans son traité : *De concordiâ sacerdotii et imperii; Hontheim,* évêque suffragant de Trèves, dans l'ouvrage qu'il a publié sous le pseudonyme de *Justinus Febronius*[1], ont achevé ce que Sarpi avait si heureusement commencé. Les efforts successifs d'indépendance des États chrétiens se lient par une chaîne non interrompue à ceux des premiers réformateurs. Ainsi l'on ne peut méconnaître, comme suites de la même influence, les réformes tentées et en partie opérées sur le clergé d'Autriche par Joseph II, le dépouillement total du clergé de France sous l'Assemblée constituante, et la sécularisation générale qui vient de s'effectuer dans l'Allemagne catholique. On sent combien il serait facile de démontrer que ces grandes mesures ont leur source éloignée dans la réformation, qui seule a pu les rendre possibles.

CHAPITRE II.

SUR LES PRINCIPAUX ÉTATS CHRÉTIENS.

Ici se présente un double point de vue: celui de la situation *intérieure* des divers États et celui de leur situation *extérieure*. Le premier doit faire voir leur degré de force et de prospérité, le pouvoir des princes, la liberté des peuples; le second, le système d'équilibre introduit en Europe depuis la réformation.

§ 1er. *Situation intérieure des États.*

L'influence de la réformation a été plus sensible dans les États au sein desquels elle est née et a pris de la consistance, que dans ceux qui ne l'ont pas adoptée. Il paraît donc naturel de commencer par les premiers.

[1] *De Statu Ecclesiæ et legitima potestate Romani Pontificis, ad concilandos dissidentes in religione christianos.* Bullioni 1763. (*Note de l'auteur.*)

Digitized by Google

I. ÉTATS PROTESTANTS.

Les sommes immenses que, sous toute sorte de noms et de prétextes, ces États envoyaient autrefois à Rome, cessent de sortir du pays, y circulent, y donnent une nouvelle activité au commerce et à l'industrie, y causent un nouveau bien-être pour les sujets et un accroissement de forces pour le gouvernement, quoique le crédit public y ait été momentanément ébranlé. Les trésors sont cachés, les monnaies sont altérées. Les émigrations, devenues fréquentes et l'incertitude de la propriété, qui est une suite de l'incertitude du triomphe des partis, font baisser le prix des terres. L'argent, plus transportable, est plus estimé que les biens-fonds; mais, en revanche, la valeur réelle de l'homme est mieux sentie, et devient le plus considéré de tous les biens. C'est là un des plus remarquables effets de ces commotions terribles qui, déplaçant les propriétés, fruits des institutions sociales, ne laissent à leur place que la grandeur d'âme, les vertus et les talents[1].

Les immenses possessions du clergé, tant séculier que régulier, sont mises à la disposition des gouvernements. La plupart d'entre eux en profitent avec sagesse, paient leurs dettes, emplissent leurs coffres, appliquent les revenus des abbayes et d'autres possessions ecclésiastiques à des établissements utiles, des écoles, des universités, des hôpitaux, des maisons d'orphelins, des retraites et des récompenses pour les vieux serviteurs de l'État. Par là ces biens se trouvent rendus à leur destination primitive, et

[1] L'auteur de l'*Esprit des Lois* a fait la même remarque : « Dans les guerres civiles, il se forme souvent de grands hommes, parce que, dans la confusion, ceux qui ont du mérite se font jour, chacun se place et se met à son rang; au lieu que dans les autres temps, on est placé, et on l'est presque toujours de travers. » *Grandeur et décad. des Romains*, chap. 11.

(*Note de l'auteur.*)

Digitized by Google

les gouvernements se mettent en état de supporter les guerres où tous prévoyaient que la crise actuelle les entraînerait immanquablement. Quelques-uns cependant dissipent légèrement les biens acquis; d'autres sont obligés d'en laisser la meilleure part à la noblesse.

Non-seulement les gouvernements disposent des biens de l'Église, ils se trouvent avoir à leur disposition les biens, les personnes et toutes les forces des peuples. La cause de la religion est devenue celle de tout le monde; les ressources que cette disposition offre aux princes sont incalculables. On a vu ce qu'elle pouvait produire dans la première guerre contre Charles-Quint, et ensuite pendant la guerre de trente ans contre les deux Ferdinand. Ce que le danger le plus imminent de l'État n'aurait pu obtenir des particuliers, le zèle pour la religion l'obtenait sans peine : artisans, bourgeois, cultivateurs couraient aux armes pour elle; personne ne songeait à se soustraire à des impôts devenus triples de ce qu'ils étaient auparavant. Dans l'agitation violente où le danger de la religion mettait les esprits, on offrait corps et biens, et l'on ne s'apercevait ni des efforts, ni du fardeau dont on se serait senti accablé dans un état plus calme. L'idée de voir chez soi des inquisiteurs, des bûchers, des Saint-Barthélemy, ouvrait à la ligue de Smalcalde, au prince d'Orange, à la reine Élisabeth, à l'amiral de Coligny des ressources dont ils eussent manqué dans tout autre état de choses.

Quand une fois les peuples ont fait de plein gré, par enthousiasme et durant plusieurs générations, cause commune avec leurs princes, il en naît un esprit public, un accord et une harmonie entre le peuple et le gouvernement, qui est salutaire au pays et qui s'y maintient quelquefois pendant des siècles. On ne peut méconnaître cette disposition chez les nations protestantes; leur histoire en offre plus d'un exemple.

Digitized by Google

Mais si, par sa qualité de chef de l'Église et par la confiance des peuples, un prince réformé augmentait son autorité, la nature même du mouvement qui lui mettait cette autorité nouvelle entre les mains lui prescrivait d'en faire l'usage le plus légitime et le plus équitable. Il n'acquérait de la force que pour servir et défendre la nation, non pour l'opprimer. Les plus grands observateurs ont cru reconnaître que la nature a fait particulièrement républicains les peuples du nord, et l'on ne peut nier que plusieurs de ceux qui ont embrassé la réformation n'aient toujours été animés de cet esprit, comme les Saxons, les Suisses, les Hollandais et les Anglais : on peut dire que la réformation elle-même n'en a été qu'une application positive [1],

[1] Ne décidons pas entre la République et la monarchie, mais apprécions jusqu'à quel point de grands observateurs, entre autres Montesquieu, ont pu reconnaître que les peuples protestants sont plus animés de l'esprit républicain que les nations catholiques. Serait-ce parce que, en France, ils ont réclamé une place au foyer domestique; parce que, en Suisse, les cantons protestants sont moins démocratiques que les autres; parce que, en Hollande, les États-généraux des Provinces-Unies sont revenus à la monarchie par le Stathouderat; parce que, en Saxe, le peuple protestant n'a pas réclamé contre la conversion au catholicisme de la famille électorale à une époque où la conversion d'un prince catholique au protestantisme eût amené sa déchéance; parce que les rois sont respectés en Angleterre, en Prusse, en Suède, en Danemark et ailleurs, tandis que les trônes catholiques sont ébranlés par le moindre orage? L'observation des faits met évidemment à néant les visions de Montesquieu. Pour ce qui est des principes, ils ne peuvent être en cause en pareille matière, et il faut être le *Drapeau blanc** pour se moquer des faits. Voyons toutefois les principes gouvernementaux des protestants. Où les ont-ils pris? Dans la Bible. Et comment les ont-ils formulés? Écoutons les deux derniers articles de *la confession de foi de l'Église réformée de France*, réputée la

* Cet estimable organe de l'avant-garde des ultras de la restauration avait attendu les révolutions d'Espagne, de Naples et de Sardaigne pour flétrir le protestantisme sous le point de vue politique, et après qu'on lui eut opposé l'attitude pacifique des Etats protestants, il répliqua bravement que cela ne prouvait rien, parce que le présent ne répondait pas de l'avenir. Nous le savons bien, et nous n'entendons pas que politiquement les protestants vaillent mieux que les

Digitized by Google

Cette secousse, à son tour, en avait réveillé toute l'énergie et les idées accessoires. La volonté d'être libre dans les

plus turbulente et la plus révolutionnaire de toutes les congrégations protestantes.

Art. 39. « Nous croyons que Dieu veut que le monde soit gouverné par lois et polices, afin qu'il y ait quelque bride pour réprimer les appétits désordonnés du monde. Et ainsi qu'il a établi les royaumes, républiques et toutes autres sortes de principautés, soit héréditaires ou autrement, et tout ce qui appartient à l'état de justice et en veut être reconnu auteur : à cette cause il a mis le glaive en la main des magistrats pour réprimer les péchés commis non-seulement contre la seconde table des commandements de Dieu, mais aussi contre la première. Il faut donc, à cause de lui, que non-seulement on endure que les supérieurs dominent, mais aussi qu'on les honore et prise en toute révérence, les tenant pour des lieutenants et officiers, lesquels il a commis pour exercer une charge légitime et sainte.

Art. 40. « Nous tenons donc qu'il faut obéir à leurs lois et statuts, payer tributs, impôts et autres devoirs, et porter le joug de subjection d'une bonne et franche volonté, encore qu'ils fussent *infidèles*, moyennant que l'empire souverain de Dieu demeure en son entier. Ainsi donc nous détestons ceux qui voudraient rejeter les supériorités, mettre communauté et confusion de biens, etc., renverser l'ordre de la justice. » Est-ce clair?

Convenons toutefois que, comme son illustre modèle, Villers n'entend par esprit républicain que l'esprit d'équité et de justice, le dévouement patriotique et l'amour de la *chose publique*, dont il est question dans son livre *sur la liberté*, et hâtons-nous de déclarer que nous n'entendons réclamer que contre certains adversaires implacables de la réforme qui s'emparent de l'appréciation de Montesquieu pour insinuer aux niais qu'il y a *solidarité entre le protestantisme et les crimes de la révolution*. Si leurs déclamations aboutissaient à une seconde Saint-Barthélemy, ils n'hésiteraient pas à dire, comme l'abbé Robelot de la première, que la faute en est aux protestants. Avec cette dialectique on va loin, et, ce qui paraît incroyable, on fait des dupes.

catholiques. Nous désirons seulement qu'on nous accorde que les faits ne les incriminent pas plus que ces derniers. Les faits disent qu'ils s'accommodent de toutes les formes de gouvernement et que dans la règle ils sont faciles à gouverner. S'ils ne le sont pas toujours, à qui la faute? Demandez-le à ceux qui se font un jeu cruel de les épouvanter par la suppression de la liberté des cultes et la résurrection du Saint-Office,

Digitized by Google

matières de conscience est la même au fond que la volonté d'être libre en matières civiles. Or, cette volonté fait tout, et il n'y a d'esclaves que ceux qui veulent l'être, ou qui n'ont pas la force de vouloir cesser de l'être. L'énergie des âmes constitue à la longue la vraie liberté, comme leur mollesse nécessite à la longue le despotisme. Le sentiment calme et grave de la haute dignité de l'homme est le seul fondement valable d'un vrai républicanisme; ce n'est que par lui que s'établit l'égalité des droits, la réciprocité des devoirs. Le christianisme, dans son essence, inspire ce sentiment, c'est pourquoi il est assez commun et général dans les pays évangéliques. On a beaucoup admiré la constitution d'Angleterre. Je ne veux pas disputer sur sa valeur; mais ce qui rend cette bizarre constitution si bonne, c'est le patriotisme, la fierté, l'indépendance du paysan, du bourgeois et du gentleman anglais. Faites entrer dans tous ces cœurs qui battent en liberté des sentiments d'esclaves, et vous verrez à quoi servira ce beau palladium de constitution[1]. La Prusse et le Danemark n'ont ni parlements, ni barrières visibles à l'autorité royale, et l'on y jouit de la plus admirable liberté; c'est que les barrières invisibles y sont dans les âmes, dans celle du prince, qui a été élevé comme les enfants du peuple, et dans celle de la nation dont les mœurs n'ont pas été perverties par le faste et par l'orgueil. C'est là qu'on voit des princes puissants vêtus comme leurs sujets, allant comme eux à pied ou dans un modeste équipage, sans suite, sans étiquette, simples officiers pendant leur jeunesse dans l'armée nationale qu'ils doivent apprendre à commander un jour. Quel

[1] C'est ainsi que *Montesquieu* dit : « La vertu politique est un renoncement à soi-même... qu'on peut définir l'amour des lois et de la patrie.... Or, le gouvernement est comme toutes les choses du monde; pour le conserver, il faut l'aimer. » *Esprit des Lois*, liv. 4, chap. 5. (*Note de l'auteur.*)

Digitized by Google

État moderne peut se glorifier d'un Frédéric II? Quels peuples ont eu des princes aussi distingués et aussi sages que les peuples protestants de l'Allemagne? La Suède cite avec orgueil ses Gustaves. On compte, pendant les derniers siècles, sur les trônes de l'Europe, deux femmes extraordinaires, Élisabeth et Catherine: toutes deux furent élevées dans les principes du protestantisme. La France enfin peut-elle oublier que le meilleur de ses rois et que le meilleur ministre de ce roi étaient sortis de la réforme?

Puisque j'en suis à parler de cette disposition de l'esprit public chez les protestants, dois-je placer ici ce que j'ai à dire sur les progrès qu'a faits parmi eux la science de la législation et ses aboutissants, l'administration et la statistique; ou bien réserverai-je ces considérations pour la section où il me faudra traiter du progrès des lumières? L'incertitude où je suis à cet égard prouve que tout ce qui concerne l'homme en société est étroitement lié, et que la grande affaire de sa liberté tient de bien près à la vraie culture de son esprit.

Il me suffit de faire observer que l'autorité ecclésiastique étant, avant la réformation, confondue avec l'autorité civile, il ne fut pas possible de sonder et de discuter les droits de l'une sans que l'examen ne s'étendît aussitôt sur les droits de l'autre. On rechercha par quelle autorité les papes prétendaient pouvoir instituer et destituer les rois. Cela conduisit naturellement à rechercher quelle était l'autorité première qui instituait les rois. On discuta les droits respectifs de l'Église et de l'État; on ne pouvait toucher à ce point important sans tomber aussitôt sur les droits des peuples. On reconnut que la société, envisagée comme réunion religieuse, c'est-à-dire comme Église, avait le droit de se choisir ses pasteurs et de fixer sa croyance. Il était tout simple d'en conclure que la même société, en tant que réunion politique, avait aussi le droit d'élire ses

Digitized by Google

magistrats et de se donner une constitution. L'empereur s'opposait à la nouvelle croyance religieuse; on rechercha donc si, en matière de croyance, on devait obéir à l'empereur. En 1531, la faculté de droit et celle de théologie de l'Université de Wittemberg répondirent unanimement par la négative. Dès lors il ne fut plus question que de débats sur l'obéissance qu'on devait aux souverains et sur la résistance qu'on pouvait leur opposer. Zwingli prononça contre le prince oppresseur son rigide *cum Deo potest deponi*. Avant Luther, on n'avait jamais parlé tout haut et explicitement un tel langage. Il osa dire de grandes vérités, et il mit sur la voie de beaucoup d'autres[1]. Les écrits des premiers réformateurs sur la politique respirent généralement cet esprit. Après les longues guerres d'Allemagne et de Flandre, ce même esprit se développa dans d'excellents ouvrages, encore classiques aujourd'hui, et où les droits des deux puissances, ceux des princes et des peuples, ceux des corps politiques entre eux, sont débattus

[1] *Luther* dit lui-même dans son livre *De la guerre contre les Turcs :* « Personne ne savait quelque chose de la puissance séculière, ni d'où elle venait, ni quel était son office, ni comment elle pouvait être agréable à Dieu. Les plus savants tenaient la puissance et l'autorité temporelle pour une chose mondaine, profane, voire même païenne et impie, et comme un état dangereux pour le salut.... En somme, les bons princes et seigneurs, si disposés d'ailleurs à la piété, tenaient leur état et leur dignité pour moins que rien, et pour nullement agréable à Dieu, devenant pour cela de vrais prêtres et moines, bien que sans calotte ni capuche... Par dessus cela, le pape et les clercs étaient tout en tout, par dessus tout et partout, comme Dieu lui-même dans le monde, et l'autorité civile était dans l'ombre, opprimée et méconnue... A présent ils me reprochent d'être un séditieux, attendu que j'ai, par la grâce de Dieu, écrit sur la puissance séculière sagement et utilement, ainsi que ne l'a fait aucun docteur depuis le temps des apôtres, si ce n'est peut-être saint Augustin. Voilà ce que je puis dire en bonne conscience, et de quoi le monde peut rendre témoignage. »

(*Note de l'auteur.*)

Digitized by Google

avec une précision et un esprit bien différent, et de l'ancien esprit des écoles, et de l'exagération démagogique du dix-huitième siècle. L'Allemagne, la Suisse, la Hollande, l'Angleterre, la France même, produisirent à cette époque un grand nombre d'écrits du même genre. On en citera quelques-uns dans un des articles de la seconde section.

La réformation, qui d'abord n'était qu'un retour à la liberté dans l'ordre des choses religieuses, devint donc aussi, par toutes ces raisons, un retour à la liberté dans l'ordre politique. Les princes s'appuyaient de cette liberté, la réclamaient et l'embrassaient comme leurs sujets. Aussi les souverains protestants ont-ils constamment professé d'autres principes et tenu un autre langage à leurs peuples que les souverains catholiques, de sorte que ces peuples, depuis longtemps familiarisés avec le langage et les principes de la raison, savent que telle est le base même de leurs gouvernements, et sont accoutumés à la discussion de leurs intérêts et de leurs droits. La discussion ne les émeut aucunement : la liberté de penser et d'écrire leur est aussi naturelle que l'air qu'ils respirent. Cela peut faire croire qu'une révolution politique semblable à celle de France n'est nullement à craindre dans les États non catholiques; les résultats les plus essentiels d'une telle révolution y sont d'avance tout établis, et la cupidité ne peut plus y être mise en jeu par l'appât des possessions de l'Église. Aussi n'est-il pas de peuples plus soumis à leurs princes et aux lois de leurs pays que les protestants, parce que ces lois sont conçues dans un bon esprit, que princes et sujets y sont également patriotes et républicains, et que tous y savent également par expérience quel milieu il convient de tenir entre la démocratie spéculative et la démocratie pratique.

Il est avéré que François Ier se montra d'abord assez

Digitized by Google

favorable à la doctrine des réformateurs de l'Église[1]. Sa sœur chérie, Marguerite, reine de Navarre, la protégeait publiquement. Le sort du royaume a dépendu, en cet instant, du parti qu'il embrasserait. S'il eût adopté la réforme, la France entière aurait suivi son exemple; le sort du protestantisme en eût été plus tôt décidé; les guerres civiles de France et la révolution du dix-huitième siècle n'eussent pas eu lieu. On peut même présumer que l'exemple de la France eût entraîné l'Espagne, une grande partie de l'Italie, et peut-être le reste de l'Europe chrétienne, où se serait établi dès lors un meilleur esprit. Tout prit une autre face, parce que François Ier conçut de vives appréhensions sur les conséquences politiques de la réforme. Brantôme rapporte, qu'un jour où le roi s'expliquait sur ce sujet, il lui échappa de dire : « Que cette nouveauté tendait du tout au renversement de la monarchie divine et humaine[2]. » En effet, ce prince fit éclater par la suite contre le protestantisme une haine irréconciliable dont ses successeurs n'héritèrent que trop : la leçon leur était restée. Mais si François Ier a eu raison de penser de la sorte, la révolution qui a amené en France l'établissement momentané d'une République, n'est-elle pas un co-

[1] Il écrivit à Melanchthon pour l'engager à venir à Paris. Melanchthon ne put s'y rendre, parce que l'électeur de Saxe, par des raisons particulières, lui en refusa la permission.

(*Note de l'auteur.*)

[2] Cette opinion de François Ier ne lui est-elle pas venue d'insinuations ecclésiastiques? « Ce roi, dit le président *Hénault* sous l'an 1534, se plaignant du pape à son nonce, voulut lui faire craindre l'exemple de Henri VIII; à quoi le nonce lui répondit franchement : « Sire, vous en seriez marri le premier; une nouvelle religion mise parmi un peuple ne demande après que le changement du prince. » François aurait pu répliquer que ni Henri VIII, ni Gustave Wasa, ni aucun des princes saxons, n'avait été détrôné par ses sujets après avoir embrassé la réforme.

(*Note de l'auteur.*)

Digitized by Google

rollaire éloigné de la réformation, comme la République des Provinces-Unies en a été un corollaire prochain, et celle d'Amérique un autre plus rapproché de nous? On retrouve parmi quelques-unes des sectes exagérées qui sont nées de la réformation, telles que celle des anabaptistes dans son principe, les mêmes prétentions à l'égalité et à la liberté absolues qui ont causé tous les excès des jacobins de France. La loi agraire, le pillage des riches faisaient déjà partie de leur programme, et sur leurs enseignes aurait déjà pu être inscrit : Guerre aux châteaux, paix aux chaumières! Ces enthousiastes donnèrent d'abord beaucoup à faire aux princes d'Allemagne. Luther ressentit un chagrin violent de leurs excès, et se reprochait souvent d'y avoir, bien qu'innocemment, donné lieu[1]; mais ils furent bientôt réprimés. L'Angleterre ne se délivra pas si vite de ses presbytériens et de ses indépendants, comme on le verra à l'article de cette puissance.

Il faut encore ajouter que les princes et les États protestants profitèrent tous plus ou moins des bras et de l'industrie d'une multitude de proscrits qui émigraient des

[1] Si l'on voulait maudire la réforme à cause des anabaptistes, il faudrait maudire l'établissement du christianisme lui-même pour avoir de tout temps donné lieu à des excès. Témoins les *Circoncellions* du quatrième siècle qui, sous prétexte de rétablir l'égalité parmi les hommes, mettaient en liberté les esclaves sans le consentement de leurs patrons, déclaraient quittes les débiteurs et commettaient mille désordres. Le tout est de savoir si la conduite des anabaptistes et autres anarchistes trouve sa justification dans les principes de la réforme, et nous défions qui que ce soit de l'y trouver. Jamais les réformateurs n'ont affirmé que l'insurrection était le plus saint des devoirs et que les caprices de la multitude étaient la boussole des nations. Tous nos néo-conservateurs, ceux-là surtout qui recréeraient volontiers le monde à l'image de l'alcove de la Belle au bois dormant, sont-ils bien sûrs de n'avoir jamais ni professé, ni exploité, ni toléré ces maximes? De quel droit viennent-ils donc accuser la réformation de troubler leur sommeil?

Digitized by Google

pays catholiques où on les persécutait, ainsi qu'il arriva particulièrement aux protestants de France, à la révocation de l'édit de Nantes; tandis que les catholiques, tranquilles et tolérés sous la domination des protestants[1], ne songèrent jamais à quitter et à appauvrir leur patrie. Ce ne fut pas la seule raison de l'accroissement de la population dans les pays protestants: La suppression du célibat des prêtres, celle des couvents et d'autres causes y contribuèrent puissamment[2].

Remarquons encore que, dans les pays protestants, l'agriculture et l'industrie s'enrichirent de la suppression des fêtes, des pèlerinages, des processions nocturnes, occasions de fainéantise et de désordre dans les pays catholiques, et quantités vraiment négatives qui y diminuent d'autant la somme du travail et des richesses nationales.

1. *Allemagne.*

Avant la réformation, l'Empire d'Allemagne était un agrégat irrégulier d'États que le hasard, la convenance, les événements avaient réunis en une confédération informe, dont la constitution était un vrai chaos. Les forces de ces divers États, sans direction, sans unité, étaient presque nulles comme forces confédérées, et incapables d'agir au dehors. La *Bulle d'or*[3], monument bizarre du

[1] Villers est trop indulgent à l'égard des protestants. Sans doute, le plus souvent ils n'ont usé que de représailles, mais enfin, ils ont opprimé leurs frères de l'Église romaine, et le chrétien ne peut pas rendre le mal pour le mal. Il ne faut pas que la persécution ait les proportions de la Saint-Barthélemy ou de la révocation de l'édit de Nantes, pour être une abomination aux yeux de Dieu.

[2] Voyez ce que dit sur cet objet *Montesquieu*, dans la 117e de ses *Lettres persanes*. « La religion, avance-t-il entre autres, donne aux protestants un avantage infini sur les catholiques. »

(*Note de l'auteur.*)

[3] La *Bulle d'or*, ainsi nommée de son sceau d'or, fut rédigée en 1356, sous l'empereur Charles IV, par les diètes de Nürnberg et

Digitized by Google

quatorzième siècle, fixait, il est vrai, quelques-uns des rapports du chef avec les membres; mais rien n'était moins clair que le droit public de tous ces États indépendants et pourtant unis. Le caractère personnel de l'empereur décidait seul du degré de déférence des autres princes pour lui. Sous le long règne de l'indolent *Frédéric III, dit le Pacifique*, qui dormit sur le trône impérial depuis 1440 jusqu'en 1492, ce trône perdit presque toute sa considération. *Maximilien Ier* eut de la peine à la rétablir. Parmi les électeurs et les autres princes, aucun n'était assez puissant pour se faire respecter au dehors. Tous vivaient chez eux plus en simples gentilshommes et en pères de famille que comme des souverains, et ils n'étaient guère que les plus riches propriétaires de leurs provinces. Il n'y avait nulle apparence que du sein de cette léthargie générale aucune des familles régnantes vînt à s'élever au-dessus des autres. Chaque prince partageait ses États entre des fils souvent assez nombreux, ce qui affaiblissait les dynasties, au lieu de les affermir. Il n'y avait d'indivisibles que les terres auxquelles était attachée la dignité électorale. Il naissait souvent de ces partages, et d'autres causes, des guerres de prince à prince, des troubles et des désordres sans fin. Les cadets mal apanagés, les simples seigneurs se livraient fréquemment à des brigandages qui aujourd'hui seraient punis du dernier supplice, et qui alors étaient de glorieuses prouesses. Rien de plus faible qu'un corps ainsi constitué. On s'assemblait, il est vrai, en diète,

de Metz. Cette bulle, dont l'original est conservé à Francfort-sur-le-Mein, était la loi fondamentale de l'Empire germanique et les empereurs d'Allemagne étaient tenus de l'observer par la capitulation qu'ils juraient à leur couronnement. Elle devait mettre un terme aux luttes sanglantes qui accompagnaient trop souvent l'élection des empereurs, empêcher les interrègnes et rendre la sécurité au pays par la répression du brigandage et des guerres individuelles des seigneurs féodaux.

Digitized by Google

pour délibérer sur les affaires communes; mais Frédéric n'y avait jamais paru pendant plus d'un demi-siècle de règne, et Maximilien, son fils, n'y parut guère que pour demander l'argent qui lui manquait toujours pour l'exécution de ses nombreux projets. Si, pendant les premières années du règne de Frédéric, le Turc, alors l'irréconciliable ennemi de toute la chrétienté, n'était venu planter le croissant en Europe et menacer incessamment l'Empire, le faible lien qui unissait ce corps se serait probablement rompu. La terreur qu'inspiraient Mahomet II et ses féroces soldats fut le premier intérêt commun qui porta les princes de la Germanie à se tendre la main et à se grouper plus étroitement autour du trône impérial.

C'est dans ces circonstances que *Charles*, déjà maître de la florissante Espagne, d'une partie de l'Italie, des États de la maison de Bourgogne et de la maison d'Autriche, vint occuper ce trône. La puissance démesurée de ce nouvel empereur inspira bientôt de l'inquiétude à la plupart des États sur leur existence future, menacée par l'ambition de leur jeune chef. La réformation leur offrit un point de ralliement, des forces nouvelles et la possibilité de former une opposition respectable; ils l'embrassèrent, autant peut-être par ces motifs politiques que par conviction religieuse. Charles-Quint ne l'adopta point, et n'y vit de son côté qu'une circonstance heureuse qui, lui donnant le prétexte et le droit de combattre à main armée la nouvelle opposition, présentait à ses desseins la plus belle occasion de les réaliser. C'est là l'idée principale qui forme comme le plan de l'histoire de son règne. Les princes et les États protestants se liguèrent solennellement à *Smalcalde*, en 1532, sous la direction des deux princes les plus considérables de la ligue : *Jean-le-Constant*, électeur de Saxe, bientôt remplacé par son fils *Jean-Frédéric*, l'un frère et l'autre neveu de ce Frédéric-le-Sage, protecteur

Digitized by Google

de Luther, son premier disciple parmi les souverains, et *Philippe-le-Magnanime*, landgrave de Hesse. Cette ligue resta longtemps vis-à-vis de Charles dans une attitude fière et indépendante. Ce qui retarda la rupture, ce furent les attaques continuelles des Français, des Vénitiens, des Milanais, des papes et des Turcs sous Soliman II, qui ne laissaient pas de repos à l'empereur. Les protestants profitèrent de ses embarras pour lui arracher des concessions, et Charles, qui avait besoin d'eux, fut contraint de souscrire à la plupart de leurs exigences.

Enfin, en 1546, l'année de la mort de Luther, qui avait fait des efforts constants pour prévenir toute catastrophe sanglante, le moment arriva où, débarrassé de ses autres ennemis, Charles-Quint put engager la lutte avec les protestants. Elle fut d'abord heureuse pour lui; les forces et les talents militaires des princes ligués ne répondirent pas à leur courage, et l'éclatante victoire de *Muhlberg*, dès la seconde année de la guerre, où les principaux d'entre eux furent faits prisonniers, semblait devoir y mettre fin. Mais à peine Charles commençait-il à jouir de son triomphe, que *Maurice* de Saxe lui enleva, par un coup aussi impossible à prévoir qu'à parer, les lauriers qu'il venait de cueillir, et presque tous ceux de sa laborieuse carrière. Peu s'en fallut que le prince saxon ne s'emparât, à Inspruck, de la personne même de l'empereur. Celui-ci, par la paix signée à *Passau* en 1552, affermit plus que jamais le corps évangélique, et vit s'évanouir le projet qu'il avait conçu de ranger l'Allemagne sous ses lois. Le roi de France, *Henri II*, qui avait secouru les protestants dans cette guerre et pris publiquement le titre de *protecteur de la liberté germanique et de vengeur des princes captifs* [1], s'empara

[1] L'*électeur de Saxe* et le *duc de Brunswick*, faits prisonniers à la bataille de Muhlberg, et le *Landgrave de Hesse* qui, quelque temps après, fut privé arbitrairement de sa liberté.

Digitized by Google

des évêchés de Metz, Toul et Verdun. Charles-Quint ne perdit pas un instant pour reprendre ces villes. Il échoua devant Metz, et ce fut un de ses derniers revers.

L'Allemagne n'était plus dès lors ce qu'elle avait été avant cette crise. L'ancienne indolence s'était changée en une vigilance active. Les princes ligués avaient essayé leurs forces et pris confiance en eux-mêmes. La confédération générale, qui continua à subsister, se vit composée de deux partis jaloux l'un de l'autre, jouissant chacun d'une existence constitutionnelle, se surveillant réciproquement, se montrant prêts sans cesse à en venir aux mains. Cet antagonisme devint un nouveau principe de vie. Malgré la paix, l'Empire offrait le spectacle de l'Océan après la tempête. L'agitation universelle faisait prévoir un nouvel éclat, et certes ce serait un phénomène inexplicable dans l'histoire, que cet éclat ait été retardé jusqu'en 1618, si le caractère personnel des trois empereurs, successeurs de Charles-Quint, n'aidait à en pénétrer les causes.

Enfin, *Ferdinand II*, en montant sur le trône impérial, trouva déjà allumée cette guerre dévastatrice qui dura pendant tout son règne et la plus grande partie de celui de son successeur. L'Autriche profita de sa rupture ouverte avec le parti protestant, de ses succès fréquents et de la présence de ses armées, pour anéantir dans l'archiduché, la Silésie et la Moravie, les priviléges des dissidents et ceux des États. Elle en fit autant en Bohême et en Hongrie, où non-seulement elle détruisit toute liberté religieuse, mais où elle s'attribua l'hérédité de la couronne, élective jusqu'à cette époque. Le sort de la Bohême fut décidé en 1620, après la sanglante bataille de *Prague*. Celui de la Hongrie, il est vrai, n'a été définitivement arrêté qu'environ soixante ans plus tard, mais n'en fut pas moins une suite immédiate de la guerre de religion et de l'oppression du parti protestant dans ce pays. Après le

Digitized by Google

traité de Westphalie, la puissance autrichienne, amoindrie au dehors, n'eut plus d'autre principe intérieur d'affaiblissement que le morcellement de ses possessions en Souabe, en Belgique et en Italie, qui, par cette dispersion, devenaient trop difficiles à défendre, ce qu'elle a bien senti dans ses guerres subséquentes. La dernière qu'elle a eue avec la France lui a enlevé ces beaux, mais onéreux domaines. Elle en a acquis d'autres en Allemagne et en Pologne, qui sont bien plus conformes à ses intérêts. L'Autriche ne peut plus rien contre la liberté de l'Europe, parce que des rivaux trop puissants la contiennent de toutes parts; mais elle tiendra toujours un rang honorable parmi les premières puissances, si elle sait user sagement des leçons qu'elle a reçues de la réformation.

Pendant cette longue et cruelle discorde civile des nations de la Germanie, le lien qui subsistait entre elles ne se rompit jamais. Les uns voulaient que tout fût catholique, les autres voulaient rester protestants, mais tous, à cela près, demandaient à rester unis entre eux et à leur chef. Que l'Empire se fût divisé en deux empires, ces deux faibles confédérations seraient devenues la proie du plus fort ou de quelque étranger, tandis que l'expérience a démontré que l'existence d'un corps évangélique et son organisation définitive est devenue une institution salutaire pour l'Empire en général, et a été longtemps une garantie de sa constitution, que les deux partis avaient un intérêt égal à surveiller et à maintenir. Quoi qu'il en soit, tout était désordre et désorganisation dans cette vaste contrée avant la réformation ; tout y est devenu ordre et organisation après elle et par son influence.

L'Allemagne protestante subsista d'abord, par sa force fédérative, avec assez d'égalité dans ses principaux membres. Comme tous ses États, à l'exception de la Prusse, ne se sont pas élevés depuis de manière à influer sensiblement

Digitized by Google

sur la situation politique des États de l'Europe, on les passera ici sous silence. Qu'une suite de troubles religieux ait porté la maison de Brunswick sur le trône de la Grande-Bretagne, c'est une circonstance intéressante sous plus d'un rapport; mais en somme, elle concerne plus une maison particulière qu'un État. Le roi d'Angleterre étant membre de l'Empire, a eu plus de facilité quelquefois à en émouvoir la masse selon ses intérêts; il a pu tirer du Hanovre quelques régiments. Mais que l'on calcule aussi ce que la défense de ce pays et l'attachement des rois de la maison de Brunswick pour leurs États allemands ont coûté à l'Angleterre, tant en argent qu'en humiliations par la Prusse et la France, et l'on conviendra que la Grande-Bretagne a autant perdu que gagné par son changement de dynastie. La véritable force de l'Angleterre est dans ses richesses, et ses richesses procèdent de ses flottes. Nous verrons plus loin quelle a été l'influence de la réformation sur le premier développement de cette marine.

Une circonstance plus importante pour le mode d'existence de l'Allemagne a été l'établissement de la *monarchie prussienne*, dont les fondements ont été posés par la réformation. Au commencement du seizième siècle, la Prusse était un pays ecclésiastique gouverné par le Grand-Maître de l'Ordre Teutonique, *Albert de Brandebourg*, qui, après avoir embrassé la réforme en 1525, sécularisa la Prusse, et en fit, à son profit, un duché héréditaire sous la suzeraineté des rois de Pologne. Il se maria, eut des enfants, et *Anne*, le dernier rejeton de cette branche, épousa le prince héréditaire, puis électeur de Brandebourg, *Jean-Sigismond*. La Prusse cessa d'être un fief de la Pologne, en 1657, par le traité de *Wehlau*, et définitivement par celui d'*Oliva* trois ans après. En 1701, elle fut érigée en royaume, et s'est élevée depuis au rang des premières puissances de l'Europe. Il est vrai que, dans la sécularisation du duché

Digitized by Google

de Prusse, on ne pouvait soupçonner la grandeur future des monarques prussiens; mais il est vrai aussi que, sans cet événement, il n'y aurait pas de monarchie prussienne.

Cette puissance, en se développant, a conservé la manière d'être ci-dessus que nous avons attribuée en général à tous les États protestants; un esprit public très-prononcé, un patriotisme fervent, un attachement réciproque entre le prince et les sujets, un esprit de liberté et de républicanisme qui s'étend du trône au peuple. Qu'on y ajoute qu'une bonne partie des anciennes possessions du clergé est encore unie aux domaines de la couronne, et une autre employée en fondations utiles au pays, et l'on s'expliquera d'où procédait cette force intérieure que, malgré son sol ingrat, la Prusse a manifestée en diverses circonstances, et qui, pendant la guerre de sept ans, a si bien secondé le génie de son roi. Il n'est pas douteux que sa qualité de protestant n'ait valu à ce prince quelques succès, comme aussi quelques ennemis de moins. Le nombre de ceux qui suivaient en secret la réforme était grand en Silésie, en Bohême et autres pays autrichiens. Quand se montraient les bannières tolérantes de la Prusse, toutes les sectes devaient leur être plus favorables qu'aux drapeaux catholiques de l'intolérante Autriche.

Remarquons encore que les traités d'Augsbourg et de Munster, tout en consolidant le corps des États évangéliques, laissèrent les catholiques en possession d'une certaine prépondérance dans le collége électoral et le reste des affaires communes [1] : Aucune tête protestante n'a encore porté la couronne impériale. Depuis que l'intérêt religieux a été remplacé par l'intérêt politique, on aurait

[1] Ne fût-ce que par la clause (très-juste d'ailleurs) qui établit qu'un prince ecclésiastique changeant de confession, loin de pouvoir séculariser ses États, en est déclaré déchu.

(*Note de l'auteur.*)

Digitized by Google

pu appeler plus convenablement le corps évangélique le *parti prussien*, et le reste le *parti autrichien*, bien que plus d'un prince catholique ait trouvé avantageux de s'allier avec la Prusse, et plus d'un prince protestant avec l'Autriche.

C'est à l'époque des guerres de la réformation, et des longs intervalles de paix qui les ont suivies, que l'on peut rapporter encore l'usage de quelques princes allemands de vendre leurs troupes à des puissances étrangères. Ces troupes levées pour le besoin présent, aguerries, accoutumées à la vie des camps, au brigandage, aux excès, devenaient en temps de paix étrangement onéreuses à leur maître et au pays. On était trop heureux de s'en délivrer avec profit. Philippe II attaquait la Hollande avec des soldats allemands, et c'était avec des Allemands que la Hollande se défendait. Cette coutume, comme on sait, s'est maintenue pendant longtemps au grand scandale de l'humanité [1].

2. *Danemark.*

Marguerite, surnommée avant Catherine II la Sémiramis du Nord, reine de Danemark et de Norwége, s'était fait élire reine de Suède par les États en 1387. Ses successeurs prétendirent faire valoir cette élection comme un titre héréditaire, et de là des guerres acharnées entre les monarques danois et l'aristocratie suédoise. Les premiers y perdirent le trône de Suède, et y gagnèrent de n'avoir plus cette occasion de consumer leurs forces au dehors. Le clergé et la haute noblesse de leurs propres États les occupaient assez chez eux. Ils adoptèrent, avec leurs peuples, la réformation en 1527; mais elle n'y fut conso-

[1] C'est vrai, convenons toutefois que ce trafic a duré plus longtemps en Suisse qu'en Allemagne, et qu'il est un plagiat des Condottieri d'Italie. La réformation n'a rien à voir dans cette triste affaire.

Digitized by Google

lidée que douze ans plus tard par le sage *Christiern III*, qui fut obligé de partager les dépouilles du clergé avec les grands de son royaume, et de n'en garder que la plus faible moitié. Les menses des prélatures furent seules adjugées à la couronne et la dignité royale resta élective. Il fallut le règne guerrier de l'entreprenant *Christiern IV*, il fallut surtout l'ascendant que commença à prendre l'ordre des bourgeois, pour abaisser la noblesse et permettre, en 1660, à *Frédéric III* de rendre le royaume héréditaire et son autorité illimitée. La seule loi fondamentale qui restât intacte fut celle qui établit le luthéranisme comme religion de l'État [1]. Pendant la guerre de trente ans, le roi de Danemark fut un instant l'Agamemnon de l'armée protestante; c'est le premier essor que ce gouvernement ait pris vers le sud dans les affaires générales de l'Europe.

3. *Suède.*

La réformation trouva en Suède, comme en Danemark, une couronne élective et une aristocratie puissante. Mais son roi, *Gustave Wasa,* était un conquérant; il venait de s'élever sur le trône par une révolution, de délivrer sa patrie du joug danois et de tirer un meilleur parti de la réformation que son voisin Christiern. Il s'appropria, en 1527, la plus grande part des possessions du clergé, employa ses nouvelles richesses à l'affermissement de l'autorité royale, et se fit constitutionnellement décerner l'hérédité.

Cette puissance, que la nature a fait plus faible qu'aucune des grandes puissances européennes, s'éleva cepen-

[1] M. le baron de Spittler, ancien professeur de Gœttingue et ministre du roi de Würtemberg, a donné de cette révolution une très-bonne histoire, traduite en français, sous les yeux de l'auteur, par M. d'Artaud, et qui a été imprimée à Metz chez Collignon, en 1805, 1 vol. in-12. (*Note de l'auteur.*)

Digitized by Google

dant bientôt par le génie de ses rois et de ses ministres, autant que par les bienfaits de la réformation, à une sorte de suprématie en Europe. Ses armées sauvèrent le protestantisme, et battirent presque en toute rencontre les armées impériales. Elle eut la gloire de présider à Osnabruck au congrès européen de Westphalie, comme la France y présida à Munster. Les autres avantages qu'elle retira de ses victoires furent médiocres. On lui paya une somme d'argent pour l'engager à retirer ses troupes de l'Allemagne, et on lui céda une partie de la Poméranie, avec quelques autres districts du nord de l'Empire. Par cette cession, les rois de Suède sont devenus membres du corps germanique, comme le roi de Danemark par le Holstein, et celui d'Angleterre par le Hanovre. Depuis lors, la Suède épuisée déclina constamment. La reine *Christine*, dont le seul mérite est d'avoir protégé les savants, et, particulièrement, d'avoir honoré Descartes, contribua beaucoup à la décadence de la Suède. *Charles XII* acheva de la ruiner. Une reine galante et faible, un roi despote et conquérant neutralisèrent les avantages que la réformation avait procurés à ce pays. Si *Gustave-Adolphe* et *Oxenstiern* avaient toujours eu de dignes successeurs, les czars n'eussent probablement pas bâti leur ville impériale sur la Néwa; ils n'eussent pas atteint les bords de la Baltique, et l'Europe ne serait pas ce qu'elle est aujourd'hui. Mais la Suède ne brilla qu'un instant, et, comme ces météores qui donnent à ses longues nuits un éclat passager, elle disparut bientôt de l'horizon politique.

4. *Suisse.*

La Suisse a eu son réformateur dans la personne de *Zwingli*, prêtre comme Luther, comme lui exaspéré par le scandale des colporteurs d'indulgences. Républicains, amis ardents de la liberté, il semble que les Suisses eussent

Digitized by Google

dû tous voler au devant de la réforme. Sept cantons restèrent pourtant catholiques, et ce qu'il y a de remarquable, c'est que les cantons les plus décidément républicains furent de ce nombre. Ce phénomène n'est pas facile à expliquer pour qui ne connaît pas les localités. Il a déjà été dit que le catholicisme n'est ni ne peut être le même partout, modifié qu'il est dans les divers lieux par l'esprit et le caractère particulier de chacun. Le catholicisme des petits cantons de Schwitz, d'Uri et d'Unterwald, précisément parce qu'il s'était établi au milieu de ces montagnards, républicains par instinct, avait pris des formes qui convenaient à leur caractère, et s'était ployé à leurs mœurs. Les objets extérieurs influent d'ailleurs puissamment sur l'imagination ardente des habitants des montagnes : l'oisiveté de la vie pastorale leur fait un besoin des spectacles et des fêtes religieuses. Un culte qui est revêtu de beaucoup de cérémonies doit donc leur plaire préférablement à un culte simple et sévère. C'était ici qu'avaient habité les fondateurs de la liberté helvétique, et la mémoire de tous les événements, de tous les grands hommes de cette époque, s'y était identifiée avec le culte catholique. Ce n'était pas des obélisques, c'étaient des chapelles qui marquaient sur leur sol les champs de bataille, les exploits de leurs ancêtres. Qui a voyagé en Suisse, et n'a pas été voir la chapelle de Guillaume Tell? C'était une idolâtrie, un fanatisme national qu'excitait dans les petits cantons ce mélange du culte de la liberté avec celui de la religion. Tel est encore aujourd'hui leur catholicisme : ils n'en soupçonnent pas d'autre. A peine les abus de l'Église s'étaient-ils fait sentir chez eux. Les papes n'exigeaient guère de tributs de ces pauvres montagnards, et leurs prêtres, étant les seuls hommes un peu instruits de leurs hameaux et de leurs bourgades sauvages, avaient pris et ont conservé jusqu'aujourd'hui un très-grand ascendant sur les déli-

Digitized by Google

bérations de leurs assemblées et sur toutes leurs affaires. Qu'on ajoute à cela que les lumières avaient moins pénétré chez eux que chez leurs riches alliés de la plaine, auxquels ils avaient jadis fait don de la liberté, et on comprendra qu'ils devaient être peu disposés à accepter un changement de religion. D'autres motifs maintinrent Lucerne, Fribourg et Soleure dans la foi catholique. Il s'ensuivit des chocs sanglants et une guerre civile religieuse, plusieurs fois suspendue, mais prolongée par intervalles jusqu'au dix-huitième siècle entre les membres de cette moderne Achaïe, et il en est resté un germe de division qui n'est pas encore détruit.

L'Espagne, le pape et l'Autriche soutinrent efficacement le parti catholique. La France et l'Angleterre assistèrent tour à tour les cantons protestants. De là les sympathies et les antipathies des divers membres de la Confédération helvétique pour les unes ou les autres de ces puissances. Les derniers événements ont encore montré un exemple et de l'animosité des petits cantons contre les Français, anciens protecteurs des cantons réformés, et du dévouement des Bernois à ces mêmes Français[1].

Depuis la réformation, la Suisse, occupée et affaiblie par ses discordes civiles, perdit de son influence sur les affaires de l'Europe; mais ses cantons protestants furent au nombre des contrées à qui la révocation de l'édit de Nantes procura les plus grands avantages. Les réfugiés y portèrent en foule leur industrie et leur argent.

On sait aussi à quel haut point ces cantons, favorisés par une longue paix et protégés par leur neutralité, ont vu

[1] Villers veut parler de la tentative des petits cantons, sous l'héroïque *Aloïse de Reding*, de s'opposer, d'abord à l'établissement, puis au maintien de la République helvétique une et indivisible, sortie tout armée de la tête du Directoire français. Napoléon intervint et rendit aux Suisses la République fédérative, par l'acte de médiation du 19 février 1803.

Digitized by Google

fleurir dans leur sein les sciences, l'industrie et les bonnes mœurs.

5. *Genève.*

Tandis que, dans cette faible ébauche, j'ai négligé de consacrer à des États, même considérables, tels que la Bavière, des articles spéciaux, on s'étonnera sans doute que je m'arrête à une simple ville, à une cité de quelques milliers d'habitants. Mais ce point, imperceptible sur la carte physique de l'Europe, est d'une très-grande importance sur celle de l'Europe morale. C'est là que deux Français proscrits, *Calvin* et *Théodore de Bèze*, établirent un nouveau et puissant foyer de réforme religieuse[1]. Son premier fruit fut la liberté définitive de Genève, qui, avant l'arrivée de Calvin, avait déjà chassé son prince-évêque, et se gouverna depuis elle-même pendant près de trois siècles. Elle trouva assez de ressources dans l'énergie de ses habitants, et assez de forces dans les bienfaits de la réformation, pour soutenir de longues guerres et se défendre à main armée contre les princes de la maison de Savoie, ses dangereux voisins, qui ont longtemps prétendu l'asservir, et n'ont reconnu définitivement son indépendance que vers le milieu du dernier siècle. L'influence de cette petite démocratie, née de la réformation, remplie de lumières, de patriotisme et d'activité, son influence, dis-je, sur quelques grands États, particulièrement sur la France, l'Angleterre et la Russie, est incalculable. Genève était le berceau de la religion professée par Henri IV, et que l'ambition de la maison de Guise, l'astuce de Médicis, l'intérêt et les menées de Rome et de l'Espagne, empêchèrent d'occuper le trône de France. C'est à Genève qu'allèrent s'enivrer de républicanisme et d'indépendance tous ces exilés, ces

[1] Voy. *Établissement de la réforme religieuse et constitution du calvinisme à Genève*, au second volume des *Notices et Mémoires historiques* de M. Mignet.

Digitized by Google

proscrits anglais, qu'éloignait de leur île l'intolérance de la première Marie, femme de Philippe II. C'est de ce foyer que partirent les presbytériens et les indépendants, qui agitèrent si longtemps la Grande-Bretagne, et qui dressèrent l'échafaud de l'infortuné Charles Ier. On trouve dans les œuvres du docteur Swift un sermon qu'il a prononcé à un anniversaire de la mort de ce roi martyr, car c'est ainsi que les Anglais l'ont nommé depuis, et où il explique en homme bien instruit toute cette filiation[1].

Enfin, on sait assez que de Genève sont sortis une foule d'hommes de génie qui, comme écrivains, comme gens en place, ont influé de la manière la plus décisive sur les différents États de l'Europe, sur leur situation politique et morale, sur l'opinion et les lumières. Nommer *Le Fort*, l'ami et le conseil de Pierre Ier, c'est rappeler tout ce qu'un de ses citoyens a fait pour la civilisation et pour la prospérité d'un vaste Empire. *Voltaire* lui-même, dont il a été si vrai de dire que son génie était une puissance en Europe, s'est applaudi d'aller s'appuyer du voisinage de Genève, et c'est de ce coin du monde que, nouveau Calvin, il a étendu de toutes parts son influence. Remarquons toutefois que Calvin avait voulu rendre à la religion de l'Évangile sa pureté première, et que Voltaire a sapé les fondements de toutes les religions. Est-il besoin de nommer ici cet autre homme extraordinaire dont les écrits, pleins de verve religieuse, ont contrebalancé peut-être, dans

[1] Ceci, loin d'infirmer ce que nous avons dit, dans une note antérieure, de l'action funeste des jésuites sur les affaires de l'Europe, tend à confirmer, au contraire, le rôle que nous leur avons attribué; car n'est-ce pas le fanatisme de ces réformateurs à outrance qui a conduit les presbytériens anglais à Genève, et ne sont-ce pas les jésuites qui partout ont poussé les peuples à bout? Mais, comme le renard de la fable, les bons pères font le mal, et d'autres sont roués de coups. Cette remarque ne justifie ni les presbytériens ni les indépendants.

Digitized by Google

l'esprit du siècle, l'effet produit par son trop spirituel contemporain. Cet illustre citoyen de Genève, qui appartient à toute l'humanité, et qui, poursuivi par les prêtres, n'a jamais confondu leur cause avec celle de Dieu, *J. J. Rousseau* enfin, l'un des plus grands écrivains de la langue française, a plaidé éloquemment la cause du ciel, de la vertu, du bon et de l'honnête, au milieu d'un siècle froid, égoïste et railleur, a été le législateur de nos mères, le guide de nos instituteurs, le bienfaiteur de nos enfants, a parlé aux hommes en inspiré de leurs droits et de leurs devoirs, et n'eût pas été tout ce qu'il a été, s'il n'était né tout ensemble Genevois et réformé. Ajoutons aux grands hommes que Genève a produits ou formés les nombreux voyageurs qui se sont éclairés en passant à ce foyer de lumière, et l'on conviendra que cette petite République a eu plus de part à la culture morale et politique de l'Europe que plusieurs grandes monarchies.

Ceci est une nouvelle preuve de l'avantage immense pour l'humanité des petits États. Cette preuve est palpable en Allemagne, où l'on rencontre des villes libres et des principautés d'une médiocre étendue, qui toutes ont leur vie active, propre, indépendante. Chaque petit État se pique de faire fleurir dans sa capitale l'industrie, les arts et les sciences. Les Universités, les écoles se multiplient, et l'instruction en devient plus générale. La vérité comprimée dans un lieu n'a qu'à faire un pas pour trouver un asile assuré en passant la frontière. Enfin, le moindre État de ce système confédéré se sent quelque chose par lui-même, et dès lors il devient en effet quelque chose. La ville de médiocre étendue n'est pas paralysée par l'idée qu'elle n'est rien; qu'à cent ou deux cents lieues d'elle se trouve une autre ville plus grande qui absorbe ses labeurs et toute la gloire de l'Empire, hors de laquelle il n'est qu'ilotisme politique, moral et littéraire pour une immense con-

Digitized by Google

trée[1]. Si Athènes, Corinthe, Pise, Lacédémone, Mytilène, Smyrne n'eussent pas joui de cette individualité, et qu'une ville-reine eût attiré à elle tout l'éclat de la Grèce, y aurait-on vu briller de toutes parts tant de grands hommes et tant de grandes vertus? Si, au quinzième et au seizième siècle, le génie n'eût pas été soutenu par des encouragements immédiats à Ferrare, à Mantoue, à Venise, à Florence, à Guastalla, à Sienne comme à Rome et à Naples; s'il n'y avait eu dans toute l'Italie qu'un centre unique, cette terre serait-elle devenue pour les arts la plus classique des temps modernes [2]?

6. *Hollande.*

Une autre création de la réforme, plus immédiatement importante à la politique de l'Europe, fut la *République des Provinces-Unies.* Ce nouvel État faisait partie des possessions de la maison d'Autriche, et était resté à la branche espagnole, c'est-à-dire à Philippe II, après l'abdication de Charles-Quint. Là régnait ce même fonds sérieux d'esprit national, de liberté et de droiture que dans la Saxe; c'était les mêmes mœurs, presque le même langage et la même origine. Avant leur indépendance, les Pays-Bas faisaient partie de l'Empire et du cercle de Bourgogne. La réforma-

[1] Montesquieu, traitant de la population de l'Europe au moyen âge et de nos jours, s'explique ainsi : « Dans l'état ou était l'Europe, on n'aurait pas cru qu'elle pût se rétablir, surtout lorsque, sous Charlemagne, elle ne forma plus qu'un vaste Empire; mais... elle se partagea en une infinité de petites souverainetés, et comme un seigneur résidait dans son village ou dans sa ville,... chacun s'attacha avec une attention singulière à faire fleurir son petit pays. » *Esprit des Lois*, liv. 23, chap. 24. (*Note de l'auteur.*)

[2] Non, mais qu'est-ce que tout cela en comparaison du concours gigantesque des petits-pâtés dans les plaines de Babylone ou ailleurs, qu'on nous promet à l'avénement du grand empire de la fraternité universelle?

Digitized by Google

tion y avait fait des progrès rapides. Son mortel ennemi, Philippe II, voulut l'étouffer dans ses vastes États, et il opposa sans ménagement la force à l'opinion. Mais l'opinion est une lime sourde qui use le fer qui se frotte contre elle. L'inquisition, destinée à conserver la Hollande au roi d'Espagne et à la foi catholique, ne fit que hâter sa révolte contre l'une et contre l'autre. Après quinze années de troubles, de résistance et de supplices, les Bataves exaspérés se déclarèrent affranchis du joug de Philippe[1].

L'idée de former une République tout à fait indépendante ne semble pas avoir été leur première pensée; ils ne voulaient que sauver leurs franchises et leurs priviléges. Les provinces confédérées offrirent à plusieurs princes voisins, sous la clause de leurs anciennes capitulations, le patronage de leur pays. Le duc d'Alençon, frère de Henri III, quitta ce poste par incapacité et par défaut de conduite. La reine Élisabeth le refusa par une politique qui prévoyait le lendemain. Enfin, ne sachant à qui se donner, les Bâtaves s'avisèrent de rester maîtres chez eux. Chaque province se constitua en République, et entra avec les autres dans les liens d'une confédération. Le corps qui en résulta était d'une forme compliquée et bizarre; mais l'esprit était bon et eut ses bons effets. De grands hommes, animés de cet esprit, portèrent la République au point de grandeur et de prospérité où l'on sait qu'elle s'est élevée. Ayant à lutter contre l'Espagne, qui était alors la première puissance maritime et qui venait l'attaquer avec ses flottes,

[1] Quelques conseillers de ce prince l'engageaient à des mesures plus douces envers les Bataves. Peut-être les eût-il adoptées, sans les conseils opposés et violents du pape *Pie V*, qui le porta même à charger de l'expédition l'exécrable duc d'Albe. C'est Clément XI qui, en le canonisant, loue Pie V de ce grand zèle pour le maintien de la foi. La bulle de canonisation est du 22 mai 1712.

(*Note de l'auteur.*)

Digitized by Google

il fallut bien que le nouvel État devînt maritime pour tenir tête à son ennemi et pour trouver des ressources dans le commerce. Les flottes hollandaises furent bientôt au rang des premières de l'Europe; le génie du patriotisme et de la liberté fit sur mer les mêmes prodiges qu'en Belgique, et c'est à la réformation que la Hollande doit ainsi médiatement cette source de sa puissance et de sa prospérité. Revenons à ce qui se passa dans l'intérieur.

L'enthousiasme religieux qui avait été le principe de la révolution, continua à se manifester, exerça une puissante influence sur l'État, et donna naissance à une multitude de sectes fanatiques et redoutables? Il n'en était pas ici comme des États d'Allemagne où prince et sujets étaient devenus protestants, et où l'ancienne police avait pu être maintenue à côté de la nouvelle religion. Ici chacun se croyait tout permis, et les théologiens jouaient un rôle très-important. Voilà pourquoi dans aucun pays la bigoterie du protestantisme ne fut portée plus loin qu'en Hollande, voilà pourquoi des controverses religieuses y amenèrent des orages politiques et des révolutions dans le gouvernement. L'histoire de cette République en offre assez d'exemples. On sait combien les princes Stathouders profitèrent des dissensions qui s'élevèrent entre la secte des Arminiens et celle des Gomaristes[1], pour étendre leur autorité et abaisser celle des États. L'animosité de Maurice d'Orange alla jusqu'à profiter de son triomphe pour faire tomber sur un échafaud la tête vénérable de Barneveld, vieux patriote qui avait rendu les services les plus signalés

[1] C'est-à-dire les partisans d'*Arminius*, professeur de théologie à Leyde, contraire à la prédestination absolue enseignée par les calvinistes, et ceux de *Gomarus*, favorable à ce dogme. Les disputes qui résultèrent de leur dissentiment, ayant menacé de dégénérer en guerre civile, il fut tenu, en 1618 et en 1619, un synode à *Dordrecht*, où la doctrine d'Arminius fut condamnée.

Digitized by Google

à son pays et qui soutenait le parti des États. Ces troubles forment comme le canevas de toute l'histoire intérieure de la République, depuis qu'elle eut une existence assurée. Les opinions religieuses leur ont donné naissance. Il est vrai qu'ensuite ces troubles ont été entretenus, et par les vices de la constitution, et par des causes dont le développement n'appartient point à notre sujet.

7. *Angleterre.*

De toutes les passions de *Henri VIII*, roi d'Angleterre, celle qu'il eut pour saint Thomas d'Aquin était la plus forte. Sa vénération pour ce vigoureux athlète de l'orthodoxie romaine allait si loin que, Luther ayant contredit saint Thomas, Henri se crut obligé d'entrer en lice et de défendre son maître. Il écrivit donc l'*Assertion des sept sacrements* contre Luther qui n'en voulait plus que deux. Celui-ci traita son nouvel adversaire d'égal à égal et se moqua de lui. Le roi-docteur en conçut un violent dépit. Le pape qui riait du livre peut-être autant que Luther, consola l'auteur, en lui donnant le titre de *Défenseur de la foi*. Six ans n'étaient pas écoulés que Henri, infidèle au pape, se sépara du Saint-Siége, tout en gardant le titre de Défenseur de la foi, que ses hérétiques successeurs portent encore. Ce premier pas a été le principe d'une série de révolutions et de maux qui ont à peine cessé de déchirer les trois royaumes, car les dernières révoltes d'Irlande en sont encore une conséquence. Dans aucun pays la réformation n'a produit des effets aussi exagérés et aussi contradictoires. La situation isolée de la Grande-Bretagne y contribua autant que le caractère mélancolique et indomptable de ses habitants. Les nations voisines ne peuvent apporter de secours efficaces à aucun parti, et l'activité intérieure ne peut guère se porter au dehors. Quand un incendie se manifeste dans un tel édifice, la flamme ne s'éteint que

Digitized by Google

quand elle n'a plus d'aliment. D'autres causes encore ont concouru à ces discordes si vives et si longues dans l'Église anglicane, et il est nécessaire de les indiquer.

Premièrement, Henri VIII n'avait pas entendu se faire protestant; il n'avait voulu qu'épouser Anne de Boleyn; mais comme pour en venir là il fallait le consentement du pape au divorce de Henri avec sa première femme, proche parente de l'empereur Charles-Quint, le saint-père, qui en d'autres circonstances eût été sans doute plus complaisant, décida pour celui des deux princes qui lui semblait le plus à redouter et refusa son assentiment au divorce. Henri, furieux contre un pape qui osait traverser ses amours, se déclare chef de l'Église d'Angleterre et défend toute communication avec Rome qui l'excommunie par représailles. Mais il haïssait Luther autant que le pape, et il était aussi dangereux, sous son règne, de passer pour protestant que pour catholique. Il donna à l'Église une constitution épiscopale, dans laquelle, aux moines près dont il avait confisqué les biens, se retrouvait presque en entier l'ancien édifice de la hiérarchie, et où lui-même jouait le rôle de souverain pontife. C'était faire trop ou trop peu. Les temps de crise universelle n'admettent pas de demi-mesures. La réforme d'Allemagne avait trouvé beaucoup de partisans en Angleterre, et quantité d'esprits lui étaient dévoués. Le plus grand nombre était mécontent de voir son attente trompée et mettait peu de différence entre les catholiques et les épiscopaux. Le signal de la rébellion contre Rome était donné et il était facile de prévoir qu'on ne s'arrêterait pas à moitié chemin. Les protestants décidés devinrent, aussi bien que les catholiques, ennemis jurés des épiscopaux et du gouvernement qui les soutenait. Ce fut une première cause de troubles, et une seconde ne tarda pas à se manifester.

Loin de persévérer dans la demi-réformation de

Digitized by Google

Henri VIII, les règnes suivants ne virent que rétractations, que passages subits et violents du protestantisme au papisme, et du papisme à l'épiscopat. Après qu'*Édouard VI* eut fait un pas pour se rapprocher de la réformation, la catholique *Marie*, fille de la princesse répudiée par Henri VIII et épouse de Philippe II, renverse tout ce qui avait été fait par Henri VIII et Édouard VI : protestants et épiscopaux sont destitués, chassés, persécutés, massacrés inhumainement. Quatre évêques, parmi lesquels le vertueux *Cranmer*, archevêque de Cantorbéry, sont brûlés vifs. Toutes les places sont données aux plus intolérants catholiques. L'animosité des divers partis est portée au comble. Cinq ans de règne, depuis 1553 jusqu'en 1558, suffisent à Marie et à ses théologiens pour répandre sur la malheureuse Angleterre le venin des guerres civiles et des haines les plus implacables. Les protestants, persécutés par elle, fuient en Allemagne, en Suisse et à Genève, d'où ils rapportèrent les idées républicaines des anabaptistes et des calvinistes qui, plus tard, portèrent des fruits amers dans des cœurs aigris par l'exil.

Si *Henri VIII* eût prudemment adopté la réforme de Luther, si ses successeurs y eussent persisté, l'île serait probablement restée aussi calme que l'ont été par la suite le Danemark et la Suède. *Élisabeth* succéda à Marie, et rétablit la réforme, en conservant l'épiscopat. Le nouveau système ecclésiastique fut rédigé au concile national de Londres en 1563 et appelé l'*Acte d'uniformité*. On voulait, par son moyen, ramener tous les partis à l'union. Il était trop tard, les cœurs étaient ulcérés et les têtes montées. La séparation des non-conformistes, puritains et presbytériens, de l'Église épiscopale, en devint plus décidée et plus tranchée. Pour achever la confusion, les Irlandais étaient restés catholiques. C'est là que Philippe d'Espagne, irrité contre Élisabeth, qui avait refusé sa main, et qui

Digitized by Google

soutenait ses sujets rebelles aux Pays-Bas, fait jouer les intrigues, sème l'or, excite à la révolte. Autant en fait Rome, la France, et *Marie Stuart*, reine d'Écosse, qui périt ensuite sous la hache du bourreau de sa rivale [1].

La guerre longue et implacable qui s'alluma dès lors entre l'Angleterre et l'Espagne, porta la première à abaisser la seconde. C'est de cette funeste rivalité que date la marine anglaise. Depuis la découverte de l'Amérique, l'Espagne régnait sur les mers qu'elle couvrait de ses vaisseaux. Élisabeth construisit des flottes, forma des marins, et se mit en mesure de tenir tête sur cet élément à Philippe II. Celui-ci, qui se croyait roi d'Angleterre, parce que le pape lui en avait conféré la couronne, et que l'excommuniée Élisabeth ne pouvait plus la posséder, prépara, pour conquérir son royaume, une flotte à qui depuis le sobriquet d'*invincible* est resté, et qui fut détruite par les Anglais et les vents. Ainsi débuta glorieusement la marine anglaise, et c'est avec raison qu'on attribue sa fondation, comme celle de la marine hollandaise, aux événements amenés par la réformation, d'autant que les dépouilles du clergé secondèrent l'un et l'autre gouvernement dans cette coûteuse entreprise.

A l'immortelle Élisabeth succède *Jacques Ier*, roi d'Écosse,

[1] On a voulu faire passer *Marie Stuart* pour une victime de la jalousie féminine de la reine Élisabeth; on a été jusqu'à affirmer que la reine d'Écosse n'avait jamais conspiré contre sa rivale et que, pour la perdre, cette dernière lui avait fait faire son procès sur des pièces supposées. A ce propos, M. *Capefigue* assure qu'il reste dans les *archives de Simancas* des documents trop décisifs et trop importants pour qu'il soit possible de nier encore la participation de Marie aux grands projets de Philippe II contre la couronne protestante d'Angleterre. *Histoire de la réforme, de la ligue et de Henri IV*, t. v, p. 76 et 77. Cet aveu d'un auteur essentiellement catholique n'absout pas Élisabeth, mais il prouve que Marie n'a pas été sacrifiée à un simple caprice de femme.

Digitized by Google

ennemi des presbytériens qui dominaient dans ce royaume, et qu'il soulève contre lui, pour vouloir les soumettre à l'Église épiscopale. Son règne n'est qu'un tissu de fausses mesures qui mécontentent tous les partis. Il marie son fils à une princesse catholique de la maison de France, après avoir blessé la nation par un projet de mariage entre ce même fils et une princesse espagnole. Ses fautes préparent tous les malheurs du règne de *Charles Ier*. Quand celui-ci parvint au trône, tout ce qui était disponible des biens du clergé avait été dévoré par les favoris et les ennemis du trône, ou employé à séduire, à enchaîner les esprits et à combattre l'Espagne. Le malheureux Charles se trouvait sans ressources et contraint de demander sans cesse des impôts à une chambre basse presbytérienne, qui n'en accordait pas, ou qui, pour en voter, prescrivait des conditions intolérables.

De là la nécessité pour lui de se procurer des ressources par des voies illégales. Favorable aux catholiques, comme son père, par conséquent plus ami des épiscopaux que des presbytériens, il tente de consommer en Écosse l'œuvre de Jacques Ier, en y affermissant l'épiscopat. Par cette démarche, il pousse les habitants de ce royaume à une rébellion ouverte, et il fait la guerre à ses sujets d'Écosse avec une armée d'Anglais qui lui était presque aussi peu dévouée, laissant derrière lui un parlement autant à craindre que la convention écossaise. De cette fermentation religieuse et politique naît la secte puissante des *indépendants*, qui s'emparent des communes, chassent les lords de la chambre haute, et commencent par forcer le malheureux Charles à livrer aux bourreaux son fidèle ministre *Stafford*. Le nouveau parlement se déclare affranchi de la prorogation royale; destitue, persécute les épiscopaux; distribue les places civiles, militaires, ecclésiastiques aux têtes les plus ardentes, à des hommes sans

Digitized by Google

frein, sans pudeur, et souvent de la dernière classe du peuple; excite en même temps sous main les rebelles d'Irlande, refuse au roi tous moyens de les réduire, et quand enfin, épuisant ses dernières ressources, Charles a rassemblé une armée pour les combattre, les indépendants ont l'adresse de soulever cette armée elle-même contre le malheureux monarque, lequel, abandonné de ses troupes, se jette entre les bras des Écossais, qui le livrent aux Anglais. Les royalistes se soulèvent en vain, *Cromwell* les soumet et règne plus despotiquement que nul monarque ne l'eût osé. Il épure le parlement, et comme il ne se comportait pas encore à son gré, il le dissout et le renvoie. La tête couronnée tombe sur un échafaud. Les haines, contenues par les soldats du protecteur, éclatent sous l'anarchie qui succède à sa mort. Les opinions politiques les plus désordonnées se marient aux opinions religieuses les plus extravagantes. Les massacres, les supplices, la guerre civile désolent les trois royaumes. A force d'avoir abusé de tous les principes religieux, et de les avoir portés à l'excès, on les a indistinctement discrédités : l'athéisme, le libertinage, le mépris des lois divines et humaines les remplacent. Dans cet état de choses, *Charles II* monte sur le trône, favorise de nouveau le catholicisme en secret, et l'épiscopat ouvertement; épouse une princesse catholique qui attire une foule d'étrangers de cette secte dans le royaume, et fait la guerre à la Hollande protestante, ancienne alliée de l'Angleterre.

A chacun de ces changements si subits et si multipliés, et qui furent la source principale des maux de l'Angleterre, ceux qui avaient tenu au parti opprimé se réfugiaient en foule au delà des mers : les protestants, ainsi qu'il a été dit, en Allemagne, en Hollande, en Suisse et en Amérique; les catholiques en France et en Italie, où leur fanatisme prenait de nouvelles forces, et où ils étaient suivis par les

Digitized by Google

épiscopaux, qui, dans cette position, devenaient communément catholiques. C'est là, en effet, que le devint *Jacques II*, qui succéda à Charles II. Ses impolitiques efforts pour rétablir le papisme en Angleterre n'aboutirent qu'à augmenter l'animosité et la confusion ; il y perdit sa couronne et mourut dans l'exil. Sa fille *Marie*, protestante de bonne foi, et son gendre *Guillaume d'Orange*, furent appelés par la nation pour occuper le trône. Leur sagesse commença à calmer ce long orage. Les vagues grondèrent longtemps encore ; mais un acte solennel de succession ayant exclu de la couronne les princes catholiques, la maison protestante de Hanovre monta sur le trône d'Angleterre, et calma peu à peu l'agitation des anciens partis.

Aujourd'hui que cette crise est apaisée, qu'en est-il resté à la nation ? L'énergie qui naît des longs troubles civils, la mélancolie qui naît de leur souvenir, l'amour profond d'une liberté pour laquelle on a tant combattu, le penchant à la méditation que laisse après soi l'exaltation religieuse, et la tolérance pour toutes les opinions qui succède si naturellement à l'ivresse du fanatisme, dans les sectes dont l'intolérance n'est point la base.

Une grande erreur des monarques anglais a été de croire que le système épiscopal était un appui du trône, qu'il n'a pu qu'envelopper dans sa propre ruine. Dans les temps antérieurs à Luther, l'appui du clergé était important pour les princes ; mais depuis ce réformateur, l'Église, protégée dans son régime extérieur par la puissance civile, doit borner son activité à entretenir les bonnes mœurs par l'influence de la religion.

La réformation, qui a été un bienfait pour d'autres contrées, a été pour la malheureuse Irlande le plus grand des fléaux. Traité en vaincu, et depuis longtemps à la discrétion de l'Anglais, l'Irlandais resta opiniâtrement catholique, précisément parce que son oppresseur voulait être protes-

Digitized by Google

tant. Ses chaînes n'en devinrent que plus pesantes; son île se remplit d'Anglais avides, qui s'emparèrent de presque toutes les propriétés. Le désespoir de ces hommes ulcérés éclata enfin en 1641. Il s'ensuivit un massacre de plus de cent mille protestants. Plus tard, Cromwell vengea ce massacre, en livrant l'Irlande à ses soldats. Guillaume III y fonda une tyrannie légale et constitutionnelle. Les catholiques furent privés de la vie civile, de la propriété, de l'instruction même; on se plut à faire d'eux une horde de mendiants grossiers et barbares. Aussi est-ce en barbares qu'ils se sont vengés toutes les fois qu'ils en ont trouvé l'occasion. De pareils ressentiments durent et se transmettent de génération à génération. Pendant la dernière guerre, les Irlandais ont encore fait voir qu'un sérieux retour à la tolérance n'avait pu entièrement les faire revenir de leur animosité contre l'Angleterre[1].

8. *États-Unis d'Amérique.*

Il suffit de nommer cet État nouveau, tout européen, sur le sol de l'Amérique, pour rappeler qu'il fut créé par des partisans de la réforme et de la liberté fuyant devant l'oppression et l'intolérance des partis. Si les émigrés anglais qui furent chercher un asile sur le continent de l'Europe, pendant les troubles qui viennent d'être retracés, rapportèrent dans leur patrie des semences de discorde et de haine, ceux qui se réfugièrent dans les solitudes de la Pensylvanie trouvèrent paix et tolérance dans le Nouveau-Monde. Ils y fondèrent *Philadelphie, la ville des frères*, assurément le plus beau nom qui ait jamais été donné à une habitation d'hommes. Échappés aux orages sur cette côte lointaine, rappelés à la nature et à la destination pri-

[1] Aujourd'hui que les Irlandais sont émancipés et qu'on se montre disposé à satisfaire à toutes leurs exigences légitimes, il faut espérer que ces vieilles rancunes cèderont à de meilleurs sentiments.

Digitized by Google

mitive du genre humain, ces colons, qui avaient emporté avec eux des lumières, eurent le loisir de réfléchir sur l'origine et les droits des sociétés, sur les devoirs respectifs des gouvernements et des peuples. Ayant d'ailleurs à organiser un corps politique tout neuf, ils durent s'occuper de préférence des éléments de la législation. Aussi nous est-il venu de là de beaux préceptes et des exemples plus beaux encore. On sait qu'après avoir reconnu sa dépendance de l'Angleterre, cette association d'hommes libres et énergiques de presque toutes les nations européennes voulut plus tard reprendre le droit de se gouverner elle-même. Louis XVI la seconda dans cette entreprise, et y envoya une armée. Les Français qui la composaient arrivèrent comme amis chez ces républicains, furent admis dans leur intimité, et virent pour la première fois ce spectacle si surprenant pour eux, de la simplicité des mœurs, de la paix évangélique parmi des hommes qui soutenaient leurs droits. Cela les fit réfléchir; ils comparèrent les principes et le gouvernement de leur patrie avec ce qu'ils observaient chez les descendants de Penn, et l'on sait combien ces Français, qu'un monarque avait fait soldats de la liberté, se montrèrent tels en effet pendant les premières années de notre révolution, qui doit beaucoup à la République américaine, laquelle est née au sein de la réformation.

Faible encore, la République des États-Unis de l'Amérique septentrionale n'a pu jusqu'ici exercer une influence directe sur le système politique de l'Europe. Mais qui peut calculer celle qu'elle acquerra un jour sur notre système colonial et commercial? Qui peut dire tout ce qu'il résultera, dans les deux mondes, de l'exemple séduisant de cette indépendance conquise par les Américains? Quelle assiette nouvelle ne prendrait pas le système politique, si cet exemple était généralement suivi? Et sans doute, il

Digitized by Google

finira par l'être. Ainsi, deux moines saxons auront changé la face du globe! Le dominicain Tetzel vient effrontément prêcher les indulgences à la porte de Wittemberg; le franc et véhément Luther s'en indigne, s'élève contre les indulgences, et l'Europe entière s'émeut, fermente, éclate. Un nouvel ordre de choses en résulte; des Républiques puissantes se fondent. Leurs principes, encore plus puissants que leurs armes, s'introduisent chez tous les peuples. Il en naît de grandes révolutions, et celles qui en doivent naître encore sont sans doute incalculables.

II. ÉTATS CATHOLIQUES.

1. *Espagne.*

Ce pays, gouverné par des princes de la maison d'Autriche, joua un des principaux rôles dans le parti opposé à la réformation. Le combat à mort que ses rois résolurent de livrer d'abord à la Hollande, puis à l'Angleterre, puis aux deux pays à la fois, l'épuisa d'hommes et d'argent, et força ses deux rivaux de créer des flottes, qui écrasèrent bientôt la sienne. Dès lors, elle perdit une bonne partie de sa prospérité. La rivalité, une fois établie entre l'Espagne et l'Angleterre, entraîna nécessairement le Portugal à se jeter dans les bras de cette dernière puissance. Le droit de patronage qu'y acquit l'Angleterre dure encore, et lui procure de grands avantages commerciaux.

Cependant, la lutte terrible que l'Espagne soutenait au dehors ne pouvait se prolonger que par les exactions et les mesures de rigueur prises au dedans. Les peuples, lassés et indignés, se préparaient à repousser l'oppression. Quelque ignorants que fussent les Espagnols, le double exemple des Bohémiens, qui avaient conquis leur liberté religieuse, et des Hollandais, qui avaient conquis leur liberté politique sur la maison d'Autriche, était assez connu

Digitized by Google

d'eux et assez séduisant pour les porter à l'imiter. De là, les révoltes d'Andalousie, de Catalogne, de Portugal et des États d'Italie. Le Portugal fut assez fort sous ses nouveaux rois pour maintenir son indépendance. Mais qu'arriva-t-il aux autres provinces révoltées, à la Catalogne surtout? Elles perdirent leurs droits et leurs priviléges, et furent traitées en pays conquis. L'autorité des rois d'Espagne se trouva donc réellement accrue et affermie à la suite de cette crise; les nombreuses armées qui, à la paix, rentrèrent dans l'intérieur, servirent à compléter l'assujettissement de la nation. Cependant il faut observer que ces révoltes intérieures et la guerre de Catalogne contraignirent l'Espagne à accepter des conditions assez dures pour obtenir la paix. Elle en devint plus tôt disposée à reconnaître la République des Provinces-Unies. Il lui fallut céder à la France le Roussillon avec une bonne partie des Pays-Bas, et à l'Angleterre l'importante île de la Jamaïque.

Au reste, la réformation religieuse ne pénétra que peu ou point en Espagne, ou du moins elle ne put s'y établir d'une manière durable. La position géographique de ce pays, et plus encore une langue différente de celles des autres nations de l'Europe, y mirent obstacle. L'*inquisition* surtout, introduite dans le royaume par Ferdinand-le-Catholique, se tint sur ses gardes, et plus d'une de ses cruautés fut sans doute le résultat de la terreur que lui inspirait le bruit de l'orage qui grondait au loin[1]. Cepen-

[1] Plusieurs historiens espagnols, entre autres *Jean de Ferreras* dans son *Histoire d'Espagne*, font entendre que la doctrine de Luther avait trouvé beaucoup de partisans en Espagne, mais que les mesures vigoureuses de l'inquisition en arrêtèrent les progrès. Le savant *Lacroze*, dans son *Histoire du christianisme des Indes*, a rassemblé leurs témoignages. Voici ce qu'il en dit, liv. 7, p. 525 et suiv. : « On sait par quelles voies on a fermé l'entrée à la réfor-

Digitized by Google

dant l'influence qu'ont eue en général la réformation et le progrès des lumières sur l'esprit de l'humanité a fini par atteindre l'inquisition elle-même. Aujourd'hui que l'Espagne compte peut-être plus d'hérétiques et d'incrédules que jamais, on n'y voit plus de bûchers. De grandes réformes semblent s'y préparer, et les rois d'origine fran-

mation de la religion en Espagne et en Italie, et les cruautés effroyables qu'on y a mises en usage. On en est venu jusqu'à scier des hommes par le milieu du corps, selon le témoignage d'un auteur catholique contemporain, Tomaso Costo. En Espagne on a fait périr par le feu un nombre infini de personnes de tous états et de tous sexes, qui n'étaient coupables que d'avoir ouvert les yeux sur les abus énormes de la religion de leur pays. Ce n'est que la violence et les supplices les plus cruels qui ont conservé la religion romaine en Espagne. C'est une vérité avouée par les auteurs les plus superstitieux de cette nation. *Illescas*, dans son *Histoire pontificale*, après avoir parlé du docteur *Cazalla* et de *Constantin de la Fuente*, l'un prédicateur, l'autre confesseur de Charles-Quint, qui moururent l'un et l'autre pour la foi, le premier avec sa mère, cinq de ses frères et quelques-unes de ses sœurs, ajoute ces paroles remarquables : « Il y eut entre ceux qui furent brûlés quelques religieuses jeunes et belles, qui, non contentes d'être luthériennes, avaient dogmatisé cette maudite doctrine. Tous les prisonniers de Valladolid, de Séville et de Tolède, étaient des personnes très-distinguées.... Elles étaient telles et en si grand nombre qu'on a cru que, si l'on avait différé de remédier à ce dommage, toute l'Espagne aurait été perdue. » Voici des paroles considérables d'un prédicateur portugais, commissaire du Saint-Office et prieur des dominicains d'Évora, dans un sermon qu'il prêcha à un acte de foi célébré dans la même ville le 14 juin de l'an 1637 : « Rendons de grandes actions de grâces au ciel, mes bien-aimés Portugais, de la grâce insigne qu'il nous a faite de nous donner ce saint tribunal! S'il nous avait manqué, notre royaume serait devenu un buisson sans fleurs et sans fruits, propre seulement à être brûlé.... Considérons l'Angleterre, la France, l'Allemagne et les Pays-Bas, et voyons les progrès que l'hérésie y a faits, faute d'inquisition! nous n'aurons point de peine à comprendre que nous serions comme ces lieux-là si nous avions été privés d'un si grand bien. » *Sermam de Padre Frey Antonio Coutinho. Lisboa* 1638*. (*Note de l'auteur.*)

*Voy. *le Protestantisme en Espagne.* Paris 1827, in-12.

Digitized by Google

çaise qui sont placés sur ce trône, suivent d'autres errements que Philippe II[1].

2. *France.*

Tant que la réforme parla allemand, elle fit peu de prosélytes en France; quand les Suisses français du canton de Berne, quand Calvin et ses premiers adhérents lui prêtèrent leur organe, elle pénétra dans le royaume et s'y fit connaître sous la forme qu'elle avait prise à Genève. La nation était trop éclairée, trop vive, pour que les nouvelles idées n'y fissent pas de rapides progrès. Depuis les marches du trône jusqu'aux hameaux les plus écartés, la doctrine des réformateurs trouva de nombreux partisans, et c'en était fait de la communion romaine en France, si le monarque y eût consenti. Tous les esprits faibles, qui composent la grande majorité des peuples, eussent été entraînés. Les catholiques, qui eussent voulu continuer de l'être, auraient conservé le libre exercice de leur culte; le pays n'eût pas été déchiré par une longue guerre civile; l'édit de Nantes n'eût pas été révoqué; la France fût demeurée calme au dedans et l'arbitre de l'Europe au dehors.

François Ier resta catholique. Il a été dit quelque chose des raisons qui le déterminèrent à agir ainsi. Dès lors, il prétendit être conséquent, et couper l'hérésie à sa racine. Aussi fit-il brûler ou égorger, sans miséricorde, ceux de ses sujets qui embrassèrent ouvertement la réforme. Au dehors, il la soutenait, en se faisant l'allié des princes d'Allemagne[2]. Cette conduite double du gouvernement

[1] Heureusement l'inquisition n'est plus qu'un souvenir pénible pour les cœurs généreux, et un regret de bon ton pour les Incroyables qui exagèrent la mode jusque dans la coupe de leur esprit.

[2] François, qu'on avait vu publier coup sur coup des édits rigoureux contre les réformés de ses États, et, comme dit Mézerai, les brûler par douzaines, les envoyer aux galères par centaines et les bannir par milliers, François secourait Berne et Genève contre la

Digitized by Google

français lui ôta la meilleure partie de ses moyens, et gêna sa marche. Il lui fallait surveiller au dedans les réformés, qui aimaient mieux déserter, émigrer, aller combattre avec leurs frères d'Allemagne, de Suisse, de Hollande, que rester exposés aux supplices en combattant avec leurs persécuteurs. Une moitié de la nation était employée à opprimer l'autre. La force publique se paralysait de la sorte à l'intérieur, et perdait son efficacité à l'extérieur. C'est ainsi qu'il devint impossible à la France d'acquérir au dedans toute la prospérité et au dehors toute la prépondérance, qui eussent été son partage dans un autre état de choses.

Que le sang des martyrs propage une secte naissante, cela est devenu une vérité banale. *Henri II* se montra plus intolérant encore que son père; le vertueux *Anne Dubourg*, conseiller au parlement de Paris, fut la dernière victime de son inflexible fanatisme. Les égorgeurs et les bourreaux se lassaient de ces exécutions, dont le roi était toujours plus avide de repaître ses yeux et ceux de ses courtisans. Quand les bûchers et les potences semblaient des procédés trop lents, on commandait des massacres. Ces horreurs furent aussi révoltantes et beaucoup plus longues que celle de notre révolution. La persécution souleva enfin les hommes paisibles contre lesquels elle s'exerçait avec tant de furie. Les réformés se donnèrent la main pour prévenir leur ruine, et commencèrent ainsi à former dans le royaume une redoutable opposition, qui se manifesta durant les règnes sanglants de *François II*, de *Charles IX* et de *Henri III*. Sous ces princes, le trône cessa d'être un

catholique Savoie, se faisait donner en plein parlement et sur des monnaies le titre de *Protecteur de la liberté germanique*, c'est-à-dire, de la *réformation germanique*, comme le remarquent plusieurs historiens. Pour éviter une inconséquence, il tomba dans une autre beaucoup plus grande et plus dangereuse.

(*Note de l'auteur.*)

Digitized by Google

tribunal de justice et de paix pour les peuples, le roi d'être un père pour ses sujets. La France déchira son propre sein, et l'agression qui venait de la part de l'autorité força les malheureux opprimés à devenir des rebelles. Les scènes épouvantables de la *Saint-Barthélemy* seront à jamais la triste preuve de la perfidie et de l'implacable haine qu'apportait la cour dans sa conduite à l'égard des protestants. Ceux-ci acquirent cependant par là la consistance d'un parti politique; des princes, des grands étaient à leur tête; ils avaient des armées, des alliés, des places dans le royaume. L'histoire des guerres intestines qui désolèrent la France à cette occasion, depuis 1562 jusqu'à 1598, que l'édit de Nantes y mit un terme, est trop connue pour qu'il soit besoin de l'esquisser ici[1].

Mais des animosités et des commotions aussi violentes n'ont pas lieu sans qu'il n'en restent des traces dans la constitution du gouvernement, comme dans le caractère de la nation; elles déterminent pour longtemps sa manière d'exister et sa situation politique. Essayons d'indiquer le résultat de ces troubles religieux par rapport au gouvernement et au caractère politique de la nation française.

Ce qui peut arriver de plus heureux à un monarque dont l'autorité est limitée par les grands ou une corpora-

[1] Les noms seuls d'*Amboise* et de *Vassy* rappellent des souvenirs déplorables. Le sang français répandu par des mains françaises a coulé en abondance dans les champs de *Dreux*, de *Saint-Denis*, de *Jarnac* et de *Moncontour*, sous les murs de *la Rochelle*, dans tant d'autres siéges et combats pendant les funestes guerres de la ligue contre *Henri-le-Grand*. La paix si honteuse de *Cateau-Cambrésis*, en 1559, fut conclue par Henri II, dans la vue principale de se livrer avec plus de sécurité *à l'extirpation de l'hérésie*. Ainsi l'on vit, plus d'un siècle après, en 1684, Louis XIV s'arrêter au milieu de ses succès et surseoir à l'exécution de ses plus vastes desseins, *pour mieux vaquer aux dragonades et à la révocation de l'édit de Nantes.* (*Note de l'auteur.*)

Digitized by Google

tion civile quelconque, c'est qu'il s'élève une opposition patente, une rébellion ouverte qu'il puisse combattre et réduire les armes à la main. Dans ce moment d'effroi et de soumission générale, nul n'ose réclamer ni droits, ni priviléges, et le prince a le champ libre pour rendre son pouvoir absolu. L'histoire offre de fréquents exemples d'une pareille issue aux révoltes et aux troubles d'un État. Sans doute il n'en est pas toujours ainsi, et le prince, obligé de composer, perd en tout ou en partie son autorité. Nous avons vu la maison d'Autriche simultanément dans ces deux cas différents. Lors de la guerre de trente ans, elle avait le dessous à l'égard des princes allemands qu'elle aurait voulu réduire au rôle de vassaux, et le dessus dans ses États, surtout en Hongrie et en Bohême, où elle parvint à établir une monarchie illimitée et héréditaire. Mais ce qui avait si mal réussi aux empereurs à l'égard des princes protestants de l'Allemagne, eut la plus heureuse fin pour les rois de France contre le parti réformé. Il en résulta donc un grand affermissement et une grande extension de la puissance royale. Au moment qu'elle était devenue illimitée, et que la force du gouvernement était le plus énergique, si la France avait eu pour roi un Louis XI ou un Philippe II, de quel despotisme nos annales ne se seraient-elles pas souillées! Mais la Providence y plaça Henri IV, né dans la réforme, qui, ayant tant d'outrages à venger, tant de crimes à punir, ne songea qu'à faire oublier toutes les haines, à cicatriser toutes les plaies. On vit, ce qui ne se voit que trop rarement dans le gouvernement des peuples, le pouvoir absolu uniquement employé à la prospérité de l'État et à la félicité des particuliers. La religion catholique resta dominante; mais l'édit de Nantes accorda la liberté de conscience et une existence politique aux réformés.

Ces sages dispositions qui satisfaisaient au bon sens et

Digitized by Google

à l'équité, révoltaient le fanatisme[1]. Plusieurs fois il attenta aux jours du sauveur de la France, et réussit à le faire assassiner, le 14 mai 1610. Depuis ce jour de deuil le parti protestant, justement alarmé par les intrigues de la nouvelle cour et par les mesures offensives prises contre lui, prit les armes et se mit en devoir de soutenir ses droits. L'impartialité de l'histoire ne peut blâmer cette conduite; mais elle ne peut blâmer non plus celle de *Richelieu*, de n'avoir pas voulu souffrir une faction armée, qui formait un état dans l'État, qui y appelait l'étranger, traversait souvent les meilleurs projets de l'administration et menaçait sans cesse l'existence du gouvernement. Au point où en étaient les choses, il devait la combattre. On sait comment il s'y prit, et quel nouvel accroissement l'autorité royale reçut de ses victoires. C'est à l'asservissement définitif de l'opposition religieuse, sous Louis XIII, qu'est dû le despotisme légal des trois règnes suivants, qui a fini par la terrible catastrophe de la dernière révolution.

Mais si le gouvernement était ainsi parvenu à rendre son autorité absolue, il n'en était pas moins resté dans la nation un ferment, un principe d'aigreur, de résistance et de contradiction qui se manifestait çà et là contre les dispositions qui émanaient du trône. Depuis l'édit de Nantes jusqu'aux temps qui précédèrent sa révocation, et où l'on commençait déjà à le violer ouvertement, les parlements avaient été en partie composés de Huguenots[2]. Durant cette

[1] Il faut lire dans les *Lettres du cardinal d'Ossat* avec quel emportement le pape Clément VIII parla de cet édit, qu'il qualifiait d'abominable, menaçant de révoquer l'humiliante absolution qu'il avait donnée au roi. Ce bon prince n'en tint compte et servit ensuite le Saint-Siége de tout son pouvoir dans l'affaire de Paul V avec les Vénitiens. (*Note de l'auteur.*)

[2] Ce nom paraît devoir son origine à celui de *Huytgenooten*,

Digitized by Google

période, il est naturel que ces corps se soient montrés récalcitrants et aient été animés d'un certain esprit de républicanisme et d'opposition à la cour. Quand les Huguenots en furent éliminés, ce même esprit n'en sortit point avec eux; les parlements étaient fiers de leur influence et de l'essai qu'ils avaient fait quelquefois de leurs forces. Cette cause n'est pas la seule de la conduite ultérieure des parlements, mais elle y contribua[1]. C'est donc au milieu d'eux que se réfugia l'esprit d'indépendance de la nation, et c'est là qu'elle le retrouva en 1788, quand des finances épuisées, une cour amollie, les principes de la liberté républicaine prêchés d'après les livres des Anglais et autres protestants ou apportés de la Pensylvanie par l'armée française, quand mille circonstances enfin lui donnèrent l'impulsion qu'il prit alors, et qui se communiqua rapidement à toute la nation. On n'ignore pas quelle influence eurent dans le soulèvement général, au Midi surtout, les vieux ressentiments du parti Hugnenot qui étaient loin d'être éteints, et qu'on s'était plu trop souvent à envenimer avant le règne de Louis XVI[2].

dont se servaient les prédicateurs flamands, en adressant dans leurs sermons la parole aux auditeurs, et qui signifie *meine lieben Hausgenossen*, membres de la famille. (*Note de l'auteur.*)

[1] Les parlements ont toujours été frondeurs, et sous ce rapport ils n'ont rien pu apprendre de la réforme, qu'ils n'aimaient pas.

[2] Il s'agit probablement ici de la *Bagarre* de Nîmes en 1790, qu'on avait mis charitablement sur le compte des protestants et que, d'après l'opinion généralement répandue jusqu'en 1815, Villers avait pu leur imputer. A cette époque seulement, *M. Froment, secrétaire du cabinet du roi, dans une brochure intitulée : Recueil de divers écrits relatifs à la révolution*, s'est vanté de l'avoir organisée. Que si l'on voulait pousser les investigations plus loin, on trouverait à la *page 48 du livre de M. Aignan, Sur l'état des protestants en France*, que « jamais les protestants ne furent nommés dans l'épouvante et le deuil de la France; qu'ils ont eu leur part de tourment, et que les échafauds s'abreuvèrent de leur sang. »

Digitized by Google

En effet, Richelieu n'avait voulu que soumettre les dissidents et non les anéantir. La paix de la Rochelle, en 1629, leur avait laissé des priviléges et le libre exercice de leur culte. Bientôt, au mépris de la parole royale, on viola toutes ses promesses. Les persécutions sourdes et ouvertes s'accrurent de jour en jour jusqu'à la révocation formelle de l'édit de Nantes, qui vint leur donner un libre cours; époque déplorable qui réduisit à la mendicité une foule de familles et donna lieu à l'émigration des meilleurs et des plus industrieux citoyens, dont on rencontre encore les descendants dans tous les États protestants de l'Europe qu'ils ont fait fleurir au détriment de leur injuste patrie. Ce qui resta en France des malheureux réformés, perdit toute existence civile, fut poursuivi sans pitié ni relâche, et traqué comme les bêtes fauves; leur sang coula sous le fer des bourreaux et sous celui des soldats[1]. Le souvenir de ces traitements dut se propager de père en fils[2]; mais ils

[1] Il est curieux de voir, dans les écrits et mémoires du temps, de quel œil les bons catholiques envisageaient ces atrocités. Mme de *Scudéry*, écrivant au comte de *Bussy-Rabutin*, le 28 septembre 1685, en porte ce jugement : « Le roi fait des merveilles contre les Huguenots; c'est une œuvre chrétienne et royale, et l'autorité dont il se sert pour les ramener à l'union de l'Église leur sera salutaire à la fin, et, au pis aller, à leurs enfants, qui seront élevés dans la pureté de la foi. Cela lui attirera bien des bénédictions du ciel, etc. » *Collection des lettres de Mme de Scudéry et autres*. Paris 1806. Et *Bossuet* lui-même n'a-t-il point parlé avec louange de ces mesures de rigueur dans son *Oraison funèbre* du chancelier Letellier?

(*Note de l'auteur.*)

[2] Sans doute, et l'auteur de cette note sait que, en 1630, le bisaïeul de son grand-père, Stettmeister à Colmar, fut obligé de chercher un refuge dans la petite République de Mulhouse, et que l'aïeul de sa grand'mère, après avoir été privé de ses enfants, après avoir échappé aux tortures des dragons, qui avaient cloué son dernier né à une porte et brisé les côtes à sa femme en couche, quitta Metz en 1685, faisant abandon au fisc pour quatre cent mille livres d'immeubles, et trop heureux de retrouver sur la terre étrangère

Digitized by Google

eurent un terme sous l'infortuné Louis XVI que beaucoup de catholicisme n'avait pas rendu inhumain. Il travaillait à guérir toutes les plaies des protestants[1], quand s'éleva l'orage dont il fut la plus illustre victime. Depuis qu'en France la religion s'est relevée tolérante et amie de la liberté, les dissidents y ont rebâti leurs temples et jouissent du droit de professer leur culte. Par cette sage mesure, si elle est maintenue, le nouveau gouvernement a paralysé le plus formidable ennemi de la tranquillité publique.

3. *Italie.*

Nous avons déjà parlé des raisons qui rendaient une réforme religieuse impraticable en Italie. Qu'on y ajoute le

ses enfants, que des amis dévoués étaient parvenus à faire sortir des couvents où ils avaient été enfermés.

Je cite ces faits authentiques de la chronique de mes ancêtres, pour montrer que les souvenirs auxquels Villers fait allusion, n'existent pas uniquement chez les descendants des héros du *Martyrologue de Crespin*, mais dans les familles protestantes les plus infimes et les moins éprouvées par la persécution. Cela expliquerait bien un peu de fiel au cœur des Huguenots. Il n'en est rien pourtant, et je sais que mes coreligionnaires, affligés d'avoir usé de représailles, ne se souviennent que pour pardonner et pour prier le Seigneur de toucher le cœur de ceux qui regrettent les beaux jours de la persécution religieuse.

[1] On se rappelle que le roi n'eut aucun égard à l'intolérant *Mémoire de l'assemblée générale du clergé de* 1780, contre les réformés, et qu'il en éluda les représentations par un compliment. Cette pièce a été réimprimée dans le tome III des *Mémoires histor. et polit. sur le règne de Louis XVI*, par *M. Soulavie*. On y lit que : « L'hérésie, devenue chaque jour plus fière et plus entreprenante à l'ombre d'une longue impunité, ne se lasse point de déchirer le sein infortuné de l'Église, cette mère tendre et affligée » ; que : « Toutes les annales du calvinisme présentent une suite affligeante et non interrompue de conspirations, de guerres civiles, d'émeutes populaires » ... que : « L'autel et le trône seraient également en danger, si l'hérésie parvenait jamais à rompre ses fers. »

(*Note de l'auteur.*)

Digitized by Google

voisinage du Saint-Siége, l'intérêt de toutes les petites puissances italiennes à le ménager, et surtout la crainte des armées impériales, qui auraient impitoyablement saccagé le premier État qui eût osé se montrer favorable à Luther. D'ailleurs, l'élégant Italien, qui encore aujourd'hui dit des protestants : *non sono christiani*, regardait comme des barbares ces peuples du Nord chez qui s'opérait la réformation. Les plus éclairés y applaudissaient en secret; plus d'un prince se réjouissait de voir humilier le pape, mais aucun ne risquait de se montrer ouvertement. Ceux qui prenaient goût à la réforme, allaient en Suisse ou en d'autres contrées pour s'y livrer à leur aise, comme les deux *Socin* de Sienne. L'Italie qui avait déjà perdu une si grande partie de son importance commerciale par la découverte de l'Amérique et du cap de Bonne-Espérance, acheva, par la réformation, de perdre celle que lui donnait la capitale de l'Église. Le premier de ces événements lui avait enlevé le commerce des épiceries et autres denrées de l'Orient; le second lui enleva, en partie, celui des indulgences et des bénéfices. Les arts du dessin, ceux de la lyre, attachés à ce sol enchanteur, continuèrent d'y fleurir; mais, pour la vraie civilisation et la haute culture de l'entendement, les peuples y restèrent en arrière des autres nations européennes. Les événements qui depuis ont agité l'Italie, ne tiennent que peu ou point à l'influence de la réformation.

4. *Pologne.*

Le latin généralement parlé en Pologne y donna un facile accès à la réformation. Elle y vint de la Bohême et de l'Allemagne et y fit de rapides progrès pendant la seconde moitié du seizième siècle. Le dernier des rois Jagellons, *Sigismond II*, dit Auguste, prince généreux, tolérant et

Digitized by Google

ami des lumières, se montra favorable à la nouvelle doctrine. La majorité du sénat et de la noblesse l'avaient même ouvertement embrassée sous son règne. D'ailleurs la police peu rigoureuse des petites villes et du plat-pays, où chaque magnat, chaque seigneur s'attribuait une sorte de souveraineté, fit de cette contrée le lieu de refuge des sectaires les plus audacieux, proscrits même dans les pays protestants. Ils s'y retiraient en foule de la Moravie, de la Silésie, de la Bohême, de la Suède, de l'Allemagne et de la Suisse. Les deux Socin, oncle et neveu, y fondèrent la secte qui porte leur nom; secte fort répandue en Pologne, et dont le dogme principal est d'honorer Jésus-Christ comme un sage envoyé par Dieu, mais non comme une des trois personnes de la Divinité. Toutes ces sectes diverses qui ne trouvèrent en Pologne ni assentiment ni opposition de la part du gouvernement central, si ce n'est de *Sigismond III*, luthérien converti au catholicisme, n'y purent d'abord, vu cette tolérance même, prendre la vie, l'importance et le développement qu'elles prenaient ailleurs. Elles y restèrent opinions individuelles chez les nobles et les savants, et n'y produisirent aucune fermentation chez le peuple, composé de serfs ignorants. Tout se borna à des disputes théologiques et au nom de *dissidents* donné aux non-catholiques. Il faut ajouter que les deux partis témoignèrent longtemps un grand amour de la paix. Mais quand Charles XII, de Suède, vint à conquérir la Pologne, et qu'il s'y fut fait quelques partisans de toutes les croyances religieuses, comme il était luthérien, les sonpçons des catholiques se tournèrent sur ceux de cette secte; la haine s'envenima, et les *dissidents* transformés en parti politique furent obligés de prendre les armes pour se défendre et pour soutenir leurs droits. Dissident et partisan de la Suède devinrent synonymes. Cet événement acheva de jeter le trouble dans un pays que sa

Digitized by Google

constitution n'exposait déjà que trop à l'animosité des factions, et où l'on n'oubliait pas que Gustave-Adolphe avait été le héros de la réforme. Quand Charles XII, le promoteur de ces nouvelles divisions, fut vaincu et affaibli, les catholiques devinrent persécuteurs, et les dissidents furent opprimés. La diète de 1717 leur enleva leurs droits politiques; on les écarta de la diète, de tous les emplois et professions; plusieurs même furent conduits à l'échafaud pour leurs opinions religieuses. Depuis ce temps, l'aigreur des deux partis ne put se calmer, même lorsqu'il ne fut plus question d'une faction suédoise. Écraser les dissidents devint une maxime du gouvernement et du parti catholique. Les jésuites furent surtout employés à ce but, et s'acquittèrent de leur emploi avec une méthode qui fait honneur à leur sagacité. Ainsi, à une époque où les troubles religieux avaient cessé pour toute l'Europe, ils commencèrent dans la malheureuse Pologne. Ses voisins étaient depuis longtemps dans l'habitude de se mêler de ses affaires domestiques. Il n'échappa point à l'œil pénétrant de la grande Catherine, quand elle fut montée sur le trône de Russie, quels avantages sa politique pouvait tirer de ces divisions des Polonais entre eux. Dès 1764, elle se déclara la protectrice des dissidents qui avaient réclamé son entremise. En 1768, un ministre et des soldats russes firent la loi à la diète, et arrêtèrent plusieurs de ses principaux membres. Les catholiques, désespérés, se confédérèrent à Baar et appelèrent à leurs secours les Turcs et les Français. La Turquie fit pour eux une guerre malheureuse aux Russes. La France se contenta de leur envoyer quelques officiers, ce qui ne les empêcha point de continuer la guerre civile qu'ils avaient commencée. Enfin la Russie, qui avait fait entrer dans ses vues la Prusse et l'Autriche, procéda à un premier partage du territoire de la Pologne, lequel fut suivi d'un second, et bientôt d'un troisième qui effaça

Digitized by Google

définitivement cette contrée de la liste des États européens.

5. *Russie.*

La part du lion que la Russie a tirée de la Pologne est l'événement politique le plus important par lequel l'influence de la réformation et des troubles religieux de l'Europe s'est fait sentir à ce pays. Il faut bien cependant faire entrer encore en ligne de compte quelques idées d'administration et de gouvernement que *Pierre Ier* prit en Hollande et en Angleterre. Surtout il ne faut pas oublier que son génie fut réveillé, que son esprit fut éclairé par un enfant de la réforme, par le Genevois *Lefort,* qu'on peut regarder comme le véritable législateur de la Russie. Au reste, du temps de la réformation, cet Empire, attaché à l'Église grecque, ne prenait aucune part aux dissensions de l'Église d'Occident. Mais Pierre Ier, après avoir vu ce qui se pratiquait chez les princes protestants, opéra à son retour une réforme dans l'Église russe, dont il se déclara le chef suprême, et la protestante *Catherine II,* élevée à la cour libérale de Brunswick, continua son œuvre civilisatrice. La tolérance des czars attira dans plusieurs provinces de leur vaste Empire des colonies de sectaires, tant de nos contrées méridionales que de la Pologne, de l'Allemagne et de la Hollande. Les anabaptistes, les frères moraves y ont plusieurs établissements. Là se sont aussi propagées, sous le nom de *Raskolniques,* de *Théodosiens*, de *Philippons*, des sectes de chrétiens ascétiques, qui mènent une vie conventuelle et n'ont pas seulement l'enthousiasme et la ferveur des anciens cénobites, mais, si nous sommes bien informés, des mœurs qui ont attirés sur eux les rigueurs du gouvernement russe. Plusieurs Hollandais avaient même établi, dans les premières années du règne de Catherine II, des colonies florissantes sur les rives du

Digitized by Google

Wolga. Le brigand Pugatschew, qui s'était fait passer pour l'empereur Pierre III, les a exterminées.

§ 2. *Situation extérieure et respective des États de l'Europe entre eux.*

Avant le cinquième siècle de notre ère, la plus grande partie de l'Europe était romaine, et par là soumise à une certaine unité d'action. Ce qui n'était pas romain cherchait à maintenir son indépendance contre l'ennemi commun de toutes les nations, et à cela se bornait tout le système politique du temps. Lorsque les peuples du Nord et du Nord-Est envahirent le Sud et l'Ouest, un chaos qui dura plusieurs siècles confondit tout en Europe. Les hordes errantes des nouveaux conquérants fondaient des empires d'un jour, détruits bientôt par de nouvelles hordes qui poussaient les anciennes en avant. Peu à peu cependant ces oscillations irrégulières se ralentirent, et des peuplades se fixèrent en Germanie, en Italie, en Ibérie, en Angleterre et dans les Gaules. Ils y formèrent des espèces de fédérations dont les limites et la constitution variaient souvent, et où le droit du plus fort était à peu près le seul droit public. Cependant les chefs de ces agrégats anarchiques où chaque possesseur de fief tranchait du souverain, affermirent à la fin leur autorité suzeraine, réduisirent un nombre de petits princes à la condition de sujets, et fondèrent ainsi des monarchies et des empires. Mais durant les faibles commencements de ce nouvel ordre de choses, la confusion et l'anarchie étaient grandes encore. Les rois goths d'Espagne se battaient contre les rois maures venus d'Afrique; les rois de France avaient sur les bras les ducs de Bretagne, de Bourgogne, de Lorraine et les rois d'Albion, leurs feudataires; l'Italie souffrait d'éternelles invasions et de conquêtes suivies de revers; la Hongrie était

Digitized by Google

livrée aux Musulmans et aux Impériaux; l'Allemagne voyait ses princes se faire des guerres sans but comme sans fin. Il y avait donc autant de systèmes politiques en Europe que de groupes d'États, et le désordre régnait dans chacun de ces systèmes. L'intérêt du moment, l'intérêt local décidait de tout; chacun ne pensait qu'à son danger ou à son dessein actuel; les alliances étaient peu durables; le regard de l'homme d'État dépassait rarement les frontières d'un pays; la Hongrie n'était rien pour l'Angleterre, la Suède rien pour l'Espagne; les corps politiques n'étaient pas encore dans ce contact universel, qui fait aujourd'hui de l'Europe une confédération d'États, laquelle embrasse l'Ancien et le Nouveau-Monde. On voyait bien se former des alliances momentanées; mais elles étaient la plupart sans consistance, sans plan fixe et durable. Qu'on lise, pour s'en convaincre, l'histoire de la plupart de ces alliances; celle, par exemple, de la ligue de Cambrai, dont notre loyal Louis XII fut la dupe[1]. Cependant, il faut en convenir, la multiplicité des négociations et des ligues passagères de cette époque décèle le besoin généralement senti de se lier, de s'appuyer réciproquement, de s'étayer de principes. Les systèmes partiels avaient déjà trouvé à peu près leurs centres de gravité; le système total cherchait le sien.

Il a déjà été dit que les croisades avaient pour la première fois accoutumé les peuples occidentaux à une réunion générale, à une sorte de fraternité européenne. Le catholicisme produisit constamment ce bon effet. La mo-

[1] En 1508, ce bon prince avait eu l'imprudence de se joindre à Jules II, à Ferdinand-le-Catholique et à Maximilien Ier, pour humilier Venise, son allié naturel, sans prévoir que, ce but atteint, le pape se liguerait avec l'empereur, le roi d'Espagne et Venise, pour écraser la France. Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre!

Digitized by Google

narchie pontificale apprit aux princes et aux peuples à se regarder tous comme compatriotes, étant tous également sujets de Rome. Ce centre d'unité a été, durant des siècles, un vrai bienfait pour le genre humain. Mais il empruntait sa force de l'opinion et de la condescendance des princes. Depuis que des abus trop grands eurent soulevé l'opinion, que des princes eurent humilié les papes, qu'un long schisme eut offert à l'incertaine chrétienté le spectacle de plusieurs pontifes qui prétendaient simultanément à la même puissance, et de conciles qui se prétendaient au-dessus des pontifes, ce centre d'unité perdit sa force attractive, et le système général, qui s'en détachait insensiblement, fut menacé de retomber dans le chaos. Cependant des masses s'étaient formées, assez puissantes pour devenir des centres d'action. L'Autriche qui prédominait alors, la France, l'Angleterre, l'Espagne, avaient acquis une grande consistance intérieure; ces corps puissants étaient en présence l'un de l'autre, et il ne s'agissait plus que d'un événement décisif pour les mettre en contact, les rendre rivaux ou amis, en un mot, les lier étroitement. Cet événement fut la réformation et les guerres auxquelles elle donna lieu.

L'intérêt nouveau que cette révolution religieuse fit éclore dans les esprits, devint une affaire générale pour toute la chrétienté. Des États qui auparavant existaient à peine les uns pour les autres, commencèrent alors à éprouver une sympathie qui en prépara l'union. La France s'allia à la Suède, l'Angleterre à la Hollande, la Bavière à l'Espagne. Les vues, en s'étendant, firent prendre des précautions. L'intérêt, devenu commun, exigea des mesures communes. Les desseins de la maison d'Autriche s'étaient fait voir à découvert, et on leur avait résisté ouvertement. Trouver un contre-poids qui pût équivaloir à cette puissance ambitieuse, et l'empêcher de s'élever à son gré, de-

Digitized by Google

vint l'affaire la plus importante de l'Europe nouvellement coalisée. De là l'idée féconde d'un *équilibre* entre les puissances européennes ; idée qui fut l'âme des négociations de Westphalie, et devint une considération majeure dans toutes les affaires publiques de l'Europe, depuis le traité qui en fut le résultat.

Alors l'Autriche, avec les États catholiques, pesait sur un des bassins de la balance, tandis que les puissances qui avaient combattu pour la réforme, y compris la France, pesaient sur l'autre. L'équilibre européen ne fut donc, en principe, que l'opposition du parti catholique et du parti réformé. Bientôt survinrent de nouvelles circonstances qui lui donnèrent un autre aspect ; mais toujours on voit en présence les deux partis catholique et protestant, luttant entre eux à chances à peu près égales.

Avant que les États de l'Europe se liassent en un système général, l'Italie et l'Allemagne formaient des confédérations particulières, au sein desquelles on cherchait à maintenir un certain équilibre et à contenir un parti par l'autre. Il est possible que cet équilibre partiel ait été le type de l'équilibre général ; mais ce dernier découle de vues plus vastes et plus précises. La politique qui, en Italie particulièrement, avait été jusqu'alors un tissu de fourberies, d'intrigues, de cruautés et de bassesses, devint plus large et plus libérale ; ses principes furent plus évidents, mieux connus ; le plus grand nombre des gouvernements puissants qui prirent part aux négociations par leurs ministres, s'éclairèrent mutuellement. Parmi ces gouvernements, quelques-uns étaient pleins de loyauté et de franchise ; l'esprit italien fut peu à peu banni des cabinets. Sans doute qu'il entre encore quelque peu de fourberie dans la politique, et qu'on se trompe encore par-ci, par-là ; mais se tromper réciproquement n'est plus aussi facile, ni même aussi nécessaire. Depuis la lutte longue et universelle où

Digitized by Google

toutes les puissances se trouvèrent engagées par la réformation, on vit que la vraie politique consistait dans la force réelle, et que celle-ci avait sa source dans la prospérité de l'État, le commerce, l'esprit public et le dévouement des citoyens. La force et les ressources de chaque État sont connues de tous les autres. La statistique rend de plus en plus cette connaissance exacte, et il n'est désormais guère possible de s'en imposer mutuellement. Chacun sent qu'il est nécessaire de soutenir son allié contre des entreprises ennemies, et que le faible doit être protégé contre le fort. L'égoïsme exclusif a cessé d'être l'esprit dominant de la politique européenne; on observe, on réprime celui qui veut s'élever; on relève celui qui est près de succomber; l'élévation démesurée de quelque puissance ne fait que resserrer le lien qui unit les autres entre elles. Les États même les moins considérables ont acquis dans ce système une importance réelle : surveillance et bienveillance au dehors, développement de toutes les forces par une bonne administration au dedans, telle est, en général, la nouvelle tendance qu'a prise la politique depuis le grand conflit amené par la réformation.

Première période, de 1520 à 1556.

Charles-Quint et *François Ier* sont les deux acteurs principaux des événements de cette période. L'accroissement colossal de la puissance autrichienne fut la première occasion qui fit sentir aux autres États la nécessité de s'allier étroitement contre elle. Dès lors le rôle de la France fut indiqué, et son monarque devint, par la nature des choses, le rival le plus redoutable de Charles. Mais effectuer l'alliance des États intéressés, et faire agir cette confédération avec l'efficace et l'énergie requises, n'était pas aisé. La réformation vint en donner les moyens, et par elle l'op-

Digitized by Google

position européenne s'organisa facilement. *Henri VIII*, qui aurait pu y occuper un rang honorable, tergiversa, soit qu'il craignît de paraître subordonné à François Ier, soit qu'il fût trop occupé de maîtresses et de théologie. En revanche, François Ier fit entrer la puissance ottomane dans le nouveau système. La France, la Turquie et les princes protestants du Nord, telle fut la première coalition destinée à faire contre-poids à l'Autriche allemande, à l'Espagne et à la Bourgogne. Ces deux masses opposées se groupaient, l'une autour du parti protestant, l'autre autour du parti catholique en Allemagne. On sentait généralement que l'équilibre dans l'Empire déciderait de l'équilibre dans le reste de l'Europe, et que, si Charles-Quint triomphait des princes protestants, sa puissance deviendrait irrésistible. *Henri II*, qui succéda à François Ier, s'allia étroitement à *Maurice de Saxe*. Enfin, en 1556, le redoutable Charles disparut du théâtre des événements, s'enferma dans un cloître et sépara ses États d'Allemagne de la monarchie espagnole et de la Bourgogne. De là un changement dans le système européen.

Seconde période, de 1556 à 1603.

Philippe II d'Espagne et *Élisabeth* d'Angleterre sont les deux grands personnages de cette période. Le paisible *Rodolphe II* laisse respirer l'Autriche et le reste de l'Allemagne. L'Espagne combat pour le papisme, l'Angleterre et les Provinces-Unies, révoltées contre Philippe, pour la réforme. A peine née, la République des Provinces-Unies se plaça au rang des premières puissances. Le ressort trop tendu de l'oppression avait provoqué en elle la réaction du ressort de la liberté; les efforts faits pour la soumettre n'eurent d'autre effet que d'amener plus tôt le développement de ses forces. Si la France alors n'eût pas langui sous des princes faibles, qui semblaient n'avoir de l'éner-

Digitized by Google

gie que pour alimenter les factions, se prêter au fanatisme et poursuivre leurs sujets réformés ; si elle n'eût été réduite au rôle contradictoire et pénible de soutien de la réforme au dehors, et de son bourreau au dedans, nul doute qu'elle n'eût pu facilement seconder la ligue batave et se l'attacher pour jamais au détriment de l'Angleterre. Celle-ci a bien su depuis tirer parti de ce dévouement de la Hollande que la France avait dédaignée. Il serait superflu de détailler ici tout ce que nous y avons perdu pendant deux siècles, et tout ce que nos rivaux y ont gagné. Tout le monde le sait.

Dans la période précédente, les armées de terre décidaient du sort de la guerre. Dans celle-ci, la position géographique des combattants exige des flottes, et le phénomène de puissances maritimes, s'entre-choquant sur les mers, se montre pour la première fois dans l'Europe moderne. Depuis ce temps, les armées navales eurent plus d'importance que les armées de terre. Les marchands de la Hollande s'emparèrent d'une bonne partie de la navigation des deux mondes, et firent voir ce que pouvait devenir un État commerçant avec le seul secours de ses vaisseaux. L'esprit religieux avait donné naissance à la nouvelle République, et la République donna naissance à l'esprit de commerce, qui peu à peu fit perdre au premier de son influence, et finit par régner à sa place.

Dans la lutte qui remplit cette période, l'opposition des deux partis religieux est plus marquée que jamais, puisque l'un est catholique, et l'autre protestant. Or, comme le parti catholique combattait pour l'autorité royale contre des sujets rebelles, et que le parti protestant combattait pour le soutien de ces mêmes rebelles et pour la fondation d'une République, il s'établit depuis, comme une maxime d'État, que le catholicisme était le meilleur appui du pouvoir absolu, tandis que le protestantisme favorisait la ré-

Digitized by Google

bellion et l'esprit républicain [1]. Encore de nos jours on n'ôterait pas cette maxime de la tête de certains hommes d'État. Elle peut avoir son côté vrai; mais nous avons déjà fait voir en quel sens.

La puissante Élisabeth meurt après Philippe; les Provinces-Unies subsistent par elles-mêmes; une nouvelle époque se prépare dans l'équilibre européen.

Troisième période, de 1603 à 1648.

La période précédente n'avait été qu'un entr'acte des longs troubles d'Allemagne, entr'acte que remplirent les scènes de la liberté hollandaise et les guerres civiles de France. Après six années de guerre, et trois de trouble et d'incertitude, la ligue de Smalcalde avait obtenu de Charles-

[1] Dans une note précédente nous avons établi que rien n'était moins fondé que cette assertion imaginée par un parti qui ne reculait devant aucun moyen pour arriver à l'extirpation des hérétiques. Le catholique d'Irlande, quoique moins opprimé que ne le fut le protestant de France, était-il naguère beaucoup plus maniable que le camisard, et les protestants ont-ils jamais inféré de ses doléances que le catholicisme favorise la rébellion? Les fauteurs du système de dénigrement inventé pour écraser le protestantisme, sont bien coupables et bien maladroits. Pensent-ils sérieusement que la haine aveugle fondée sur l'imposture, soit un moyen efficace de faire revenir à eux les protestants? Ne les inquiétez pas et vous verrez s'ils sont portés à la rébellion. Je n'en veux d'autres témoins que l'ancien *archevêque de Malines* et *Frédéric II*. « Sous le double rapport de l'influence des prêtres et de l'influence du culte, dit le premier, la religion protestante est beaucoup plus avantageuse à la société que la catholique. » *Du jésuitisme ancien et moderne*, par *Mgr de Pradt*, p. 36. « Il est important, dit le second, que la religion protestante soit toujours la dominante dans un État, et que les autres ne fassent pas beaucoup de progrès; c'est celle qui convient le mieux à tous les gouvernements; son régime favorise le travail et la population; elle s'accommode mieux avec toutes les autres sectes; ses ministres sont sans importance, ils coûtent peu et ils sont sans influence politique. » *Dernières pensées du grand Frédéric, écrites de sa main*. Berlin 1785. Nous croirions, au surplus, faire injure au catholicisme en admettant qu'il soit le

Digitized by Google

Quint, fatigué, affaibli, la paix d'Augsbourg, qui date de 1553, mais qui ne fut consolidée qu'en 1555, peu de mois avant l'abdication de l'empereur. En 1618, la guerre se ralluma entre l'empereur et les princes protestants et dura jusqu'en 1648.

L'Espagne était retombée dans l'inertie. L'Angleterre était agitée des convulsions terribles dont il a été fait mention à l'article relatif à cette puissance. *Henri IV* était monté sur le trône de France; mais les premières années du règne de ce grand prince avaient été consumées à rétablir ce que tant de secousses avaient bouleversé dans l'intérieur du royaume. Si la Providence eût voulu le laisser encore aux peuples dont il était l'idole, quels maux son génie n'eût-il pas épargnés à l'Europe! Il eût sans doute empêché ou abrégé la guerre de trente ans. Déjà il avait rendu à la France son importance en la remettant à sa place naturelle, c'est-à-dire en présence de l'Autriche, qu'il voulait contenir. Il était redevenu le protecteur du parti protestant en Allemagne, et avait résolu de maintenir la paix et l'équilibre dans la république européenne. Qui pourrait déterminer l'influence sur le monde de ce héros, secondé de Sully! On sait le projet de paix qui, dans la tête de l'abbé de Saint-Pierre, pouvait n'être qu'un rêve, mais qui, dans celle d'un puissant monarque, avait au moins des chances d'être réalisé. Henri fut enlevé au monde au milieu de sa belle carrière. La France retomba après lui dans un état de faiblesse et d'anarchie déplorables. Elle s'allia à l'Espagne qui lui avait fait tant de mal, et devint le jouet des petites intrigues de la cour italienne de *Marie de Médicis*. Ce ne fut qu'en 1624 que *Richelieu*

meilleur appui du pouvoir absolu tel qu'il est rêvé par un certain parti. Le catholicisme a ses racines dans l'Évangile comme le protestantisme, et bien entendu, il ne sera, pas plus que le protestantisme, l'instrument servile d'un despote.

Digitized by Google

s'appliqua efficacement à son salut. Ainsi elle ne put jouer aucun rôle au commencement de cette période.

En 1630, la Suède se montra sur le théâtre de la guerre en Allemagne, et bientôt la France y parut avec elle. Les armées des deux nations rivalisèrent de courage, et leurs chefs de talents. Cependant il ne faut pas se dissimuler que le rôle des Suédois, qui combattaient franchement pour la cause de leur religion, fut plus soutenu, plus constamment héroïque que celui de la France. L'Autriche, l'Espagne, le pape, la Bavière et quelques petits États catholiques d'un côté; la France, la Suède et les États protestants d'Allemagne de l'autre, voilà les deux groupes principaux de l'équilibre européen vers la fin de cette période jusqu'à la paix. L'Autriche y vit son sort fixé. La France et la Suède devinrent les garants d'un traité qui réglait l'ordre futur de l'Empire. Toutes deux s'approprièrent des lambeaux de l'Allemagne qu'elles étaient venues défendre : la première, les Trois-Évêchés et l'Alsace; la seconde, les évêchés de Brême et de Verden, une partie de la Poméranie, quelques ports et îles de la Baltique.

Après la paix, la Suède déclina et la France s'éleva. L'équilibre des États de l'Europe subit de nouvelles modifications; mais l'influence immédiate de la réformation cessant de s'y manifester, nous ne nous en occuperons pas. L'intérêt religieux n'est plus le principe dominant des cabinets. L'ambition de *Louis XIV*, la succession d'Espagne, les colonies, l'affermissement de la Prusse, l'intervention de la Grande-Bretagne dans les affaires du continent, d'autres événements encore viennent préoccuper les esprits. Néanmoins le maintien de l'équilibre continue d'être la loi fondamentale de la politique européenne; et de nos jours, où des événements nouveaux avaient troublé quelques instants cet équilibre, nous voyons les chefs des peuples s'empresser de le rétablir sur ses anciennes bases.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

RÉCAPITULATION SOMMAIRE DES RÉSULTATS DE LA RÉFORMATION PAR RAPPORT A LA POLITIQUE.

L'Europe, plongée depuis plusieurs siècles dans une stupeur et une apathie interrompues seulement par des guerres, ou plutôt des incursions et des brigandages sans but réel pour l'humanité, reçoit tout à coup une nouvelle vie et une nouvelle activité. Un intérêt universel et profond agite les peuples, leurs forces se développent, leurs esprits s'ouvrent à de nouvelles idées politiques. Les révolutions précédentes n'avaient mis en action que les bras, celle-ci fit travailler les têtes. Les peuples, qui jusque-là n'étaient comptés que comme des troupeaux passivement soumis aux caprices de leurs chefs, commencent à agir par eux-mêmes, sentent leur importance et le besoin qu'on a d'eux. Ceux qui embrassent la réforme font cause commune pour la liberté avec les princes, et de là naît une communauté d'intérêt et d'action entre le souverain et les sujets. Les uns et les autres sont à jamais délivrés de l'excessive puissance du clergé et de la lutte pénible entre les papes et les empereurs. L'ordre social se régularise et se perfectionne; la puissance autrichienne baisse et celle de la France grandit; on commence à sentir le besoin des alliances durables; les corps politiques de l'Europe forment un système lié d'équilibre et un tout régulièrement organisé, dont naguère on n'avait pas eu l'idée. Des États, tels que la Suède et la Turquie qui, jusque-là, existaient à peine pour les autres, prennent un rang et une importance dans ce système. Quelques-uns, tels que la Hollande, naissent du sein de cette grande secousse, et acquièrent, dès leur origine, une grande prépondérance. Les premiers fondements de la monarchie prussienne et de la République américaine se posent. Il se forme dans la politique un es-

Digitized by Google

prit général qui embrasse toute l'Europe. L'art des négociations se perfectionne; la marche des affaires devient plus simple; les guerres sont plus générales, mais moins longues et adoucies par le droit des gens.

Si la France eût été protestante, elle eût combattu plus franchement pour la cause du protestantisme, et la lutte eût été moins longue. Mais son catholicisme même fut peut-être un avantage pour l'humanité, parce qu'on s'habitua peu à peu à la tolérance et à la fraternité des sectes, depuis qu'on vit un ministre revêtu de la pourpre romaine, le cardinal de Richelieu, faire cause commune, et contracter une étroite alliance avec la Suède protestante et la ligue des princes hérétiques de la Saxe.

L'Église cesse dans une partie de l'Europe de former un État dans l'État, d'où il est facile de prévoir qu'un jour son chef sera réduit à la simple primatie spirituelle. Enfin le clergé catholique réforme sa conduite sur l'exemple des protestants, et il gagne en mœurs, en savoir, en considération ce qu'il a perdu en puissance et en richesses.

Cependant presque tous les gouvernements de l'Europe augmentent leur puissance et leur force intérieure; les protestants, parce qu'ils se sont réunis à la masse des peuples, et qu'ils se sont attribué les biens, prérogatives et juridictions de l'Église; les catholiques, parce qu'ils se sont mis sur un redoutable pied de guerre, qu'ils ont annulé les protestants de leurs États, et subjugué de la sorte une partie de leurs peuples par l'autre, les citoyens par les soldats.

Depuis la découverte de l'Amérique et du cap de Bonne-Espérance, le commerce des deux mondes s'était concentré dans les mains de l'Espagne et du Portugal. Mais ces deux pays, comme presque tous les autres avant le seizième siècle, n'avaient qu'un trône et point de peuple: toute l'activité nationale procédait du gouvernement. L'i-

Digitized by Google

gnorance des princes dirigeait un commerce avide autant que mal entendu, dont le luxe des cours absorbait les profits. On eût mis bien du temps encore à comprendre l'esprit commercial, la navigation et l'exploration des mers, si deux États réformés, la Hollande et l'Angleterre, n'eussent pas été comme forcés de s'emparer du trident. Sans la secousse religieuse opérée par Luther, la Hollande, pauvre parcelle des États autrichiens, fût restée sans marine et sans commerce, et l'Angleterre n'eût point tourné ses forces contre l'Espagne. La fermentation des opinions religieuses a donc créé un nouvel ordre de choses, dont l'action bienfaisante a été ressentie dans les deux mondes.

SECONDE SECTION.

SUR LE PROGRÈS DES LUMIÈRES.

« Il y a environ deux cents ans qu'un homme de génie ayant découvert et rassemblé les preuves incontestables du mouvement de la terre, fut condamné comme hérétique à une prison perpétuelle par le tribunal de l'inquisition. Aujourd'hui un traité complet de la *Mécanique céleste* est librement publié. Son illustre auteur voit les sciences honorées dans sa personne par les premières dignités de l'État. Que de pas faits en si peu de temps, et quelle carrière parcourue depuis Galilée ! »

Ainsi s'exprimait naguère *M. Biot*, en annonçant le troisième tome de l'immortel ouvrage du sénateur Laplace [1]. Cette considération naïve d'un zélateur distingué des sciences, qui, en l'écrivant, ne pensait probablement pas à la réformation de Luther, renferme d'une manière implicite ce résultat certain, que l'ancien système du catholicisme romain était diamétralement opposé au progrès des

[1] Les œuvres de Laplace ont été réimprimées aux frais de l'État, en 1843.

Digitized by Google

lumières, et qu'un événement qui a contribué à délivrer l'esprit humain d'un tel adversaire doit être compté pour une des plus heureuses époques de la culture intellectuelle des peuples modernes. Le système opposé d'examen et de critique, établi par la réformation, est devenu l'égide sous laquelle les *Galilée* des siècles postérieurs, les *Kepler*, les *Newton*, les *Leibnitz*, les *Hevel*, les *Laplace* enfin, ont pu en assurance développer leurs hautes conceptions.

Mais dans cette carrière immense parcourue par l'esprit humain depuis trois siècles, comment discerner la part de la réformation? Tant de causes ont concouru à la culture intellectuelle de cette période! La réformation, ainsi qu'il a déjà été observé, n'a été elle-même qu'un premier effet du retour des lumières. Cependant cet effet doit être devenu cause à son tour; il a dû influer sur les événements postérieurs. Mais dans quelle mesure, et de quelle manière? La réformation a-t-elle accéléré, a-t-elle retardé la marche de l'esprit humain? Lui a-t-elle été favorable ou nuisible? On a soutenu l'une et l'autre opinion. Faut-il adopter l'une des deux ou peut-on rester entre les deux extrêmes? L'auteur du présent essai va énoncer franchement son avis sur ce point, et chercher à le justifier.

Fille des lumières renaissantes, la réformation n'a pu qu'être favorable à leur progrès. Mais cet enfant de la lumière fut conçu au milieu d'un chaos de principes opposés. Dominée par les passions du jour, défigurée par l'ignorance et la superstition de ses propres partisans, la réformation, qui ne tendait originairement qu'au bien, a été la source de beaucoup de maux. Le bien qu'elle a produit est un résultat de l'esprit qui fait son essence; les maux qu'elle a occasionnés dépendent, pour la plupart, de la résistance qu'on lui opposa et d'autres incidents. On doit donc ici considérer deux choses qu'il est impossible de confondre sans injustice, savoir, l'impulsion mo-

Digitized by Google

rale donnée primitivement par la réformation, et la secousse qui en résulta quand à cette impulsion primitive vinrent se mêler tant d'autres qui la modifièrent et la dénaturèrent ; en un mot, il faut considérer dans la réformation l'esprit et l'événement, l'intention et le fait.

CHAPITRE PREMIER.

RÉSULTATS DE L'IMPULSION MORALE DONNÉE PAR LA RÉFORMATION.

Il résulte de ce qui précède que l'intention des réformateurs a été de s'affranchir du despotisme et de l'infaillibilité des papes ; de s'en tenir uniquement aux livres saints pour fondement de la croyance et de renverser la scolastique, qui était devenue l'âme de la théologie et l'appui de la hiérarchie romaine. Par son essence, la réformation a donc dû influer sur la liberté de penser, indispensable à l'homme et base de sa liberté civile ; sur la manière d'envisager la religion, d'en établir les preuves et d'interpréter l'Écriture ; enfin, sur la philosophie et sur toutes les ramifications des sciences qui dépendent de l'un de ces trois points. L'ordre et la clarté exigent que nous traitions chacun de ces articles en particulier.

§ 1er. *Relativement à la liberté de penser.*

Je croirais manquer de respect à mes juges et à la partie éclairée du public, si je me laissais aller à une longue énumération des avantages que l'esprit humain retire de la faculté illimitée d'exercer librement ses forces. Que l'on songe à l'attirail immense de censures et de prohibitions que l'Église romaine avait mis en jeu pour tenir les yeux fermés dans un temps où chaque vérité nouvelle devenait une hérésie, c'est-à-dire un crime digne de tous les supplices, et l'on frémira du danger que l'humanité a couru

Digitized by Google

avant le seizième siècle. Si, par un concours heureux et inattendu de circonstances favorables, la pensée n'eût reçu de nouveaux renforts et de nouveaux aliments à son activité, que serait devenue la faible étincelle de lumière qui commençait à briller, avec le système adopté par la cour de Rome? Si les Grecs de Constantinople n'eussent émigré vers l'Ouest; si Copernic dans le ciel, Colomb sur la terre, n'eussent reculé les limites du savoir; si du sein de la laborieuse Allemagne ne fussent sortis l'art de l'imprimerie et la réformation de l'Église; si la puissance colossale qui enchaînait les consciences et comprimait les esprits n'eût reçu des atteintes sensibles, de combien de siècles n'eussent pas été retardées la culture du genre humain et l'amélioration de l'état social? Demandons-le au midi de l'Allemagne, aux peuples des Deux-Siciles, de l'Espagne et de l'Irlande. Qu'un observateur impartial, après avoir reconnu franchement l'état des lumières dans ces contrées, s'assure du degré ou elles sont parvenues en Suisse, en Hollande, en Angleterre et dans l'Allemagne protestante; le contraste ne pourra lui échapper. Ce n'est pas à dire que, dans les pays catholiques, il ne se rencontre des hommes supérieurs et à la hauteur de leur siècle; mais ils sont rares, et c'est la masse des nations qu'il s'agit de comparer. Sans doute que, dans la liaison étroite où vivent les peuples de l'Europe, il est impossible que les lumières des uns ne pénètrent quelque peu chez les autres. Ce mur de séparation n'empêche pas les individus de communiquer entre eux. Mais certes, du côté catholique, on n'a négligé jusqu'ici aucune précaution pour repousser les idées libérales du protestantisme. C'est à Rome que les premières censures de livres ont été inventées, et l'invention a été goûtée par tous les gouvernements dévoués à Rome. *Léon X*, ce protecteur si vanté des arts, promulgua, en 1515, de sévères règlements contre la publication et l'impression de

Digitized by Google

livres traduits du grec, de l'hébreu ou de l'arabe. Presqu'au même instant où, cinq ans après, il fulmina contre la réforme la fameuse bulle *Exurge, Deus, judica causam tuam*, dans laquelle Luther et tous ses adhérents étaient foudroyés, et où leurs livres, de quelque matière qu'ils pussent traiter, étaient prohibés, ce pontife ne rougit pas de publier, au nom de Jésus-Christ, une bulle en faveur des poésies profanes de l'*Arioste*, menaçant de l'excommunication ceux qui les blâmeraient ou en empêcheraient le débit! Qu'attendre d'un tel esprit, d'un tel abus des choses qu'on veut faire respecter comme saintes et recevoir comme des oracles du ciel? La France, le plus éclairé des pays catholiques, plus éclairé que plusieurs pays protestants, et où le papisme n'a jamais régné indéfiniment, malgré ses efforts pour y introduire l'inquisition, la France, où régnait une demi-réforme sous le titre de *libertés gallicanes*, n'a pas été tout à fait à l'abri de ce système d'étouffement[1]. En Espagne, en Italie, en Autriche, les prohibitions et les censures allèrent bien plus loin, et y imposent encore aujourd'hui de grandes entraves à la liberté d'écrire et de penser[2]. Plusieurs gouvernements de l'Allemagne méridio-

[1] Ce serait une histoire très-intéressante, si elle était philosophiquement écrite, que celle de tous les livres juridiquement condamnés. On en verrait beaucoup de flétris pour avoir osé dire ce que tout honnête homme doit se faire gloire de penser. Les registres du parlement et de la Sorbonne offriraient en ce genre une honteuse liste d'écrivains persécutés pour avoir publié des vérités utiles, tandis que des écrits scandaleux et immoraux jouissaient de la protection des lois. C'est qu'on aime mieux la corruption qui énerve les esprits que la recherche des grandes choses qui les élève.

(*Note de l'auteur.*)

[2] On ne peut se rappeler sans étonnement que le *Discours* tenu au *Corps législatif* par *M. Portalis*, pour le rétablissement du culte catholique en France, a été prohibé à Madrid, en 1804, par la raison, porte l'index de l'inquisition, que *cet écrit pourrait porter les esprits à la tolérance.* (*Note de l'auteur.*)

Digitized by Google

nale renouvellent de temps à autre ces salutaires règlements contre la lecture des livres écrits par les *hérétiques* ou par les *esprits forts*. Les bibliothèques publiques tiennent sous clef les *œuvres de Rousseau* et de *Voltaire*, et il est expressément ordonné de ne les communiquer qu'à ceux qui s'engagent à les réfuter. Quelques années avant la révolution française, un professeur d'une Université bavaroise fut destitué de son emploi, pour avoir demandé qu'on plaçât dans la bibliothèque publique un exemplaire du *Dictionnaire de Bayle*. Ces faits, et une infinité d'autres qui se renouvellent journellement, caractérisent l'esprit du catholicisme relativement à la propagation des lumières et de l'instruction. On y maintient, autant que possible, la maxime du moyen âge, de retenir les esprits dans l'ignorance sur certains objets, et de remplir les cases vides de toutes sortes de superstitions. Est-il arrivé qu'aucun pape ait rétracté la bulle *In Cœna Domini*, qui excommunie les lecteurs des livres composés par des hérétiques? *Fra Paolo Sarpi*, faisant mention du premier index de livres défendus, publié à Rome en 1559, assure « que, sous prétexte de la religion, le pape y condamnait à l'excommunication les auteurs d'écrits où l'autorité des princes et des magistrats est soutenue contre l'usurpation cléricale. Outre cela, les inquisiteurs romains défendirent en bloc tous les livres imprimés par soixante-deux imprimeurs qu'ils nommèrent, et en général tout livre sortant des presses d'un imprimeur qui, une seule foi en sa vie, aurait imprimé quelque écrit venu de la main d'un hérétique. De sorte, continue l'historien, qu'il ne restait plus rien à lire. L'on ne trouva jamais un plus beau secret pour hébêter et abâtardir les hommes par la religion [1]. »

La réformation brisa toutes ces chaînes imposées à l'esprit humain, renversa toutes les barrières qui s'opposaient

[1] *Sarpi*, *Istoria del concilio Tridentino*, lib. VI.

Digitized by Google

à la libre communication des pensées. Il ne resta de prohibé dans son sein que les productions dont la morale publique ou la pudeur auraient à rougir. Avoir rappelé le souvenir de ces chaînes et de ces barrières, avoir considéré la longue barbarie qu'elles auraient encore maintenue sur la terre, n'est-ce pas avoir exposé suffisamment combien la réformation a contribué au progrès et à l'universalité des lumières? Dès que par elle, en effet, la carrière eut été ouverte, on osa discuter publiquement les intérêts les plus précieux de l'humanité et parler humainement de toutes les choses humaines.

L'Église romaine disait : « Soumets-toi à l'autorité sans examen. » L'Église protestante dit : « Examine, et ne te soumets qu'à ta conviction[1]. » L'une ordonnait de croire aveuglément; l'autre enseigne avec l'apôtre *de rejeter ce qui est mauvais et de retenir ce qui est bon.*

« Le protestantisme, dit le pasteur *Greiling* dans son *Hieropolis,* qui traite des rapports de l'Église et de l'État, le protestantisme est la force répulsive dont est douée la raison, d'écarter d'elle et de repousser tout ce qui veut occuper sa place[2]. » Je m'abstiendrai d'en dire davantage.

[1] L'Église protestante ne dit pas : « Examine et ne te soumets qu'à tes convictions. » Elle dit : « Examine les assertions des autres et tes propres idées, pour voir si elles sont conformes ou non à la parole de Dieu, unique base de la croyance chrétienne. » L'Église catholique ordonne à ses fidèles de se soumettre aux décisions du pape; l'Église protestante recommande aux siens de se soumettre aux décisions de la Bible. Voilà la vérité sur les deux Églises. Quant à l'examen illimité, il n'est pas plus protestant que catholique, et il a été combattu avec plus de succès par les protestants que par les catholiques.

[2] Cela est très-vrai, en tant qu'un homme, par exemple le pape, veut usurper la place de la raison, mais quand Dieu a parlé, la raison du protestant chrétien se soumet, ou plutôt, elle adore, parce qu'elle est satisfaite. Le chrétien digne de ce nom, ne sera jamais réduit à dire : *credo quia absurdum.*

Digitized by Google

Il suffit de réfléchir sur l'opposition immense de ces principes : *crois* et *examine!* pour savoir que, sous l'autorité suprême de ces deux contraires, tout doit prendre de part et d'autre un aspect différent. Le principe d'examen provoque la lumière, celui de soumission aveugle les ténèbres. Et comment calculer jusqu'où peut s'étendre l'influence infinie d'un principe fondamental que l'on admet pour base de l'instruction religieuse, et par conséquent aussi de l'instruction morale d'une nation? L'homme qui est libre dans le sanctuaire le plus intime de son âme devient entreprenant, actif, propre à tout ce qui est grand et utile. Celui qui est esclave dans sa conscience, l'est, sans le savoir, dans toute sa conduite, dégradé qu'il est par la stupéfaction et l'apathie qui énervent ses facultés.

§ 2. *Relativement à l'étude de la religion, des langues anciennes, de l'exégèse, de l'archéologie et de l'histoire.*

Conformément aux termes de la question proposée par l'Institut, on ne peut considérer ici l'étude de la religion, qu'en tant que le mode de cette étude a été d'une influence immédiate sur la littérature et les sciences. On ne s'occupera donc ni du dogme des diverses Églises réformées, c'est-à-dire de la science *dogmatique*, ni de leur mode d'instruction religieuse qui se rapporte à la *catéchétique*, ni de la science des orateurs sacrés, appelée *homilétique*, ce qui d'ailleurs et en d'autres circonstances fournirait la matière d'un travail fort étendu et fort intéressant.

Du temps que l'Église romaine dominait seule dans l'Occident, l'absence de toute contradiction entraînait celle de tout examen et de toute étude des antiquités religieuses. L'Église opposait même, comme on l'a vu précédemment, une résistance active à toutes les recherches sur cette matière. Elle prohibait de tout son pouvoir l'enseignement

Digitized by Google

des langues orientales et la lecture des livres de l'Ancien et du Nouveau Testament. Son système reposait sur des passages de ces livres qu'elle interprétait plus ou moins arbitrairement, sur des traditions, des opinions attribuées aux Pères, des décisions de conciles, des bulles pontificales, des décrétales, des chartes et autres monuments historiques vrais ou supposés. Pour attaquer efficacement ce système et établir le leur sur des fondements solides, les théologiens protestants furent contraints de recourir à la critique, tant par rapport aux idiomes dans lesquels étaient écrits les originaux des livres saints, que par rapport aux diverses branches de l'histoire sacrée et de l'histoire ecclésiastique. Il leur importait par dessus tout de démontrer avec précision que tel passage était ou tronqué ou mal interprété; que telle expression avait originairement un sens différent de celui qu'on lui attribuait actuellement, et ainsi du reste. Dès lors l'étude des antiquités sacrées, intimement liées aux antiquités profanes de l'Orient, et celle des langues qui en sont la clef nécessaire, devenait indispensable pour eux. Il fallait arriver à une connaissance exacte des lieux, des mœurs, des événements, des idées, de la culture intellectuelle, de l'état politique et privé des diverses nations pendant les siècles où tel prophète, où tel évangéliste avait écrit. Nous avons déjà vu que les principaux chefs de la réformation étaient précisément fort dévoués à ce genre d'étude qui exige l'assiduité et le flegme du Nord. Qu'est-il besoin de rappeler à mes juges les services immenses rendus par les réformés des diverses communions à la littérature et aux antiquités bibliques ou orientales, depuis *Luther, Melanchthon, Camerarius, Zwingli, Calvin* et les *Buxdorf*, jusqu'à *Michaëlis* et à *Eichhorn?* L'étude du grec, si importante à cause du Nouveau Testament, des Pères et de la version des Septante, fut suivie avec une ardeur au moins égale. La con-

Digitized by Google

naissance des chefs-d'œuvre, écrits en cette dernière langue, vint lui donner un attrait nouveau. Nommerai-je ici tous les hellénistes que l'Europe protestante a produits? Étalerai-je la liste de leurs travaux? Il faudrait pour cela un ouvrage de pure nomenclature, plus volumineux que toute cette dissertation. Qui ne connaît *Ernesti*, *Heyne*, *Heeren*, *Schütz*, *Wolf*, *Voss*, *Bentley*, *Spanheim*, le Hollandais *Hemsterhuys*, et son école si illustrée par *Valkenaer*, *Lennep* et *Wyttenbach*[1]? Qui ne sait que dans les pays protestants la connaissance du grec est plus commune peut-être que celle du latin dans la plupart des pays catholiques? En Angleterre, en Hollande, en Allemagne, presque tout homme qui a reçu quelque éducation sait aussi bien la langue d'Homère que celle de Virgile. Quant aux ecclésiastiques, cette connaissance leur est indispensable, et il n'est pas rare de les trouver versés dans la culture des langues et des antiquités orientales. L'impulsion fut ainsi donnée par la nécessité où se trouvèrent les théologiens protestants d'agir offensivement contre l'Église romaine. Étant les agresseurs, il y allait pour eux de l'existence à combattre victorieusement les théologiens catholiques. Ainsi l'attention et les efforts se tournèrent vers la critique historique et la philologie. L'éducation publique fut organisée en conséquence, et cette étude fut d'autant plus estimée et plus généralement en vogue que les progrès des savants nationaux étaient plus éclatants.

Cependant l'étude des langues et des antiquités sacrées ne put être le partage des seuls protestants. Il fallut bien que, pour se défendre, les catholiques se missent en mesure

[1] Le plus grand nombre des érudits de France, au seizième et au dix-septième siècle, ont été des réformés, *Robert* et *Henri Étienne*, *Jos. Scaliger*, *Casaubon*, *Saumaise*, *Bochart*, *Tanegui Lefebvre*, *Bayle* et *J. Morin*, qui abjura et entra à l'Oratoire.

(*Note de l'auteur*)

Digitized by Google

de réfuter leurs savants adversaires et de les convaincre que les passages comme les expressions, accusés par eux d'être faussement interprétés, l'étaient, au contraire, avec justesse et vérité. D'ailleurs, l'impulsion une fois donnée dans la république des lettres, aucun ne pouvait rester en arrière et se résoudre à la honte de paraître moins instruit que le parti adverse[1]. Grand nombre de catholiques se distinguèrent comme les protestants dans la critique et la philologie[2]. Mais il faut avouer que cette étude ne fut jamais aussi encouragée et aussi universelle chez les nations attachées à Rome que chez celles qui s'en séparèrent. Ici, on se livrait à ces sciences avec l'ardeur du besoin et de l'enthousiasme; on les révérait comme les protectrices de la chose publique, comme les sources de l'indépendance religieuse et politique; là, on ne les maniait que comme des armes dangereuses dont on avait reçu les premières.

[1] Les juifs mêmes furent réveillés par cette activité générale, et donnèrent dans le temps quelques grammaires et lexiques pour l'hébreu. Ils sont restés en général plus savants et plus éclairés dans les pays protestants qu'ailleurs. C'est en Hollande qu'a vécu *Spinosa*, comme *Moïse Mendelsohn* à Berlin, où l'on compte encore parmi les juifs plusieurs savants et philosophes du premier ordre.

(*Note de l'auteur.*)

[2] L'abbé Fleury, auteur d'une volumineuse *Histoire ecclésiastique*, dit, dans son traité *Du choix et de la méthode des études* : « Les prétendus réformateurs furent bientôt les plus ardents à étudier les humanités, voyant que l'éloquence et l'opinion d'une érudition singulière leur attiraient grand nombre de sectateurs. Ils regardèrent ces études comme des moyens nécessaires à la réformation de l'Église.... Les catholiques les combattirent bientôt par leurs propres armes.... On recommença donc à étudier les Pères grecs et latins, trop peu connus dans les siècles précédents; on étudia l'histoire ecclésiastique, les conciles et les anciens canons; on remonta jusqu'à l'origine de la tradition, et on puisa la doctrine dans les sources. Le sens littéral de l'Écriture fut recherché par le secours des langues et de la critique, etc. » Article XIII, *Renouvellement des humanités*.

(*Note de l'auteur.*)

Digitized by Google

atteintes; on ne les cultivait que forcément et par le besoin de se défendre à avantage égal. Ajoutons encore que tout ce qui s'est fait chez les protestants a été l'ouvrage de quelques particuliers zélés et de princes la plupart peu riches. Si, au contraire, les catholiques eussent voulu sérieusement encourager chez eux de telles études, quels moyens n'auraient-ils pas trouvés pour cela dans les trésors et les bénéfices du clergé, dans les nombreux monastères peuplés d'hommes qui pouvaient y employer tous leurs loisirs?

C'est de la sorte que le protestantisme, par sa méthode nouvelle d'étudier la religion, d'en envisager et d'en établir les preuves, fit naître en Europe, et particulièrement dans son propre sein, une étude plus approfondie de l'antiquité sacrée, ecclésiastique et profane. De nos jours encore, nous en voyons assez de preuves dans l'érudition des savants du Nord, qui, plus éloignés que les autres Européens des contrées où a fleuri la belle antiquité, semblent s'en assurer la suzeraineté durant leurs savantes excursions. Les Italiens marchent sur Herculanum et en déterrent les merveilles; ils multiplient les musées et les collections. Ces matériaux, ils les amassent pour *Winkelmann*, lequel, à leur aide, retrouve les principes de l'art, en écrit les annales et en devient le législateur [1].

De cette étude approfondie que les théologiens protestants firent de l'archéologie orientale et grecque, appliquée à l'interprétation des livres sacrés, il résulta parmi eux, pour la science appelée *Exégèse,* ou critique du texte

[1] C'est un Allemand, *Conrad Peutinger*, d'Augsbourg, qui le premier a décrit les antiquités romaines, dans ses *Romanæ vetustatis Fragmenta*, imprimés en 1505. Un autre Allemand, *Bienewitz*, de Misnie, sous le nom de *Petrus Apianus*, a publié, en 1534, le premier recueil d'inscriptions romaines: *Inscriptiones sacrosanctæ vetustatis.* (*Note de l'auteur.*)

Digitized by Google

de l'Écriture, une perfection qu'elle était loin d'avoir eue auparavant. L'exégèse a plusieurs branches. Celle qui s'attache particulièrement aux langues et aux antiquités, à la connaissance des temps, des lieux, des auteurs, se nomme *Herméneutique*. Les Anglais, les Suisses, les Hollandais et les Allemands ont poussé très-loin cette science. C'est là qu'on voit les divers fragments, livres, poëmes ou traités qui composent la Bible, interprétés, commentés et rendus à leur sens véritable. Là, par exemple, le *Pentateuque* se trouve expliqué avec le même soin et la même profondeur que, dans l'archéologie profane, les poëmes d'*Hésiode* ou d'*Homère*, les livres des *Macchabées*, comme *Xénophon* ou *Polybe*. Les scolies écrites sur les livres de *Job*, d'*Isaïe*, de *Jérémie*, des *Psaumes* et le *Cantique des cantiques*, jettent un jour tout nouveau sur ces précieux restes de l'Orient antique, sur leurs auteurs et sur l'esprit du siècle dans lequel ils ont été écrits. Les mythes de la nation et des peuples voisins y sont développés et éclaircis. Les travaux de l'exégèse et de l'herméneutique sur les livres du Nouveau Testament ne sont pas moins importants. Les évangiles, les Actes et les épîtres des apôtres, l'Apocalypse elle-même, soumis à la critique comme morceaux d'histoire, donnent lieu à des recherches et à des dissertations qu'on ne peut lire sans le plus vif intérêt. En suivant ainsi les historiens et les chantres sacrés au travers de l'antiquité égyptienne, arabe, syriaque, chaldaïque, samaritaine, perse, grecque et romaine; en analysant leur langage, leurs mœurs, leur esprit, la culture et les idées de leurs contemporains, on se trouve avoir exploré une vaste région de l'antiquité, et avoir porté la lumière dans une partie si essentielle pour nous des archives du genre humain [1].

[1] Voyez sur cet objet un *Discours* prononcé à l'ouverture de l'Académie protestante de Strasbourg, le 15 brumaire an XII, par

Digitized by Google

Toutes les Universités protestantes ont des chaires où l'exégèse, l'herméneutique et autres sciences qui en dépendent, sont enseignées la plupart avec distinction. Tel cours qui a pour objet l'interprétation des *Proverbes*, ou de l'épître aux *Galates*, se trouve être un tableau complet de l'histoire politique, littéraire et religieuse de l'époque où ces écrits ont été composés; tableau dans lequel on est souvent contraint d'admirer l'érudition, la critique et la philosophie qui ont concouru à sa composition. Les États, ainsi que les particuliers protestants, ne négligent rien pour porter au plus haut degré de perfection possible cette science de l'interprétation des livres saints. Les bibliothèques des anciens monastères de l'Orient et de l'Occident furent longtemps visitées par d'infatigables philologues anglais, allemands et danois. Les manuscrits, les monuments de toute espèce y furent recherchés, déchiffrés, comparés; des passages obscurs furent éclaircis; la lumière jaillit du sein de ces vieux dépôts poudreux, et c'est pour l'œil exercé du protestant que l'indolent cénobite avait conservé ces trésors. Que de découvertes inappréciables les adversaires de Rome n'ont-ils pas faites dans ces dépôts de la science, que les moines catholiques ont sans doute l'honneur d'avoir tenus renfermés pendant des

M. *Haffner*, professeur en théologie, et qui a pour titre : *Des secours que l'étude des langues, de l'histoire, de la philosophie et de la littérature, offre à la théologie.* Cette excellente pièce a été trop peu lue; les journaux en ont trop peu fait mention : enfin on en peut dire ce que *Condorcet* disait d'un fort bon discours qui parut de son temps sur les réformés : « Il aurait fait beaucoup de bruit, si l'on s'occupait sérieusement à Paris d'autre chose que de plaisirs, d'intrigue ou d'argent. » T. X de ses *Œuvres*, p. 289. *A. Soultet* avait déjà choisi à peu près le même texte pour le discours par lequel il ouvrit son cours de théologie à l'Université de Heidelberg, le 20 mars 1618. *Oratio de conjungenda Philologia cum Theologia.* Ce morceau se trouve à la tête de ses *Deliciæ evangelicæ.* Hanov. 1620. (*Note de l'auteur.*)

Digitized by Google

siècles, mais pour n'en faire aucun usage ou pour les défigurer! Il ne peut convenir au plan de cet essai d'entrer dans les détails infinis qu'exigerait cette matière pour la traiter à fond et pour étaler toutes ses pièces justificatives. Depuis le zélé *Pococke*, combien d'autres n'ont pas été, dans le même but, envoyés par des princes protestants ou par de simples sociétés, au Levant, en Asie, en Palestine, en Éthiopie et dans la Thébaïde? Je ne citerai que l'expédition dont faisait partie le Danois *Niebuhr*, assez connu par son voyage d'Arabie et d'Égypte. Tous ceux qui connaissent la relation de Niebuhr connaissent aussi l'intéressante série de questions que le célèbre *Michaëlis*, de Gœttingue, lui adressa avant son départ, et qu'un homme tel que lui pouvait seul concevoir[1].

Avant de terminer l'article qui concerne l'exégèse chez les protestants, je fais remarquer en passant combien l'étude de la théologie protestante diffère de celle de la théologie catholique. Ce sont deux antipodes qui n'ont de commun que le nom. Mais cela suffit malheureusement pour tromper tous les gens qui ne jugent que sur les apparences. La théologie catholique repose sur l'autorité inflexible des décisions de l'Église, et interdit à celui qui l'étudie tout usage libre de sa raison. Elle a conservé le

[1] Ces questions ont été publiées à Francfort, en 1762, et traduites en français; mais Niebuhr ne les a reçues qu'aux Indes-Orientales et après la mort de ceux de ses compagnons de voyage auxquels elles avaient été spécialement destinées. Quoique en quelque sorte étranger à la matière, le géographe Niebuhr s'en servit utilement, pour éclaircir divers points d'exégèse biblique, dans son exploration du Yemen. Ce n'est au surplus pas uniquement par elles que le nom de Michaëlis se rattache au voyage de Niebuhr. C'est lui qui en a eu l'idée; c'est lui qui a décidé le comte de Bernstorff, ministre du roi de Danemark, d'en faire un voyage purement scientifique; c'est lui qui a rédigé le programme et composé le personnel de l'expédition.

Digitized by Google

jargon et l'appareil barbare de la scolastique, et on sent en elle l'œuvre des moines du dixième siècle; ce qui peut arriver de plus heureux à celui qui a eu le malheur de l'apprendre, c'est de l'oublier au plus tôt. La théologie protestante, au contraire, repose sur un système d'examen, sur l'usage illimité de la raison[1]. L'exégèse la plus libérale lui ouvre l'intelligence de l'antiquité sacrée; la critique, celle de l'histoire de l'Église; le dogme simplifié et épuré n'est pour elle que le corps, la forme positive nécessaire à la religion; elle s'appuie sur la philosophie dans la recherche de la loi naturelle, de la morale et des relations de l'homme avec la Divinité. Quiconque aurait à cœur de s'instruire en histoire, en littérature classique, en philosophie, ne pourrait rien faire de mieux qu'un cours de théologie protestante. Ce sont des ecclésiastiques ainsi élevés qui, sortant des Universités, vont occuper les places de pasteurs dans les villes et les campagnes. Il arrive souvent qu'ils y fondent des écoles excellentes, et répandent autour d'eux les lumières dont leurs maîtres les ont enrichis. La classe de nos curés, de nos vicaires de village a toujours été fort respectable et fort exemplaire; cependant, il faut en convenir, cette classe n'est pas moins exemplaire chez les protestants, et elle y est beaucoup plus et beaucoup mieux instruite[2].

[1] Nous avons déjà fait observer que la raison du protestant fonctionne dans les limites de la parole de Dieu. Elle n'est illimitée que dans la recherche de cette parole.

[2] Dans plusieurs pays protestants on exige des ministres qui doivent être placés dans les campagnes, un cours d'agriculture et d'économie rurale, aussi bien que quelques notions de médecine et de pharmacie. A Genève, les jeunes ecclésiastiques subissaient un examen sur leurs cours d'humanités, avant de commencer leurs études théologiques, et après les quatre années que duraient celles-ci, ils subissaient derechef un examen sur les humanités, pour s'assurer s'ils n'avaient rien perdu de ce genre d'instruction. Cette coutume

Digitized by Google

Un autre avantage que le nouveau mode d'études religieuses introduit par le protestantisme a procuré aux sciences, c'est d'avoir concouru puissamment à tirer l'histoire ecclésiastique, et en grande partie l'histoire civile, des mains des moines, chroniqueurs ordinaires des temps qui ont précédé le seizième siècle. Ces solitaires, mal instruits des affaires du monde, rarement impartiaux, ne louaient les princes qu'autant qu'ils avaient doté leurs couvents et fait du bien à l'Église. Ils mêlaient à leurs informes annales quantité de fables, de superstitions et de malédictions contre les hérétiques. Où en était l'histoire avec de tels ministres? Ils ont rendu çà et là quelques services; mais combien la raison humaine, qu'ils ont tenue captive pendant des siècles, s'en serait rendu davantage à elle-même, si on l'eût laissé agir librement! Enfin *Reineccius, Melanchthon, Sleidan, Buchanan, Grotius* [1], *De Thou,*

a été maintenue à Genève avec tous les anciens établissements d'instruction. Le même régime est en vigueur dans toutes les Académies de la Suisse protestante. Les ministres de la religion, remplis d'une instruction solide, la répandent autour d'eux. Dans les villages et les petites villes, la plupart tiennent des instituts d'éducation. Leur maison est un foyer de lumière pour le pays. Outre leur bibliothèque, les ouvrages nouveaux, les écrits périodiques circulent, à frais communs, chez les pasteurs d'un canton. Les familles de ces hommes vénérables influent par leur exemple et par la culture de leur esprit, sur les familles qui les entourent et à qui elles s'allient. C'est un point très-remarquable que cette influence du clergé protestant sur la masse de la société qu'il éclaire et qu'il améliore. (*Note de l'auteur.*)

[1] Il faut convenir que les seuls historiens modernes qu'on puisse comparer aux anciens, tels que *Burnet*, *Clarendon*, *Robertson*, *Hume*, *Gibbon*, *J. de Müller*, *Schiller*, sont protestants. L'abbé de *Mably*, dans sa *Manière d'écrire l'histoire*, met *Grotius* au-dessus de *Tacite*, et il donne en plusieurs endroits la préférence aux historiens protestants sur les historiens catholiques. La raison de cette préférence est clairement exprimée dans ces mots de Mably : « En vérité, ce n'est pas la peine d'écrire l'histoire pour n'en faire qu'un

Digitized by Google

Puffendorf vinrent rendre à l'histoire son véritable caractère par la critique et la philosophie, dont elle ne devrait jamais être séparée. *Bayle* et d'autres historiens protestants écrivirent avec une liberté, une critique et un esprit que beaucoup de catholiques ont imité.

L'histoire de l'Église acquit une consistance, une véracité et une impartialité qui en ont fait une des branches les plus importantes du savoir humain. On connaît en France les essais des deux *Basnage*, de *Lenfant*, de *Beausobre*, de *Bayle* et de quelques autres. On connaît encore les travaux déjà anciens des pères de la vraie histoire ecclésiastique, de ces *Centuriateurs de Magdebourg*, qui ont dévoilé l'imposture des *fausses décrétales* avant *David Blondel;* on connaît également ceux de *Seckendorf* et de

poison, comme *Strada* (catholique et jésuite), qui, sacrifiant la dignité des Pays-Bas à celle de la cour d'Espagne, invite les sujets à la servitude, et prépare ainsi les progrès du despotisme. S'il en faut croire cet historien, il est permis à Philippe II de fouler aux pieds toutes les lois, tous les traités, tous les pactes de ses sujets, parce qu'il tient sa couronne de Dieu; et ce casuiste dangereux condamne les Pays-Bas à souffrir patiemment la ruine de leurs priviléges et l'oppression la plus cruelle, pour ne pas se rendre coupables d'une désobéissance sacrilége.... C'est à cette ignorance du droit naturel ou à la lâcheté avec laquelle la plupart des historiens modernes trahissent par flatterie leur conscience, qu'on doit l'insipidité dégoûtante de leurs ouvrages. Pourquoi *Grotius*, protestant, leur est-il si supérieur? C'est qu'ayant profondément médité les droits et les devoirs de la société, je retrouve en lui l'élévation et l'énergie des anciens. Je dévore son histoire de la guerre des Pays-Bas, et Strada, qui a peut-être plus de talents pour raconter, me tombe continuellement des mains. Un autre exemple du pouvoir de l'étude dont je parle, c'est *Buchanan*. Quand on a lu le savant morceau qu'il a fait sous le titre *De jure regni apud Scotos*, on n'est point surpris que cet écrivain ait composé une histoire qui respire un air de noblesse, de générosité et d'élévation. » P. 18 et suiv. de l'édit. de Paris, 1783, in-12. Voilà le grand secret dévoilé : les uns ont de la philosophie dans leur manière de penser et d'écrire; les autres n'en ont point. (*Note de l'auteur.*)

Digitized by Google

Mosheim, parce qu'ils ont écrit en latin comme les Centuriâteurs; mais on connaît moins les ouvrages allemands de *Cramer* et de *Walch*. Ceux-ci ont eu de dignes successeurs dans les derniers historiens de leur pays, le seul où cette histoire, si pleine de grandes leçons et de grandes idées, ait été traitée dignement par des hommes profondément instruits, tels que *Semler, Schrœckh, Le Bret, Fuessli, Planck, Spittler, Henke, Münter, Thym* et *Schmidt*.

Ajoutons enfin que l'histoire littéraire, ce genre d'histoire qui s'occupe de présenter le tableau des progrès ou des variations de l'esprit humain dans les sciences et les arts, dut aussi une vie nouvelle à cette même impulsion. C'est à Kiel que l'illustre *Morhoff* donna, dans son *Polyhistor*, le premier exemple d'un tel tableau. Trente années avant lui, *Pierre Lambecius* en avait déjà esquissé le plan et commencé l'exécution dans son *Prodrome de l'Histoire littéraire*. Après eux, *Struve, Fabricius, Heumann* portèrent de nouvelles lumières dans ces annales du savoir. Quel littérateur ne connaît et ne consulte pas leurs ouvrages? Il serait trop long de nommer tous les successeurs qu'ils ont eus jusqu'à *Eichhorn, Meusel, Wachler* et *Bruns*, qui en sont les plus récents.

§ 3. *Relativement à la philosophie, aux sciences morales et politiques.*

Une révolution commencée par une réforme dans les opinions religieuses ne pouvait manquer de réveiller l'esprit philosophique, si étroitement allié dans l'homme aux spéculations mystiques, aux idées de Dieu, du devoir et de l'immortalité. Il a déjà été suffisamment exposé ci-dessus quelle philosophie imparfaite régnait dans les écoles avant la réformation, et de quelle dialectique extravagante s'étayait le système de la théologie romaine. Soutenir ce

Digitized by Google

système était en effet l'unique but de toute philosophie depuis bien des siècles; les théologiens, moines pour la plupart, étaient les seuls philosophes. Leurs subtiles argumentations ne tendaient qu'au maintien de l'orthodoxie contre les novateurs et les hérétiques. Jamais il ne leur vint en idée d'enseigner une morale utile à la société : ils ne s'occupaient que d'établir les droits du pape et du clergé, non ceux des peuples et des individus. Pour raisonner conformément aux vues de l'Église romaine d'alors, il est évident qu'il ne fallait le faire que d'une certaine manière et sur certains objets. Raisonner d'une manière nouvelle, et étendre le raisonnement à des objets tenus jusque-là pour inviolables et sacrés, c'était ébranler les bases de l'édifice. Une philosophie ferme, indépendante, et qui eût prétendu devenir universelle, était une monstruosité dans cet état de choses. Aussi n'en existait-il aucune de cette espèce avant la réformation. Un mélange bizarre de quelques propositions défigurées du péripatétisme, qu'on appliquait de la manière la plus étrange aux matières de foi et de controverse, formait tout le fonds de la doctrine des écoles.

Depuis la renaissance des lettres, quelques bons esprits, le fameux *Érasme* à leur tête, s'étaient déjà élevés contre cette barbarie monacale. Mais, faisant partie d'une Église à laquelle la scolastique était devenue un auxiliaire indispensable, comment pouvaient-ils travailler efficacement à abattre cet appui? Une telle entreprise était réservée à des réformateurs assez hardis pour s'échapper du sein de cette Église, et en établir une nouvelle sur les purs principes de l'Évangile et de la raison. La réformation seule pouvait détrôner la scolastique.

Protestants et catholiques s'étant mis, à l'envi les uns des autres, à étudier le grec, pour parvenir à l'intelligence des auteurs de cette langue, on lut les œuvres d'*Aristot*

Digitized by Google

qu'on tira de la poussière des bibliothèques. Avec quelle surprise ne vit-on pas qu'elles renfermaient tout autre chose que ce qu'on enseignait depuis des siècles au nom de ce grand homme? On s'aperçut que la pagode, si révérée dans les écoles sous l'imposant nom d'Aristote, ne ressemblait en aucune façon au philosophe de Stagyre. *Melanchthon* s'efforça de porter cette conviction jusqu'à l'évidence. Il exposa la vraie doctrine d'Aristote, en faveur de laquelle il se déclara, qu'il donna pour valable en toutes les choses qui étaient du ressort de la raison humaine, mais qu'en même temps il prétendit devoir être exclue du domaine de la théologie, qu'il fonda constamment sur la volonté divine. La scolastique trouva un adversaire encore plus redoutable et bien plus emporté dans la personne de *Ramus* ou *Pierre de la Ramée,* illustre victime de la Saint-Barthélemy, qui rejeta sans distinction toute la doctrine péripatéticienne.

On ne s'en tint toutefois pas à la lecture des livres originaux d'Aristote; les découvertes qu'on y avait faites inspirèrent aux savants du siècle l'envie d'étendre leurs recherches sur tout ce qui restait de monuments de la philosophie ancienne. Les écrits des pythagoriciens, ceux des deux écoles de Platon, l'ancienne et la nouvelle académie, ceux de l'école stoïque et de l'école épicurienne, furent lus, interprétés, et les doctrines diverses qui y étaient contenues furent enseignées publiquement. Alors commença une période philosophique durant laquelle l'intérêt pour les vérités d'un ordre supérieur, pour la discussion des plus hautes questions de logique, de métaphysique et de morale, acquit une activité qu'on ne lui avait pas vue depuis bien des siècles. La lecture des anciens fut encore une fois chez les modernes, par rapport aux sciences spéculatives, ce qu'elle avait été dans le siècle de Pétrarque par rapport à la poésie. Il faudrait suivre

Digitized by Google

toutes les déviations de l'esprit philosophique durant cette période, exposer toutes les formes diverses qu'il prit tant dans les systèmes empruntés tour à tour et modifiés des anciens, que dans ceux qui ont été créés par le génie moderne; il faudrait dire ce qu'ont été ces déviations chez tant de grands penseurs, *Agrippa*, *Bacon*, *Cherbury*, *Montaigne*, *Charron*, *Descartes*, *Spinosa*, *Gassendi*, *Pascal*, *Mallebranche*, *Locke*, *Leibnitz*, *Wolf*, *Bayle*, *Berkeley* et autres, pour donner une idée complète de cette période; mais un tableau aussi vaste ne peut entrer dans le cadre étroit de cet ouvrage. Il suffit à notre but d'avoir indiqué la part de la réformation à ce grand mouvement de l'esprit humain[1].

Ce mouvement, on n'aura pas de peine à le comprendre, ne put avoir une pleine expansion que dans les pays protestants : il était étranger et contradictoire au système établi

[1] Il ne serait que trop facile de faire de cet *Essai*, qui ne peut être qu'une simple esquisse, une volumineuse histoire remplie de détails et de compilations. On n'aurait, par exemple, pour cet article, qui concerne l'influence de la réformation sur les études philosophiques, qu'à copier ce que dit d'intéressant sur cet objet *Brucker*, dans le quatrième tome de son *Histoire de la philosophie*, liv. 2, chap. 1, *De causis mutatæ*, *tempore emendatæ Religionis*, *Philosophiæ;* puis mettre à contribution les ouvrages de *Rixinger* et d'*Edzard*, *Dissert. quantum reformatio Lutheri Logicæ profuerit;* de *Lehmann*, *De utilitate quam morali disciplinæ reformatio Lutheri attulit;* de *Seelen*, *De incrementis quæ studium politicum è reformatione Lutheri cepit*, et tant d'autres écrits du même genre. Le savant *Fabricius*, à qui l'on doit les *Bibliothèques grecque et latine*, en a indiqué un assez grand nombre dans une sorte de Bibliothèque luthérienne qu'il publia à Hambourg en 1728, sous le titre de *Centifolium Lutheranum*, 1 vol. in-8° d'environ 500 pages. Deux ans après, Fabricius publia une seconde partie ou supplément de la première. Si, de nos jours, quelqu'un voulait en publier un nouveau supplément, il est à croire que son recueil serait encore plus considérable que celui de Fabricius.

(*Note de l'auteur.*)

Digitized by Google

dans les États catholiques. Chez ces derniers, la philosophie doit être regardée comme une sorte de perturbatrice du repos public, ou, si l'on veut, de l'apathie publique; ce qui, aux yeux de bien des gens, revient à peu près au même. En Autriche, en Italie, en Espagne, c'en fut bientôt fait de cet élan philosophique, et l'assoupissement ordinaire reprit le dessus. En France, quoiqu'il y eût plus d'indépendance que dans les autres contrées catholiques, l'esprit philosophique s'éteignit bientôt après *Descartes*, lequel, comme on sait, fut moins apprécié chez lui qu'en Hollande, où il trouva le plus grand nombre de ses partisans et de ses antagonistes. L'intérêt pour les vérités ou pour les systèmes philosophiques, au contraire, loin de s'affaiblir, sembla aller en croissant chez les Anglais, les Écossais, les Hollandais, les Suisses et les Allemands du Nord. Londres, Halle, Genève devinrent les écoles où les Français puisèrent leur doctrine. *Locke*, *Hume*, *Leibnitz*, *Wolf* et *Bonnet* devinrent nos maîtres; la modeste pluralité du petit nombre de penseurs nationaux s'attacha tantôt à l'un, tantôt à l'autre de ces grands hommes, et surtout au premier. Leurs ouvrages, fruits du sol protestant, devinrent nos ouvrages classiques et fondamentaux en philosophie.

Cependant, depuis quelques lustres que l'esprit philosophique semble amorti en Angleterre et en Hollande, il s'est réveillé en Allemagne plus puissamment que jamais, et avec une profondeur et une énergie qu'il n'avait jamais eues depuis les Grecs. C'est à l'immortel *Kant* qu'il doit ce nouvel essor. Kant a posé des principes et est arrivé à des résultats inébranlables, qui resteront comme des phares brillants dans l'obscurité des recherches métaphysiques. Les écoles, filles de la sienne, sont fortes de sa doctrine quand elles la suivent et l'approfondissent; elles s'égarent souvent quand elles s'en écartent. Quoi qu'il en soit, il est

Digitized by Google

démontré à quiconque observe avec attention la marche des nations dans leur culture intellectuelle, que la doctrine du sage de Kœnigsberg ne pouvait exciter un enthousiasme aussi profond d'un côté, et de l'autre trouver une opposition aussi vive, aussi forte de raisonnements que dans un pays où les grandes questions sur les rapports de la raison humaine avec la nature et avec la raison universelle occupent habituellement les esprits, c'est-à-dire dans un pays où l'on pense librement sur la religion et où les idées les plus élevées sur la destination de l'homme sont universellement répandues. Rien de plus pur, de plus religieux, de plus sévère et de plus stoïque que la doctrine morale des écoles les plus célèbres de l'Allemagne. Les leçons superficielles, les erreurs d'*Helvétius* et consorts n'ont jamais pu prendre sur ce terrain; car l'influence de la réformation sur l'étude de la morale n'a pas été moins décisive que sur celle des autres branches de la philosophie [1]. Cette science, qui est pour la conduite de l'homme ce que la métaphysique est pour son savoir, était tombée, depuis les derniers moralistes romains jusqu'au seizième siècle, dans un oubli presque total. On sait que les Pères de l'Église, qui ont usé toutes les ressources de leur esprit dans les controverses dogmatiques, ont fait peu ou rien pour les sciences morales; les scolastiques moins encore, et sous leur règne, la vraie morale disparut entièrement pour faire place à la *casuistique*, morale dégénérée, où les devoirs de l'homme envers Dieu et envers ses semblables se réduisaient pour

[1] Depuis que Villers a écrit ces lignes, les temps sont changés, et l'on a de vives inquiétudes sur l'état religieux de l'Allemagne. Nous ne partageons pas ces inquiétudes, car, au fond, quel rang occupe au delà du Rhin l'école qui, divinisant les instincts les plus grossiers de l'homme, ne sait rien de mieux que de le faire broutter dans une ruche? Refoulée dans les repaires de Catilina, elle est repoussée par l'immense majorité de la nation.

Digitized by Google

ainsi dire à ses devoirs envers l'Église, où une foule de superstitions et de subtilités pratiques ne répondait que trop bien à la superstition et aux subtilités de la théologie de ces temps lamentables. Quand l'Évangile eut repris son rang et remplacé la casuistique, sa morale pure et divine reprit aussi le sien dans les chaires et les écrits des docteurs chrétiens. D'ailleurs, la lecture des philosophes anciens devait familiariser les esprits avec leurs divers principes moraux et engager à comparer leurs principes entre eux et avec ceux du christianisme. Par là l'étude de la morale acquit un haut degré d'intérêt, auquel sans doute elle ne serait jamais parvenue si la casuistique fût restée dominante, si les chaires des écoles et des Églises fussent demeurées au pouvoir des moines. Aujourd'hui elle est devenue pour les ministres du culte protestant la partie la plus essentielle de leurs enseignements et l'inépuisable texte de leurs discours [1]; elle fait un des objets importants de l'instruction publique dans les écoles et les Universités. On sait assez quel nombre de bons écrits sur cette matière ont produit, surtout dans le dernier siècle, les diverses Églises protestantes; quel esprit de pureté, d'humanité et de religion, aussi éloigné du fanatisme ascétique des siècles d'ignorance que de l'égoïsme dur et sensuel des siècles qui se disent plus éclairés, s'y fait sentir [2].

[1] On a voulu leur en faire un reproche dans les derniers temps; mais les plus distingués d'entre eux ne s'en sont pas émus et ont pensé qu'ils ne pouvaient pas mal faire en marchant sur les traces de leur divin maître.

[2] M. *Stœudlin*, professeur de théologie à Gœttingue, a donné une très-bonne histoire des tentatives qu'ont faites les philosophes pour traiter scientifiquement la morale. L'élévation de la morale religieuse au rang d'une science est due à *Calixte*, théologien protestant, qui, le premier, a su lier en un corps et disposer systématiquement les préceptes de l'Évangile et de la raison. Cependant on remarque que le livre de *Calixte*, *Épitome Theologiæ Moralis*,

Digitized by Google

Quant à cette morale des États qui, s'élevant au-dessus des rapports individuels, fixe les droits respectifs des sociétés et de leurs membres, des princes, des citoyens et des nations entre elles, qui donne la théorie des lois, celle du droit naturel, et celle du droit positif dans l'état civil, il a déjà été fait mention, en divers passages de cet écrit, des progrès que lui fit faire la réformation. Les grandes questions qui, pour la première fois, dans les temps modernes, se trouvèrent enfin discutées, préoccupèrent les esprits les plus élevés. *Luther* écrivit son *Traité du magistrat civil* et son *Appel à la noblesse allemande; Melanchthon*, *Zwingli, Jean Sturm*, et d'autres réformateurs, discutèrent des matières analogues, et les mirent à la portée du peuple[1]. *Buchanan* publia en Écosse son hardi libelle *De jure regni apud Scotos*, tandis que *Hubert-Languet* écrivait sur le continent son *Vindiciæ contra tyrannos*, et *Étienne de la Boëtie* son *Discours de la servitude volontaire*. *Milton*, qui avait pris à cœur de défendre le long parlement d'Angleterre, et de justifier le supplice de Charles Ier, composa plusieurs livres de politique où respirait le républicanisme le plus ardent,

ne parut à Helmstædt qu'en 1630, et que déjà en 1577 avait paru à Genève celui de *Lambert Daneau* ou *Danæus*, intitulé *Ethices christianæ libri tres*, où la morale religieuse est traitée méthodiquement. (*Note de l'auteur.*)

[1] Il est à peine besoin de remarquer que le droit canon fut soumis à une réforme totale dans les pays protestants. Il y fut séparé rigoureusement du droit civil, sur lequel jusque-là il avait continuellement empiété, et on le subordonna aux lois locales de chaque État particulier. Tandis que les protestants simplifiaient leur droit ecclésiastique et le réduisaient à un petit nombre de règlements indispensables, les papes augmentaient encore l'immense code du droit apostolique, en y incorporant tous les décrets du concile de Trente, les *Institutes* qu'ils firent composer par *Lancelot* de Pérouse, des bulles, des décisions, etc. Les jurisconsultes catholiques cherchèrent toutefois aussi à donner plus de liaison et de conséquence à leur code. (*Note de l'auteur.*)

Digitized by Google

et, entre autres, sa *Défense du peuple anglais* contre *Saumaise*[1]. Quelques-unes de ces productions, remplies de la véhémence et de l'emportement des partis qui s'entre-choquaient alors avec tant de fureur, dépassèrent le but; mais elles servirent du moins à l'indiquer et inspirèrent le désir de le rencontrer. Bientôt elles firent place à des productions d'esprits sages et profonds qui recréèrent la science du droit de la nature et des gens. *Bacon* en pressentit la nécessité, et en établit les bases comme celles de presque toutes les parties de l'édifice philosophique. *Bodin*, alors réformé, à qui une singulière faiblesse de caractère et d'esprit fit ensuite commettre la double faute de passer dans le parti des ligueurs et d'écrire en faveur des sorciers, avait déjà donné son excellent traité de la République, ouvrage admirable pour son temps, et qu'on lit encore avec fruit. L'immortel *Grotius* apporta la lumière au milieu des ténèbres, classa les principes, et offrit à l'Europe le premier livre où les droits et les devoirs des hommes en société fussent exposés avec sagesse, énergie et précision. Pourquoi Jean-Jacques, si grand, si ami du vrai, a-t-il calomnié Grotius dans son *Contrat social*? N'avait-il donc pas lu le *Droit de la paix et de la guerre*, ou avait-il oublié ce qu'il avait lu?

Après Grotius, parlerai-je de *Selden*, son émule; de *Bœcler*, son commentateur; de *Puffendorf*, dont le *Droit de la*

[1] Les écrits de *Hubert-Languet* et de *Milton* ont été maladroitement exploités par les controversistes catholiques. Étaient-ils protestants les *prédicateurs de la ligue* et leurs séides *Jacques Clément*, *Jean Châtel*, *François Ravaillac* et autres? Si Milton a cherché à justifier le supplice de Charles Ier, le théologien protestant *Saumaise* n'a-t-il pas publié l'apologie de ce prince? L'Église catholique ne peut qu'être écrasée sur ce terrain, et il serait à désirer qu'elle ne s'y hasardât plus. Les protestants ne l'y appelleront jamais; car ils sont trop sensés pour la rendre responsable des crimes et des erreurs de quelques-uns de ses enfants.

Digitized by Google

nature est supérieur peut-être au *Droit de la Paix*[1]; de *Barbeyrac*, l'heureux traducteur et l'aristarque de ces deux ouvrages; de *Hobbes*[2], dont le *Traité du gouvernement* donna lieu à de si utiles discussions; d'*Algernon-Sidney*, qui mourut martyr de son dévouement pour la cause des peuples; de *Conring*, *Fœrstner*, *Locke*, *Leibnitz*, *Wolf*, *Thomasius*, *Budée*, *Jurieu*, *Burlamaqui*, *Vattel*, *Heineccius*, *Bolinbroke*, *Moser*, et de tant d'autres plus modernes dans le nord de l'Europe et de l'Amérique? Non, ce que j'ai dit suffit pour rappeler combien l'impulsion morale donnée par la réformation a eu d'influence sur les progrès de la législation noyée, comme la théologie, dans la barbarie scolastique. Mais en attribuant avec justice à la réformation cette influence sur les esprits, gardons-nous de la croire une cause exclusive et restreinte aux seules contrées où cette réformation est devenue dominante. L'Italie a eu son *Machiavel* et l'Espagne son *Mariana*. L'ardeur de ces études s'accrut encore par la polémique qui eut lieu entre les divers partis. Nous avons vu, dans le dix-huitième siècle, des publicistes effacer ceux du seizième et du dix-septième; mais ils ne parvinrent à les surpasser qu'en profitant de leurs travaux. *Montesquieu* serait-il aussi bien devenu l'orgueil de notre littérature politique, s'il n'avait eu tant de laborieux prédécesseurs par qui la carrière avait été aplanie[3]?

[1] Le livre de Puffendorf et celui de Grotius furent mis à l'index, et défendus dans certains pays catholiques, à Rome, en Autriche, en Espagne, etc. (*Note de l'auteur.*)

[2] Selon *Hobbes*, il n'y a d'autre droit que la force représentée par le prince, dont le pouvoir sera absolu en toutes choses temporelles et spirituelles. C'est quelque chose comme l'*Ère des Césars de M. Romieu*.

[3] Il a dit lui-même, dans la préface de l'*Esprit des lois* : « Quand j'ai vu ce que tant de grands hommes en France, en Angleterre et en Allemagne ont écrit avant moi, j'ai été dans l'admiration. » (*Note de l'auteur.*)

Digitized by Google

Il n'est pas difficile de déduire de tous ces faits la vérité évidente, que la réformation, qui s'est trouvée dès sa naissance en contact intime avec la politique et avec tous les objets d'utilité publique, a dû tourner les esprits vers les sciences qui tiennent à l'administration des États. Des hommes, au contraire, qui, dans leur patrie, vivaient sous l'influence d'une autorité étrangère, qui voyaient le clergé en possession des plus beaux domaines et de la dîme, devenaient incapables de tout élan généreux, de tout intérêt à la culture du sol. D'ailleurs, les membres de ce même clergé étaient les pasteurs, les instituteurs, les dépositaires de tout savoir, les maîtres de toutes les âmes, qu'ils n'entretenaient pour ainsi dire que des pratiques de la dévotion et des droits de l'Église. Il en résultait une ignorance et une indolence profondes sur les plus précieux intérêts des hommes en société. L'agriculture, l'économie rurale et ses branches diverses étaient dans une dégradation déplorable. Tel est encore à peu près leur état à Naples et à Rome, en Espagne et en Portugal; la misère, la fainéantise, l'immoralité, tous les vices enfin naissent de ce fâcheux état de choses[1]. Quelle activité,

[1] Une vérité incontestable, c'est qu'il se commet plus de crimes dans les pays catholiques que dans les pays protestants. L'auteur pourrait citer beaucoup de faits qu'il a recueillis à cet égard. Il a habité pendant plusieurs années une ville libre de l'Allemagne protestante; à peine a-t-il entendu parler d'un vol ou d'un meurtre dans cette ville et le territoire assez étendu qui en dépend. Mais chaque fois que, durant cet intervalle, il est allé visiter sa famille dans une ville catholique, à peu près du même nombre d'habitants, il y a vu le tribunal criminel encombré de causes horribles, d'assassinats, de parricides, de faux, de larcins. Pendant vingt-cinq ans de règne, le duc de Brunswick n'a pas eu à signer une seule sentence de mort dans ses États, dont la population équivaut à peu près à celle d'un département de France. Dans son *Coup d'œil sur l'état des quatre départements du Rhin*, M. *Rebmann*, président du tribunal spécial de Mayence, assure que le nombre des malfaiteurs dans

Digitized by Google

au contraire, quels perfectionnements dans l'agriculture et dans l'économie rurale ne frappent pas les regards de

les cantons catholiques et protestants est dans la proportion de quatre, et même de six à un. A Augsbourg, dont le territoire offre le mélange des deux religions, sur 946 malfaiteurs jugés dans le cours de dix années, il ne s'est trouvé que 184 protestants, c'est-à-dire moins d'un sur cinq. M. *Ferri de Saint-Constant* dit, en parlant des quakers : « Leur caractère moral est très-recommandable et digne d'imitation. Il n'y a presque pas d'exemple de quaker condamné à mort ou à des peines infamantes. En 1791, il y avait plus de vingt ans qu'aucun quaker n'avait été assigné à Old-Bayley. » *Londres et les Anglais*, t. IV, p. 94. Telles sont les mœurs des chrétiens évangéliques : on n'en peut dire autant de tous les pays catholiques. L'Italie moderne, on le sait, est comme la patrie de l'assassinat, et Rome en est le chef-lieu ! On imprime de temps à autre, dans cette ville, la liste des malfaiteurs condamnés par les tribunaux, avec leurs noms, le lieu de leur naissance, la nature de leurs crimes, etc. Il vient de me tomber entre les mains une de ces listes, du 15 juin au 13 juillet 1805. Pendant ce court espace de temps, quatre-vingt-six malfaiteurs ont été condamnés, les uns pour vol, d'autres pour meurtre, viol, etc.; ce qui est effrayant, surtout quand on considère le nombre des crimes qui restent impunis aux États romains. Le célèbre philanthrope *Howard*, cité par M. *de Lille*, a remarqué que les prisons d'Italie regorgeaient de malfaiteurs. A Venise, il a vu trois ou quatre cents prisonniers dans la prison principale; à Naples, neuf cent quatre-vingt dans la seule prison succursale appelée Vicaria; tandis qu'il assure que les prisons de Berne sont presque toujours vides; qu'il n'avait trouvé personne dans celles de Lausanne et de Bâle, et seulement trois individus en arrestation à Schaffhouse. Même observation relativement aux prisons du nord de l'Allemagne et de la Hollande. Howard attribue ce phénomène au soin particulier qu'on apporte, dans tous ces pays, à l'éducation morale et religieuse des enfants. « Dans les sept Provinces-Unies, ajoute-t-il, on compte à peine quatre à six exécutions par année; à Amsterdam, depuis plus d'un siècle, une seule par an, bien que cette ville soit peuplée d'environ 250,000 âmes; et même, dans le cours des deux dernières années, aucune n'avait eu lieu. » Voilà des faits : je m'abstiens d'en tirer la conclusion. J'ajouterai seulement la judicieuse réflexion de M. Henke à ce sujet : c'est que les jours de fêtes, si multipliés dans les pays catholiques, sont une des sources les plus considérables de désordre dans les basses classes du peuple, et que

Digitized by Google

l'observateur en Écosse, en Angleterre et en Hollande! La main de l'homme y crée tout, parce qu'elle y travaille pour lui; elle y est toute puissante, parce qu'elle y est libre, et qu'une instruction convenable l'y dirige. Le contraste de ces effets indubitables des deux religions se fait sentir surtout en Allemagne et en Suisse, où les divers territoires qui se croisent font à chaque moment passer le voyageur d'une contrée catholique à une contrée protestante. Rencontre-t-on un misérable hameau entouré de champs mal cultivés, habité par des paysans grossiers et force mendiants, on risque peu de se tromper en conjecturant qu'on est en pays catholique. Se présente-t-il, au contraire, des habitations riantes, propres, offrant le spectacle de l'aisance et de l'industrie, des champs bien clôturés, une culture bien entendue, il est fort probable qu'on est au milieu des protestants, des anabaptistes ou des mennonites[1]. Ainsi, la nature semble changer d'aspect à mesure que celui qui est fait pour lui donner des lois jouit plus ou moins de sa liberté, déploie plus ou moins de forces; le tout en dépit du climat et du sol. Que l'on compare les plaines fertiles de Soleure au sol bien

plusieurs jurisconsultes ont déclaré que la plupart des rixes et des crimes qui en sont la suite avaient lieu dans ces jours, consacrés à la débauche et aux jeux plutôt qu'à des pratiques de dévotion*. (*Note de l'auteur.*)

[1] Heureusement ces différences commencent à disparaître partout, même en Suisse.

* Dans une brochure intitulée : *Du culte en général, particulièrement en France*, dont la deuxième édition a paru en 1825, M. *de Kératry* affirme, p. III, que dans le laps de quelques années, depuis la restauration, sur 762 procès jugés en police correctionnelle par le tribunal établi dans un arrondissement composé mi-parti de justiciables protestants et catholiques, 758 concernaient des catholiques et 4 seulement des protestants. Si de nos jours les proportions ne sont plus les mêmes, que les protestants y prennent garde. Que si ensuite les catholiques voulaient leur disputer le rang, rien de mieux, surtout s'il en résultait une diminution notable dans la somme des crimes.

Digitized by Google

moins favorisé de l'Argovie; le terrain rocailleux du pays de Vaud, exposé aux influences boréales, à cette magnifique Suisse italienne, ou au Valais si bien abrité; la principauté de Neufchâtel aux campagnes si favorisées des districts naguère soumis à l'abbé de Saint-Gall; et enfin, dans les États mêmes de ce prince-abbé, que l'on compare la portion qui suivait le culte romain à celle qui, sous la protection de Zurich et de Berne, avait pu rester attachée à la réforme, et l'on verra partout l'activité et les lumières de l'homme dompter la nature et la forcer à lui prodiguer ses dons, tandis que tous ses bienfaits sont comme perdus pour la paresse et l'insouciance[1]. L'agriculture est portée à un si haut degré de perfection au canton de Berne, que divers procédés de ses cultivateurs ont été adoptés en Angleterre, et c'est à la société économique établie par eux que l'on doit la vraie théorie de l'irrigation, dont les agronomes connaissent assez l'importance[2].

L'activité imprimée à l'esprit public de chaque État par la réformation se porta donc naturellement sur les objets d'un intérêt public. La science de la *caméralistique* apprit

[1] Un homme digne de foi a entendu, dans un village de la Suisse catholique, un prédicateur franciscain expliquer ainsi à son auditoire la prospérité temporelle et la supériorité industrielle des réformés : « Mes frères, reconnaissez en cela une preuve de l'admirable justice de la Providence, qui veut dédommager dans ce monde ces pauvres hérétiques des supplices éternels auxquels elle les livrera dans l'autre ; tandis que nous, propriétaires du paradis, etc. »
(*Note de l'auteur.*)

[2] Si l'on passe de la culture des terres à celle des esprits, la Suisse offrira les mêmes contrastes. Combien de gens de lettres et de savants célèbres sont sortis de Genève! Berne, Lausanne, Bâle, Zurich, Schaffhouse ont leurs annales littéraires remplies de noms fameux : *Morel*, l'antiquaire; *Haller*, le créateur de la physiologie et le grand poëte; *Iselin*, le premier qui ait conçu l'idée d'écrire une histoire philosophique du genre humain; *Gessner*, le naturaliste, surnommé le *Pline allemand*, et le restaurateur des sciences naturelles; *Gessner*, le poëte bucolique; *Bodmer* et quelques autres poëtes

Digitized by Google

à administrer les revenus du pays; l'agriculture et le commerce eurent leurs bibliothèques, et s'élevèrent au-dessus de la routine par les recherches du génie et les secours empruntés à d'autres sciences, telles que la géographie et la navigation, qui, à leur tour, en reçurent de l'accroissement. La connaissance des arts mécaniques, de tous les objets de l'industrie humaine, sous le nom de *technologie*, prit dans les sciences le rang qu'elle avait comme perdu depuis Pline. Enfin, il ne faut pas oublier que c'est sur le sol protestant qu'est née et que s'est perfectionnée la *statistique*, science qui donne le bilan des ressources de chaque pays, et dont les hommes d'État commencent, même chez les nations catholiques, à sentir l'importance. Depuis longtemps l'étude de ces objets fait partie de l'instruction publique chez les protestants, et leurs Universités ont des professeurs pour les sciences politiques, l'économie publique et rurale, le commerce, la technologie et la statistique. On sait combien les Allemands, les Anglais, les Écossais, les Hollandais et les Suisses ont produit de bons livres sur ces matières avant qu'elles fussent généralement cultivées dans le reste de l'Europe. C'est chez les Hollandais que Colbert puisa la plupart de ses vues, que Pierre Ier apprit en partie l'art d'administrer. Personne n'ignore que ce fut l'exemple du grand *Frédéric* qui fit concevoir à *Joseph II* et à son frère *Léopold* les plans de régénération que l'un forma pour l'Autriche, et l'autre pour la Toscane.

qui ont tant contribué à la renaissance de la belle littérature en Allemagne; les *Turretin*, les *Buxtorf*, les *Werenfels*, les *Bernoulli*, les *Euler*, les *Wettstein*, les *Crousaz*, et tous ces libraires et imprimeurs de Bâle qui, dès l'aurore du seizième siècle, ont fait des entreprises si immenses et si fécondes en résultats. La Suisse catholique, au contraire, n'a pas un seul homme marquant à citer.

(*Note de l'auteur.*)

Digitized by Google

Presque tout le système des connaissances à acquérir ayant changé de face, il fallut bien qu'il s'opérât aussi un changement considérable dans le système de l'instruction publique. Luther fut le premier qui sentit le besoin d'une réforme dans cette partie, et qui travailla efficacement à l'opérer. Melanchthon et les autres principaux réformateurs étant d'ailleurs, comme Luther, des professeurs d'Université, durent tourner leurs vues vers ces grands établissements et vers les écoles secondaires. Ils les purgèrent, autant que les circonstances le permirent, des vices de la période monacale et scolastique [1]. Ce qu'ils ne purent effectuer eux-mêmes, leur esprit l'amena peu à peu, et tout naturellement par la suite. Il est remarquable que, durant les trois derniers siècles, outre un grand nombre de gymnases, de lycées et d'autres écoles, l'Allemagne s'enrichit de plus de vingt Universités, dont les trois quarts protestantes. L'Angleterre en fonda trois pour l'Écosse; la Hollande six. Du côté des catholiques, il y en eut six en Italie, huit en Espagne et trois en France. Non-seulement les protestants ont l'avantage équivoque de la pluralité, mais, au dire des juges compétents, ils ont aussi l'avantage sous le rapport de l'enseignement universitaire [2]. Ce ne serait pas, je pense, avancer un paradoxe que de dire qu'il y a plus de vraies lumières dans une seule Université allemande, que dans toutes les Universités espagnoles de Santiago, d'Alcala, d'Orihuela, etc. [3] Dans celles-ci on enseigne

[1] On trouve des détails fort intéressants sur la pédagogie du siècle de la réformation dans l'*Esquisse d'une histoire de l'éducation que M. le professeur Fritz* a publiée en 1843.

[2] On doit au savant professeur *Haffner* un traité de l'*Éducation littéraire*, imprimé à Strasbourg en 1792. Il serait à désirer qu'on le consultât davantage sur l'objet important qui y est discuté avec tant de sagacité. (*Note de l'auteur.*)

[3] *D'Alembert*, dont aucun esprit éclairé ne récusera le témoignage, après avoir allégué un fait relatif à l'Espagne, ajoute ce qui

Digitized by Google

ce qu'il faut croire, bon gré malgré la raison; dans les autres on enseigne comment on parvient à une croyance raisonnable de quoi que ce soit. Ici les Décrétales sont des oracles infaillibles; là on ne reconnaît d'autre oracle que la raison et les faits les mieux avérés. D'après cela il est naturel que le pédantisme, enfant de la scolastique, soit infiniment plus rare dans les écoles protestantes que dans les autres. Quelques formes différentes des nôtres ont accrédité chez nous le préjugé très-mal fondé qu'un professeur allemand était un pédant; mais la diversité des mœurs et la multiplicité des citations latines ou grecques dans un livre où elles peuvent être fort nécessaires, ne constituent pas plus le pédantisme que la longue robe et le bonnet fourré qui se portaient autrefois. Le vrai pédant, c'est l'ennemi de la raison et de l'examen dans les sciences, l'esclave de l'autorité d'autrui, et le despote intellectuel de ses semblables. Si tel est, en effet, le pédant, on conviendra que les savants protestants ne peuvent guère l'être, eux, dont la maxime principale est l'examen, le libre usage de sa propre raison pour chacun et son affranchissement de toute

suit : « Tel est, au milieu du dix-huitième siècle, l'état déplorable de la raison dans une des plus belles régions de la terre, chez une nation d'ailleurs spirituelle et polie, tandis que les sciences font de si grands progrès en Angleterre, en France et dans la partie protestante de l'Allemagne. Nous disons dans la partie protestante, car on ne peut s'empêcher d'avouer la supériorité présente des Universités de cette partie de l'Allemagne sur les écoles catholiques. Elle est si frappante que les étrangers qui voyagent dans ce pays, et qui passent d'une Université catholique à une Université protestante voisine, croient en une heure avoir fait quatre cents lieues, ou vécu quatre cents ans, avoir passé de Salamanque à Cambridge, ou du siècle de Scot à celui de Newton. » *De l'abus de la critique en matière de religion*, vers la fin, part. XXIX, t. IV des *Mélanges de littérature*. Depuis d'Alembert, plusieurs Universités de l'Allemagne catholique ont subi une réforme et ont été mises sur le pied des Universités protestantes, comme celles de Mayence, de Fribourg, de Landshut et de Vienne. (*Note de l'auteur.*)

Digitized by Google

autorité arbitraire. Cette disposition conduit plutôt a l'humanité littéraire, qui est l'opposé du pédantisme. La science de l'enseignement et celle de l'éducation ne purent donc que gagner au nouvel esprit qui dirigeait les études. La *pédagogie* se perfectionna. *Bacon*, que l'on rencontre partout où il est question d'une meilleure discipline intellectuelle; *Coménius*, le célèbre auteur de la *Janua linguarum*; *Sturm*, *Locke*, et plusieurs autres, posèrent les bases d'un meilleur système d'éducation. C'est d'après eux qu'ont parlé *Fénélon*, *Lachalotais*, *Kant*, *Schlœzer*, *Niemeyer* et *Pestalozzi*; c'est leur langage qu'a outrepassé dans ses hyperboles sublimes le citoyen de Genève; c'est à tous ces grands hommes enfin, c'est au mémorable événement qui a délié leurs langues, que la génération actuelle et les générations à venir doivent les méthodes plus douces et plus efficaces à la fois de leur culture et de leur instruction.

Il a été exposé dans l'article précédent comment l'histoire avait gagné depuis la réformation par la liberté de la critique et par la profondeur des recherches. Il nous reste à ajouter que, depuis cette époque, elle aussi a été traitée dans des vues plus philosophiques. On en a tiré de grandes leçons, de grands préceptes; l'esprit, devenu plus scrutateur, a cherché à coordonner les faits épars; il s'est saisi d'un fil conducteur dans le dédale des siècles; il y a observé la marche de l'humanité, et de là est née la philosophie de l'histoire. Les travaux en ce genre, surtout ceux des Écossais et des Anglais, sont connus en France, et ceux des Français le sont de toute l'Europe; ceux des Allemands le sont moins chez nous, bien qu'ils aient bon nombre d'ouvrages remarquables et compris sous la classification générale d'*Histoire de la culture*, genre qui offre les grands résultats de l'histoire politique et de l'histoire religieuse, et celle des arts et des sciences, en tant que leurs progrès influent sur le progrès général de la civili-

Digitized by Google

sation, la moralité, le bien-être et la liberté des peuples.

Cependant les opinions sur la destinée du genre humain sont partagées. Les uns ne veulent y voir que la fluctuation orageuse d'un océan sans rivages, une série aveugle et sans fin de crimes, d'absurdités et de barbaries, quelques instants heureux suivis de catastrophes terribles, le hasard dictant ses arrêts, la nécessité les exécutant, et broyant de sa main de fer les générations successives qui se perdent dans l'oubli. D'autres voient dans la marche progressive du genre humain une providence conductrice, un acheminement vers un meilleur ordre de choses, vers un perfectionnement moral et politique. Beaucoup de protestants tiennent à cette dernière opinion, et prétendent en démontrer la certitude. Il doit être permis à des gens qui, par une réformation, sont arrivés à un état plus heureux, il doit leur être permis, dis-je, de croire à la belle conception de la perfectibilité de notre espèce[1]. Quant à ceux qui sont d'une opinion contraire, c'est sans doute aux circonstances dans lesquelles ils se sont trouvés, ou à

[1] Pascal y croyait aussi. Voyez l'article premier de ses Pensées : *De l'autorité en matière de philosophie*, p. 1-9 du t. II de ses Œuvres. La Haye 1779. Après avoir parlé des gens qui s'entêtent à proscrire tout ce qui est nouveau, il s'écrie : « N'est-ce pas là traiter indignement la raison de l'homme, et la mettre en parallèle avec l'instinct des animaux?... De l'homme, qui n'est produit que pour l'infinité. Il est dans l'ignorance au premier âge de sa vie, mais il s'instruit sans cesse dans son progrès; car il tire avantage non-seulement de sa propre expérience, mais encore de celle de ses prédécesseurs... De là vient que, par une prérogative particulière non-seulement chacun des hommes s'avance de jour en jour dans les sciences, mais que tous les hommes ensemble y font un continuel progrès à mesure que l'univers vieillit, parce que la même chose arrive dans la succession des hommes que dans les âges différents d'un particulier; de sorte que toute la suite des hommes pendant le cours de tant de siècles doit être considérée comme un même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement. »

(*Note de l'auteur.*)

Digitized by Google

quelque disposition individuelle qu'ils doivent de ne pas croire au perfectionnement de leurs semblables.

§ 4. *Relativement aux sciences mathématiques et physiques.*

Il semble, au premier coup d'œil, que la réformation, dont l'impulsion immédiate a bien pu se faire sentir dans l'étude des sciences historiques et philosophiques, n'a pu exercer aucune influence directe sur celles des sciences exactes et naturelles. Mais, si l'on considère qu'une activité redoublée, qu'un penchant scrutateur, imprimés à l'esprit humain par quelque grand événement, ne peuvent rester sans effet pour tout ce qui est de son ressort, on se convaincra bientôt que l'étude de ces sciences mêmes a dû se ressentir avantageusement de l'impulsion morale donnée par la réformation. A cette présomption indiquée par la nature des choses se joint la considération historique et locale, qu'au moment où *Luther* opérait à Wittemberg la réforme du système théologique, *Copernic* préparait dans une autre ville du Nord celle du système astronomique. Ces deux révolutions, faites par deux contemporains, marchant ainsi de front, il n'est pas facile de discerner combien l'une a favorisé l'autre, quels ont été les résultats de leur combinaison, ni quels sont les effets qui appartiennent précisément à chacune. Il faudrait pour cela avoir pénétré dans le secret de toutes les pensées de l'esprit humain, dont il reste ici peu de traces et de monuments. Répétons toutefois ce que nous avons dit au commencement de cette seconde partie, que, sous l'égide de la réforme, les *Galilée* n'avaient du moins plus à redouter les fers ni la honte des rétractations. C'est sous cette égide que *Kepler* couronna l'œuvre de Copernic, et donna la certitude géométrique au nouveau système, qui probablement n'en avait eu qu'une de pure logique aux yeux de

Digitized by Google

son auteur. Il est enfin remarquable, quelle qu'en ait été la cause, que les deux inventeurs du calcul différentiel, *Leibnitz* et *Newton*, aient vécu, l'un dans l'Allemagne protestante, et l'autre en Angleterre. Depuis, les pays catholiques ont aussi eu leurs grands mathématiciens et leurs grands physiciens. Il est juste cependant de penser que les études mieux dirigées, et plus libres dans leurs recherches depuis Luther, sont une des causes qui ont le plus puissamment concouru à faire fleurir ces belles branches de l'arbre du savoir humain; que l'esprit philosophique, nourri comme on l'a fait voir, par la réformation, a exercé une haute influence sur l'étude des mathématiques et de la physique. On ne s'est pas contenté d'étendre et de perfectionner ces sciences en elles-mêmes, on a encore voulu mettre en évidence leur théorie, scruter leurs fondements, et assurer leurs bases. Les savants protestants se sont adonnés à ce genre de recherches plus que les savants catholiques, qui ne semblent pas y attacher autant de prix[1]. *La philosophie de la nature*, science qui n'est pas la même que la *physique générale*, a pris un développement qui fait le plus grand honneur au génie de l'homme. C'est à *Kant* qu'elle doit sa renaissance et ses principales bases. Le hardi *Schelling* l'a enrichie des vues les plus sublimes. Le système de *Brown*[2], qui n'est qu'une philosophie de la nature orga-

[1] C'est *Kant* qui posa le premier les principes d'une théorie de la certitude mathématique, en tirant la ligne de démarcation entre cette certitude et l'évidence métaphysique, à l'occasion de la question proposée sur ce sujet en 1771, par l'Académie de Berlin.

(*Note de l'auteur.*)

[2] Le docteur *Brown*, mort à Londres en 1788, expliquait tout par ce qu'il appelait l'*excitabilité*, et réduisait la médecine à l'art de modifier l'excitabilité par le sage emploi de stimulants, de manière à augmenter ou à diminuer l'excitation. Les médecins allemands ont admiré, combattu et modifié le système de Brown. Ils en ont tiré une *théorie de l'excitabilité*, qui est allée se perdre dans la philosophie de la nature.

Digitized by Google

nisée, est né en Écosse et a été cultivé et développé en Allemagne. Il est méprisé en France, où on ne le connaît jusqu'ici qu'imparfaitement.

Quant à la science militaire, qu'on a coutume de traiter comme un appendice aux sciences mathématiques, le nord de l'Allemagne semble avoir été destiné dans les temps modernes à lui fournir ses principaux accroissements. On était dans l'enfance de la tactique avant le seizième siècle. *Maurice de Nassau* donna de grandes leçons dans l'art de fortifier les places, de camper, de combattre, et fit triompher ses Bataves, dans les plaines de la Belgique, de toutes les forces autrichiennes. Après lui, et sur un autre théâtre, *Gustave-Adolphe* devint aussi le réformateur de la tactique, et cet art progressa sous lui en Saxe et en Bohême. Un siècle plus tard, *Frédéric II*, roi de Prusse, achevant l'œuvre de Maurice et de Gustave, porta la tactique moderne au point de perfection où elle restera sans doute, quant à ses éléments essentiels.

§ 5. *Relativement aux belles-lettres.*

En tant que la réformation a provoqué l'étude des langues anciennes, chez les catholiques comme chez les protestants, elle doit avoir contribué beaucoup à la culture des belles-lettres et à la renaissance du bon goût. A mesure que les ouvrages classiques de l'antiquité, ces modèles éternels du beau, se répandaient et se lisaient davantage, les esprits s'élevaient peu à peu à leur hauteur, et secouaient la barbarie des temps gothiques[1]. Cette révolution avait commencé en Italie par les réfugiés grecs qui s'y étaient fixés. La réformation aida à en propager le bien-

[1] Voy. l'ouvrage de *Stock*, intitulé : *De bonarum litterarum Palingenesia sub et post Reformationem.* Voy. aussi *Morhoff*, etc. (*Note de l'auteur.*)

Digitized by Google

fait dans les contrées européennes les plus éloignées de ce foyer.

Cependant il fallait à ceux qui s'étaient nourris des anciens une langue dans laquelle ils pussent exprimer leurs conceptions. A l'exception de l'italien et peut-être du provençal, les idiomes modernes étaient incultes et grossiers, de sorte qu'on écrivait en latin. Ce latin était la langue des écoles et des livres, et quel latin! un jargon qui portait les flétrissures de onze siècles de corruption et de mauvais goût. Quand bien même la lecture de *Cicéron* et des autres maîtres de la belle latinité eût pu améliorer et purifier ce jargon, comme il arriva en effet, ce latin, bon ou mauvais, n'était la langue que d'un très-petit nombre d'individus, et demeurait lettre close pour les peuples. Or, les hautes sciences peuvent bien sans inconvénient s'exprimer dans l'idiome des adeptes. Que les savants traitent en latin des matières que les seuls savants doivent lire, soit; on pourrait encore de la sorte avoir des mathématiques, une physique et une philosophie passablement cultivées. Mais comment avoir une littérature sans une langue vulgaire et sans un public? Les productions du goût et du sentiment, chacun a droit de les juger; l'auditoire d'un bel esprit, d'un poëte, ne peut se restreindre aux gens à latin; il lui faut toutes les classes, tous les âges, tous les sexes; il faut qu'il parle la langue des cours et des tavernes, des boudoirs et des camps, des villes et des campagnes; il a affaire à tous les esprits, à tous les cœurs, et surtout aux plus ingénus, aux plus ouverts à toutes les impressions, à ceux qui savent le moins de latin. Où *Vanière*[1] compte à peine cent lecteurs, *Delille* en trouve des milliers.

[1] Par son *Prædium rusticum*, où il chante les travaux et les plaisirs de la campagne, le jésuite *Vanière* a pris rang, au commencement du dernier siècle, parmi les poëtes latins modernes.

Digitized by Google

Afin donc que chaque nation eût une littérature nationale, il fallait qu'on écrivît dans sa langue; il fallait que toutes les classes s'accoutumassent à lire, mais on ne pouvait trouver des auteurs qui voulussent écrire pour le peuple, et des peuples qui voulussent lire les écrits faits pour eux, que par suite d'un de ces événements qui inspirent un intérêt puissant et universel. La réformation fut cet événement; elle devint la source d'un intérêt général et intarissable pour toutes les classes de la société.

La réformation conçue par des savants, et née dans l'enceinte étroite du public parlant latin, ne pouvait pas vivre dans ce milieu. Il fallait qu'elle en sortît, qu'elle devînt la cause de la multitude, qu'elle gagnât des millions de têtes pour armer des millions de bras en sa faveur. Un appel au peuple fut le premier pas des réformateurs, et il fallut bien le faire dans sa langue. Une fois que le peuple eût été provoqué de la sorte, les adversaires de la réforme furent bien obligés de venir à leur tour plaider devant ce tribunal, et ils ne ménagèrent pas les efforts pour retenir ou ramener la multitude de leur côté. Cette polémique, qui s'était échappée enfin de l'ombre des écoles, et qui était devenue la grande affaire de l'Europe tout entière, fut le premier principe actif par qui se trouvèrent réellement fécondées nos langues modernes. Auparavant elles n'étaient que des jargons aussi rudes que le vulgaire qui s'en servait. Quelques poésies amoureuses, ou quelques satires, ne suffisaient pas pour leur donner le nombre et la souplesse dont elles avaient besoin. L'animosité universelle entre les papistes et les réformés, les longs troubles d'Allemagne, de Suisse, de France, des Pays-Bas, d'Écosse et d'Angleterre enrichirent et épurèrent les idiomes de ces contrées. Dans son *Histoire de l'esprit humain,* le marquis d'*Argens,* après avoir exposé l'état où étaient les lettres avant le seizième siècle, dit : « Dans ces temps d'ignorance, Luther parut

Digitized by Google

comme un de ces feux salutaires qui, après une longue tempête, viennent assurer les matelots d'un calme prochain. Ce grand homme fit autant de bien aux sciences que de mal à la cour de Rome; il montra le ridicule des erreurs qu'un vieux respect et un ancien usage avaient rendues sacrées; il se moqua non-seulement des opinions des théologiens, mais de leur langage et de leur façon d'écrire. Il fut secondé dans ses projets par Calvin, et ce fut aux disputes de religion qu'on dut le retour du beau et du bon style. Les théologiens des partis différents se piquèrent à l'envi les uns des autres d'écrire correctement, et de gagner leurs lecteurs par la pureté de leur style[1]. »

La nation allemande reconnaît Luther pour le réformateur de sa littérature et de sa langue. Un de ses premiers soins fut de publier une traduction fidèle de la Bible en langue vulgaire, faite par lui et quelques amis sur les originaux. Cet ouvrage fit une sensation immense. Aujourd'hui encore il fait autorité et est le fondement classique de ce qu'on nomme le *haut-allemand*. C'est en cet idiome qu'il écrivit la plupart de ses livres, traités, lettres, discours, poésies, dont le recueil forme vingt-deux volumes in-quarto. Un de ses premiers écrits fut celui *De la liberté chrétienne*, à la tête duquel il mit une épître

[1] Voici ce que, dans l'Encyclopédie, d'Alembert dit à l'article *Genève* : « Ces peuples, voulant donner de la célébrité à leur ville, y appelèrent Calvin, qui jouissait avec justice d'une grande réputation, homme de lettres du premier ordre, écrivant en latin aussi bien qu'on peut le faire dans une langue morte, et en français avec une pureté singulière pour son temps. Cette pureté, que nos habiles grammairiens admirent encore aujourd'hui, rend ses écrits bien supérieurs à presque tous ceux du même siècle, comme les ouvrages de MM. de Port-Royal se distinguent encore aujourd'hui, par la même raison, des rapsodies barbares de leurs adversaires et de leurs contemporains. » Mais on conçoit assez pourquoi le parti catholique n'a jamais voulu reconnaître ce mérite dans Calvin. (*Note de l'auteur.*)

Digitized by Google

dédicatoire, aussi décente que franche et libérale, au pape Léon X. « Aucun écrivain, depuis bien des siècles, dit M. *George Müller* de Schaffhouse, dans ses *Lettres sur les sciences*, n'avait vu ses écrits enlevés avec une telle rapidité, et lus aussi universellement depuis le trône jusque dans les chaumières; tous furent réimprimés, contrefaits et colportés par tout l'Empire. La popularité, la verve naturelle, l'énergie d'expression qui y régnaient, une doctrine qui réjouissait et qui élevait l'âme lui gagnèrent les gens les plus droits et les plus sensés. Une foule de feuilles volantes, de chansons, de pamphlets qui nous sont parvenus de cette période, déposent du ravissement universel qu'inspirait cette vivifiante lumière[1]. » *Wicleff* avait déjà traduit en anglais le Nouveau Testament. Dès qu'en Angleterre la réformation eut rendu la lecture des livres saints de première nécessité pour le peuple, *Tindal*, *Roye* et autres, en publièrent une version. La même chose arriva en France, où la réformation multiplia les Bibles françaises, et les mit entre les mains de tout le monde[2]. Quand les théologiens catholiques virent

[1] « Encore aujourd'hui, dit le savant et spirituel *Henke* dans ses *Additions* à la traduction allemande de cet ouvrage, on est contraint d'admirer la richesse, la force et la pureté du style de Luther. Cela aide à comprendre comment il a pu exécuter de si grandes choses. L'abondance de ses pensées le rend inventif dans l'expression; le feu de son esprit, de son zèle, de sa dévotion le rend éloquent, comme son extrême bon sens le rend intelligible pour tous. Sa gaîté soutenue, piquante, hardie donnait un charme particulier à ses écrits. La langue nationale lui doit un haut degré de perfectionnement et une partie des progrès qu'elle a faits depuis lui. Cette vérité est si généralement reconnue que l'Allemagne catholique a rejeté longtemps avec mépris toute amélioration dans la langue, la regardant comme un résultat et un signe de l'hérésie. On appelait *allemand luthérien* toute façon de s'exprimer qui, par sa grâce, se distinguait du vulgaire, et quiconque s'en servait, s'exposait à voir sa foi devenir suspecte. » (*Note de l'auteur.*)

[2] Dans son *Histoire critique du Vieux Testament*, p. 332, le

Digitized by Google

ces grands mystères de la religion entre les mains des ignorants, ils résolurent de contre-miner, de publier aussi leurs traductions, leurs commentaires, leurs explications des livres saints. Il nous importe peu de savoir qui avait raison d'eux ou de leurs adversaires. Il nous suffit d'avoir établi que les langues européennes se perfectionnaient par ces controverses religieuses et politiques, par ces traductions et ces explications[1].

Nous ne pouvons pas nous hasarder d'en dire davantage de l'influence de la réformation sur les belles-lettres[2]. Tant de causes diverses ont concouru à leur culture et aux modifications qu'elles ont éprouvées, que quiconque voudrait entrer dans ce dédale risquerait de s'y perdre, de confondre les objets, et de donner pour des résultats certains ce qui ne serait que d'ingénieuses hypothèses. Les nations protestantes de race germanique ont

P. *Richard Simon* prétend, il est vrai, que la première Bible française a été celle d'Anvers, de 1530, revue par les théologiens de Louvain, et qu'ainsi les catholiques sont les premiers auteurs des Bibles françaises qu'on lit présentement. Mais le P. Simon ignorait que cette Bible était l'ouvrage de *Jacques Lefebvre* d'Étaples, appelé communément *Faber Stapulensis*, confident de la reine de Navarre, soupçonné à bon droit d'être un partisan de Luther, déclaré hérétique par la Sorbonne, et privé du doctorat. Cette traduction de la Bible a même servi de base à celle de Genève.

(*Note de l'auteur.*)

[1] Il ne convient pas d'oublier ici les services réels que *Bayle* a rendus à la langue française, dont il a contribué à répandre le goût et qu'il a su plier à toutes sortes de matières qui jusqu'à lui n'avaient été traitées qu'en latin. (*Note de l'auteur.*)

[2] On pourrait cependant ajouter encore que le peuple des villes et des campagnes qui entend régulièrement les offices divins dans sa langue, qui y chante des psaumes, des cantiques, des morceaux de poésie des meilleurs poëtes nationaux, acquiert par là une foule d'idées, un goût et un sentiment du beau, que ne peuvent acquérir ceux qui assistent à des offices faits dans une langue qu'ils ne comprennent pas. (*Note de l'auteur.*)

Digitized by Google

entre elles tant de traits de ressemblance, qu'il faut se garder de prendre quelques conformités dans le caractère et le génie de leurs productions littéraires pour des effets immédiats de la grande révolution qui leur fut commune. L'esprit de chaque peuple, si profondément modifié par tant d'événements et tant de générations, a sa tendance propre, ses dispositions naturelles, qu'on ne peut attribuer à une circonstance unique et isolée. Sans doute que l'unanimité avec laquelle les nations aujourd'hui protestantes ont adopté la réforme dès qu'elle s'est présentée, n'était qu'un résultat de cette conformité d'esprit entre elles. Leur marche de ce côté, la chose étant prise en général, a toujours été de simplifier la religion, de la rendre plus austère et plus intellectuelle, restant inviolablement attachées au *déisme*[1] et à la morale qui en est le fond. Les

[1] Il importe de se rappeler que Villers n'était pas protestant et que, comme beaucoup de catholiques séduits par les avantages sociaux du protestantisme, il lui a prêté ses propres idées religieuses. Pour quiconque sait que le dogme fondamental des protestants est la divine autorité des Saintes-Écritures, et pour quiconque a lu leurs livres symboliques sur lesquels seul il est permis de les juger, que signifie cette assertion qu'ils sont attachés au *déisme?* Par qui, au surplus, le christianisme a-t-il été mieux défendu contre les déistes et les incrédules? A quelle Église appartenaient les Abbadie, les Tillotson, les Leland, les Lardner, les Jérusalem, les Bonnet, les Less, les Bogue, les Paley, les Chalmers et autres, qui ont combattu les adversaires de la Bible, sortis, pour la plupart, de l'Église catholique de France? Le protestantisme n'est donc pas le déisme et il ne conduit pas plus au déisme, ou, pour parler le langage de M. *l'abbé de Lamennais*, à l'athéisme et à l'immoralité, que la religion catholique. Sans doute il y a des déistes, peut-être même des athées qui appartiennent nominalement à l'Église protestante; mais n'y a-t-il pas de tout cela dans l'Église catholique, et quel pays protestant compte autant d'athées que la catholique Espagne? Faites la guerre aux protestants, si cela peut vous faire plaisir; mais faites-la, sinon avec des armes loyales, du moins avec des armes mieux trempées.

Digitized by Google

mœurs des nations protestantes sont aussi incontestablement plus sévères et meilleures que celles des nations catholiques. Est-ce parce que ces nations sont protestantes qu'elles ont acquis ce caractère? ou bien est-ce parce qu'elles ont ce caractère qu'elles sont devenues protestantes? C'est ce que je laisse à d'autres à décider. Je ne veux qu'indiquer l'influence de ce même caractère sur la culture des belles-lettres. Les littératures italienne et française sont riches d'une foule d'ouvrages où l'amour, badin et léger, est traité avec la délicatesse et la grâce la plus exquise. On chercherait vainement chez les Anglais et les Allemands autant de ces agréables productions; j'oserais même dire que le peu qu'ils en ont est de pure imitation, et que ce ne sont pas des plantes indigènes. L'amour chez eux n'oserait se montrer escorté des désirs et se faire le compagnon de la volupté. Leurs *Bocace*, leurs *Grécourt*, leurs *La Fontaine*, leurs *Bernard* même, sont encore à naître. S'ils se montraient, ils seraient reçus froidement, et ce n'est pas par les imitations adoucies que *Wieland* a hasardées en ce genre qu'il s'est concilié le plus l'estime de ses compatriotes. En un mot, leurs chants, leurs romans, le monde idéal de leurs poëtes, diffèrent entièrement de ce qui se voit chez leurs voisins. Je n'ose donner ceci pour une conséquence de la réformation, mais bien pour une de ses coïncidences. Ce qui est assez digne de remarque cependant, c'est que les deux épopées les plus sublimes, où le dieu des chrétiens et les habitants du ciel sont les acteurs, et où ces acteurs parlent un langage digne d'eux, les deux plus merveilleux tableaux d'innocence et de vertu céleste, celui de la chute des premiers hommes et celui de la rédemption, sont des productions protestantes. Si le trop court âge d'or de la poésie italienne n'eût produit la *Jérusalem du Tasse*, il est incontestable que le *Paradis perdu* et le *Messie* seraient les deux seuls

Digitized by Google

poëmes épiques dont pût se glorifier la littérature moderne.

Enfin l'esprit scrutateur et raisonneur à qui la réformation a ouvert une libre carrière, ainsi qu'il a été démontré ci-dessus, s'est introduit aussi dans le domaine de l'imagination, c'est-à-dire dans la partie théorique des belles-lettres, dans les systèmes sur le sentiment, le goût, le beau et le sublime. On sait que, proportion gardée, les littérateurs protestants ont plus travaillé sur ces matières, et y ont peut-être plus profondément pénétré que les autres. C'est chez eux que la partie rationnelle de la critique littéraire est devenue une science, sous le nom d'*Esthétique*. Ce nom lui fut donné par l'Allemand *Baumgarten*, du mot grec qui signifie *sentiment*. *Lessing*, *Herder*, *Sulzer* et ses continuateurs ont écrit dans ce genre des morceaux remarquables. *Kant* a fondé une nouvelle école esthétique par sa *Critique du jugement*. Il a eu de nombreux et d'ingénieux disciples, tant dans son école que dans celles qui sont sorties de la sienne. Le plus remarquable d'entre eux, en théorie comme en pratique, est *Schiller*[1].

§ 6. *Relativement aux beaux-arts.*

C'est quand un culte pompeux exige des temples magnifiques, des cérémonies imposantes, un appareil éclatant; c'est quand la religion offre aux yeux les images sensibles des objets de la vénération publique, quand elle repose sur une mythologie sacrée, quand la terre et le ciel sont peuplés d'êtres surnaturels à qui l'imagination peut prêter une forme; c'est alors, dis-je, que les arts, encouragés,

[1] L'original et parfois sublime *Jean-Paul Richter*, auteur d'un traité piquant sur cette matière, les *Schlegel* et *Heidenreich*, ne doivent pas être oubliés, non plus que les Anglais *Schaftesbury*, *Hutcheson* et *Burke*. (*Note de l'aut*

Digitized by Google

ennoblis, atteignent le faîte de leur splendeur et de leur perfection. L'architecte, appelé aux honneurs et à la fortune, conçoit le plan de ces basiliques, de ces cathédrales dont les riches murailles sont décorées des chefs-d'œuvre de l'art et dont l'aspect produit une profonde émotion. Ces temples, ces autels sont parés du marbre et des métaux précieux dont la sculpture a fait des anges, des saints et des images d'hommes illustres. Les sacristies, les chapelles, les jubés, les chœurs sont ornés de tableaux. Ici, Jésus meurt sur la croix; là, il resplendit sur le Thabor de toute la majesté divine. L'art, ami de l'idéal, va chercher ses créations au ciel : saint Jean, sainte Cécile, Marie surtout, cette patronne de toutes les âmes tendres et ardentes, cette vierge modèle de toutes les mères, médiatrice entre l'homme et Dieu, être auguste et touchant, dont aucune autre religion n'offre la ressemblance ni le modèle. Durant les solennités, les étoffes les plus brillantes, les pierres précieuses, les broderies recouvrent les autels, les vases, les prêtres, et jusqu'aux murs du saint lieu. La musique en complète le charme, par les chants les plus mélodieux, par l'harmonie des orchestres. Ces encouragements si efficaces se renouvellent en cent lieux divers; les métropoles, les paroisses, les couvents, les oratoires veulent captiver l'âme religieuse et dévote. Ainsi le goût des arts devient général à l'aide d'un aussi puissant levier; les artistes se multiplient et rivalisent d'efforts. Les écoles d'Italie et de Flandre ont fleuri sous cette influence, et les plus beaux ouvrages qui nous en restent témoignent des encouragements que leur prodigua le culte catholique.

D'après cela, la réformation a dû être défavorable aux beaux-arts. Elle a rompu le lien qui les unissait à la religion, qui les rendait sacrés et qui leur assurait une part dans la vénération des peuples. La liturgie des luthériens, et plus encore celle des calvinistes, est simple et austère.

Digitized by Google

Une pierre et un drap forment l'autel; une chaire, des bancs sont toute la décoration du temple. Il n'est question ici que d'Évangile, d'instruction religieuse et de cantiques, traitant de la grandeur de Dieu et des devoirs chrétiens. Tout est dénué d'ornements, de pompe et d'élégance. Le prêtre est vêtu d'un habit noir modeste. La vénération d'aucun saint, d'aucun ange, bien moins encore de leurs images, n'est recommandée aux âmes pieuses. On pourrait dire que ce culte est triste, sec, en comparaison de celui des catholiques, si une assemblée d'hommes réunis pour adorer en commun pouvait réellement comporter l'idée de tristesse. Il n'en est pas moins certain que si ce culte peut élever l'âme, il tend à désenchanter l'imagination, rend superflues et les superbes églises, et les statues, et les peintures, dépopularise les arts, et leur ôte un de leurs ressorts les plus actifs[1].

Outre cette disposition générale, propre à un culte qui se tient si sévèrement rapproché du pur esprit de la primitive Église, et qui ne se permet aucune coquetterie avec les sens, il faut encore avoir égard à la disposition particulière des peuples qui ont embrassé la réforme. Ils habitent, pour la plus grande partie, les climats les plus rudes de l'Europe. Ils sont plus flegmatiques, plus froids, plus méditatifs que ceux du Midi; ils n'ont pas sous les yeux une nature aussi belle; ils ne respirent pas cet air voluptueux, suave, enivrant de l'atmosphère italique. Réformation à part, ils ne sont donc ni aussi bien placés, ni aussi bien constitués pour la pratique des arts, que les Italiens,

[1] Il ne résulte aucunement de là que le culte protestant manque de chaleur et de vie. Sans doute il n'a rien qui soit à comparer aux Vêpres siciliennes, mais si les pompes du catholicisme ont pu pousser les peuples jusqu'au massacre de leurs ennemis, regretterions-nous l'impuissance du culte protestant à étouffer la voix du bon pasteur qui interdit la vengeance?

Digitized by Google

par exemple. Sans doute ils ont eu et ont encore d'estimables artistes, mais ils ne peuvent l'emporter sur ceux d'Italie, ni même les contre-balancer. Leur mérite réel dans les arts, mérite qui procède de leur esprit réfléchi et scrutateur, c'est d'en traiter la théorie avec plus de profondeur; d'observer, de rechercher les principes qui guident à leur insu les grands artistes; d'épier la marche de l'imagination et de l'entendement dans leurs productions; de trouver les rapports entre la nature idéale des arts et la nature réelle; en un mot, de développer les principes et la philosophie des arts. L'Italien sent et produit; *Winkelmann*, *Lessing*, *Hemsterhuys*, *Kant*, *Burke* et *Gœthe* pensent et analysent le produit et la faculté de produire. L'un a l'instinct de l'art, les autres en ont l'intelligence. L'un crée, les autres jugent la création. Ces deux fonctions présupposent également le génie. La première le déploie à l'extérieur en formes visibles, la seconde dans les profondeurs de l'entendement. On pourrait nommer celle-ci la puissance législative, celle-là la puissance exécutive des beaux-arts.

CHAPITRE II.

RÉSULTATS DES ÉVÉNEMENTS QUI ONT ACCOMPAGNÉ ET SUIVI LA RÉFORMATION.

§ 1er. *Troubles et guerres dans le monde politique, controverses dans le monde théologique.*

Si la réformation n'avait touché qu'au dogme et que Luther n'en eût voulu qu'à la transsubstantiation ou à la grâce, cette querelle obscure serait restée dans les écoles et eût obtenu à peine les honneurs d'une bulle pour la condamner. Le saint-père, indifférent, eût traité le nouvel hérétique comme mille autres qui ont passé sans faire époque. Les peuples et les princes eussent peut-être ignoré une querelle qui n'eût pas été la leur. Mais Luther n'atta-

Digitized by Google

qua pas uniquement l'esprit ou le dogme du papisme; il appliqua tout d'abord le fer à la partie la plus sensible, au temporel de l'Église, et commença l'hérésie par les finances apostoliques. Dès lors personne ne pouvait rester indifférent : Ceux qui levaient les tributs devaient jeter les hauts cris; ceux qu'on dispensait de les payer devaient se déclarer vivement pour les novateurs. Le plus puissant des princes chrétiens cependant, celui qui menaçait l'indépendance de tous les autres, jugea à propos de soutenir les droits de Rome. Les autres, qui virent dans cette conjoncture la double occasion de s'affranchir tout à la fois du despotisme papal et d'échapper au joug de l'Autriche, résolurent de s'armer pour la réforme. De là il résulta ce double malheur, que les guerres qui survinrent prirent un caractère religieux et fanatique, par conséquent plus sanguinaire que celui des autres guerres, et que les controverses des théologiens acquirent une importance politique, une universalité qui en rendit les effets plus funestes que ceux de toutes les controverses qui jusque-là avaient agité l'Église chrétienne.

Voilà la source des maux, des catastrophes épouvantables qui accompagnèrent et suivirent la réformation; telle fut la cause d'un siècle et demi de guerres sanglantes, de soulèvements et de troubles en Europe. Une étincelle que Luther avait fait jaillir pour allumer un flambeau, embrasa l'Occident, et sembla devoir y ramener la barbarie. Mais par bonheur la lumière brillante du flambeau finit par dissiper les ténèbres.

Il est donc vrai de dire, avec quelques antagonistes de la réformation, qu'elle a momentanément fait rétrograder les lumières et la culture des sciences. Qu'on se figure les dévastations inouïes dont la malheureuse Allemagne devint le théâtre, la guerre des paysans de Souabe et de Franconie, celle des anabaptistes de Munster, celle de la ligue

Digitized by Google

de Smalcalde contre Charles-Quint, celle enfin qui dura jusqu'au traité de Westphalie, et même après ce traité jusqu'à son entière exécution. L'Empire fut changé par elle en un vaste cimetière, tombeau de deux générations. Les villes étaient en cendres, les écoles désertes, les champs abandonnés, les manufactures incendiées, les esprits aigris, exaspérés par leurs longues divisions. Catholiques, luthériens, calvinistes, anabaptistes, moraves s'accusaient les uns les autres et s'attribuaient les douloureuses plaies de la patrie, de cette patrie non-seulement déchirée par ses propres enfants, mais livrée aux bandes espagnoles et italiennes, aux fanatiques de la Bohême, aux hordes turques, aux armées françaises, suédoises et danoises qui y avaient porté le carnage et les désolations d'une guerre civile et religieuse. Il faut à un pays un temps bien long pour se remettre d'une telle commotion et d'une telle ruine. Aussi voyons-nous la nation allemande, après avoir fait d'abord de grands progrès dans les sciences durant la paix, retomber durant une partie du dix-septième siècle dans une sorte de stupeur, dans un état voisin de la barbarie. Sa littérature, pendant cette période, resta en arrière de celle des Italiens, des Français et des Anglais, et c'est de là que datent les préjugés de ces peuples contre l'esprit germanique. Depuis, les choses ont bien changé de face; mais les préjugés durent plus que les choses, et l'amour-propre national, renforcé de l'habitude qui dispose à croire, de la paresse qui arrête l'examen, rendra peut-être cette défaveur très-difficile à détruire.

Ce n'est pas seulement sur son sol natal, là où sa cause fut débattue avec tant d'opiniâtreté, que la réformation occasiona de cruels bouleversements. La France ne put y échapper; mais les troubles de ce pays ne furent pas aussi longs que ceux de l'Allemagne. Cette dernière contrée était dans l'état le plus déplorable, quand la France avait

Digitized by Google

déjà guéri toutes ses plaies et était arrivée à l'apogée de sa gloire politique et littéraire. Les Pays-Bas furent le théâtre de la lutte convulsive de l'Espagne contre la nouvelle République hollandaise. Les maux qui en résultèrent pour ces belles provinces égalèrent presque ceux du reste de l'Empire. Enfin, l'Angleterre se vit livrée à des commotions intestines qui ont été rappelées ci-dessus à l'article de cette puissance. C'en est assez pour être forcé de convenir que, depuis le débordement des peuples du Nord sur l'Empire romain, aucun événement n'avait encore provoqué en Europe des ravages aussi longs et aussi universels que la guerre allumée au foyer de la réformation. Sous ce rapport, il n'est que trop vrai qu'elle a retardé les progrès de la culture générale; mais après l'incendie ses bienfaits se sont fait sentir de nouveau, dans la meilleure direction et dans le libre mouvement des esprits.

D'ailleurs, je le demande, est-ce la réformation qui a appelé les princes et les peuples aux combats? La réformation n'était en principe que l'acte par lequel la raison se déclarait émancipée et affranchie du joug de l'autorité arbitraire[1]; émancipation qui n'était qu'une suite naturelle de la renaissance des lumières. Il s'agissait de restaurer l'Évangile et de se soustraire aux prétentions exorbitantes des papes. Les adversaires de cette réforme furent assez passionnés et assez iniques pour vouloir l'étouffer dans le sang de ses sectateurs. Eux seuls sont coupables des maux qui en furent la conséquence. Les efforts qui ont été

[1] L'*autorité* est le grand cheval de bataille des controversistes catholiques, et ils accusent les protestants d'en manquer. De leur côté, les protestants n'entendent récuser que l'autorité arbitraire, et déclarent se soumettre à l'autorité légitime. Or, quelle est l'autorité légitime, celle de la parole de Dieu, ou celle d'un homme qui s'en écarte? Toute la question est là.

Digitized by Google

faits pour anéantir la réforme prouvent seulement combien elle était nécessaire.

Un reproche plus direct et en apparence mieux fondé, qu'on pourrait faire à la réformation, c'est d'avoir rallumé avec une inconcevable fureur le feu des disputes théologiques, qui gagna tous les esprits, et consuma en pure perte tant de savoir et de talents que l'on prodigua pour l'alimenter. L'attention du monde savant fut absorbée pendant plus d'un siècle par ces misérables querelles de dogmes et de formules, qui devinrent un nouveau et puissant obstacle au progrès des sciences. Elles renforcèrent le penchant pour les rêveries et le mysticisme outré de quelques têtes ardentes. La polémique, qui s'établit d'abord entre les théologiens de Rome et ceux de la réforme, fut de part et d'autre violente et amère[1]. L'aigreur, trop natu-

[1] On a beaucoup reproché à *Luther*, et *Voltaire* entre autres, quelques invectives qu'il s'est permises contre le pape. Voltaire lui-même s'en est permis de bien plus indécentes, et avec moins de raison, contre ses adversaires. Luther se montra dans le principe très-soumis et très-respectueux envers le chef de l'Église. Il en parla d'abord, et souvent même dans la suite, avec beaucoup de modération et de décence. Mais qu'on pense aux injures horribles qui lui furent prodiguées; qu'on lise les libelles des Hochstraten, des Eckius et des Tetzel; qu'on considère surtout la cruauté avec laquelle ses amis, ses partisans étaient conduits au supplice quand ils se laissaient surprendre en pays catholique, et l'on comprendra le langage de Luther. S'il n'eût pas été ardent et irritable, comment serait-il devenu le chef d'une aussi grande révolution? Ses ennemis, s'ils l'avaient eu en leur puissance, l'auraient fait brûler comme Jean Huss*. Pour lui, il se contentait de se moquer d'eux, et ne

* Sous ce rapport, Luther trouverait encore à qui parler. A la page 187 de la 4e édition de ses *Pèlerinages de Suisse*, *M. Veuillot*, *rédacteur en chef de l'Univers religieux*, ne se gêne pas de dire: « Pour moi, ce que je regrette, je l'avoue franchement, c'est qu'on n'ait pas brûlé Jean Huss plus tôt, et qu'on n'ait pas également brûlé Luther; c'est qu'il ne se soit pas trouvé quelque prince assez *pieux* et assez politique pour mouvoir une croisade contre les protestants. » Et M. Veuillot est à la tête d'un journal religieux qui a des abonnés! Suffirait-il de nos jours, pour être la coqueluche d'un parti quelconque, de savoir jouer du couteau et de l'allumette chimique? Bien entendu, comme ces héros de mélodrame qui, la pièce jouée, vont trinquer avec leurs victimes.

Digitized by Google

relle à de telles discussions, n'a pas peu contribué à donner aux querelles littéraires subséquentes ce ton d'animosité qu'on y remarque plus que dans aucun autre siècle.

Mais le combat ne s'engagea pas seulement entre les catholiques et les novateurs; bientôt il s'éleva au sein même de la réforme et entre ses partisans des contestations très-ardentes. Je ne puis retracer ici l'histoire de toutes les sectes et de toutes les opinions que la liberté illimitée, établie par la réforme, fit naître en foule. Ces sectes, toutes ennemies de Rome, ne se traitaient pas mieux entre elles qu'elles ne

faisait brûler personne. Le P. *Maimbourg* lui-même remarque, dans son *Histoire du Luthéranisme*, que « ce qui rendit la cause de Luther plus plausible, ce fut que Jacques Hochstraten, inquisiteur dominicain, écrivant contre lui, exhorta le pape à n'employer plus contre un si méchant homme que le fer et le feu, pour en délivrer au plus tôt le monde. » Contre des adversaires qui emploient les tortures, le fer et les bûchers, est-ce un tort irrémissible d'employer des sarcasmes, fussent-ils de mauvais goût? Le bon goût n'était guère celui du seizième siècle. Il faut, d'ailleurs, au goût de la mesure et du calme, et comment allier la mesure avec le déchaînement de tous les intérêts et de toutes les passions? Le langage quelquefois violent de Luther n'a jamais été cruel et féroce comme celui de certains papes. Clément VI, dans la bulle d'anathème qu'il lança contre l'empereur Louis de Bavière, s'exprime ainsi : « Que Dieu le frappe de folie et de rage; que le ciel l'accable de ses foudres; que la colère de Dieu, celle de saint Pierre et de saint Paul tombent sur lui dans ce monde et dans l'autre; que l'univers entier se révolte contre lui; que la terre l'engloutisse tout vivant; que son nom périsse dès la première génération, et que sa mémoire disparaisse; que tous les éléments lui soient contraires; que ses enfants, livrés aux mains de ses ennemis, soient écrasés aux yeux de leur père, etc. ! » *Rainaldi. Ann. ecclés.* Un tel langage n'a pas empêché Pétrarque, en jouant sur le nom de ce pape, de dire qu'il était la clémence même; tandis que Cochlée, Florimond de Rémond, Varillas et tous leurs dignes successeurs se plaisent à répéter que Luther était un moine grossier, un hérésiarque fougueux, et autres pauvretés. Étrange aveuglement de l'ignorance et du fanatisme! (*Note de l'auteur.*)

Digitized by Google

traitaient les papistes. Outre les confréries fanatiques des anabaptistes, des mennonites, des adamites, des munzériens, des puritains; outre les contestations violentes sur les sacrements que Luther, Melanchthon et d'autres eurent à soutenir contre Carlostadt, Œcolampade, etc., il survint dans l'Église évangélique d'importantes scissions qui, combinées avec la politique, ne furent pas sans influence sur le sort des peuples. La réforme de Suisse se prononça contre la réforme de Saxe, et l'Église anglicane s'établit indépendante de toutes les deux. La lutte fut vive et longue entre le luthéranisme et le calvinisme [1]. Tant de vains débats ne purent avoir lieu qu'aux dépens des bonnes études et des connaissances utiles, dont la culture se trouva négligée à cause d'eux. Ceci ne contredit point ce que j'ai dit sur les résultats heureux de l'impulsion morale donnée par la réformation. J'ai offert ces résultats tels qu'ils ont été, en effet, par la suite, et sans m'astreindre à l'ordre des temps. C'est de la sorte qu'on doit entendre et interpréter ce qui pourrait sembler contradictoire dans ce que j'ai dit précédemment à l'avantage et ce que je dis maintenant au désavantage de la réforme.

Convenons cependant que ces disputes religieuses, qui ne portaient que sur des opinions différentes en matières de théologie et de foi, ont contribué à entretenir dans les pays protestants cet esprit vivant de religion et cet attachement au christianisme, qui s'y trouve beaucoup plus marqué que dans les pays catholiques. Mieux vaut après tout disputer sur la religion que de s'accorder paisible-

[1] Si Villers n'a fait qu'effleurer cette lutte, c'est qu'elle était étrangère à la question posée par l'Institut. On peut, au surplus, la considérer comme terminée, par suite de la réunion des deux confessions protestantes en Allemagne et de leur union fraternelle en France; à moins qu'on ne veuille compter pour quelque chose les rotomontades de certains retardataires désorientés.

Digitized by Google

ment à n'en point avoir; mieux vaut contester sur la manière d'adorer Dieu que de ne point y croire du tout, ou d'être indifférent et tiède sur nos rapports avec la Divinité. Le meilleur n'en est pas moins d'adorer Dieu sincèrement et de laisser chacun libre de faire ce grand acte à sa manière. C'est là précisément qu'en sont venus, les uns plus tôt, les autres plus tard, les différents peuples réformés. Ils ont commencé par l'ergoterie et la controverse; ils ont fini par la philosophie et la tolérance, et l'esprit religieux leur est resté.

Cette inquiétude théologique qui a produit parmi les réformés tant d'inutiles et même de funestes controverses, n'était au surplus aucunement imputable à la réformation; elle appartenait au siècle et au christianisme en général. Les premiers réformateurs étaient des théologiens catholiques élevés au sein de l'Église romaine, dont ils avaient la pointilleuse irritabilité. Ce n'est pas parce qu'ils étaient luthériens ou calvinistes que les nouveaux docteurs étaient subtils, vains et querelleurs; c'est parce qu'ils avaient été catholiques[1], et qu'ils avaient à se défendre sans relâche contre les docteurs catholiques. Cet esprit de dispute se transmit encore, comme on peut le penser, à leurs successeurs immédiats; mais il fut étouffé par le véritable esprit de la réforme, qui n'est autre que celui de l'Évangile, et par celui de la science et de la philosophie si puissamment secondé par la réforme, qui n'est autre que celui de l'humanité et de la tolérance[2].

[1] Ne pourrait-on pas dire avec plus de raison, *parce qu'ils étaient hommes?*

[2] Villers juge parfaitement l'esprit du clergé protestant de son époque. En 1820 encore, le *pasteur Vincent*, de Nîmes, commença ses *observations sur l'unité religieuse*, en réponse à M. l'abbé de Lamennais, par ces belles paroles: « Rien n'est plus opposé au véritable esprit de la religion que les querelles théologiques. Elles méconnaissent des droits si sacrés; elles allument des passions si

Digitized by Google

Abélard et *saint Bernard* n'étaient point des réformés; les deux partis des franciscains au treizième et au quatorzième siècle, non plus; à quel déluge de controverses et de barbarie scolastique les uns et les autres ne donnèrent-ils pas lieu? L'Église chrétienne, dès le temps des apôtres, a toujours été affligée de cette manie de sectes et de débats sur le dogme. Depuis *Simon* le magicien, *Cérinthe* et *Ébion*[1], jusqu'à *Jansénius* et *Quesnel* on n'y a vu que disputes, haines et condamnations. Comment une révolution soudaine pouvait-elle s'opérer dans cette Église sans qu'elle portât les mêmes caractères? Comment un tel volcan eût-il pu éclater sans verser des torrents de lave? La pauvre raison humaine avait été si longtemps captive dans les écoles de théologie, qu'elle ne sut pas d'abord faire de sa liberté l'usage le plus convenable. Un prisonnier, à qui l'on ôte ses chaînes, à qui l'on ouvre la porte de son ca-

impétueuses et si constantes; elles se nourrissent de tant de fiel; et quand elles sont parvenues au plus haut point de leur furie, elles reculent si peu devant les plus épouvantables excès, que parmi tous les fléaux dont l'humanité fut si souvent désolée, il n'en existe point, on peut le dire sans crainte, de plus dévorant, ni de plus tenace. » Mais bientôt les brouillons lui firent un crime de cette modération, prêchèrent le prosélytisme sans prudence, déclarèrent qu'attendre les occasions favorables était une lâcheté, une monstruosité, et affirmèrent qu'il fallait faire du prosélytisme toujours, en tous lieux, dans les villes et dans les bourgades, dans les palais et dans les chaumières, sans règle ni mesure. Puis, passant de la défensive à l'offensive, ils engagèrent une polémique acharnée, qui fit dire à M. Lacordaire que *le protestantisme s'était attaché aux flancs du catholicisme pour le dévorer.* Il est à supposer que ce n'est pas la peur qui a inspiré cette phrase à l'éloquent abbé.

[1] *Simon* le magicien est ce Samaritain qui, ayant été maudit par saint Pierre, pour avoir voulu acheter le don des miracles, se sépara de l'Église. Son disciple *Cérinthe*, comme le disciple de celui-ci, *Ébion*, niaient la divinité de Jésus-Christ, et passent, aux yeux de quelques-uns, pour avoir été les premiers gnostiques. On sait que c'est contre Cérinthe que saint Jean a écrit son évangile.

Digitized by Google

chot, n'en sort qu'à pas mal assurés; ses pieds engourdis ne peuvent le porter; la lumière du grand jour l'éblouit au lieu de l'éclairer; il erre à l'aventure, se heurte contre tous les obstacles, tombe et se meurtrit. Eût-il mieux valu pour cela laisser cet homme dans son cachot? Les adversaires de la réforme disent, oui.

§ 2. *Sociétés secrètes : Francs-Maçons, Rose-Croix, Mystiques, Illuminés.*

Quand la faible minorité d'un peuple a des opinions qu'elle tient pour importantes et qu'elle n'ose pas rendre publiques, parce qu'elle les croit dangereuses pour la multitude, parce qu'elle s'exposerait à des persécutions en les professant ouvertement, ou par toute autre cause, elle sent la nécessité d'une association garantie par des serments, des épreuves et des signes particuliers de reconnaissance, où ces opinions puissent être librement professées sous la garantie du secret. De là les *mystères de l'Égypte, de la Grèce* et *de Pythagore.* Il n'est pas douteux que, depuis la chute de l'Empire romain, il n'ait existé en Europe beaucoup de ces mystérieuses confréries, et que quelques-unes même n'aient traversé le moyen âge pour venir jusqu'à nous. Sans nous arrêter à tous les récits vrais ou fabuleux que plusieurs d'entre elles donnent de leur origine, et qui souvent n'ont pour base qu'une tradition romanesque, des symboles trompeurs, des monuments supposés, nous dirons seulement que jamais la nature des choses ne dut rendre ces sociétés aussi nécessaires et aussi mystérieuses que ne les rendirent les abus du despotisme hiérarchique, l'inquisition et les vexations qu'exerçaient les agents de Rome dans les temps qui précédèrent la réformation. Il se trouvait assez d'individus de toutes les classes, dont les yeux s'ouvraient sur ces abus

Digitized by Google

et qui en reconnaissaient l'énormité; mais ils renfermaient soigneusement dans leur âme un secret qui, s'il eût percé au dehors, les eût conduits à l'échafaud. Seulement quand ils rencontraient un ami qui partageait leurs sentiments, ils se soulageaient à voix basse du fardeau qui les accablait, avisaient aux moyens de se réunir, de se soutenir et de former un cercle étroit où les tyrans de la pensée ne pussent pas les atteindre.

Il est plus que probable que de pareilles sociétés existaient lors de la réformation. Les Wicléfites en Angleterre et en Écosse, les Hussites en Bohême, en Silésie et en Moravie, les restes des Albigeois en France, devaient éprouver à la fois le besoin de communiquer entre eux et celui de se cacher, deux conditions qui jouent le principal rôle dans la formation des sociétés secrètes. Combien les circonstances ne devinrent-elles pas plus pressantes et plus générales encore, quand la réformation éclata en Saxe et qu'elle activa la surveillance des inquisiteurs de Rome? Il n'était point de pays catholique où les principes de Luther n'eussent gagné un grand nombre de partisans. La position de ces secrets adhérents de la réforme était excessivement périlleuse. Un simple soupçon les perdait, les livrait au supplice. La contrainte qu'ils s'imposaient ne pouvait cesser et ne recevait quelque allégement que dans des conciliabules environnés du plus profond mystère. Si l'ordre des francs-maçons ne prit pas alors sa naissance, c'est-à-dire vers la fin du seizième ou le commencement du dix-septième siècle, au moins reçut-il à cette époque et de nouvelles modifications, et une nouvelle extension. On n'a pas encore trouvé de titres qui soient irrécusablement à l'abri de la critique, et où il en soit fait une mention formelle avant l'année 1610. Le temple de Jérusalem et la filiation des templiers appartiennent à la mythologie de cet ordre plutôt qu'à son histoire. D'anciens statuts en

Digitized by Google

excluent les catholiques et restreignent l'ordre aux seuls protestants. Les principes d'égalité et de fraternité entre les membres sont très-conformes à ce qu'on vit alors chez plusieurs sectes patentes. La position géographique de la Bohême et de la Saxe, berceau de la réforme, par rapport à l'Écosse, à l'Angleterre et à la France, semble expliquer la dénomination d'*Orient* qu'y prennent communément les loges. Dans l'état de confusion et d'exaltation où se trouvaient tous les peuples, la conformité d'opinions était devenue plus importante aux individus que la conformité de patrie. Un luthérien de Bavière tenait plus à un luthérien de la Saxe qu'à un Bavarois catholique. Le Suisse calviniste, devenu ennemi du Suisse catholique, regardait le Français et le Hollandais calvinistes comme ses véritables compatriotes. L'Écossais puritain fraternisait avec l'Anglais de sa secte, malgré l'antipathie nationale. Cependant les guerres civiles et autres de cette époque mirent souvent aux prises et en danger de s'ôter mutuellement la vie, ces frères, ces alliés secrets. Chacun suivait au hasard les drapeaux sous lesquels le sort l'avait jeté. Combien de soldats, zélés protestants au fond du cœur, servaient dans les armées impériales de Ferdinand et dans celles de Philippe II! Combien de calvinistes dans l'armée de la ligue, de presbytériens dans les rangs des épiscopaux! Il fallait donc un signe mystérieux qui révélât le frère au frère au milieu de la mêlée et du carnage. On sait qu'en effet les francs-maçons en ont un destiné à remplir ce but, et cela seul semble prouver évidemment que cet ordre appartient à la période sanglante des guerres du dix-septième siècle, pendant lesquelles on vit assez d'exemples d'individus sauvés au milieu des plus grands périls par leurs ennemis mêmes, qui à ce signe les reconnaissaient pour des associés et des frères.

L'état de travail et de fermentation dans lequel l'esprit

Digitized by Google

humain se trouvait en général au moment où Luther parut, les efforts qu'il faisait pour arriver à la lumière et échapper aux ténèbres du moyen âge, donnèrent lieu à plusieurs événements coïncidents dans les sciences, qui se mélangèrent de mille manières différentes, et avec les idées des sectes religieuses de ce temps, et avec la mystérieuse doctrine des sociétés secrètes. Un assemblage bizarre de quelques aphorismes soi-disant de *Hermès*, de *Pythagore*, de *Platon*, ajustés au texte hébreu des livres de l'Ancien Testament et de ceux de quelques rabbins, avait renouvelé les rêveries judaïques, connues sous le nom de *Cabale*[1]. Les sectateurs de cette obscure doctrine, appelée aussi philosophie hermétique et pythagoricienne, voulaient y trouver les sources de la science et de la sagesse universelles. *Reuchlin*, *Zorzi*, *Agrippa* lui donnèrent sa consistance au seizième siècle. *Cardan* et d'autres y joignirent l'astrologie judiciaire. Le fameux Suisse *Théophraste Bombast de Hohenheim*, plus connu sous le nom de *Paracelse*, chimiste ingénieux, maria sa science à la Cabale, et prétendit pénétrer tous les secrets de Dieu ou, ce qui, pour lui, revenait au même, de la nature. Rechercher l'élément primitif, le grand menstrue, fixer la lumière et l'asservir

[1] On entend par *Cabale* la tradition occulte de certains mystères chez les juifs, dont la connaissance était interdite au peuple. S'il était vrai que l'ange Raziel en eût gratifié Adam, soit avant, soit après sa chute, elle serait aussi ancienne que le monde; mais il y a des raisons pour croire qu'elle est postérieure au premier homme et d'origine égyptienne ou chaldéenne. Quoi qu'il en soit de cette origine, bornons-nous à savoir que la Cabale est ou *contemplative* ou *pratique;* que la première est la science d'expliquer l'Écriture-Sainte conformément à la tradition secrète, et de découvrir par ce moyen des vérités sublimes sur Dieu, les esprits et les mondes; pendant que la seconde enseigne à opérer des prodiges par une application artificielle des paroles et des sentences de l'Écriture-Sainte. Du train dont va le monde, les cabalistes n'ont pas lieu de désespérer de leur cause.

Digitized by Google

à ses opérations; en un mot, trouver la pierre philosophale, guérir par son moyen toutes les maladies et faire de l'or, était le but, le grand œuvre de la nouvelle science, que ses nombreux partisans nommèrent quelquefois théosophie et philosophie du feu. Celui qui, après Paracelse, lui donna le plus de relief, fut le célèbre Anglais *Robert Fludd*[1]. Dans les laboratoires de cette secte se propagèrent les idées orientales de magie, d'apparitions, de génies; idées qui régnèrent vers ce temps et qui subsistent encore de nos jours. La doctrine commune pour le fond de tous ces cabalistes, astrologues et alchimistes, était le panthéisme de l'école d'Alexandrie; par conséquent, au travers de toutes ses déviations, une sorte de platonisme qui, comme tel, devait combattre de toutes ses forces le faux aristotélisme des scolastiques, qui était le principal appui de la théologie romaine[2]. Les sectes protestantes, ennemies de Rome, accueillirent donc quelquefois ces nouveautés, qui s'introduisirent surtout dans les associations secrètes dont nous avons parlé, et dont on ouvrit parfois l'accès aux magiciens et aux souffleurs d'or. Les idées religieuses de toute espèce, depuis la Cabale la plus extravagante jusqu'au protestantisme le plus raisonnable; les

[1] Les œuvres de cet extravagant, mort en 1637, forment 6 vol. in-folio. Kepler et Gassendi ont cru devoir réfuter ce galimatias très en vogue au dix-septième siècle. Qui le réfuterait si, de nos jours, il venait à être réimprimé dans quelque bibliothèque illustrée à l'usage des gens du monde?

[2] On ne peut nier que ces théosophes n'aient, aussi bien que les théologiens réformateurs, préparé les voies à *Descartes* dans le combat à mort qu'il livra aux restes de la philosophie scolastique. Il est impossible de comprendre les écrits de ce philosophe, non plus que ceux de ses disciples ou de ses adversaires, tels que *Voëtius*, *Gassendi*, *Poiret*, et en général tous les ouvrages philosophiques de cette période, si l'on n'a la clef des travaux des réformateurs et de ceux des sectateurs de Paracelse. (*Note de l'auteur.*)

Digitized by Google

idées morales d'égalité, de fraternité, de bienfaisance universelles; celles de l'astrologie judiciaire, de la théosophie et de l'alchimie, avec toutes leurs nuances et conséquences; tels furent donc les éléments si variés et si hétérogènes dont se composa le fond mystérieux des secrets de toutes les nouvelles associations. Selon qu'un individu ou qu'une loge adoptait plus particulièrement l'une ou l'autre de ces vues, sa doctrine s'approchait soit du mysticisme religieux, soit du mysticisme politique, soit de l'astrologie, soit de l'alchimie. Cependant peu à peu les éléments purement moraux se séparèrent entièrement des mystères de l'alchimie et de la pierre philosophale. Ils se réfugièrent dans la société si connue sous le nom de *franche-maçonnerie*, qui, si son origine remonte au delà de la réformation, reçut d'elle une vigueur nouvelle. Depuis que les troubles de religion sont apaisés et que toutes les sectes chrétiennes y sont admises, cette société n'a gardé de son premier âge que quelques formules mystérieuses pour rendre l'association plus intime ou plus piquante, et un grand respect pour les livres saints, ce qui était le trait caractéristique des protestants. Le reste devint le partage de l'ordre des *rose-croix* [1], qui, malgré

[1] Les *Rose-Croix* prétendent tirer leur origine de *Gaspar Rosenkreutz*, gentilhomme allemand, né en 1388, lequel ayant quitté très-jeune son couvent pour visiter la Terre-Sainte, aurait ensuite parcouru le monde et aurait rapporté de ses voyages toutes sortes de connaissances occultes. De retour dans son pays, il se serait construit lui-même une habitation magnifique, aurait fondé, avec quelques amis de couvent, une confrérie pour la réforme du genre humain selon les principes de l'Évangile, et se serait entendu avec eux pour tenir caché leur mort et le lieu de leur sépulture. Une réparation dans sa maison aurait fait découvrir à un adepte du seizième siècle une porte cachée avec cette inscription : *Post CXX annos patebo*, et un millésime indiquant que les temps étaient accomplis. L'adepte ayant ouvert la porte, se serait trouvé dans un cabinet voûté, éclairé à jour par un soleil artificiel, au centre du

Digitized by Google

l'histoire imposante de son prétendu fondateur *Rosenkreutz* et de sa sépulture, malgré la rose surmontée d'une croix que Luther portait dans son cachet, doit, selon toute apparence, son origine au théologien wurtembergeois *Valentin Andreæ*, qui s'en retira après l'avoir créée dans les meilleures intentions[1].

Quelquefois aussi les idées religieuses des théosophes restèrent unies à leur métaphysique du panthéisme, à leur mythologie des êtres surnaturels, à leur chimie, à leur manière de voir la nature, et produisirent dans quelques têtes qui se prêtèrent à ce mélange, la doctrine la plus excentrique, et souvent la plus bizarre. Le plus fameux de ces théosophes a été un cordonnier de Gœrlitz, en Lusace, *Jacob Bœhm*, dont les écrits, lus avec avidité, lui firent une foule de sectateurs dans le nord de l'Europe; il en eut même de très-illustres par leur savoir. Je ne citerai que les deux *Van Helmont*, père et fils, de Bruxelles, et *Pierre Poiret*, de Metz. A une époque voisine de nous, on pourrait encore nommer les *Swedenborgiens* et les *Martinistes*, où *Paracelse* et *Bœhm* sont en grand honneur[2].

quel s'élevait un autel de forme cylindrique et orné d'inscriptions. L'autel ayant été écarté, on aurait retrouvé le corps glorieux de Gaspar Rosenkreutz dans un état de parfaite conservation et des papiers importants. Tout ayant été remis à sa place, le tombeau aurait été refermé et la précieuse relique soustraite à la curiosité du public. On présume qu'elle sera visible à l'œil, que vous savez, du bienheureux Fourier.

[1] Ces conjectures sur l'origine des francs-maçons et des rose-croix se trouvent développées très-savamment dans deux ouvrages allemands, l'un de M. *Buhle*, imprimé en 1803, et l'autre de M. *de Murr*, publié en 1804. (*Note de l'auteur.*)

[2] La secte cabalistique des *martinistes* a été fondée, en 1754, par le Portugais *Martin Pasqualis*, et non, comme on l'a cru, par M. de *Saint-Martin*, dit *le philosophe inconnu*, mort en 1803. Simple adepte des martinistes, ce théosophe célèbre a traduit en français l'*Aurore naissante* et les *Trois principes de Jacob Bœhm*.

Digitized by Google

Il est certain que ce Bœhm, et quelques autres mystiques, ont été des hommes d'un génie extraordinaire, et que telle de leurs idées mérite un rang aussi honorable dans la haute philosophie, que telle découverte de Paracelse et des souffleurs d'or dans la chimie. Si, au dire de Sénèque, il n'y a pas de grand génie, sans un grain de folie, il n'y a peut-être pas non plus de grande folie sans une étincelle de génie.

Quoi qu'il en soit, ces sociétés secrètes n'ont pas été sans quelque influence sur la culture morale, et même sur tout ce qui s'est passé en Europe depuis la réformation. Il a donc été à propos de faire mention de l'influence que cet événement a pu avoir sur leur existence. C'est sur elles que se sont entées et modelées quelques associations plus récentes, dont la plus connue est l'ordre des *illuminés*[1], dénomination générale qui a servi de masque et de prétexte à beaucoup de charlatans. Le projet des vrais illuminés n'était autre, à ce que je crois, que de propager les lumières et de réaliser les idées libérales du droit naturel, en fondant une réunion d'hommes énergiques et bien-voulants, qui travaillassent de toutes leurs forces réunies contre l'obscurantisme qui tendait à un retour vers la barbarie, et qui était efficacement appuyé par certaines cours. Les illuminés, pendant la courte période de leur existence, ne négligèrent aucun moyen de faire triompher leurs vues, surtout par le concours des grands de la terre.

Tout le monde connaît l'honnête *Schwedenborg* et ses visions, dont quelques-unes ne laissent pas d'être surprenantes.

[1] La société secrète des *Illuminés* a été fondée, en 1776, par un élève des jésuites, *Adam Weishaupt*, professeur de droit canonique à Ingolstadt. Elle se recruta principalement parmi les catholiques les plus éminents de l'Allemagne et compta bientôt au delà de deux mille adeptes; mais ayant voulu se mêler des affaires publiques et former un État dans l'État, elle fut dissoute, en 1784, par l'électeur de Bavière. Weishaupt se réfugia à Gotha, où il mourut en 1822.

Digitized by Google

On peut les regarder en ce sens comme les jésuites de la philosophie, et comme les apôtres d'une secte politique dont la croyance est fondée sur ce beau rêve : que ce sont les vertus et les talents qui doivent primer parmi les hommes.

§ 3. *Jésuites et jansénistes.*

Le seizième siècle vit s'élever presqu'au même instant *Luther* et *Loyola*, l'un dans le nord, l'autre dans le midi de l'Europe. Celui-ci, sorti de l'Espagne, semble être un produit naturel du sol et de l'esprit de cette contrée, comme Luther du sol et de l'esprit de la Saxe. Un siècle plus tôt, Loyola n'eût probablement fondé qu'une confrérie d'adorateurs de la Vierge, à laquelle il avait une grande dévotion. Les innovations religieuses qui menaçaient alors l'existence de l'Église romaine, donnèrent à l'enthousiasme du dévot et guerrier Ignace une autre direction; il conçut l'idée d'une sorte de croisade spirituelle contre l'hérésie par un ordre religieux. Après quelques hésitations, le pape Paul III s'écria : *L'esprit de Dieu est ici!* et l'on songea sérieusement à faire du nouvel ordre une phalange qu'on pût opposer aux athlètes de la réforme. C'est donc, comme nous l'avons déjà dit, à la réaction provoquée par celle-ci qu'il faut attribuer le genre d'existence qu'a eue la *compagnie de Jésus*. On ne sera peut-être pas fâché de lire les propres paroles de *Damianus*, l'un des membres et des historiens de la société, qui s'exprime ainsi en 1640 :

« En la même année, 1521, Luther, mû d'une malice consommée, déclare ouvertement la guerre à l'Église. Blessé dans la forteresse de Pampelune, devenu meilleur et plus fort par sa blessure, Ignace lève l'étendard pour la défense de la religion.

« Luther attaque le siége de saint Pierre par des ou-

Digitized by Google

trages et des blasphèmes. Ignace est guéri miraculeusement par saint Pierre, afin de devenir son défenseur.

« Luther, livré à l'emportement, à l'ambition, à la débauche, renonce à la vie religieuse. Ignace, appelé par Dieu, quitte avec empressement la vie profane pour la vie religieuse.

« Luther, sacrilége, contracte un mariage incestueux avec une vierge du Seigneur. Ignace se lie par le vœu d'une inviolable continence.

« Luther dédaigne toute autorité des supérieurs. Ignace, rempli d'humilité chrétienne, donne pour premier précepte de se soumettre et d'obéir.

« Tel qu'un furieux, Luther déclame contre le siége apostolique. En tous lieux Ignace prend sa défense.

« Autant qu'il le peut, Luther lui suscite des apostats. Autant qu'il le peut, Ignace lui concilie et lui ramène les esprits.

« Tous les efforts, toutes les entreprises de Luther sont tournés contre ce siége. Ignace, par un vœu spécial, lui consacre ses labeurs et ceux de ses compagnons.

« Luther enlève aux rites sacrés de l'Église leur culte et leur vénération. Ignace leur garantit toute révérence.

« Le sacrifice de la messe, l'Eucharistie, la Vierge, mère de Dieu, les anges gardiens et les indulgences des pontifes, que Luther attaque avec tant de fureur, sont les objets qu'Ignace et ses compagnons s'empressent de célébrer sans relâche par de nouvelles inventions et une infatigable industrie.

« Enfin, à ce Luther, l'opprobre de la Germanie, pourceau d'Épicure, désolateur de l'Europe, monstre funeste à l'univers, objet de haine pour Dieu et les hommes, Dieu, par un décret éternel, a opposé Ignace[1]. »

[1] *Synopsis historiæ Societatis Jesu, primo sæculo*, lib. I, diss. 6, p. 18.

Digitized by Google

En effet, le nouvel ordre s'acquitta scrupuleusement de sa mission. Grand nombre d'associations et de confréries catholiques, auxquelles le mouvement général des esprits donna naissance vers cette époque, parurent et s'éclipsèrent sans gloire, comme ces feux qui brillent un instant dans l'atmosphère et n'y laissent aucune trace. La société de Jésus s'éleva sur l'horizon telle qu'une comète redoutable qui fait trembler d'effroi. A peine établie, elle rendit d'importants services au concile de Trente, et influa puissamment sur les décrets de cette assemblée. Les anciens ordres, les mendiants surtout, conçurent de l'envie contre ces nouveaux-venus qui débutaient avec tant d'éclat et s'attiraient toute la considération. Cette émulation redoubla l'activité de ce qui n'était pas jésuite, et en particulier des dominicains, qui firent jouer, d'une manière plus terrible que jamais, l'arme de l'inquisition confiée à leurs mains, circonstance qui n'empêcha point les jésuites d'effacer tous leurs rivaux, d'acquérir la faveur illimitée du souverain pontife, et un pouvoir immense dans le monde catholique. Les missions furent pour eux et pour les papes ce que les colonies étaient pour les gouvernements civils, une source de richesse et de puissance. Enfin, cette milice du Saint-Siége se rendit peu à peu redoutable à ses maîtres. On crut découvrir en elle le dessein caché de s'attribuer la monarchie universelle, qu'elle devait reconquérir pour les papes; il s'ensuivit des discussions, où la société se montra plus d'une fois indocile, et fit sentir qu'elle connaissait le prix de ses services. Mais revenons à l'objet particulier de cet article, à l'influence des jésuites sur le progrès des lumières.

Il a déjà été dit que, dans les États catholiques, les jésuites furent mis en possession de l'instruction publique[1].

[1] Il n'est peut-être pas hors de propos de faire observer ici que l'ordre des *Ursulines*, nommé d'abord Société de Dieu, établi au

Digitized by Google

L'Europe avait goûté de l'arbre de la science; la lumière avait éclairé la plupart des nations qui l'habitent, et y avait fait de si rapides progrès qu'il était devenu impossible de s'y opposer ouvertement. L'expédient le plus salutaire désormais était, non de combattre la science, mais de s'en emparer pour l'empêcher de devenir nuisible. Ne pouvant arrêter le torrent, il fallait lui creuser un lit où il fécondât le terrain de l'Église, au lieu de le désoler. A des adversaires instruits, on résolut donc d'opposer des hommes instruits. Pour satisfaire au désir universel que le siècle manifestait d'acquérir des lumières, on choisit les rusés compagnons de saint Ignace. Leur maxime fut de cultiver et de pousser au plus haut degré de perfection possible tous les genres de connaissances, dont il ne pouvait résulter aucun danger immédiat pour le système de la puissance hiérarchique, et de se faire passer par là pour les hommes les plus capables et les plus savants du monde chrétien. A l'aide de cette réputation, il leur était facile, soit de paralyser les branches du savoir qui pouvaient porter des fruits dangereux pour la papauté, soit de diriger et de greffer ces branches à volonté. Ainsi, en inspirant le goût des humanités, des classiques grecs et romains, de l'histoire profane, des mathématiques, ils savaient étouffer à propos l'esprit philosophique et l'examen des matières re-

seizième siècle par *Angélique de Brescia*, fut fondé dans le même esprit, et voué à l'éducation des filles. Sa destination première fut de s'opposer aux progrès du calvinisme. Aux trois vœux ordinaires de l'état religieux, les professes de cet ordre en ajoutaient un quatrième, celui de se consacrer à l'instruction des jeunes filles dans les principes de l'Église romaine. Un des articles secrets de leurs règlements était d'avoir, autant que possible, pour confesseurs, directeurs et aumôniers de leurs maisons, des pères jésuites. On peut ainsi considérer les ursulines comme des jésuites féminins. Mais quoiqu'elles n'aient pas été tout à fait sans influence, elles n'ont pas, à beaucoup près, joué dans le monde le rôle de leurs pères spirituels. (*Note de l'auteur.*)

Digitized by Google

ligieuses et politiques. La philosophie enseignée dans leurs écoles était faite pour rebuter et dégoûter de cette science. Ce n'était autre chose que la scolastique elle-même, revue, corrigée par eux, appliquée aux circonstances, et surtout à la polémique contre les réformés, dont les arguments étaient présentés de manière à être pulvérisés par l'artillerie de l'école. Quant à la religion, son enseignement reposait sur les manuels des casuistes et des moralistes de la société de Jésus. L'étude des chartes originales de la religion fut écartée, ou si les évangiles et d'autres pièces paraissaient dans les livres de dévotion, c'était avec les interprétations et les altérations conformes au but de la société. Leur grand mot de ralliement était l'utilité des sciences et le lustre des belles-lettres. Quand à ce qui importe à l'amélioration morale et à l'ennoblissement de l'homme, quant à ce qui concerne les sciences philosophiques et théologiques, les jésuites s'efforcèrent et parvinrent, en effet, à le faire totalement oublier; à rendre la théologie, aussi bien que la philosophie, barbare, épineuse, ridicule même aux yeux des gens du monde. Il n'est pas jusqu'à l'histoire qui ne fût altérée par eux, comme cela paraît avec évidence dans presque tous les ouvrages historiques sortis de leurs mains, et dans les *Rudimenta historica* qu'ils écrivaient pour la jeunesse. Qui peut déterminer combien ce mode d'instruction, qui devint général dans les pays catholiques, et qui diffère si essentiellement du mode d'instruction des protestants, combien, dis-je, ce mode, opiniâtrément suivi pendant plusieurs générations successives, a dû influer sur le genre de culture et la tournure d'esprit chez les catholiques, si différente en général de ce qui se voit chez les protestants? Cependant il résulte de tout ceci, et cette considération est la clef des jugements contradictoires portés sur la méthode des jésuites dans la culture des sciences, que cette société a

Digitized by Google

rendu quelques services à certaines parties de la littérature; mais qu'elle a retenu dans l'obscurité certaines autres parties importantes de la science; de telle sorte que, prise en général, l'instruction donnée dans leurs écoles, très-brillante d'un côté, restait ténébreuse, partielle, incomplète de l'autre, et mettait l'esprit sur une fausse voie. Or, comme d'une part tout était clarté et lumière, de l'autre tout ombre et mystère, les yeux se tournaient naturellement vers le côté lumineux, et dédaignaient de s'arrêter sur l'autre, dont on s'était habitué à ne plus même soupçonner l'existence.

Façonner la science aux intérêts du pouvoir pontifical, et la rendre elle-même ignorante là où il fallait qu'elle fût ignorante; produire certains objets au grand jour et en retenir d'autres sous le boisseau; féconder la mémoire et le bel-esprit, en stérilisant la pensée et la raison; former des esprits éclairés, mais soumis, n'ignorant que ce qui aurait pu nuire à leur soumission, comme ces précieux esclaves chez les grands de l'antiquité, qui étaient grammairiens, poëtes, rhéteurs, danseurs et joueurs d'instruments; sachant tout, hors être libres; telle était la méthode d'instruction des jésuites[1]. Elle était profonde et souverainement convenable à leur but. Elle pouvait former des écrivains illustres et polis, des savants, des orateurs, de bons catholiques ro-

[1] C'est apparemment ce qui faisait dire à Fénélon : « O Société meurtrière des Génies ! » Il convient encore de faire observer que les jésuites n'ont cru devoir se prêter à donner quelque enseignement à la jeunesse que là où les lumières gagnaient déjà du terrain sans eux, et où l'esprit général de la nation, comme en France, par exemple, s'y montrait invinciblement disposé. Mais qu'ont-ils fait en Espagne, en Portugal, en Autriche et autres lieux? Ils ont tout laissé dans l'ignorance et la superstition. Ce n'est pas qu'il n'y ait eu des jésuites qui valussent mieux que leur société. Quelques jésuites, sans doute, ont été supérieurs au jésuitisme; car il n'est pas donné à l'esprit de parti d'éteindre tout à fait ce qu'il y a de bon dans l'homme. Mais enfin l'on peut demander si, depuis

Digitized by Google

mains, des jésuites, si l'on veut, mais non des hommes dans l'acception la plus élevée de ce mot. Ceux qui devenaient hommes sous leur régime, le devenaient malgré ce régime[1].

D'ailleurs, si ce système d'infaillibilité papale et de soumission aveugle au siége apostolique était incompatible avec la raison et le progrès des lumières, ce qu'aucun catholique modéré ne fait aujourd'hui difficulté de reconnaître, ne doit-on pas considérer comme la chose la plus pernicieuse qui pût arriver, l'existence d'une société savante, qui employait la raison et les lumières pour consolider un système ennemi de la raison et des lumières? Qu'un ignorant franciscain ait débité en chaire des propositions ultramontaines, le danger n'était pas grand, et l'on pouvait sans peine le réfuter; mais que les doctes et spirituels jésuites du collége de Clermont débitent à Paris : « que le pape était aussi infaillible que Jésus-Christ lui-

la suppression de l'ordre de Saint-Ignace, les sciences ont beaucoup perdu? Et la réponse sera, qu'on ne s'est nullement aperçu de sa disparition; qu'au lieu de faire des pas rétrogrades, les sciences ont fait, depuis cette époque, des progrès très-sensibles.

(*Note de l'auteur.*)

[1] Voilà un des secrets de la société, car elle en avait; elle avait ses épreuves, ses grades, ses apprentis et ses maîtres. Si elle avait une existence ouverte et légale, c'est parce que ses principes convenaient à l'autorité qui les protégeait. Elle s'est trouvée par sa nature en face de la société des francs-maçons et de celle des illuminés, qu'elle a combattues de tout son pouvoir. Jadis, et pendant que les jésuites triomphaient ouvertement, les francs-maçons se cachaient. Aujourd'hui les francs-maçons n'ont presque plus d'autres secrets que ceux que le public éclairé partage avec eux; leur société se montre franchement et ouvertement. Celle des jésuites, au contraire, se cache et est devenue une société secrète d'anti-illuminés*.

(*Note de l'auteur.*)

*Maintenant les jésuites ne se cachent plus, et c'est bien : Il y a de la place au soleil pour tout le monde. Mais qu'en peut-on espérer? Un passé de trois siècles vous le dira, hommes aveugles et frappés de vertige!

Digitized by Google

même[1]; » qu'ils déploient tout leur savoir et leurs talents pour inculquer ce principe et en faire un article de foi, il faut avouer qu'alors le danger devient imminent, et que l'opinion court risque d'être irrévocablement faussée. Comme rien ne peut être plus funeste à la liberté d'un peuple qu'un despotisme qui sait se rendre aimable et plausible, rien n'est aussi plus propre à dépraver radicalement l'esprit humain que de savoir rendre à force d'art le mensonge vrai et l'absurde raisonnable.

On conçoit que les prétentions des jésuites durent leur susciter des envieux et des ennemis. Ils voulaient être les prédicateurs, les théologiens, les appuis du Saint-Siége, et ils se trouvaient en collision avec les dominicains et d'autres ordres religieux. Ils voulaient diriger les consciences, surtout celles des princes et des personnes qui influaient sur la politique des cours, et ils provoquaient le dépit des courtisans. Ils voulaient s'emparer de l'éducation et de l'instruction publiques, et ils suscitaient contre eux les anciennes Universités, les maîtres et les professeurs des écoles qu'ils ne parvenaient pas à dominer. Il est certain que la puissante rivalité des jésuites fût la cause de la

[1] Veut-on savoir jusqu'où la prétention à l'infaillibilité du pape a été poussée ? En voici deux exemples : « De rien le pape peut faire quelque chose. Il peut rendre valide une sentence qui est nulle, parce que, dans les choses qu'il veut, sa volonté tient lieu de raison. Il peut dispenser du droit; il peut faire que l'injustice devienne vertu. » *Grégoire IX, Décrétales*, liv. I. 7. « Si le pape tombait dans une erreur telle qu'il en vînt à commander les vices et à interdire la vertu, l'Église, à moins de pécher contre la conscience, serait obligée de croire que les vices sont bons et que les vertus sont mauvaises. *Bellarmin, Du pontife romain*, liv. IV, chap. V. » Aussi, en quels termes M. l'abbé de Lamennais ne protesta-t-il pas, en 1831, de sa soumission au saint-père. « O père ! daignez abaisser vos regards sur quelques-uns de vos enfants qu'on accuse d'être rebelles à votre infaillible autorité. Si une de leurs pensées, une seule s'éloigne des vôtres, ils la désavouent, ils l'abjurent. » *M. l'abbé de Lamennais au pape, en* 1831. On sait le reste.

Digitized by Google

décadence des Universités de France et que c'est cette rivalité qui les rendit inférieures aux Universités protestantes.

Les *Jansénistes* furent les ennemis les plus redoutables des jésuites. Ces derniers crurent voir dans le soin que prenaient les premiers de répandre et de faire goûter les *principes de saint Augustin sur la grâce*, le dessein secret de ruiner une société, dont la doctrine ne concordait pas avec celle de ce père de l'Église. Quoi qu'il en puisse être du dessein secret des partisans de Jansénius à l'égard des jésuites, il n'en est pas moins vrai que toute cette polémique sur la grâce se rattache immédiatement aux querelles religieuses produites par la réformation. La terrible secousse qui avait séparé de l'Église romaine une grande partie des chrétiens occidentaux, avait ébranlé cette Église elle-même jusque dans ses fondements, et y avait laissé pour bien longtemps des germes de fermentation. L'esprit d'examen, de chicane et de controverse s'y était réveillé comme dans l'Église protestante. La plupart des catholiques auraient désiré certaines réformes au sein de leur Église, des amendements, des règlements sur le dogme et la discipline. Grand nombre des abus attaqués par les protestants leur paraissaient très-condamnables, plusieurs points de dogme dignes d'être débattus et le concile de Trente susceptible d'une révision radicale. On y avait fixé soigneusement les droits du pape et de la hiérarchie, mais on n'avait rien décidé sur certains dogmes essentiels, nommément sur celui de la *grâce*, qui tenait une place si importante dans le dogme des luthériens et des calvinistes. *Baïus*, théologien et professeur à Louvain, qui avait assisté au concile, entama la discussion sur ce sujet, et occasionna beaucoup de rumeur dans son temps. *Jansénius*, après lui professeur à la même Université de Louvain, puis évêque d'Ypres, suivit les mêmes errements, écrivit son livre intitulé *Augustinus*, fut l'ami de l'abbé de *Saint-Cyran* et de quelques autres

Digitized by Google

du parti, qui prit de lui le nom de *janséniste*. On sait combien ce parti compta de défenseurs illustres, et comment *Port-Royal* en devint le chef-lieu. La guerre d'opinion qui s'alluma entre les jansénistes et les jésuites fut la plus violente qui ait jamais agité l'Église romaine dans son intérieur. Les jansénistes, qui avaient au fond tant d'opinions communes avec Luther et les autres réformateurs, qui étaient de tout leur cœur opposés aux prétentions de Rome et à celles des jésuites satellites de Rome, craignaient par dessus tout le reproche d'hérésie qu'on ne manqua pas de leur faire. Ils mirent une sorte de point d'honneur à écrire vigoureusement contre les réformés, pour montrer avec éclat qu'ils étaient aussi bons catholiques que leurs adversaires; mais en même temps ils écrivirent au moins aussi vigoureusement contre les jésuites, et s'acquittèrent de cette tâche avec plus d'éloquence encore que de l'autre. De même que les jésuites avaient cherché à surpasser en science et en esprit les protestants, de même les jansénistes s'efforcèrent de se montrer supérieurs aux jésuites en toutes choses où ceux-ci étaient parvenus à briller. Ils composèrent des grammaires, des livres d'éducation et de piété, des traités de logique, de morale, d'histoire, d'érudition[1]. Les noms des *Lancelot*, des *Arnauld*, des *Tillemont*, des *Nicole*, des *Pascal*, des *Sacy* sont immortels comme la mémoire des services qu'ils ont rendus aux sciences et à notre littérature.

C'est pour en venir à ce résultat que je me suis permis la digression précédente, qui peut-être a paru s'éloigner de mon sujet. Mais si l'on considère que la société des jésuites n'est devenue ce qu'elle a été, que parce que les papes en ont voulu faire une milice capable de combattre

[1] Tous ces livres, quoique les jésuites n'y soient jamais nommés, abondent en traits lancés contre eux, leurs livres et leur méthode d'enseignement.

Digitized by Google

le protestantisme et de raffermir le Saint-Siége ébranlé, on accordera que l'existence et les destinées de cette société doivent être comptées parmi les résultats importants de la réformation. Sans réformation, point de jésuites, et sans jésuites, ni jansénistes, ni Port-Royal. Or, c'est à la rivalité de ces deux partis et à l'activité qu'elle imprima aux esprits que nous devons une foule de bons ouvrages qui parurent pendant le dix-septième siècle, ouvrages où notre langue, et la prose française en particulier, prit une richesse, une flexibilité, une perfection qu'elle n'avait pas auparavant. Les écrits polémiques, entre autres les *Provinciales de Pascal,* plièrent la langue française à toutes les formes du raisonnement, lui donnèrent de la précision, de la force et de la finesse. Tous ces faits littéraires si importants tiennent à la réformation, et je prie de croire que ce n'est pas moi qui ai cherché à les y rattacher d'une manière arbitraire.

Les jésuites ont continué, jusqu'à leur destruction, à jouer un des principaux rôles dans les affaires ecclésiastiques, religieuses et politiques. Jaloux à la Chine et au Japon des missionnaires étrangers à leur société, ennemis en Europe des savants et modestes pères de l'Oratoire qui leur faisaient ombrage, ils provoquèrent et la *querelle des missions*[1], et la *condamnation du père Quesnel*[2], et d'autres

[1] Comme *missionnaires*, les jésuites ont eu pour principe de s'accommoder, autant que possible, aux mœurs et aux préjugés des peuples qu'ils se proposaient de convertir au christianisme. On prétend qu'à cet égard ils sont allés très-loin, trop loin peut-être, en Chine. Leurs rivaux obtinrent contre eux les censures du pape; mais l'illustre *Leibnitz* ne craignit pas de les approuver. Quant à nous, qui jusqu'ici n'avons pas dit trop de bien des enfants de Loyola, nous avouons que nous avons trouvé de belles pages dans l'histoire de leurs missions et nous croyons que leur admirable dévouement personnel pour la propagation de leur foi, effacera bien des erreurs au jour du jugement.

[2] Le père *Quesnel* a été nommé plusieurs fois dans ce livre, et

Digitized by Google

troubles qui n'appartiennent à notre sujet que par les productions littéraires auxquelles ils ont donné naissance. Sous ce rapport, il faut encore rappeler ici les débats occasionnés par les mystiques du dix-septième siècle, à la tête desquels se montrèrent l'abbé de *Rancé*, réformateur de la Trappe, mesdames *Bourignon* et *Guyon*, mais surtout le pieux *Fénélon*, que cette circonstance impliqua dans une douloureuse controverse avec *Bossuet*. Le nom de ces deux illustres adversaires suffit pour faire compter au nombre des événements qui ont eu quelque importance en littérature, le *quiétisme*[1], qui appartient peut-être autant à la philosophie qu'à la théologie, et qui n'est étranger

comme Napoléon, toutes les fois qu'il en parlait, faisait penser, même à ses plus humbles courtisans, qu'il n'excellait pas en histoire ecclésiastique, on peut hasarder une note sur cet oratorien. Nous dirons donc, en aussi peu de mots que possible, qu'après *Jean Duvergier de Hauranne*, abbé de Saint-Cyran, qui a écrit contre le jésuite Garasse, et le *grand Arnauld*, auteur de deux apologies de Jansénius, le père Quesnel devint le chef des jansénistes de France. Ses réflexions morales sur le *Nouveau Testament*, d'abord approuvées, puis condamnées par le *cardinal de Noailles*, donnèrent lieu, en 1713, à la fameuse bulle *Unigenitus*, et le forcèrent, par suite de cette condamnation du pape, à s'expatrier. Il mourut en Hollande où il avait fondé des églises jansénistes qui subsistent encore. Elles ont un archevêque à Utrecht, des évêques à Harlem et à Deventer, se croient bons catholiques, considèrent le pape comme le chef faillible de l'Église, rejettent la bulle *unigenitus* et en appellent à un concile général. Le saint-père les renie, le roi de Hollande les protège, et le concile général n'est pas encore convoqué.

[1] Le *quiétisme*, ennemi comme le protestantisme et le jansénisme des œuvres mortes, est une exagération de la vie intime par la foi. Il fait consister la perfection chrétienne dans le repos absolu de l'âme livrée, à l'exclusion des œuvres externes, à la prière et à la contemplation. Il y a eu différentes espèces de quiétistes, depuis les *hésychastes* du mont Athos, qui cherchaient Dieu au bout de leur nombril, jusqu'au prêtre espagnol *Molinos*, dont le *Guide spirituel* tourna la tête à Mme Guyon et engagea Fénélon dans une controverse avec Bossuet, où l'aigle victorieux de Meaux fut vaincu par l'abaissement sublime du cygne de Cambray.

Digitized by Google

ni aux troubles du jansénisme, ni à ceux de l'Église en général depuis la réformation.

§ 4. *Une réflexion sur l'emploi des biens ecclésiastiques.*

L'administration des finances est l'objet le plus digne de l'attention des gouvernements, et l'on pense généralement que la meilleure partie des finances d'un État revient de droit à la guerre. Cela peut être vrai à certains égards; mais il convient de ne pas perdre de vue que la guerre n'est pas un but, qu'elle est un moyen pour amener la paix, et que la paix a pour but de développer toutes les forces morales et industrielles des citoyens. L'étude et le savoir, qui dirigent les efforts des hommes dans le perfectionnement de ce qui constitue leur nature, sont donc en dernier résultat le but final des travaux du fisc, de la guerre et de la paix. Mais ici, comme il arrive souvent, les moyens l'emportent sur la fin. Que ne prodigue-t-on pas pour la guerre! Que de parcimonie pour le succès des études et le perfectionnement moral!

Dans quel ordre de choses, dans quel siècle, dans quelle contrée de la terre la culture des sciences et des arts pourrait-elle être plus favorisée que dans un pays catholique? Sans que le gouvernement établi ait à faire de nouveaux frais, la nation à payer de nouveaux impôts, il se trouve une caste entière de citoyens riches, étrangers à toutes les professions de la vie civile, qui sont voués par essence à une vie contemplative, à un loisir qu'ils peuvent rendre savant et utile. Une foule de chapelles, de bénéfices, de prébendes, au lieu d'être donnés à des oisifs, peuvent assurer l'existence d'hommes actifs consacrés aux sciences. Chaque monastère, muni d'une riche bibliothèque, peut renfermer, au lieu de pieux fainéants, de studieux solitaires dont les travaux appartiendraient à l'État. Si la

Digitized by Google

nation espagnole, par exemple, en avait bien la volonté, il serait en son pouvoir de transformer sa superstitieuse cléricature en une corporation de savants et de philosophes. Ce serait consacrer à l'esprit ce qui a été si longtemps consacré aux sens, et Dieu sait le bien qui en résulterait. Ceci n'est point un rêve. Nous avons vu ce que pouvait la *congrégation de Saint-Maur*, l'*Oratoire* et *Port-Royal*. Par ce qu'ils ont fait, qu'on juge ce qu'ils eussent pu faire étant mus par une puissance qui n'aurait eu d'autre but que le progrès des lumières! Et combien de fois nos rois n'ont-ils pas récompensé le mérite littéraire par des évêchés; combien d'hommes de lettres, à l'aide d'un prieuré, d'un bénéfice, ont vécu en France à l'abri du besoin, et ont pu se livrer à des travaux qui ont éclairé et honoré la nation! Sous le modeste titre d'abbé, qu'une simple tonsure leur rendait commun, ils devenaient, en effet, les prêtres du temple de la science. Depuis *Amyot* jusqu'à l'auteur d'*Anacharsis*, combien ce titre d'abbé n'a-t-il pas été ennobli et illustré! Il est porté par une foule de savants et de lettrés estimables, qui probablement fussent restés obscurs et inactifs, sans le revenu ecclésiastique qui les venait vivifier.

La révolution a tari chez nous cette source qu'on eût pu rendre si utile au progrès des lumières[1]. Plusieurs États réformés ont conservé quelques moyens d'encouragement pour les lettres. Il reste en Danemark, en Suède et en Angleterre certaines dignités ecclésiastiques que les

[1] Elle a fait plus, elle a dévoré presque tout le patrimoine des anciens établissements d'instruction, et a ainsi privé ceux qu'on s'efforce de rétablir, de la base matérielle, sans laquelle ils ne peuvent subsister solidement. Pour prospérer, toute école a besoin d'une dotation. Le casuel des pensions et les secours d'un gouvernement sont des ressources trop incertaines dans ces sortes de cas. (*Note de l'auteur.*)

Digitized by Google

souverains donnent le plus communément à ces hommes recommandables par leur savoir. Plus d'un archevêque d'Upsal ou d'Yorck, plus d'un évêque d'Abo ou de Chester tiennent un rang distingué dans la littérature. La Hollande, la Suisse et l'Allemagne ont moins de ces postes honorables et lucratifs pour les gens de lettres. Les biens de l'Église ont surtout servi à y doter les Universités et les autres écoles, de sorte que la plupart des écrivains y sont des professeurs d'écoles supérieures ou inférieures, assez médiocrement salariés, et forcés d'écrire vite pour nourrir leurs familles [1].

CHAPITRE III.

RÉCAPITULATION DES RÉSULTATS DE LA RÉFORME, PAR RAPPORT AU PROGRÈS DES LUMIÈRES.

L'esprit humain est affranchi de la contrainte extérieure que lui imposait le despotisme hiérarchique, et de la contrainte intérieure, de l'apathie où le retenait une aveugle superstition. Il sort tout à fait de tutelle, et commence à faire un usage plus énergique et plus convenable de ses facultés. Les documents de la religion, les titres de la hiérarchie sont soumis à une critique sévère et judicieuse, et comme l'étude des livres saints, des pères, des conciles et des décrétales, tient à celle de l'antiquité, de l'histoire, des langues, des chefs-d'œuvre de la Grèce et de Rome, tous ces grands objets des humanités classiques

[1] Nous recommandons ce paragraphe à la méditation, non des charlatans qui, après avoir vidé les poches de l'Église, viennent lui proposer sérieusement de vivre de ses rentes; mais aux citoyens honnêtes qui avaient cru voir un danger pour l'État dans un clergé et un corps enseignant trop richement dotés. Corrigeons les abus et ne condamnons pas le principe défendu par Villers, dont l'opinion ne saurait être suspecte.

Digitized by Google

sont éclairés d'une nouvelle lumière. La philosophie scolastique, l'alliée et le soutien de l'ancien système, trouve dans les novateurs des adversaires redoutables qui en dévoilent les vices. Le flambeau de la raison, que l'édifice de la scolastique tenait caché, recommence à luire. La vaine science des casuistes s'évanouit devant la morale de l'Évangile, dont on rend la lecture à tous les chrétiens. L'intelligence humaine, qui n'a plus devant elle les obstacles qui arrêtaient sa marche au moyen âge, déploie toute son activité, sonde les fondements des sociétés ébranlées, discute les droits des peuples, ceux des gouvernements, ceux de l'État et de l'Église. Cette activité fait ressentir son influence heureuse à toutes les branches du savoir humain, et le penchant scrutateur, imprimé aux esprits par la réformation, met sur la voie des recherches philosophiques, des plus hautes théories dans les sciences et dans les arts. Dans ses *Éléments de philosophie*, d'Alembert a esquissé ce tableau d'un seul trait : « Le milieu du seizième siècle, dit-il, a vu changer rapidement la religion et le système d'une grande partie de l'Europe; les nouveaux dogmes des réformateurs, soutenus d'une part et combattus de l'autre avec cette chaleur que les intérêts de Dieu, bien ou mal entendus, peuvent seuls inspirer aux hommes, ont également forcé leurs partisans et leurs adversaires à s'instruire; l'émulation, animée par ce grand motif, a multiplié les connaissances en tout genre, et la lumière, née du sein de l'erreur et du trouble, s'est répandue sur les objets mêmes qui paraissaient les plus étrangers à ces disputes. »

Les guerres longues, multipliées, dévastatrices que cette commotion fit naître, retardèrent quelques-uns des effets qui devaient en résulter. La culture morale des peuples qui allait prendre un nouvel essor fit pour quelques instants un pas rétrograde. Mais bientôt les âmes retrempées

Digitized by Google

par le malheur reprirent leur énergie, et l'esprit impérissable qui avait été réveillé déploya toute son action. Il s'égara d'abord dans le dédale des controverses théologiques, pour en devenir plus souple et plus exercé à la méditation. Cependant le besoin qu'ont les divers partis d'attirer la foule fait cultiver les langues vulgaires, multiplie les bons écrits, et la prose française, anglaise, allemande se développe, se perfectionne, s'enrichit au milieu des disputes des sectes et du choc des opinions religieuses.

Des associations particulières s'élèvent de divers côtés, les unes mystérieuses et persécutées, les autres ouvertes et privilégiées. L'ordre des jésuites, la plus importante de ces associations, jette le gant à la réforme. Il acquiert une prépondérance proportionnée au travail qu'il a entrepris; mais entraîné par le courant de l'esprit du siècle, ce champion de la hiérarchie et de la scolastique contribue lui-même au progrès des lumières et est écrasé par le génie des temps modernes. Ainsi, par son action directe et par sa réaction, la réforme de Luther a favorisé le développement des études et le progrès des lumières.

CONCLUSION.

Tels sont les principaux résultats de l'influence de la réformation de Luther. En analysant les causes si compliquées de ce qui s'est passé de plus considérable depuis trois siècles dans le monde politique et dans le monde littéraire, on peut facilement s'égarer, prendre le change sur quelques causes et perdre de vue quelques effets. Telle conséquence que j'ai déduite de la réformation se rattache selon d'autres à l'établissement du christianisme lui-même, à la prédication de l'alcoran, à la chevalerie, aux croisades, à l'usage de l'artillerie, à la découverte du nouveau monde, à la renaissance des lettres, aux institutions de

Digitized by Google

Pierre Ier, à la guerre de la succession d'Espagne, ou à d'autres événements majeurs, et cela se conçoit. Les historiens qui livrent les faits se taisent d'ordinaire sur les causes et souvent même les ignorent. Quelquefois ils en indiquent de fausses et de contradictoires. Les écrivains des partis opposés sont exclusifs et rendent la vérité incertaine. Qui croire, des catholiques ou des protestants, de Duperron ou de Dumoulin, de Platina ou de Mornay? Comment se décider entre Varillas et Maimbourg d'un côté, Sleidan, Bayle et Seckendorf de l'autre; entre Pallavicini et Fra Paolo; entre Claude et Bossuet? Les uns ne voient dans l'œuvre de la réformation qu'une source d'erreurs et de calamités; les autres n'y voient que lumières et bénédictions pour le genre humain. Au milieu de tant d'avis différents, il faut avoir le sien. Nous sommes aujourd'hui mieux placés que jamais, pour juger une révolution qui a éclaté il y a près de trois cents ans. Écoutons tous les partis, consultons le passé, voyons ce qui est aujourd'hui et jugeons.

Quand, après le long sommeil des nations européennes pendant le moyen âge, nous arrêtons nos regards sur l'état du genre humain au quinzième siècle et au commencement du seizième, nous le voyons sortir de son engourdissement, se lever, marcher d'un pas incertain, saisir des instruments pour son activité, en forger de nouveaux, les essayer, développer ses forces, toucher aux sciences, rejeter loin de lui les langes qui l'embarrassent et commencer une nouvelle époque. Combien les événements et les inventions se pressent durant ce réveil! Quels effets ne durent pas produire l'invention de la boussole, du télescope et de l'imprimerie, la prise de Constantinople, la découverte du nouveau monde, la soumission des grands vassaux de la couronne de France, l'âge d'or de la poésie et des arts en Italie, la fondation de nombreuses écoles,

Digitized by Google

les livres des anciens tirés de la poussière, l'établissement des postes, la proclamation de la paix de l'Empire, la création de la chambre impériale, l'accroissement exagéré de la puissance autrichienne qui effraie l'Europe et la contraint de s'armer, Copernic qui réforme le ciel, Luther et Loyola qui naissent presque au même temps! C'était un changement complet dans l'état politique, moral et intellectuel de l'Europe.

Le mieux est l'ennemi du bien, dit un proverbe de la moderne Italie. Ce ridicule adage est l'expression naïve du caractère ultramontain. Heureusement qu'il n'est au pouvoir ni d'une caste blasée, ni d'une maxime absurde, de compromettre les destinées de la science et de la civilisation. Les hommes passent outre sans écouter les réclamations de ces esprits paresseux et jaloux, dont, selon *Chénier, dans son discours sur le progrès des connaissances*, la raison sans mouvement voudrait paralyser la pensée humaine. Les institutions du moyen âge n'étaient plus appropriées à la nouvelle humanité. Comme les lances et les écus avaient été écartées par les armes à feu, la scolastique devait être écartée par les nouvelles armes de la raison, les cercles inextricables de Ptolémée par la simple idée du mouvement de la terre, et les fausses décrétales par la critique. La religion, telle que le moyen âge l'avait modifiée, ne convenait pas plus à la nouvelle culture, que la représentation des mystères à la scène où allaient paraître Corneille et Molière, que l'architecture gothique[1] à la basilique de Saint-Pierre. Il fallait que tout changeât : Le nouvel esprit ne pouvait s'accommoder des anciennes formes; une harmonie, une convenance devaient s'établir entre lui

[1] Nous passons volontiers condamnation sur la représentation des mystères qui étaient une véritable profanation des choses saintes; mais nous demandons grâce pour l'architecture gothique, que l'art chrétien ne pourra jamais renier.

Digitized by Google

et les choses, et comme il portait en lui l'énergie du réveil, la toute-puissance de la jeunesse, il opéra par l'enthousiasme.

La réformation doit donc être envisagée comme un produit nécessaire du nouveau siècle, comme une manifestation du nouvel esprit. Ce que le Dante et Pétrarque furent pour la poésie, Michel-Ange et Raphaël pour les arts du dessin, Bacon et Descartes pour la philosophie, Copernic et Galilée pour l'astronomie, Colomb et Gama pour la science de la terre, Luther le fut pour la religion. Organes de la pensée universelle, ces hommes éminents exprimèrent avec vérité celle qui agitait vaguement leurs contemporains, et ils satisfirent aux besoins de leur siècle. Aussitôt que de leur génie se fut échappée l'étincelle, la flamme s'éleva de toutes parts. Ce qui n'était qu'un pressentiment, qu'une idée vague dans les esprits, prit une consistance et parut au dehors. Tel est le mode naturel de conjuration tacite qui préside à toutes les réformations. Celles qui s'opèrent dans les arts et la plupart des sciences, étrangères aux passions et aux commotions volcaniques de la masse des peuples, se consomment d'ordinaire sans qu'il en coûte des pleurs à l'humanité. Il n'en pouvait pas être ainsi de la réformation de Luther. La religion n'était pas alors une simple opinion, un simple être moral; elle avait un corps immense qui opprimait tous les corps politiques, qui prétendait à tous les trônes, à tous les biens de la terre. A la première blessure qu'il ressentit, le colosse tressaillit et le monde fut ébranlé; les princes et les nations s'armèrent et engagèrent une lutte d'opinions et d'intérêts dont les résultats furent aussi variés que décisifs.

L'Institut a demandé qu'on lui rendît compte de ceux de ces résultats qui influèrent sur la situation politique des États de l'Europe et sur le progrès des lumières. Cette

Digitized by Google

tâche était immense et bien au-dessus de mes forces. Qu'eût-ce été si l'Institut, outre les conséquences politiques et littéraires, eût prescrit qu'on exposât l'influence de la réformation sur la moralité des nations européennes, sur leurs croyances et leurs dispositions religieuses? Mais ce nouveau point de vue serait l'objet d'un travail plus étendu et plus difficile que le mien, et j'ai dû me renfermer dans mon sujet. Il n'a été dans mes vues de déguiser ni le mal ni le bien produits par la réformation; j'ai cherché seulement à prouver que les conséquences de cette révolution offrent un excédant de bien pour l'humanité, et qu'enfin elle a puissamment contribué aux progrès de la civilisation et des lumières. J'ai cru d'ailleurs pouvoir m'expliquer avec la franchise d'un historien impartial, devant une société illustre qui, après avoir fait un appel à la vérité, est, sans doute, disposée à l'entendre.

Digitized by Google

Digitized by Google

APPENDICE.

I.

ESQUISSE

DE

L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE CHRÉTIENNE

DEPUIS SON FONDATEUR JUSQU'A LA RÉFORMATION.

PREMIÈRE PÉRIODE.

DÉMOCRATIE.

DEPUIS JÉSUS-CHRIST JUSQU'A CONSTANTIN. — DE L'AN 1 à 325.

Société religieuse, fondée d'abord sur l'égalité, puis sur un système hiérarchique de subordination.

Après huit siècles d'existence, Rome, longtemps libre, venait de fléchir sous un maître. Elle avait porté ses armes et sa domination dans presque tous les pays du monde alors connu; mais, affaiblie par son trop de territoire, la *République* avait subi le joug de *César,* dont le neveu, *Auguste,* gouvernait l'*Empire romain* depuis quarante ans, lorsque *Jésus* naquit en Palestine de parents pauvres et obscurs.

La mythologie du paganisme, faite pour l'enfance du

Digitized by Google

monde, avait vieilli avec lui; et à l'époque dont nous parlons, elle avait perdu son ancien ascendant sur les esprits. Le vide qu'elle y avait laissé ne demandait qu'à être rempli. Alexandre avait porté la culture de la Grèce en Asie et en Afrique. Depuis qu'en Égypte, en Perse, en Arménie, en Syrie ses successeurs avaient élevé des trônes, la philosophie grecque avait fleuri dans ces diverses contrées, et y avait modifié l'esprit local. A son tour, elle s'était ressentie de la réaction, et le déisme mystique de l'Inde, et les deux principes de la Perse, et les mystères de l'Égypte s'allièrent à la doctrine de l'*Académie* et à celle du *Portique*[1]. Ce nouveau mélange d'idées causa une fermentation. La tendance principale de tous ces éléments, d'ailleurs peu homogènes, était la reconnaissance et le culte d'un Dieu invisible. Le polythéisme, l'adoration de dieux grossiers et visibles ne pouvait pas résister longtemps à cette disposition des esprits.

C'est en cet état que les Romains trouvèrent la Grèce et l'Orient, et les vainqueurs subirent les hommes et l'esprit de l'Orient. Les lettres et la philosophie des Grecs devinrent la base de la culture de Rome où ils produisirent, à quelques modifications près, les mêmes effets qu'en Grèce et en Égypte. Le vieux culte fut méprisé et les augures ne se rencontrèrent plus sans sourire. Le déisme gagnait du terrain dans les écoles de Rome, d'Athènes,

[1] Écoles de philosophie d'Athènes, dont l'une, celle de l'*Académie*, a été fondée par Platon, en 388 avant Jésus-Christ, et l'autre, celle du *Portique*, par Zénon, en 300 avant Jésus-Christ. Les tendances spiritualistes de la première et l'austérité morale de la seconde ont accrédité l'opinion que le christianisme avait des affinités avec ces deux écoles. Il suffit de lire l'Évangile pour être persuadé du contraire. Il est vrai que les moines ont emprunté certaines pratiques aux disciples de Zénon, et que M. Cabet a quelque peu fraternisé avec la république de Platon; mais qu'est-ce que cela prouve?

Digitized by Google

de Smyrne et d'Alexandrie; mais cette doctrine spéculative attendait une forme qui pût en faire une religion.

Il est nécessaire de remarquer que la Méditerranée était alors la grande mer, le champ commun des nations qui constituaient l'Empire romain et leur moyen de communication. Les côtes qui l'embrassaient de toutes parts rapprochaient leurs habitants. Athènes, Joppé, Rome étaient plus voisines que des villes peu distantes les unes des autres dans l'intérieur des terres; le commerce du monde qui se faisait sur cette mer, tous les mouvements qui se rapportaient à Rome, y rendaient les communications faciles et fréquentes.

Sur une des côtes de cette mer, tout près de l'antique Phénicie, au centre de l'Empire fondé par le conquérant macédonien, au nord de l'Égypte et de l'Arabie, à l'est de la Perse et de l'Inde, au sud de la Syrie, de l'Arménie et de la Scythie, vivait un petit peuple méprisé, vaincu et soumis tour à tour par ses voisins, haïssant les autres nations par principe, commerçant et industrieux par besoin, facteur de l'Asie et de l'Europe, répandu partout pour se mêler aux étrangers, et formant partout une société à part, fidèle à ses lois et à son culte. Ce peuple avait une religion nationale fondée sur l'adoration d'un seul Dieu. Au milieu du polythéisme syrien, égyptien, grec et romain, il professait le déisme constitué en religion positive; phénomène unique au sein du vaste Empire des Césars. On sent que je veux parler des *Juifs*. Fiers de leur origine qu'ils faisaient remonter à d'illustres patriarches, unis entre eux par les liens d'un même sang, objets uniques de la prédilection de Dieu, d'anciennes prophéties les assuraient qu'il naîtrait au milieu d'eux un roi qui laverait leur opprobre et les élèverait au-dessus de toutes les nations de la terre. Ils vivaient dans l'attente inquiète de ce *Messie*, et ils supputaient avec impatience le

Digitized by Google

temps obscurément indiqué de sa venue. Un tel esprit n'existait alors chez aucun peuple[1]. Celui-ci, sombre, concentré, dévoré de l'orgueil que lui inspirait sa noble origine et de l'humiliation où il vivait, se consolait de l'une par l'autre, et rendait au centuple à ses voisins idolâtres le mépris qu'il en essuyait. Cette disposition subsiste toujours, et dans son abaissement actuel, l'inébranlable Israélite se dit : « Je suis l'homme de Dieu. »

Il est naturel, vu la disposition où étaient alors les

[1] Il n'en est pas moins certain qu'il existe des traces de l'attente d'un Messie chez tous les peuples. Dans ses *Études philosophiques sur le christianisme*, t. II, liv. Ier, chap. VI, *M. Nicolas* résume ainsi cette attente : « Jésus-Christ est tout ce qu'ont désiré les nations, tout ce qu'elles ont rêvé sous des noms divers, et à travers des images plus on moins grossières et impures... Il est la réalisation de cette espérance restée au fond de la boîte de Pandore, pour réparer tous les maux qui en étaient sortis. Il est cet Épaphus, enfant promis, qui devait naître miraculeusement de la vierge Io, pour délivrer l'homme enchaîné de ce vautour rongeur auquel une femme-serpent avait donné l'être. Il est ce Dieu de l'Olympe, ce cher fils d'un père ennemi, qui devait souffrir pour succéder à nos souffrances. Il est cet Orus, descendant d'Isis, qui devait surmonter, sans le détruire, le serpent Typhon, d'après les Égyptiens, et qui devait naître d'Isis vierge, d'après les Gaulois. Il est le véritable Hercule qui devait tuer le dragon, et rendre aux hommes les fruits d'or de ce merveilleux jardin d'où ils étaient exclus. Il est le Mithra des Perses, ce médiateur vainqueur d'Ahrimane, qui, jusqu'à ce qu'il soit venu, comme dit Plutarque, ouvrer, faire et procurer la délivrance des hommes, a chômé cependant, et s'est reposé un temps non trop long pour un Dieu. Il est le Wischnou des Indiens, dont l'incarnation devait guérir les maux faits par le grand serpent Kaliga; le Genteolt des Mexicains, qui devait triompher de la férocité des autres dieux, apporter une réforme bienfaisante et combattre la couleuvre qui avait séduit la mère de notre chair; le Puru des Salives d'Amérique, qui devait faire rentrer en enfer le serpent qui dévorait les peuples. Il est enfin le dieu Thor, premier-né des enfants d'Odin, et le plus vaillant des dieux, qui devait livrer un combat particulier au grand serpent Migdare, et laisser lui-même la vie dans sa victoire. »

Digitized by Google

esprits sur l'unité de l'essence divine, et sur un culte plus pur à lui rendre, que les philosophes et les penseurs oisifs qui s'étaient multipliés sous le règne paisible d'Auguste aient donné quelque attention à ce peuple, à ses dogmes et à ses livres, dont il existait une version grecque. Les yeux commençaient donc à s'arrêter sur lui. Dans les villes de l'Empire où les juifs avaient établi des synagogues, quantité de païens en suivaient les assemblées, par un intérêt plus vif que celui de la curiosité. Les juifs, de leur côté, ne purent se dérober à l'action de l'esprit général du temps. Si leurs idées commencèrent à pénétrer dans les écoles, les idées des philosophes pénétrèrent aussi dans les synagogues. On vit des juifs briller comme philosophes au milieu des païens, surtout à Alexandrie qui était alors le foyer de la nouvelle Académie et qui d'ailleurs était la plus grande ville voisine de la Judée. Ces innovations pénétrèrent jusque dans les murs de Jérusalem. La théosophie des mages de l'Orient y pénétra aussi : on commença à disputer, à raffiner, à vouloir modifier l'orthodoxie judaïque. Il s'ensuivit des sectes qui s'entre-choquèrent avec fureur. Beaucoup de juifs, examinant de plus près leur culte, y trouvèrent ce que les païens trouvaient dans le leur, trop de formes extérieures, trop de superstitions et d'abus. Quelques-uns voulaient un réformateur, d'autres un sauveur qui les retirât de cette crise. Aux yeux des juifs ce ne pouvait être pour les uns et pour les autres que le Messie lui-même. L'attente de cet être surnaturel était donc plus vive que jamais. Des bandes inquiètes quittaient les villes, allaient entendre des prédicants et des prophètes dans le désert. *Jean* baptisait et prêchait sur les bords du Jourdain. Lui aussi annonçait le Messie, et le nombre de ses partisans était considérable.

Jésus parut au milieu de ces circonstances. Il entraîna les disciples de Jean avec la foule, et les autres prophètes

Digitized by Google

se turent. Il prêcha avec la tranquille majesté d'un esprit revêtu d'une mission supérieure, et qui n'avait d'autres fonctions sur la terre que d'y établir la vérité, la piété, la paix et l'amour. Sérieux, mesuré dans ses actions, ingénu, simple et sublime dans ses discours, son âme semblait calme, transparente et profonde comme l'azur des cieux. Souverainement doux et aimant, l'impiété et les vices dont la vue l'affligeait, pouvaient seuls l'émouvoir et le passionner. Voilà comme ses quatre historiens nous l'ont dépeint. S'il n'était pas tel, certes il faut admirer le génie qui a inventé un idéal aussi parfait, et le hasard qui l'a présenté uniformément à quatre évangélistes, qui probablement ne se sont pas donné le mot. Mais si, comme on n'en peut douter, Jésus a été fidèlement représenté par les évangélistes, de quelle nature était cet être extraordinaire, qui ne ressemble à aucun des grands hommes dont l'histoire nous a transmis l'image et dont la vie n'est entaché d'aucune faiblesse humaine?

Pendant les trois années de sa prédication, Jésus développa l'idée d'un Dieu d'amour et de justice qui a ses racines dans le cœur de l'homme. Et ce qui est aussi surprenant que sa mission et sa personne, c'est qu'un juif, un membre de la nation la plus égoïste, la plus opiniâtrément individuelle, la plus ennemie de tout le genre humain, établit le premier l'idée d'une religion universelle, d'une Église cosmopolite, de la fraternité de tous les hommes sous l'autorité d'un père commun. Un père, une mille, un culte, un amour! Cette idée était prodigieuse pour ce siècle; elle l'était surtout en Judée. Jésus la donne pour précepte unique et la développe; il ordonne à ses apôtres, hommes simples et illettrés, d'aller l'annoncer à tous les peuples, leur promettant qu'elle régénèrerait le monde. Ils vont, ils parlent, et le monde devient chrétien. Cependant Jésus, poursuivi par le fanatisme des prêtres

Digitized by Google

de l'ancienne loi, fut au milieu des bourreaux et des supplices ce qu'il avait été au milieu de ses disciples; un modèle surhumain de patience, de fermeté et de douceur. *Mon père*, priait-il pour ses persécuteurs, *pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.* Il fallait cette dernière épreuve pour qu'il offrît un exemple pratique des plus difficiles vertus. Après cela tout était *consommé*, pour me servir de son langage, et il mourut de la belle mort d'un martyr de la vérité et de la vertu. Ce tableau du pur esprit du christianisme dans la personne de son fondateur ne peut paraître déplacé, lorsqu'il s'agit d'apprécier une révolution dont le but principal a été de ramener le christianisme à l'esprit de son institution.

Après la mort de Jésus, un grand nombre de ses disciples se réunissent à Jérusalem, y célèbrent ensemble et en son nom la fête judaïque de la *Pentecôte*, et forment ainsi la *première communauté de chrétiens*. Cette faible Église fut dispersée, deux ans après, par une persécution dont *Étienne, diacre*, c'est-à-dire dépositaire des aumônes, devint la victime. Ce coup eût été mortel peut-être pour la nouvelle Église, si en même temps un homme plein de ce génie qui vivifie tout, de cette force et de ce courage opiniâtre qui surmonte tout, si *Paul*, jusqu'alors persécuteur des chrétiens, ne se fût rangé de leur côté. Ce nouvel apôtre, qui lui seul fit plus que tous les autres pour la religion naissante, appela les hommes de tous les pays et de toutes les religions à devenir les sectateurs du *Christ*. On n'avait vu jusqu'alors que des juifs ou des païens convertis au judaïsme entrer dans cette association, aux membres de laquelle on donnait le nom de *Nazaréens*. Paul apporta dans ses éloquentes prédications de nouvelles idées, de nouvelles vues; il annonça la doctrine du fondateur avec un esprit qui n'était et ne pouvait être celui des autres disciples, plus attachés que lui au judaïsme, ce qui occasionna

Digitized by Google

dès ces premiers temps une scission entre les chrétiens ses partisans et ceux qui demeuraient attachés aux usages du judaïsme, division qui amena la nécessité de se rassembler pour s'entendre. Cette *réunion,* première image des conciles, se tint à *Jérusalem,* et dura jusqu'à la subversion de la république des Hébreux. Depuis ce dernier événement, il y eut scission complète entre le mosaïsme et le christianisme. Paul avait tiré entre les deux religions une ligne éternelle de démarcation. Ses voyages, ses discours, ses lettres, dont quelques-unes sont parvenues jusqu'à nous, établirent dans la majorité des Églises qui se trouvaient fondées de son vivant, la doctrine sublime que nous devons à son zèle infatigable. Sept lustres après Jésus, tous ses premiers confidents avaient péri, ou de mort naturelle, ou par le bourreau; il ne restait plus que l'apôtre *Jean,* qui, fuyant la persécution sous Domitien, se réfugia à *Patmos*, où il écrivit l'*Apocalypse*, qu'on a mise au rang des livres saints. A cette époque déjà s'élevaient entre les chrétiens persécutés par les princes de la terre les *divisions dogmatiques* qui sont dans l'essence de toute doctrine spéculative, soit philosophique, soit religieuse. Ces divisions semblent avoir inspiré plus de crainte à l'apôtre de Patmos que les persécutions. *Cérinthe* et quelques autres énonçaient dès lors des opinions nouvelles sur la divinité de Jésus-Christ, et presque tout ce qu'a écrit Jean est dirigé contre ces opinions.

Cependant le nombre des Églises chrétiennes se multipliait dans toutes les contrées. Un état de choses paisible eût peut-être confiné à jamais la religion du Christ dans les murs de Jérusalem. Mais les juifs eux-mêmes, qui en chassèrent les novateurs, les contraignirent à aller prêcher dans d'autres lieux. Presque partout ces proscrits rencontraient d'autres juifs dispersés par le commerce et leur humeur inquiète. Les chrétiens judaïsants fraternisaient

Digitized by Google

avec eux, prêchaient dans leurs synagogues, fréquentées par beaucoup de païens qu'attirait, comme il a déjà été dit, le spectacle d'un culte fondé sur l'adoration d'un seul Dieu. Les Romains, en ruinant Jérusalem et en dispersant le peuple juif, ajoutèrent encore à la faveur de ces circonstances. Des villes célèbres, telles qu'Alexandrie, se peuplèrent de juifs, et par conséquent aussi de chrétiens. La nouvelle doctrine devint un objet d'intérêt et de discussion. Le paganisme, trop absurde en lui-même pour convenir à des siècles qui n'étaient plus ceux de l'enfance du monde, et décrié par les philosophes, était devenu la risée des hommes éclairés. Telle est sans doute la vraie cause de la *cessation des oracles*. Ils se turent quand on cessa d'y croire. Le besoin d'une religion, capable de remplacer l'ancienne qui périssait de vieillesse et d'imbécillité, commençait à se faire sentir. D'ailleurs, les dieux ayant été les protecteurs des nations chez les anciens, chaque nation n'avait respecté ses dieux que tant qu'elle était restée indépendante. Subjugués par les Romains, les peuples devinrent indifférents à tous les objets de patriotisme local, à la religion comme aux autres. Les Romains eux-mêmes, à force de recevoir des dieux étrangers dans leurs temples, étaient arrivés à les mépriser tous, les anciens comme les nouveaux. Le positif de la religion tombait en ruine; le sentiment religieux, qui sert de base à tous les systèmes positifs, et qui vivait encore dans les cœurs, n'attendait qu'une nouvelle forme dans laquelle il pût se fixer. Le christianisme favorisé par les circonstances qui viennent d'être indiquées, se présenta et eut de l'écho. Mais que d'idées étrangères, de doctrines accessoires vinrent partout s'y mêler, et le modifier en mille manières! L'histoire du dogme dans les premiers siècles est un dédale dont la critique la plus éclairée ne peut suivre tous les détours. Avant qu'un corps de doctrine fût établi et arrêté, quelles fluctuations, quelles variations

Digitized by Google

n'avait pas subies cette doctrine! Et quand enfin le dogme fut déterminé, combien ne différa-t-il pas de ce qu'il avait été dans l'esprit et dans les vues du fondateur! Ce fut surtout à Alexandrie, ville alors très-lettrée et le point de réunion des philosophes grecs, entre autres des *Néoplatoniciens*[1], que la religion de Jésus, accrue de tant d'éléments hétérogènes, prit une forme plus spéculative, ou, si l'on veut, plus mystique qu'elle ne l'avait eue d'abord. *Clément*, philosophe grec devenu chrétien, y contribua plus que personne. Ceux des Orientaux qui embrassèrent le christianisme, y introduisirent les vues de la philosophie de l'Orient sur l'origine du monde, du bien et du mal. De là naquirent les *gnostiques*[2] et les *Manichéens*[3]. Quoique les autres chrétiens aient séparé ensuite le canon de leurs dogmes du dogme de ces chrétiens orientaux, celui-ci n'a pas laissé d'influer jusqu'à un certain point sur la constitution postérieure du christianisme, et il s'est conservé

[1] Les *Néoplatoniciens* d'Alexandrie, combinant les doctrines mystiques de l'Orient avec les idées de Platon, ont cru s'unir à l'absolu ou à Dieu, par l'*extase*.

[2] Les *gnostiques* très-répandus en Orient dans les deux premiers siècles de notre ère et divisés en plusieurs sectes formées par un mélange de croyances orientales, juives et chrétiennes, pensaient mieux comprendre le christianisme que les apôtres, parce qu'ils s'attribuaient une connaissance intuitive, *gnosis*, des choses divines. Pour expliquer le mal et justifier la Providence, ils affirmèrent que le monde n'avait pas été créé par le *Dieu suprême*, mais par le *Démiurge*, émané de sa plénitude, et que son ouvrage s'étant trouvé défectueux, il avait été réformé par le *Sauveur*, autre émanation du Dieu suprême et supérieur au démiurge.

[3] Les *Manichéens* avaient pour chef le Persan *Manès*, qui florissait au commencement du troisième siècle. Sa doctrine, empruntée en partie à Zoroastre, attribue, comme lui, la création à deux principes, l'un essentiellement bon, l'autre essentiellement mauvais. Manès rejetait l'Ancien Testament, regardait Jésus-Christ comme le seul prophète sorti du sein de la lumière, et se donnait pour le *paraclet* ou le *consolateur* annoncé par le Sauveur du monde.

Digitized by Google

plus ou moins intact parmi les chrétiens orientaux. Il serait superflu de nommer les opinions diverses qui s'élevèrent en divers lieux durant ces premiers siècles, et dont la plupart sont connues par le nom de leurs inventeurs, ou par le terme caractéristique qui devenait le mot de ralliement de la *secte*. Ces noms formeraient ici une nomenclature aride, et les expliquer serait trop long. Il suffit de dire que, quand des chrétiens, favorisés par les circonstances, rédigeaient une confession de foi commune, ils donnèrent le nom d'*hérésie* aux opinions qui différaient de la leur.

Remarquons encore que les persécutions de quelques empereurs contre les chrétiens portèrent un grand nombre d'individus de différentes sectes à fuir dans des lieux solitaires et inhabités, n'y emportant que leur fervente dévotion, qu'exaltait bientôt le silence et la mélancolie du désert. Ces ascètes de la Thébaïde et de la Syrie furent les premiers *moines;* leurs réunions pour prier en commun, les premiers *couvents*. Ils eurent des législateurs dont les lois n'avaient en principe d'autre but que de faire entendre, épurer et réformer le christianisme.

Les mêmes persécutions qui avaient peuplé les déserts de chrétiens fugitifs, contraignirent ceux qui restèrent chez eux à s'unir plus fortement les uns aux autres, à étouffer leurs controverses, à s'entendre, à se secourir, à s'organiser et à se donner des chefs. Les apôtres et les premiers disciples de Jésus étaient naturellement les chefs des Églises qu'ils avaient fondées. Après leur mort, on remplaçait le pasteur qu'on venait de perdre par son disciple le plus considérable. Plusieurs de ces Églises se donnaient parfois un chef commun, appelé *épiscope, visiteur* ou *évêque;* puis elles se séparaient pour subsister isolées ou se réunir à d'autres. En général, elles se renfermaient volontiers dans les limites d'une province, d'une préfecture ou d'un diocèse de l'Empire romain. Chaque chrétien était

Digitized by Google

disciple, membre actif de l'Église à laquelle il appartenait. Les pasteurs en étaient les magistrats spirituels, magistrats républicains, dont la décision en matière de croyance n'avait de valeur que parce qu'on les croyait plus sages et plus instruits que le reste des fidèles. Cependant, comme ces chrétiens et ces pasteurs étaient des hommes, et que les hommes tiennent sans le vouloir aux idées et aux institutions humaines, il arriva que ceux des pasteurs à qui les circonstances locales donnaient une Église plus considérable, plus riche ou plus puissante, surtout ceux des premières villes de l'Empire, furent bientôt environnés de plus de considération, d'où il résulta plus d'autorité et une sorte de primatie, insignifiante en principe, mais origine du système *patriarcal* ou *papal*.

Les empereurs romains n'avaient encore connu la nouvelle religion que pour la tolérer ou la persécuter. Quand *Constantin* l'éleva sur le trône, tout changea pour elle. La puissance temporelle, les honneurs, les richesses devinrent le lot des principaux pasteurs; l'humble doctrine de Jésus, faite pour consoler et soutenir les opprimés, par l'espoir d'une autre vie, devint la doctrine des puissants et des oppresseurs. Suivant l'opiuion particulière du théologien qui s'emparait de l'oreille du maître, il faisait condamner et poursuivre les opinions qui lui étaient contraires. Le christianisme, si essentiellement doux et humain, devint persécuteur par représailles et par imitation. Les cruels exemples de *Décius*, de *Dioclétien* et d'autres empereurs, ont eu des effets réactifs terribles, qui se sont fait sentir jusque dans les siècles modernes, en dépit de Jésus, à qui l'humanité doit l'adoration d'un seul Dieu, le sublime principe de l'amour, de la fraternité, de l'abolition de l'esclavage et tant d'autres bienfaits.

Ainsi, cette première période, qui avait commencé par Jésus, lequel venait promettre aux hommes le royaume

Digitized by Google

des cieux, se termine par Constantin, qui, en enrichissant les sectateurs du Christ, pose les fondements de la puissance temporelle de l'Église.

DEUXIÈME PÉRIODE.

OLIGARCHIE.

DEPUIS CONSTANTIN JUSQU'A MAHOMET. — DE 325 A 604.

Établissement du système patriarcal.

L'association chrétienne prend une forme nouvelle et des développements nouveaux. L'autorité suprême est devenue chrétienne, et imprime à tout ce qui est chrétien un caractère temporel de puissance et d'authenticité. Les premiers pasteurs prennent leur rang près du trône. Celui qui l'occupe est leur disciple, leur appui, quelquefois leur instrument, d'autres fois leur maître. Les événements, les dogmes du christianisme deviennent des objets d'intérêt public. En s'associant à l'unité de l'Empire, l'Église acquiert une certaine unité; les commotions qui y surviennent se ressentent plus universellement de cette organisation nouvelle qui lie étroitement toutes ses parties. Les hérésies, les opinions novatrices excitent une fermentation plus générale. Ce qui autrefois n'agitait qu'une ville, qu'une province, devient un objet de discussion pour tout l'Empire romain. Les assemblées des pasteurs, *synodes* suivant l'étymologie grecque, *conciles* suivant l'étymologie latine, prennent une forme plus officielle et plus imposante. Leurs décrets deviennent des lois de l'Empire sanctionnées par son chef. Déjà les partisans de l'évêque *Donat* [1] avaient été condamnés par le concile tenu

[1] Pendant la persécution, plusieurs ecclésiastiques chrétiens ayant eu la faiblesse de livrer aux autorités païennes les Saintes-Écritures et les vases sacrés, *Donat*, évêque africain, vers 311, voulut qu'on les déclarât indignes du sacerdoce. N'ayant pas pu faire prévaloir

Digitized by Google

à *Arles*, en 314. Mais la première hérésie majeure qui fit l'épreuve des forces de l'Église réunie fut celle d'*Arius*, philosophe néoplatonicien et prêtre d'Alexandrie. C'était là qu'on se représentait le Christ, le fils de Dieu, comme son *verbe*. L'évêque *Alexandre* d'Alexandrie voulait que ce *logos*, ce verbe fût *coéternel* et *consubstantiel* avec Dieu. Arius, qui d'ailleurs aimait peu cet évêque et qui avait été son concurrent à la vacance du siége, soutint, au contraire, que le logos, procédant de Dieu, ne pouvait être coéternel et consubstantiel avec lui. Ce débat a mis en feu l'Église chrétienne pendant plusieurs siècles. Constantin convoqua la fameuse assemblée de *Nicée*, en 325, la première qui reçut le titre de concile *œcuménique*, c'est-à-dire universel. Arius y fut condamné, et le concile déclara que le logos, le fils, était coéternel et consubstantiel avec le père; ce qui n'empêcha pas les Ariens de triompher depuis à plusieurs reprises et sous divers noms. Le concile de Nicée composa, contre la doctrine d'Arius, le fameux *symbole*, attribué depuis aux apôtres, et il fixa une *pâque* uniforme pour toute la chrétienté. Cependant l'évêque adversaire d'Arius était mort, et le diacre *Athanase* l'avait remplacé à Alexandrie. Celui-ci fut, comme son prédécesseur, le plus ferme appui de l'orthodoxie nicéenne, et il eut bientôt la douleur de voir l'inconstant César changer de croyance. *Eusèbe*, évêque du parti d'Arius, gagna la sœur de l'empereur, et celle-ci persuada son frère. Arius fut solennellement réintégré dans la communion de l'Église

son opinion, il sortit de l'Église et fonda une secte qui regardait comme nuls les sacrements conférés par d'autres que par elle, et qui, en conséquence, rebaptisait ceux de l'Église catholique qui venaient à elle. Les Donatistes croyaient, en outre, avec *Novatien*, hérétique du troisième siècle, qu'il fallait retrancher de la communion des fidèles quiconque, après le baptême, était retombé dans une faute grave et n'était pas rigoureusement orthodoxe.

Digitized by Google

par un décret impérial et Athanase destitué de son siége. Ce fut ce même arien Eusèbe qui, peu avant sa mort, administra à Constantin le baptême, que, jusqu'alors, ce prince avait négligé de recevoir. Sans doute que, s'il eût vécu plus longtemps, l'arianisme, dont l'adroit Eusèbe avait fait la doctrine de la cour impériale, serait devenu la doctrine dominante du monde chrétien. Mais il mourut; ses trois fils se partagèrent l'Empire, et protégèrent chacun des partis différents. Les partisans du concile de Nicée, dont le système était fixé par une formule invariable, restèrent étroitement unis; les Ariens, comme il arrive à tous les réformateurs dont l'opinion trop libérale ne saurait se lier à une forme irrévocable, se divisèrent en tant de sectes différentes qu'ils s'affaiblirent et ne purent résister en détail à des adversaires plus unis. On vit des *semi-Ariens* opposés aux Ariens, des *Pneumatomaques* opposés aux *Eunomiens*[1]. Chaque parti se ralliant à son César, l'animosité religieuse devint animosité politique et nationale. Plus *Constant* soutenait avec vivacité les Nicéens en Occident, plus *Constance* mettait de chaleur à favoriser l'arianisme mitigé d'Eusèbe, en Orient. Le concile général que les deux empereurs convoquèrent, en 344, à *Sardique*, pour réconcilier les deux partis, n'eut d'autre résultat qu'une haine plus envenimée que jamais entre les évêques nicéens et ceux du parti d'Eusèbe, ainsi qu'il arrive d'ordinaire

[1] Les *semi-Ariens* disaient avec le concile de Nicée, que Jésus-Christ est le Verbe, la raison ou la sagesse divine, Dieu de Dieu, lumière de lumière, engendré du père avant tous les siècles, et qui a fait toutes choses; mais ils n'avouaient pas que ce Verbe fût engendré de toute éternité; ils n'admettaient pas que Jésus fût *consubstantiel*, *homoousios*, ils ne le regardaient que comme *semblable en substance*, *homoiousios*, au Père. Les *Eunomiens* pensaient que Jésus-Christ n'était Dieu que de nom et qu'il n'était pas uni substantiellement à l'humanité. Les *Pneumatomaques* niaient la divinité du Saint-Esprit.

Digitized by Google

quand on s'avise de mettre en présence des ennemis irréconciliables par l'opposition de leurs intérêts et l'aigreur de leur emportement. Après le meurtre de Constant, son frère Constance, resté seul maître de l'Empire, fit triompher ses chers Ariens aux deux conciles de *Sirmium*, en 357 et 358, où *Photin*, évêque de cette ville, fut condamné. Une foule de sectes, que Constance s'efforça d'étouffer ou de contenir, troublèrent sa vie, et il mourut au milieu du tumulte qu'elles élevaient de tous côtés. Son successeur, *Julien l'Apostat*, loin de chercher comme lui à les apaiser, les excitait à plaisir, les encourageait, riait d'elles dans son palais, et les traitait au dehors avec la plus sérieuse ironie. Il ne pouvait choisir une marche plus sûre pour ruiner l'Église chrétienne qu'il n'aimait pas. Aussitôt les évêques nicéens de se rassembler en concile à *Paris*, en 361, et de déclarer apostats tous les évêques ariens. Athanase, revenu de son exil et remonté sur le siége d'Alexandrie, inclina considérablement à destituer ceux de ces apostats qui se trouvaient dans son ressort. *Lucifer*, évêque de Cagliari, en Sardaigne, allant plus loin encore que le concile de Paris, blâma hautement l'amnistie accordée par lui aux Ariens qui signeraient le formulaire de Nicée, et se sépara des catholiques tièdes, qui consentaient à souffrir au milieu d'eux de ci-devant hérétiques. Cependant Julien régna trop peu de temps pour voir réussir son adroite politique. Les deux partis principaux, celui de Nicée et celui d'Arius, se soutinrent avec des chances égales sous ses successeurs *Valens* et *Valentinien;* celui-ci protégeant le premier parti en Occident, et celui-là le second en Orient. Valens, Arien décidé, employa toute son autorité pour extirper le semi-arianisme et le catholicisme des provinces de sa domination. La mort d'Athanase et celle de Valentinien rendirent sa tâche d'autant plus facile, qu'*Apollinaire*, évêque de Laodicée, qui

Digitized by Google

soutenait que le Verbe était descendu du ciel dans le sein de la Vierge Marie avec un corps impassible qui n'était pas né d'elle, de sorte que Jésus-Christ n'avait souffert, n'était mort et ressuscité qu'en apparence, causa bien des embarras aux orthodoxes. Enfin, sous *Gratien* et *Théodose-le-Grand*, le catholicisme nicéen se releva victorieux par la protection de ces deux princes qui ne négligèrent rien pour réduire au silence les docteurs de l'arianisme. Cette doctrine eût même été frappée de mort, si elle n'avait pas trouvé un appui inespéré dans les *Goths* qui, en entamant les frontières de l'Empire, se firent chrétiens ariens.

Les Goths n'empêchèrent pas la foi de Nicée de s'affermir dans l'Empire. Théodose porta à un haut degré la puissance et le crédit du clergé. Un évêque devint par lui un personnage plus important que jamais. Ceux des évêques à qui les circonstances avaient donné une certaine primatie sur les autres devinrent plus importants encore; et les plus considérables de tous, ceux de Rome, de Constantinople, d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem, qui prenaient le titre de *patriarches*, de *pères* ou de *papes*, furent peu à peu regardés comme les princes et les chefs de l'Église chrétienne. Élevés au-dessus des autres, il ne restait plus à chacun d'eux que l'ambition de s'élever au-dessus de ses collègues. Ceux d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem, trop éloignés du centre de la puissance, ne pouvaient parvenir à une prépondérance capable de les mettre hors de pair. Il est évident qu'il ne pouvait y avoir rivalité qu'entre les deux patriarches dont les siéges étaient placés dans les deux capitales de l'Empire, tout proche des deux trônes d'Occident et d'Orient. Les talents, l'adresse, l'ambition, les vertus de ceux qui occupèrent tour à tour ces deux siéges, la faveur des princes, leur prédilection tantôt pour l'ancienne, tantôt pour la nouvelle Rome, une foule de circonstances qui appartiennent à l'histoire de l'Empire

Digitized by Google

aussi bien qu'à celle de l'Église, firent pencher alternativement la balance de l'un et de l'autre côté. Si le patriarche de Constantinople avait pour lui la résidence plus continue de l'empereur, il avait aussi contre lui le voisinage de la cour, qui ne permettait pas à un prêtre de s'élever trop haut. Les évêques, qui dès lors résidaient assez mal et qui abondaient dans la capitale, intriguaient souvent contre le patriarche et réussissaient parfois à l'humilier. Le pasteur romain, au contraire, n'avait pas tant à redouter cet importun et dangereux voisinage de la majesté impériale et des intrigues de la cour. Il avait pour lui ce grand nom de Rome, devant qui les nations étaient accoutumées à fléchir. On sait que la translation du gouvernement à Constantinople n'eut d'autre effet que de l'affaiblir, et que jamais cette seconde capitale ne put parvenir à la considération de la première. Le patriarche de Constantinople ne se trouvait donc qu'en sous-ordre dans une ville tenue elle-même pour subordonnée, tandis qu'on laissait son rival à Rome jouer le premier rôle dans la première ville du monde. Ajoutons à cela que les peuples qui soumirent Rome et l'Occident devinrent chrétiens, tandis que ceux qui soumirent Constantinople et l'Orient y établirent la religion de *Mahomet*. Il est donc naturel que l'évêque romain, politique habile et opiniâtre, l'ait enfin emporté sur tous ses rivaux. Le prestige du nom de Rome a fasciné tous les siècles.

Mais ces réflexions ont anticipé sur les événements : les évêques et les patriarches composent encore une oligarchie où nul ne se soumet légalement à l'autorité d'un seul. Laïques et prêtres conservent encore leurs droits, et les patriarches ploient devant l'autorité du concile, diète ou parlement de cette Église-République. Reprenons la série des faits principaux. *Basile-le-Grand*, évêque de Césarée, soutenait par ses rares talents et par ses écrits la croyance

Digitized by Google

de Nicée, tandis que Théodose l'appuyait de ses édits. L'un d'eux portait : « que ceux-là seuls seraient reconnus pour chrétiens catholiques qui confesseraient avec *Damase*, évêque de Rome, et *Pierre*, évêque d'Alexandrie, la divinité consubstantielle et éternelle du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Les récalcitrants devaient être regardés comme hérétiques, comme insensés, et être livrés au bras séculier. » *Grégoire de Naziance*, alors patriarche de Constantinople et ami de Basile, n'approuva qu'à regret cette rigueur, et s'il ne la blâma pas ouvertement, ce fut sans doute dans l'espérance de ramener plus tard la paix et l'accord dans l'Église. Son attente fut trompée, et un second édit impérial, qui interdisait l'exercice public du culte à tous autres chrétiens qu'à ceux de la confession de Nicée, ne produisit pas un effet plus salutaire. On résolut, en conséquence, de convoquer un second concile œcuménique, dont on se promettait le remède à tous les maux qui affligeaient l'Église. Ce nouveau concile, qui eut lieu à *Constantinople* en 381, confirma et détermina avec plus de précision encore le dogme d'un Dieu en trois personnes, et de la consubstantialité de ces trois personnes. L'autorité impériale sanctionna ces décrets, les fit reconnaître publiquement pour symbole du catholicisme, et prononça des peines corporelles contre ceux qui pensaient autrement.

Après avoir mis ce frein à la liberté des opinions et à l'esprit de secte parmi les chrétiens, Théodose s'appliqua à poursuivre les restes du paganisme, qui ne trouvait plus de sectateurs que dans les dernières classes du peuple. Il eut moins de peine à obtenir ce résultat qu'à calmer les théologiens chrétiens. Les controverses continuaient en dépit des édits impériaux; l'opiniâtreté inflexible, la fureur des adversaires, la haine qu'ils se portaient, produisirent des excès dont l'Église eut à rougir. Le noble

Digitized by Google

Priscillien[1] fut la première victime illustre qui offrit l'exemple de sang chrétien répandu par le fer des chrétiens. Deux évêques, indignes de ce titre, le poursuivirent avec acharnement devant *Maxime*, tyran des Gaules, et ni sa science, ni ses vertus ne purent le sauver du supplice.

Tant de disputes théologiques et d'opinions subtiles commençaient à lasser les esprits de la multitude qui ne pouvait plus suivre ses pasteurs dans la discussion des dogmes. Sous les *deux fils de Théodose*, les *barbares*, pénétrant de divers côtés dans l'Empire romain, y apportèrent l'ignorance, la dévastation et la guerre. Les querelles de religion au dedans, les Goths, les Alains, les Suèves, les Vandales, les Bourguignons au dehors: il n'en fallait pas davantage pour faire tomber toute la chrétienté dans les ténèbres de l'ignorance. Les ecclésiastiques restèren seuls dépositaires du savoir. C'était en Orient surtout que les controverses faisaient le plus de bruit. Les esprits contemplatifs de ces contrées prenaient plaisir aux discussions dogmatiques, tandis qu'en Occident les esprits plus positifs contestaient de préférence sur le rang et sur la primauté. Là, des articles de foi; ici, des articles de discipline. Les patriarches romains qui se trouvaient revêtus de la primatie en Occident, y entretenaient cet esprit pour accroître leur puissance et leur considération. Il arriva plus d'une fois que, pendant que les bons Orientaux se divisaient ingénument sur quelque question mystique, le pontife romain jouissait du triomphe d'être établi juge sur

[1] *Priscillien*, noble Espagnol, renommé par l'austérité de ses mœurs, et suspect par sa tendance à nier la réalité de la naissance et de l'incarnation de Jésus-Christ, à admettre la doctrine des gnostiques sur les éons ou émanations de Dieu et celle des Manichéens sur la création du monde par le mauvais principe, fut accusé par les évêques *Ithace* et *Idace*, condamné à mort et exécuté à Trèves en 384, malgré les supplications de Saint-Martin, de Tours, qui conjura l'empereur Maxime d'épargner sa vie.

Digitized by Google

ses collègues de Constantinople ou d'Alexandrie; ainsi qu'il arriva à *Anastase Ier*, au sujet des troubles causés par les Origénistes.

C'est vers ce temps que vécut le prêtre *Hiéronyme* ou *Jérôme*, homme d'une grande capacité. Il résida tantôt à Rome et en Grèce, tantôt en Syrie et à Jérusalem, ce qui lui donna une égale connaissance des langues hébraïque, grecque et latine. Il publia la traduction en langue vulgaire de toutes les écritures, qui forme encore aujourd'hui la base de la version nommée *Vulgate*. C'est avec peine, et non sans quelques doutes sur la pureté de son christianisme, qu'on le voit au nombre des plus ardents persécuteurs de l'éloquent patriarche *Jean Chrysostôme*[1]. A cette époque aussi, un autre prêtre, nommé *Rufin*, traduisait les livres d'*Origène*, de *Josèphe*, d'*Eusèbe*, et cultivait l'histoire ecclésiastique en Occident. Sa traduction du premier de ces auteurs lui attira de vives persécutions. Il eut pour contemporain le célèbre docteur d'Hippone, *saint Augustin*, l'athlète du catholicisme, et le véritable inventeur de la subtile dialectique des théologiens. Les sectes des Donatistes et des *Pélagiens*[2] occupèrent d'abord son activité, puis il se livra à la réfutation du système de la prédestination et de celui des Manichéens, dont il avait été d'abord partisan. Il luttait, enseignait, écrivait encore, quand l'invasion des Vandales ariens qui, sous Genséric, vinrent assiéger Hippone, accéléra sa mort. Avant sa mort il y eut toutefois une nouvelle querelle dans l'Église d'Orient. *Nestor*, pa-

[1] Évêque de Constantinople qui mourut dans l'exil en 407, victime de la haine injuste de l'impératrice Eudoxie. Il était le plus grand orateur de son temps.

[2] Secte fondée au cinquième siècle par le moine anglais *Pélage*, qui niait la nécessité de la grâce, le péché originel, la damnation des enfants morts sans baptême, et pensait que le libre arbitre suffisait à l'homme pour triompher du péché.

Digitized by Google

triarche de Constantinople, aidé du prêtre grec *Anastase* soutint que le Christ étant à la fois homme et Dieu, c'était du Christ comme homme que Marie était devenue mère, et non du Christ comme Dieu. « Car, disait-il, il est absurde de penser qu'une créature humaine, que Marie, ait enfanté Dieu. » En conséquence, il appelait la Vierge, *mère du Christ, mère du fils de Dieu;* mais il lui refusait le titre de *mère de Dieu.* Du reste, il ne prétendait en rien se séparer de la foi catholique de Nicée, ni même admettre pour cela une double personnalité dans le Christ. On a peine à comprendre jusqu'où fut portée l'animosité dans cette malheureuse guerre de vaines subtilités. Il s'agissait de reconnaître en Jésus, ou une nature en une seule personne, ou deux natures et deux personnes. La cour, l'Empire, les évêques, toutes les classes des chrétiens furent agités à ce sujet d'épouvantables convulsions. En 431, on convoqua le troisième concile œcuménique à *Éphèse,* où le fougueux *Cyrille,* évêque d'Alexandrie, les *Nestoriens* et un tiers-parti s'anathématisèrent avec un acharnement scandaleux. Le moine *Eutychès,* confident de Cyrille, qui, durant la tenue du concile, avait si puissamment concouru à la condamnation de Nestor, se vit, dix-sept ans après, condamné à Constantinople, par un autre concile, pour avoir nié l'*humanité du Christ.* Ces discussions se prolongèrent et se modifièrent à l'infini. L'Église dominante, et qui se disait universelle, adopta l'opinion des deux natures en une personne; opinion qui fut solennellement consacrée au quatrième concile œcuménique qui se tint à *Chalcédoine,* en 451, et où le patriarche romain, *Léon-le-Grand,* eut par ses légats la satisfaction de voir reconnaître sa primauté[1] et sa doctrine. Les *Monophysites,*

[1] Les pères du concile donnèrent pour raison de cette primauté celle de la ville de Rome dans l'Empire. Voyez *le vingt-huitième canon de ce concile*, qui déclare au reste le patriarche de Cons-

Digitized by Google

ou partisans d'une seule nature, furent loin cependant de se croire vaincus, et le débat n'en devint que plus vif. Léon mourut sans le voir terminé. Six ans après, l'un de ses successeurs, *Simplicius*, vit toute l'Italie conquise par les barbares : *Odoacré*, roi des Hérules, mit fin, sous ses yeux, à l'Empire d'Occident. Le trône d'*Augustule* fut renversé, et le siége pontifical, qui était alors au second rang, se trouva par là élevé au premier dans l'opinion des Romains et des nations occidentales.

La controverse sur la *simple* et la *double nature* de *Jésus*, sur sa *simple* et sa *double personnalité*, fut le principe de la scission définitive des deux Églises d'Orient ou grecque et d'Occident ou romaine. L'irritation des esprits était devenue impossible à calmer, et le fameux décret connu sous le nom de l'*Hénoticon*[1], que *Zénon* l'*Isaurien* fabriqua en 482, dans l'intention de raccommoder les deux partis, ne fit qu'accélérer le schisme et le rendre plus éclatant. Ce Zénon déshonorait le trône impérial par ses débauches et sa vie n'était que l'expression des mœurs du temps. Les mœurs publiques étaient aussi différentes de celles des premiers chrétiens, que la doctrine des théologiens était devenue différente de celle des apôtres.

Le coup qui venait d'être porté au pontife romain par une séparation qui l'isolait dans son patriarcat d'Occident, où il était tourmenté par les Ariens, fut singulièrement amorti par la conquête que son siége fit vers cette époque du roi franc *Clovis*, que sa femme *Clotide*, chré-

tantinople en tout égal à celui de Rome, et ne le place au second rang que parce que Constantinople était la seconde capitale de l'Empire. (*Note de l'auteur.*)

[1] On y faisait profession de recevoir le symbole dressé à Nicée et renouvelé à Constantinople, rejetant tout autre symbole. Et quoiqu'on y souscrivît à la condamnation de Nestor et à celle d'Eutychès, ce décret d'union fut récusé par les catholiques.

Digitized by Google

tienne zélée, la bataille de *Tolbiac* qu'il crut avoir gagnée par un miracle, et l'évêque *Remi*, convertirent à la foi romaine en 496. Depuis le baptême de ce prince barbare, le puissant Empire qu'il a fondé est resté dévoué au patriarche romain. Pourtant, dans ces premiers siècles, le dévouement des princes n'était pas tel, que Clovis dans la Gaule, et *Théodoric* en Italie, ne traitassent assez rudement patriarches, évêques et clercs.

Vers l'an 518, *Justin*, empereur d'Orient, qui avait quelques raisons d'humilier le patriarche de Constantinople, lequel s'élevait trop à son gré, conçut l'idée de réconcilier les deux Églises, afin de rendre la primauté au pontife romain; mais son dessein n'aboutit qu'à quelques démarches isolées qui achevèrent d'aigrir l'Église orientale. Nous trouvons dans cette tentative la confirmation de ce que nous avons dit ci-dessus, savoir, que le voisinage du trône impérial à Constantinople était aussi fatal à la considération du patriarche de cette ville, que l'éloignement de ce même trône était favorable au patriarche de Rome. *Justinien*, qui succéda à Justin, suivit ses errements à l'égard de la préférence accordée au catholicisme occidental sur le catholicisme oriental, et, par ses mesures impolitiques et précipitées, porta au désespoir une multitude innombrable de ses sujets. On vit se renouveler, parmi les chrétiens de l'Empire grec, ce qu'on avait déjà vu un siècle et demi auparavant, et ce qu'à la révocation de l'édit de Nantes, on vit parmi les calvinistes de France. Les Monophysites persécutés quittèrent l'Empire, pour s'établir en Abyssinie, en Nubie, en Perse et en Arménie. Ils eurent plusieurs patriarches qui sont demeurés indépendants jusqu'à nos jours. Pendant cette désastreuse période, le chef principal des Monophysites d'Orient fut un moine très-actif, *Jacques de Baradée*, lequel organisa la secte et la sépara pour jamais du reste de

Digitized by Google

l'Église. Depuis ce temps l'Église chrétienne fut partagée en trois grandes sections, qui eurent chacune leurs pasteurs, et qui ne communiquèrent plus entre elles, les *Romains*, les *Grecs* et les *Jacobites*. Ceux-ci, ennemis surtout des Grecs, furent, un demi-siècle plus tard, d'un puissant secours à Mahomet et aux califes ses successeurs.

Ce que *Basile* avait fait pour les moines de l'Orient en 357, *Benoît* l'entreprit avec plus de succès et des vues plus saines pour ceux de l'Occident. Il devint, en 515, le fondateur de l'ordre des *Bénédictins*, à qui la société et les sciences, aussi bien que l'Église romaine, ont eu de si grandes obligations. La règle de Basile n'a produit, pour ainsi dire, que des cénobites ignorants et fanatiques. Celle de Benoît a produit une foule d'hommes utiles qui ont défriché une partie de l'Europe et porté courageusement la culture et les lumières dans les contrées les plus barbares. Elle a civilisé et arraché à une grossière idolâtrie une partie des Gaules, de l'Angleterre et de l'Allemagne. L'ignorance des moines de l'Orient contribua beaucoup à entretenir l'esprit de secte et de division dans l'Empire grec, tandis que la subordination des moines de l'Occident fut le principe de l'autorité absolue qu'obtint peu à peu le chef de l'église latine.

Justinien, au règne duquel on doit le beau code de lois qui porte son nom et la réformation du calendrier par Denis-le-Petit, n'a pas aussi bien mérité de la religion que de la jurisprudence et de la chronologie. Il alimenta et échauffa, en 544, une querelle qui s'éleva sur *trois chapitres*[1]

[1] C'est-à-dire sur les écrits de *Théodore de Mopsueste*, sur un ouvrage de *Théodoret*, contre les anathèmes de Saint-Cyrille, et sur la lettre d'*Ibas*, évêque d'Edesse, à un hérétique persan, suspects de nestorianisme, que, par erreur, on avait cru approuvés par le concile de Chalcédoine. Toute la querelle reposait sur un malentendu, et n'en produisit pas moins un schisme.

Digitized by Google

des actes du concile de Chalcédoine. Le faible *Vigile*, qui occupait le siége de Rome, fut mandé à Constantinople par l'empereur, pour qu'il eût à y condamner ces trois malheureux chapitres. Vigile, balançant entre le respect qu'il devait à un concile et l'obéissance qu'il devait à l'empereur, se déclara d'abord pour les chapitres, puis les condamna, puis se rétracta, mécontenta tous les partis, et finit par être exilé. Ceci prouve seulement qu'à cette époque les papes étaient encore très-soumis à l'autorité des empereurs. Quand, par la valeur du fameux *Bélisaire*, Justinien eut reconquis une grande partie de l'Italie, il établit à Ravenne un officier supérieur de l'Empire sous le titre d'*Exarque*, auquel les évêques de Rome obéissaient comme au lieutenant de l'empereur. Les rois goths et autres barbares, à mesure qu'ils se trouvaient maîtres de la ville de Rome, traitaient les papes comme leurs sujets, et les envoyaient même fréquemment comme négociateurs à Constantinople. Déjà alors toutefois on voit percer les immenses prétentions du premier siége de la chrétienté. *Pélage*, qui l'occupait vers la fin du sixième siècle, dispute au patriarche de Constantinople, *Jean-le-Jeûneur*, le titre d'évêque universel. Autant en fit, après Pélage, *Grégoire-le-Grand*. Les papes virent alors, et presque simultanément, les armes de Bélisaire s'employer en Occident à l'extirpation des Ariens, et le roi des Visigoths, *Récarède*, le roi des Suèves en Espagne, *Théodemir*, et le roi des Lombards, *Agilulf*, se déclarer pour la communion romaine. Les Anglo-Saxons eux-mêmes qui, depuis leur invasion en Angleterre, y avaient presque étouffé le christianisme, suivirent bientôt l'exemple de leur roi *Ethelbert*, qui devint catholique romain à la persuasion de l'éloquent *Augustin*, religieux de Saint-Benoît.

Ainsi finit cette seconde période, où l'on vit se développer et s'affermir le système patriarcal. Les évêques des

Digitized by Google

grandes villes cherchèrent à s'élever au-dessus des autres, dès que les premières dignités ecclésiastiques devinrent des emplois lucratifs et honorifiques. Tant que l'Église fut militante, ses humbles pasteurs, étrangers à l'ambition, ne se distinguaient que par leur piété. Quand elle fut triomphante, l'intrigue et la faveur distribuèrent les places et les mœurs devinrent dissolues. Saint Jérôme, qui avait si bien connu Rome, donne à cette ville le nom infamant de Babylone.

TROISIÈME PÉRIODE.

MONARCHIE.

DEPUIS MAHOMET JUSQU'A HILDEBRAND. — DE 604 A 1073.

L'autorité du siége romain devient prédominante en Occident, tant au spirituel qu'au temporel.

Dans la période précédente, on a vu fondre sur l'Empire romain une nuée de peuples du Nord, lesquels, vainqueurs à la fin des fameuses légions victorieuses du monde, poussèrent leurs exploits jusqu'à détruire l'Empire d'Occident, et à affaiblir l'Empire d'Orient. Le commencement de la troisième période est marqué par une invasion à peu près semblable, mais de peuples méridionaux, et par conséquent de mœurs et de caractère différents des premiers. Les armes de ces nouveaux conquérants étaient destinées à renverser ce qu'il restait de l'œuvre des Césars. En effet, dans la suite des temps, l'Empire d'Orient tomba sous les coups des sectateurs de Mahomet, et les Arabes fanatisés par ce prophète, pénétrèrent, par l'Espagne, jusqu'au centre des Gaules.

Mahomet mourut, en 632, maître de l'Arabie et d'une partie de la Syrie, après avoir fondé une religion et un État étroitement unis entre eux, sous l'adoration d'un

Digitized by Google

Dieu unique et tout-puissant. Avec quelques dogmes simples et qui satisfaisaient à tous les besoins de l'esprit de ces hommes ardents et peu civilisés, les successeurs du prophète, les *califes*, étendirent leurs conquêtes, et gouvernèrent leurs vastes États avec beaucoup de modération et de sagesse. Ils tolérèrent toutes les sectes des chrétiens, qui passaient à leurs yeux pour les adorateurs d'un très-grand prophète, précurseur du leur. Mais surtout ils s'allièrent avec les jacobites et autres sectes orientales, dont la haine invétérée contre les Grecs et les Romains, leurs oppresseurs, fut d'un merveilleux secours à l'islamisme. Ces chrétiens, se propageant en paix sous leurs nouveaux maîtres, s'étendirent dans la Perse, les Indes, la Tartarie et la Chine.

Pendant que l'orage de l'islamisme naissant grondait à la frontière méridionale de l'Empire, *Phocas*, son indigne chef, le révoltait par ses débauches et ses cruautés. *Héraclius*, qui lui succéda, fit plus pour le bonheur de ses sujets et aussi peu pour le salut de l'Empire. L'affaire la plus importante de son règne, fut celle de l'opinion religieuse qu'on a nommée le *monothélisme*, ou la doctrine d'une seule volonté. On avait combattu longtemps pour les deux personnes de Jésus, puis pour ses deux natures. Enfin, étant tombé d'accord qu'il y avait en lui deux natures, la question s'éleva s'il fallait aussi que chaque nature eût sa volonté particulière, et si Jésus avait eu en effet deux volontés, l'une comme Dieu, et l'autre comme homme; ou bien s'il n'en avait eu qu'une seule, vu l'étroite union des deux natures. C'est pour ce dernier parti que l'empereur se décida, et il fit triompher le monothélisme, vivement soutenu par *Sergius*, patriarche de Constantinople, mais réprouvé par le vieux *Sophronius*, patriarche de Jérusalem, celui qui mourut au moment où les Sarrazins s'emparaient de son siége. Ces opinions sur la simple

Digitized by Google

et la double volonté de Jésus-Christ troublèrent longtemps la société chrétienne. Héraclius publia en vain l'édit appelé *Ekthèse*, et *Constant II* l'édit connu sous le nom de *Type*[1]. L'exil de l'orgueilleux pape *Martin II*, qui avait fait condamner l'Ekthèse, put seul calmer momentanément l'ardeur de la dispute. Le fils de Constant, *Constantin-le-Barbu*, assembla enfin, en 680, le sixième concile œcuménique à *Constantinople*, où le monothélisme et tous ses partisans furent anathématisés, y compris le pape *Honorius*, mort depuis longtemps, et qui s'était montré favorable à l'opinion d'une seule volonté. Les monothélites de l'Empire, exaspérés par cette condamnation, se réfugièrent chez les Sarrazins, qui les laissèrent s'établir en paix dans les solitudes du Liban, où ils subsistent encore sous le nom de *Maronites*. L'empereur, au reste, qui avait convoqué le concile, le présida comme chef suprême de la chrétienté; le patriarche de Constantinople était assis à sa droite, et les légats de Rome à sa gauche.

Les pertes que, par les conquêtes des Sarrazins, l'Église avait faites en Orient, portèrent les pontifes romains à étendre leur puissance en Occident. La terreur que le cimeterre musulman avait jeté dans tous les États chrétiens de cette contrée, favorisa singulièrement ce dessein. Le trône papal a plus d'obligation qu'on ne pense à Mahomet et à ses successeurs. Mais, pour affermir en Occident un Empire où le temporel se fondait sur le spirituel, le pape avait besoin de missionnaires zélés, éloquents, infatigables; et c'est surtout en Angleterre, alors dévote et catholique, qu'il chercha des apôtres pour convertir les Saxons,

[1] L'*Ekthèse*, publiée en 638, défendait d'agiter la question de savoir s'il y avait une ou deux volontés en Jésus-Christ, et enseignait en même temps qu'il n'y en avait qu'une, savoir la volonté du Verbe divin. L'édit nommé *Type* ou *Formulaire*, publié en 648, supprimait l'Ekthèse et ordonnait le silence sur les querelles qu'elle avait agitées.

Digitized by Google

les Francs et autres idolâtres d'origine germanique. *Columban, Gallus, Kilian* furent tirés des cloîtres d'Irlande pour aller prêcher les nations du continent. Ils trouvèrent dans *Pépin d'Héristal* un protecteur puissant. L'Anglo-Saxon *Willibrod* travailla simultanément, et sous les mêmes auspices, à la conversion des Frisons et des Flamands. Les pontifes romains furent pleins d'égards pour ces missionnaires. *Grégoire II*, après s'être attaché ainsi le moine anglais *Winfried*, l'apôtre de la Germanie, connu sous le nom de *Boniface*, lui fit jurer foi et hommage au siége et à l'Église de Rome, puis l'envoya chez les Hessois, les Thuringiens, les Francs, les Bavarois et les Saxons. Mais quel christianisme prêchaient tous ces envoyés? L'obéissance au pape, la dotation des églises, des monastères et du clergé étaient la voie la plus directe pour arriver au salut, le moyen infaillible de se racheter de tous les crimes. Cependant il faut dire aussi que ces missionnaires apportaient quelques lumières et quelque civilisation aux barbares qu'ils convertissaient, et si leur enseignement n'était pas exempt de superstition, il valait toujours mieux que la mythologie du Nord.

De toutes les scissions religieuses, la plus déplorable fut celle qui concerne le *culte des images* au huitième siècle. La disposition à honorer les images de saints personnages, existait depuis longtemps chez les chrétiens. Elle avait été regardée, tantôt comme une disposition pieuse, tantôt comme une superstition, tantôt comme une chose indifférente. En Occident surtout, où les prêtres avaient affaire à tant de barbares et de peuples grossiers, les images étaient d'un merveilleux secours pour frapper les sens et exciter à la dévotion. Les moines s'étaient appliqués à une peinture et à une sculpture informe, mais suffisante pour ces temps, et ils s'étaient mis en possession d'un commerce d'images très-lucratif. Celles d'ailleurs qui ornaient leurs églises, et à qui

Digitized by Google

ils ne manquaient pas de prêter des vertus miraculeuses, y attiraient la foule et les dons. En voilà assez pour sentir combien le clergé, depuis son chef jusqu'au plus humble clerc, devait tenir aux images et au culte qui leur était rendu. L'empereur *Léon l'Isaurien* s'avisa de vouloir l'interdire, dans les intentions les plus droites. Il sentit bientôt combien il est difficile de s'attaquer à l'intérêt de ceux qui ont le pouvoir de remuer les consciences. Il y eut des soulèvements et des révoltes. Le sang coula de tous les côtés; l'empereur passa pour l'antéchrist qui venait détruire la religion, tant les idées de cette religion pure et sublime étaient déjà altérées. L'empereur eut beau convoquer des conciles et déposer son patriarche: il perdit toute considération, toute tranquillité, l'exarchat de Ravenne et le reste de sa puissance en Occident. Ses partisans furent anathématisés sous le titre d'*iconoclastes*, et ses successeurs se trouvèrent dans des embarras inextricables, jusqu'à ce que l'ambitieuse *Irène*, avide de popularité, eût restitué à la multitude ses chères images, et trouvé une *vraie croix* à lui faire adorer. A l'occasion de cette longue guerre des images, les pontifes romains se jetèrent dans les bras des princes lombards, puis du Français *Pépin-le-Bref*, sur la tête duquel, sous le prétexte qu'il en était plus digne que le roi *Childéric*, le pape *Zacharie* affermit une couronne usurpée. Après avoir préludé de la sorte au droit qu'ils s'arrogèrent plus tard de donner les couronnes, les papes se lièrent intimement avec les monarques francs. *Étienne III*, successeur de Zacharie, appela Pépin à son secours contre les *Lombards*. Pépin vainquit les Lombards et fit présent d'une partie de leur royaume aux pontifes qui l'avaient mis en possession d'une couronne. C'est de là que date la puissance souveraine des papes sur une portion de l'Italie. Le fils de Pépin, ce *Charles* vraiment digne du surnom de *Grand*, parce qu'il fut un homme de

Digitized by Google

lumière dans un siècle de ténèbres, eut encore occasion d'aller au secours du pape *Adrien Ier*, contre les mêmes Lombards. Il détruisit leur domination, et confirma la donation de son père en faveur du Saint-Siége. Peu d'années après, en 800, il fut couronné à Rome par le pontife reconnaissant, et proclamé *empereur romain d'Occident*. Ainsi renaquit, après plus de trois siècles d'extinction, l'Empire des Césars, qui a subsisté jusqu'à nos jours.

Charles ne borna pas son zèle pour l'Église de Rome à écraser les Lombards, il voulut encore anéantir le culte d'*Irmensul* chez les *Saxons*, et leur fit pour cette fin une guerre sanglante qui dura trente-trois ans. Son seul tort envers l'orthodoxie papale a été de n'être point favorable au culte des images qu'il proscrivit. Il s'efforça de réprimer les désordres du clergé et de le rendre plus instruit; entreprise difficile, où l'historien *Paul Warnefried* et le savant *Alcuin* se sont immortalisés en secondant les intentions de leur prince. Charlemagne, au reste, gouverna l'Église comme faisant partie de son État, en législateur et en souverain. Il mit un abîme entre l'Église latine et l'Église grecque, en faisant déclarer par le concile d'*Aix-la-Chapelle*, en 809, que le Saint-Esprit procédait du Père et du Fils, dogme en horreur aux bons Orientaux, qui voulaient que le Saint-Esprit ne procédât que du Père.

Mais le prince qui avait élevé si haut les papes, meurt et emporte avec lui la vigueur et le jugement nécessaires pour les contenir et les empêcher de monter plus haut encore. *Louis-le-Débonnaire* fut le faible fils d'un grand homme et le plus infortuné des pères. On le vit, à *Attigny*, faire pénitence à genoux devant les prélats de son royaume. Et quel triomphe, quelle perspective ouverte pour l'avenir aux yeux de l'artificieux *Grégoire IV*, lorsqu'il vit les trois fils rebelles, se disputant la dépouille de leur père, le prendre pour juge de leur différend et le reconnaître ainsi

Digitized by Google

pour l'arbitre souverain des têtes couronnées! Ici commence l'époque où l'épiscopat romain devint une cour réelle, et où la cour de Rome travailla le plus activement à l'accroissement incompréhensible de sa puissance. Bientôt, à l'occasion d'un différend entre un archevêque de Reims et un évêque de Laon, son neveu, dont il voulait reprendre les mauvaises mœurs, parurent pour la première fois les *fausses décrétales*, attribuées à *Isidore de Séville*, et fabriquées probablement à Mayence sous la direction de quelque évêque dévoué à Rome. Les bévues et les contradictions historiques qui s'y trouvent en ont fait reconnaître l'évidente fausseté. Mais elles n'eurent que trop d'autorité dans ces siècles d'ignorance, surtout lorsque le pape *Nicolas Ier* les eut formellement reconnues pour authentiques. Leur but principal était d'affaiblir l'autorité des métropolitains, de soustraire les évêques à leur discipline, de faire ressortir ceux-ci immédiatement à Rome; en un mot, d'établir sans réserve la monarchie spirituelle des papes. Les évêques y trouvaient mieux leur compte qu'à être surveillés et contenus par des censeurs trop voisins d'eux et jaloux de faire valoir leurs droits. Avec des présents et de l'intrigue ils pouvaient étouffer toutes les accusations à Rome. Ce que les évêques pensaient des métropolitains, le clergé inférieur et les moines le pensaient des évêques. Chacun aimait mieux ressortir directement à Rome qu'à une juridiction plus sévère et plus clairvoyante par son voisinage. Chacun travaillait donc avec ardeur à l'accroissement du pouvoir immédiat des papes qui s'y prêtaient complaisamment. Les princes, de leur côté, s'accommodaient aussi de ces fausses décrétales. Ils aimaient à abaisser les premiers de leurs prélats et craignaient de voir prendre aux métropolitains une trop grande autorité au sein de leurs États. Il leur paraissait préférable de céder une autorité encore plus grande à un pontife étranger, dont le

Digitized by Google

voisinage ne les offusquait pas, et que d'ailleurs ils s'accoutumaient à regarder comme un prince temporel, leur collègue. Une cruelle expérience les éclaira plus tard sur les dangers de cette politique; mais quand ils voulurent y apporter remède, le mal était devenu incurable, ils ne firent plus que l'accroître en l'irritant, et leur résistance contribua autant que leur condescendance à l'établissement de la monarchie papale.

Depuis la naissance du christianisme, chaque siècle, chaque génération s'emparait de quelque idée ancienne ou nouvelle appartenant à cette religion, mais obscure et indéterminée dans l'origine, pour la façonner, la fixer, et pour ainsi dire la frapper au coin du temps et de l'opinion. Au neuvième siècle, ce fut le tour de l'*Eucharistie*. On avait admis depuis longtemps que le corps et le sang de Jésus-Christ se trouvaient dans le pain et le vin pendant la célébration de ce mystère. Mais comment s'y trouvaient-ils? Avec, ou sous le pain et le vin? Était-ce le corps né de la Vierge? Et comment ce corps en était-il né sans léser sa virginité? Fallait-il se servir de pain azyme ou de pain levé? Les laïques devaient-ils recevoir l'espèce du vin ou seulement celle du pain? Ces graves questions exerçaient surtout la subtile dialectique des moines, et *Paschase-Radbert*, bénédictin de Corvey, en Westphalie, mort en 851, paraît être celui qni a donné au dogme de l'Eucharistie la forme qui fut adoptée depuis par l'Église romaine. Deux de ses adversaires, bien plus raisonnables et plus instruits que lui, *Ratrame*, également moine à Corvey, et *Jean-Scot-Érigène*, moine irlandais, fondateur de la scolastique, se prononcèrent pour une opinion qui fut à peu près celle de Luther [1]. Ce même siècle fut aussi témoin de vives disputes

[1] *Radbert* enseignait qu'à la sainte Cène on recevait le corps du Christ né de la Vierge, crucifié et ressuscité; *Ratrame* et *Scot* pensaient qu'on l'y recevait spirituellement, par la foi.

Digitized by Google

sur la *prédestination*. Les uns en voulaient, d'autres n'en voulaient point; et un tiers-parti voulait deux prédestinations, une pour le mal et une pour le bien. Les papes, une fois reconnus juges, décidaient d'ordinaire pour le parti le plus dévoué à leur siége, ou pour les opinions qui se rapprochaient le plus de la leur. Dans tous les cas, ils gagnaient à ces dissensions. Tout ce qui divisait servait à établir leur empire : secte contre secte, évêques contre archevêques, moines contre prêtres, clercs contre laïques, ils tiraient parti de tout. Jamais le vieil adage, *diviser pour régner*, ne fut plus habilement mis en pratique.

Enfin il fallait amener l'*Église grecque*, depuis si longtemps en scission avec l'*Église latine*, à reconnaître la suprématie de cette dernière, ou rompre définitivement avec elle et déclarer l'Église latine la seule universelle. Le savant *Photius*, qui occupait le siége de Constantinople en même temps que Nicolas Ier occupait celui de Rome, n'était pas homme à céder à de pareilles prétentions, ni à se laisser effrayer par des menaces. Les deux prélats se roidirent, s'excommunièrent réciproquement et finirent par garder chacun le titre d'évêque universel. Mais dès lors le schisme fut consommé, et depuis l'on n'a pas pu parvenir à réconcilier les deux Églises. Seulement, quand les Sarrazins envahirent la Sicile et la Calabre, et que le pape crut avoir besoin du secours de l'empereur d'Orient, il se montra un peu plus modéré envers le patriarche de Constantinople.

Cependant les prétentions à la suprématie temporelle du siége de Rome ne pouvaient manquer d'indisposer les princes revêtus de la dignité impériale, aux droits de laquelle ces prétentions portaient principalement atteinte. Alors commencèrent les longues et opiniâtres *dissensions entre les empereurs d'Allemagne et les papes*. On vit ceux-ci excommunier, anathématiser, destituer les empereurs, soulever et exciter contre eux leurs peuples et les princes

Digitized by Google

tant allemands qu'étrangers. On vit des empereurs se venger par les armes, emprisonner, destituer des papes, créer des antipapes. Le chef temporel et le chef spirituel, se portant les coups les plus sensibles, commencent à devenir le groupe dominant de l'histoire occidentale. Les rois de France, de Hongrie, d'Angleterre, de Sicile, les Normands, les Danois, les Polonais se déclarent tantôt pour l'un, tantôt pour l'autre de ces deux adversaires; la faction des *Guelfes*, attachée aux papes, et celle des *Gibelins*, partisan des empereurs, leur prêtent l'appui de leurs haines et de leurs crimes. Dans cette lutte, les princes temporels avaient tout à perdre, et les papes rien; car, lorsque ces derniers avaient perdu leurs possessions, il leur restait l'Empire tout-puissant de l'opinion, et le vicaire de Jésus-Christ trouvait toujours assez de princes qui ployaient le genou devant lui, assez d'évêques qui recherchaient l'investiture de ses mains.

Dès que les pontifes romains furent parvenus à ce comble de puissance et de gloire, l'auréole de sainteté qui avait orné la tête de leurs humbles prédécesseurs pâlit de jour en jour, et finit par disparaître entièrement. Tous les vices des cours, et des cours les plus corrompues dans les temps barbares, parurent ouvertement à celle du successeur de saint Pierre. On vit un pape, *Étienne VI*, qui avait été l'ennemi personnel de son prédécesseur *Formose*, le faire déterrer, intenter un procès au cadavre, lui faire couper la tête et la main, puis le précipiter dans le Tibre. On vit pendant plus de trente années la prostituée *Théodora*, et ses deux filles, non moins prostituées qu'elle, gouverner les pontifes dont elles étaient les concubines, et par eux l'Église chrétienne; on les vit disposer de la papauté, en revêtir leurs bâtards ou leurs amants, et se faire un jeu des crimes les plus atroces; préludant ainsi au règne de *Borgia*, qui devait couronner l'œuvre quatre

Digitized by Google

siècles plus tard. Pour fermer les yeux des nations sur tant d'usurpations et de turpitudes, les papes avaient besoin d'entretenir l'ignorance et la superstition. Les moines dégénérés, leur fidèle milice, les servirent à souhait dans cette œuvre de ténèbres. Ce siècle barbare porte avec justice le nom de *siècle d'ignorance*. Il ne connut pas l'hérésie : Est hérétique celui qui pense autrement que l'orthodoxe, alors on ne pensait plus[1].

Remarquons cependant qu'à cette période appartient l'honneur d'avoir formé *Hildebrand*, pape sous le nom de *Grégoire VII*. C'est lui qui, avant d'être sur le trône, en disposait déjà, qui y plaça son ami *Nicolas II*, et fit arrêter par lui, au *concile de Rome* qui condamna *Bérenger*, archidiacre d'Angers, opposé à la transsubstantiation de Radbert, que l'élection du souverain pontife appartenait aux sept évêques suffragants de Rome, et aux vingt-huit curés de la ville, lesquels prirent le titre de *cardinaux*. Cette dernière usurpation sur les droits du peuple et de l'empereur acheva de rendre le chef de l'Église indépendant de toute autorité civile.

QUATRIÈME PÉRIODE.

DESPOTISME.

DEPUIS HILDEBRAND JUSQU'A LUTHER. — DE 1073 A 1517.

PREMIÈRE SECTION.

L'autorité du Saint-Siége devient illimitée. Les papes sont les représentants de Dieu et la terre est leur domaine.

Le siége de Rome n'avait encore été occupé par aucun pape qui, comme Hildebrand, réunît toutes les qualités

[1] Ce siècle était jadis l'âge d'or de l'Église aux yeux de M. l'abbé de Lamennais, qui ne trouvait à lui comparer que *l'époque trop peu connue de la Ligue*, l'une des plus belles, selon lui, de notre histoire. *De la religion considérée dans ses rapports avec l'ordre politique et civil*, p. 69.

Digitized by Google

propres à étendre sa puissance. Impérieux, ardent, inflexible, mais profondément dissimulé, il commença par se faire élire, en 1073, sans l'aveu de l'empereur; puis il lui écrivit en termes soumis. Fort de la division des princes germaniques, de l'appui des ducs normands de la Basse-Italie, mais surtout de l'abandon entier avec lequel la comtesse *Mathilde de Toscane* se livrait à lui, il montra dès son avénement ce qu'on devait attendre de son règne, en contestant hautement à l'empereur le droit des *investitures*[1], qu'il prétendait lui appartenir. En même temps, dans l'année 1074, il ordonna le *célibat des prêtres*, pour les détacher de leur patrie et les livrer sans partage au chef de l'Église. Le clergé allemand, que cette mesure indisposa beaucoup, joignit son mécontentement à celui de l'empereur *Henri IV*, et dans un *concile* assemblé *à Worms*, en 1076, où présida ce monarque, Grégoire VII fut déclaré déchu du pontificat. On lui reprochait, entre autres, d'être un moine apostat, un sorcier, un incendiaire, un sacrilége, un meurtrier, un menteur, un fauteur d'adultères et d'incestes. Cet acte d'accusation, aussi bien que sa condamnation et sa vie, qu'on avait composée à cet effet, lui furent envoyés par l'empereur, afin qu'il eût à se soumettre. De son côté, Grégoire avait convoqué un *concile à Rome*, et l'envoyé impérial eut le courage de

[1] Les évêques et les abbés étant devenus seigneurs féodaux, par suite des nombreuses concessions de biens territoriaux que la piété des princes leur avait faites, ils recevaient, après le serment d'usage, de leur suzerain temporel, l'*investiture du titre ecclésiastique* avec celle des *domaines* attachés à ce titre. Grégoire VII réclama contre cet état de choses, et après bien des querelles et bien des guerres, il fut arrêté par le concordat de Worms, en 1112, entre l'empereur Henri V et le pape Calixte II, que l'investiture des fiefs ne pouvait être accordée par l'empereur aux évêques, dont l'élection était déférée aux chapitres, qu'après leur institution canonique par le pape.

Digitized by Google

lui remettre ses dépêches au milieu de l'assemblée. Grégoire les prit d'un air calme, les fit lire en plein concile, et les écouta sans la moindre altération; puis, toujours du même visage, il fit recueillir les voix des évêques. Sur leur avis il déclara suspendus ceux du concile de Worms, excommunia Henri IV, qui y avait présidé, condamna ce prince à la perte de la dignité impériale, et releva tous ses sujets du serment de fidélité, défendant à qui que ce fût de lui obéir à l'avenir, sous peine d'excommunication. *Philippe Ier*, roi de France, avait déjà été menacé de l'anathème par Hildebrand. L'Espagne, la Bohême, la Hongrie et d'autres pays chrétiens avaient été effrayés de ses menaces. Les foudres de Grégoire ne frappèrent pas en vain. Henri, abandonné de ses sujets, fut obligé d'envoyer sa couronne et ses ornements à l'orgueilleux pontife, et d'aller en personne se prosterner devant lui. Au mois de décembre 1077, il jeûna, nu-pieds, au pain et à l'eau, pendant trois jours et trois nuits, dans une cour du château de Canosse. Après cette pénitence, il reçut l'absolution pour avoir trop bien jugé la personne d'Hildebrand, et trop mal la puissance de la superstition et du fanatisme de son siècle. Le pape jouit, d'une des fenêtres du château où il était avec Mathilde, du plaisir de voir un empereur en cilice et nu-pieds dans sa cour. La réconciliation qui s'ensuivit ne fut qu'apparente : Grégoire ne cessa d'opposer un empereur à l'empereur, et celui-ci d'opposer un antipape au pape. Henri, ayant enfin rassemblé une armée, passa en Italie, prit Rome, et se fût emparé du pape retiré au château Saint-Ange, si Robert Guiscard n'était accouru de Naples pour le délivrer. Deux ans après, Hildebrand mourut à Salerne, sans avoir témoigné aucun désir de se réconcilier avec l'empereur.

On attribue à Grégoire VII la première idée de reconquérir la Palestine, sur les Arabes et les Turcs qui com-

Digitized by Google

mençaient alors à se montrer. Quoi qu'il en soit, ce fut peu après sa mort que commença à s'effectuer ce grand mouvement *des croisades* qui coûta tant de sang à l'Europe, mais qui lui valut quelques lumières, et qui accoutuma ses peuples à faire cause commune pour un intérêt commun. Dans un armement de toute la chrétienté, on sent que le pape, chef suprême de cette sainte milice où tout guerrier s'enrôlait comme soldat de l'Église, ne put que trouver un accroissement à son autorité. Les princes, dont les forces allaient se consumer en Asie, lui laissaient le champ libre en Europe. L'Église s'enrichit de la vente des biens et des legs pieux de ceux qui mouraient à la Terre-Sainte. De puissants *ordres de chevalerie* apportèrent à l'Église leurs épées et leurs possessions. D'un autre côté, les princes, au milieu de toutes leurs pertes, voyaient leurs grands vassaux perdre davantage encore et s'affaiblir sans ressource. Ces considérations doivent suffire pour faire entrevoir ce que les croisades eurent d'influence sur la constitution sociale et la culture de l'Europe.

C'est aussi à Grégoire VII qu'on peut rapporter l'origine des *indulgences*, dont le trafic devint la cause occasionnelle de la réformation de Luther [1]. D'après les idées du temps, les croisés, qui allaient mourir au milieu des infidèles sans prêtres ni confesseurs, avaient besoin de telles immunités. Mais quand on les étendit aux gens qui ne sortaient pas de chez eux, elles ne furent plus évidemment qu'un tribut prélevé sur la crédulité et sur le vice.

Depuis l'époque où nous sommes arrivés, c'est-à-dire depuis la fin du onzième siècle jusqu'au commencement du quatorzième, la puissance des papes fut illimitée. Le Saint-Siége fut occupé, durant ces deux siècles, par des hommes

[1] Voy. le fameux code intitulé : *Taxæ sacræ cancellariæ*... c'est-à-dire *Taxes de la sainte chancellerie apostolique*, dont il existe plusieurs éditions. (*Note de l'auteur.*)

Digitized by Google

à grands talents et à grandes idées politiques. Un petit nombre d'entre eux seulement montrèrent quelque modération et quelques vertus chrétiennes. L'histoire des relations extérieures de l'Église offre le spectacle cent fois renaissant de peuples mis en interdit, de rois excommuniés, déclarés déchus de leurs couronnes, et de rois créant des antipapes, portant la guerre jusque dans Rome, cédant ensuite lâchement et s'abaissant devant les papes jusqu'à leur baiser les pieds, jusqu'à se déclarer leurs vassaux. Le détail de ces honteux événements appartient à l'histoire. Le but de cette esquisse n'est autre que d'indiquer rapidement les changements survenus dans la constitution de la société chrétienne.

Grégoire VII avait consommé l'œuvre de l'omnipotence papale. Ses successeurs, qui surent pendant plus de deux siècles la maintenir au point où il l'avait portée, et qui l'exercèrent quelquefois avec une violence qu'aujourd'hui l'on a de la peine à comprendre, ne songèrent qu'aux moyens de la sanctionner et de l'établir sur des bases solides. Ce n'était pas assez que cette omnipotence existât par le fait; il fallait encore qu'elle parût exister par le droit, et qu'elle fût fondée sur une législation positive. Les décrétales du faux Isidore étaient déjà merveilleuses pour cet effet, mais on s'empressa d'y ajouter encore, et parmi plusieurs ouvrages célèbres composés dans ce but, il suffit de nommer le fameux *Decretum* du moine *Gratien*, et le *Livre des sentences de Pierre Lombard*, évêque de Paris [1],

[1] *Gratien*, voulant faire concorder les lois ecclésiastiques trop souvent contradictoires, écrivit, en 1150, un recueil sous le titre de *Concordia discordantium canonum*, plus tard nommé *Corpus decretorum* ou *decretum*, par abréviation. En s'appuyant sur les fausses décrétales, et en ouvrant la porte à une infinité de conflits qui ne pouvaient être jugés qu'à Rome, son livre consolida la suprématie des papes. Gratien fut le légiste de Rome, comme son con-

Digitized by Google

lesquels portèrent le dernier coup à l'autorité des princes comme à celle des évêques, et réduisirent le despotisme d'Hildebrand en un système raisonné de droit canonique, qui devint dès lors l'article le plus sacré du christianisme d'Occident. Cependant les livres seuls ne suffisaient pas; il fallait des interprètes, des organes vivants, des surveillants qui maintinssent les doctrines du Saint-Siége. Les *ordres mendiants* furent créés, et à eux fut confié le soin de façonner, de travailler la vigne du Seigneur : mandataires dangereux qui bientôt se divisèrent, se combattirent, et donnèrent de graves soucis aux souverains pontifes. Le plus remarquable de ces ordres fut celui des *dominicains*, parce qu'il naquit dans le même berceau que *l'inquisition*, dont le coup d'essai fut le massacre de plusieurs milliers d'*Albigeois* qui s'étaient imaginés qu'ils pouvaient croire au Christ sans croire aux papes, et la dévastation des États du comte *Raymond de Toulouse*, leur protecteur. On vit alors l'institution des croisades employée par les papes à armer chrétiens contre chrétiens. Il s'élevait bien ça et là quelques voix contre tant d'abus et de cruautés, si opposées à l'esprit du christianisme; mais elles étaient immédiatement étouffées. *Arnauld de Brescia* et *Pierre de Bruys*[1] périrent dans les flammes; supplice que sa ressemblance avec le feu de

temporain *Pierre Lombard* en fut le théologien, par une dogmatique entièrement fondée sur les pères et intitulée *Libri IV sententiarum*, qui lui fit donner le surnom de *Magister sententiarum*. Longtemps le *Manuel des écoles de théologie*, ce livre a été commenté, entre autres, par le *docteur Angélique Saint-Thomas d'Aquin*. Les pères y sont trop souvent travestis et la Bible y est à peu près oubliée. Jusqu'à la réformation, on ne jurait que par Pierre Lombard, et Pierre Lombard ne jurait que par le pape, de la meilleure foi du monde.

[1] Comme la plupart des réformateurs italiens, le disciple d'Abélard *Arnauld de Brescia*, exécuté à Rome en 1155, faisait marcher de front la réforme politique et la réforme religieuse. Il voulait ré-

Digitized by Google

l'enfer fit adopter depuis pour tous les ennemis du Saint-Siége. *Pierre Waldo* établit dans quelques vallées écartées des Alpes une petite secte indépendante qui échappa longtemps aux persécutions, mais qui plus tard paya ce bonheur par bien du sang et des tourments [1].

Les actes de la toute-puissance papale, durant cette période, furent l'humiliation poussée à l'excès des princes et des peuples chrétiens. Elle nous présente le spectale de rebelles soutenus contre l'autorité légitime, quand celle du pape s'y trouvait compromise; de souverains dépossédés, excommuniés aussi bien que leurs sujets; de couronnes ôtées, données, vendues, suivant l'intérêt ou les passions du pontife; d'évêques et de clercs soumis à son bon plaisir, recevant de lui l'investiture de leurs emplois, et relevant presque entièrement de lui, de telle sorte que la hiérarchie formait partout un État dans l'État, sous la loi d'un despote étranger, qui disposait ainsi de toutes les consciences et de presque toutes les richesses du pays. Les moyens que la cour de Rome mit en œuvre pour soutenir tant d'usurpations, furent, outre les fausses preuves historiques qui en imposaient à l'ignorance de ces temps, l'audace, la constance et l'unité de plan, qui l'emportent toujours sur la faiblesse et la division des adversaires, le célibat du clergé, la confession auriculaire, les ordres mendiants, l'inquisition, les croisades, les dîmes, les deniers de saint Pierre et autres taxes, les indulgences, les jubilés, le purgatoire, la transsubstantiation, les saints, les reliques,

tablir en même temps la République romaine et l'Église primitive. Quant à *Pierre de Bruys*, brûlé vif à Saint-Gilles, en 1147, il n'eut d'autre prétention que de fermer les églises et de modifier certains dogmes. Son histoire se rattache à celle des Vaudois.

[1] Les Vaudois, habitants des vallées, sont antérieurs à Pierre Waldo, qui vécut à Lyon dans la seconde moitié du douzième siècle; mais il ne paraît pas qu'ils aient été complétement séparés de Rome avant la réformation.

Digitized by Google

les images miraculeuses, les pèlerinages, tout enfin ce qui est capable de transporter la religion dans les sens, par conséquent de nourrir et d'exciter le fanatisme, en ôtant à l'esprit le droit d'examiner et d'approfondir les choses.

Ce tableau, qui n'est sûrement pas celui de la religion sainte et bienfaisante du Christ, mais bien celui de la constitution hiérarchique de l'Église d'Occident aux onzième, douzième et treizième siècles, ne peut paraître exagéré, même aux plus zélés défenseurs du papisme. L'histoire a droit de le tracer aujourd'hui avec la même fidélité qu'elle a mise jadis à en rassembler les traits épars. Tout est écrit; le dépôt confié aux siècles s'est transmis jusqu'à nous, et l'amère vérité ne peut ni se déguiser ni être révoquée en doute. Il est permis d'admirer le talent, la persévérance, la politique et le courage des créateurs de la domination papale, mais il est impossible de cacher ses méfaits.

Dès qu'un développement nouveau de la constitution de l'Église ou des dogmes a été indiqué dans cette esquisse, les événements ne sont plus de son ressort. Seulement il faut se rappeler que, d'après la disposition naturelle des esprits au milieu de tant de contrainte et de confusion, la philosophie ne pouvait être que théologie; et la théologie ne pouvait être qu'un labyrinthe de sophismes et de subtilités, où les plus beaux génies de cette époque s'engageaient nécessairement dans des difficultés inextricables. Il fallait au système dominant de théologie une dialectique souple, féconde en distinctions, en divisions, et qui fournît les moyens d'avoir raison à quelque prix que ce fût. La dialectique d'*Aristote*, défigurée, mal interprétée, parut favorable à ce but. Dès lors elle se trouva incorporée à la théologie, et presque aussi sacrée qu'elle. La logique du précepteur d'Alexandre devint une des plus fermes colonnes du trône d'Hildebrand. Ainsi naquit la *scolastique*,

Digitized by Google

à laquelle, malgré ses ridicules, l'esprit humain fut d'abord redevable de quelques progrès. Ses premiers apôtres furent *Lanfranc*, *Roscelin*, *Abélard* et son rival *Saint-Bernard*, lesquels, avec Albert-le-Grand, Thomas d'Aquin, Jean-Duns-Scot, Roger Bacon et Raymond Lulle, ont brillé dans ces siècles de ténèbres, sans pouvoir empêcher les anges de transporter la maison de la sainte Vierge de Palestine en Dalmatie, puis à Lorette, et l'empereur Rodolphe de Habsbourg de reconnaître formellement la souveraineté du pape *Nicolas III* sur l'exarchat de Ravenne.

DEUXIÈME SECTION.

La considération du siége romain décline; les lumières renaissent et l'Église sent le besoin d'une réformation.

C'est quand le despotisme se déploie avec le plus de violence qu'il se heurte contre quelque obstacle dont il reçoit la première atteinte. Ivre de son autorité, d'un pouvoir qui depuis des siècles se jouait des têtes couronnées, l'orgueilleux *Boniface VIII*, animé d'un ressentiment personnel contre le roi de France, crut pouvoir le traiter avec la hauteur despotique de ses prédécesseurs. Mais il trouva dans *Philippe-le-Bel* une fermeté digne du chef d'un grand peuple. Nonobstant la seconde couronne que Boniface venait d'ajouter à la tiare, et les ornements impériaux dont il venait de se revêtir publiquement à Rome, Philippe trouva moyen de le faire arrêter au milieu de ses États par son chancelier *Nogaret*, assisté de quelques soldats. Boniface mourut peu de semaines après, peut-être de la douleur que lui avait causé cet affront. Cet échec n'eût été d'aucune conséquence pour la papauté, si, après le court pontificat du successeur de Boniface, le roi de France n'avait pas eu à disposer des voix du sacré-collége. Se sentant maître du conclave, il fit proposer la tiare à un évêque

Digitized by Google

français, sous la condition expresse qu'il résiderait en France. Le prélat ébloui donna dans le piége, promit ce qu'on voulait, fut élu pape, en 1305, sous le nom de *Clément V*, et résida à *Avignon*. Il éprouva bientôt que Rome, faite pour être deux fois la maîtresse du monde, ne pouvait céder son privilége à aucune autre ville. Ce que les empereurs avaient perdu lors de la translation de leur siége, les papes le perdirent aussi à la translation du leur, et Avignon fut pour ceux-ci ce que Bysance avait été pour ceux-là; pis encore, peut-être, car, outre la translation du siége, toujours désavantageuse par elle-même, Clément V se trouvait sur un territoire étranger et en la puissance de Philippe. Cette captivité des papes, qui dura environ soixante-dix ans, affaiblit la papauté et fut le signal de sa décadence.

C'est ainsi que les rois de France apprirent aux autres potentats à braver le despote commun en s'assurant de sa personne. Clément V fut bientôt contraint d'annuler solennellement tout ce que Boniface avait osé contre Philippe, et d'intenter à la mémoire de ce pape un procès où on le chargea des crimes les plus atroces. Il fut obligé de signer la destruction de l'*ordre des Templiers*, dont Philippe avait juré la ruine. Les papes, en un mot, ne furent, pendant leur exil à Avignon, qu'un instrument entre les mains des monarques français. C'étaient ceux-ci qui excommuniaient, mettaient en interdit et dépossédaient leurs rivaux, ne laissant pleine liberté aux papes que là où ils n'avaient nul profit à intervenir, comme à Venise, qui eut alors de vifs débats avec les souverains pontifes. Cependant les autres princes ne manquèrent pas de s'apercevoir bientôt de ce manége, et de le faire remarquer à leurs peuples. Les évêques et les clercs, réveillés du long assoupissement de leur obéissance passive, conçurent du mépris pour un maître qui n'était pas indépendant. Rome se souleva, de-

Digitized by Google

vint la proie tantôt de l'empereur, tantôt de quelque autre conquérant, et eut des intervalles de liberté, durant lesquels elle cherchait à faire revivre son ancienne indépendance et son ancienne splendeur. Une foule de petits tyrans se partagèrent les États du successeur de saint Pierre. Le pape n'était pas souverain dans sa nouvelle résidence, et après qu'il eut acquis la souveraineté d'Avignon, il n'y fut pas moins bloqué et cerné par les Français, qui furent ses maîtres comme auparavant. Il résulta de cette position des maux incalculables pour le Saint-Siége.

La cour pontificale, depuis longtemps la plus brillante, consommait le plus d'argent. La grande affaire des papes était celle d'enrichir leurs familles. Le *népotisme* pesait depuis longtemps sur la chrétienté; mais l'or qui jadis avait pris le chemin de Rome ne vint point à Avignon. Les princes défendirent d'exporter un numéraire qui aurait été se rendre en partie dans les coffres du roi de France. Celui-ci n'accordait plus à son prisonnier qu'un tribut fort modique, faisant contribuer le clergé de son royaume aux charges de l'État et aux frais des guerres contre ses voisins. De là la nécessité pour les papes de recourir à de nouveaux expédients pour tirer de l'argent du clergé et des peuples. Les indulgences, les dispenses se multiplièrent sous toutes les formes, et finirent par devenir ouvertement scandaleuses. On vit les papes exiger une part du revenu des bénéfices vacants, et pour cet effet laisser la plupart des siéges épiscopaux sans titulaires; prélever une année de revenu, à chaque mutation de siége, et par cette raison multiplier les mutations de manière à mécontenter les troupeaux et les pasteurs. C'est ainsi que le fisc papal inventa les *annates*, les *expectances*, les *provisions*, les *réservations* et les *taxes* pour le pardon des crimes les plus honteux. La patience des peuples se lassait; des murmures s'élevaient de tous les côtés; des écrivains hardis attaquaient

Digitized by Google

les usurpations des papes et défendaient les droits des princes. Ce fut alors que l'empereur d'Allemagne crut pouvoir se soustraire à la coutume de faire confirmer son élection par le souverain pontife, coutume à laquelle ses prédécesseurs s'étaient soumis depuis quelques générations.

Une *querelle* qui avait divisé les *franciscains* et dont les papes s'étaient mêlés eut pour eux des suites fâcheuses. L'autorité pontificale avait appuyé le parti manifestement le plus condamnable, et avait porté au plus haut degré le ressentiment du parti devenu le plus fort par une séduisante apparence de sainteté. Les franciscains, mécontents, aigris contre les papes, leur aliénaient les esprits de la multitude. Suivant la similitude favorite de ce temps, ces bons moines et leurs partisans n'envisageaient plus le saint-père que comme l'antéchrist; et comme ils jouissaient de beaucoup de popularité, leurs prédications accrurent le discrédit où tombaient les papes et la fermentation qui devenait dangereuse pour eux[1].

Ce qui la porta au comble, c'est que les cardinaux, divisés en deux factions, celle des Italiens et celle des Français, en vinrent à une scission ouverte, et choisirent avec

[1] Allusion à la querelle qui commença vers le milieu du treizième siècle et qui continua au quatorzième, sur la question de savoir si les *franciscains* pouvaient posséder, en propre ou en commun, des biens, des meubles et des livres. Le pape Innoncent IV leur permit, en 1245, de posséder des fonds, sous condition qu'ils n'en auraient que l'usage, et que la propriété en appartiendrait à l'Église. Plusieurs papes confirmèrent ce règlement, qui déplaisait aux franciscains les plus attachés à leur règle. Ceux-ci voulant continuer à observer l'ancienne règle dans toute sa rigidité, il en résulta d'un côté des scènes de fanatisme et de l'autre des actes d'intolérance qui aboutirent à l'échafaud. Le blâme en retombe tout entier sur le Saint-Siége, quoique les *fratricelles*, nom qu'on donnait aux récalcitrants, ne se soient pas toujours montrés dignes de l'intérêt qu'ils ont inspiré.

Digitized by Google

une autorité et des raisons qui semblaient se balancer, l'une un pape delà et l'autre un pape deçà les monts. Les rois de France avaient pris goût à disposer du pape d'Avignon, que la plupart des autres princes désiraient revoir à Rome. De là un *schisme* qui dura quarante ans. L'Église eut alors deux chefs, et quelquefois trois, qu'elle vit avec épouvante s'anathématiser, se foudroyer réciproquement, s'adresser les plus révoltantes injures, se reprocher les vices les plus odieux, se traiter d'antéchrist, d'hérétiques, d'usurpateurs. Les fidèles, étonnés, incertains, ne savaient lequel des adversaires ils devaient croire, et finissaient d'ordinaire par les mépriser tous. Les conciles profitèrent de cela pour ressaisir l'autorité que le despotisme de Rome leur avait enlevée. Ceux de *Pise*, en 1409, de *Constance*, en 1414, et de *Bâle*, en 1431, firent et défirent les papes, les citèrent, les jugèrent, mirent à l'ordre du jour la *réformation* si désirée de l'Église, et proclamèrent ce principe si souvent oublié, si souvent frappé d'anathème, *que le concile est au-dessus du pape.*

Mais ce qui fut plus dangereux encore que tous les schismes et que tous les efforts des princes contre une domination qui s'était établie sur l'ignorance et de fausses preuves historiques, ce fut la renaissance des lumières, qui commencèrent à jeter un nouvel éclat vers la fin du quatorzième siècle. Déjà au commencement de ce siècle, au sein de l'Université de Paris, qui à tant fait pour s'opposer aux prétentions des papes, *Nicolas de Lyre* commentait publiquement le texte de l'Écriture-Sainte. Après lui, *Le Dante*, *Boccace* et *Pétrarque* firent goûter les lettres, et attaquèrent la papauté avec des armes diverses, mais tranchantes. L'ardeur du savoir, le doute qui en naît, la critique qui l'éclaire se réveillent de toutes parts. On établit des Universités, à l'instar de celle de Paris, en Bohême, en Allemagne, en Pologne, en Suède, en Angleterre. Aussi-

Digitized by Google

tôt, dans ce dernier pays, se montre le savant *Wiclef*, mort en 1384, avec une traduction littérale du Nouveau Testament, et les plus forts arguments contre le régime papal, qu'il attaqua avec une fermeté héroïque. Plus courageux encore et non moins savant, l'infortuné *Jean Huss* prêcha la même doctrine en Bohême avec bien plus de succès, et y fonda une secte redoutable qui se soutint ensuite par les armes sous l'intrépide *Zisca*, son chef militaire. On sait quelle grandeur d'âme le sage de Prague montra, en 1415, sur le bûcher de Constance, où l'avait poussé le plus perfide fanatisme, au mépris du sauf-conduit impérial et des promesses les plus solennelles. Mais les tyrans avaient beau brûler les corps, la flamme ne pouvait atteindre la pensée qui, volant avec rapidité, portait en tous lieux les germes féconds de la science et de la liberté.

Cependant les papes, délivrés de la captivité et ensuite de l'antipapauté d'Avignon, se crurent reportés aux temps heureux d'Hildebrand et de ses successeurs. A Rome tout rampait devant eux; l'opulence était revenue à leur cour; la flatterie et la volupté les rendaient indifférents à l'esprit public qu'ils méprisaient par ignorance. Ils mettaient en œuvre la politique la plus astucieuse pour diviser les princes et se maintenir au pouvoir. Rien ne prouve mieux à quel point ce système était scrupuleusement suivi de pape en pape, que l'exemple d'*Æneas-Sylvius*, de ce réformateur ardent de l'Église, qui, à peine élu pape, sous le nom de Pie II, se rétracte dans une bulle, et devient le défenseur le plus intrépide des prérogatives de son siége[1].

[1] Qui dirait que le même homme qui avait parlé à Bâle le langage de la raison, et soutenu l'autorité de l'Église assemblée en concile contre celle des papes, pût, quelques années après, s'exprimer de la sorte dans une bulle contre quiconque appellerait à un concile : « *Execrabilis, et pristinis temporibus inauditus, tempestate nos-*

Digitized by Google

Enfin l'oubli de soi-même et de toute décence, l'habitude et l'effronterie du crime se montrèrent dans toute leur nudité à la cour de *Borgia*, pape sous le nom d'*Alexandre VI*. Le nom seul de cet opprobre de la papauté en dit plus que celui des Néron et des Domitien, dont Rome avait déjà eu à gémir. Les catholiques les plus sincères étaient rebutés, confus; ils s'indignaient de voir les contributions du monde chrétien détournées à de honteux usages, et les censures de l'Église en d'aussi indignes mains. Dix ans après cet exécrable pontificat commença celui du léger *Léon X*, avide de plaisirs, ennemi des affaires et grand protecteur des arts qui lui procuraient des jouissances ou qui flattaient sa vanité. Car il ne faut pas s'y tromper : cette protection tant vantée que Léon X accorda aux peintres, aux musiciens, aux poëtes et à quelques écrivains de son temps n'avait d'autre source que l'illustration et l'amusement qu'il s'en promettait, l'habitude, et même, si l'on veut, une certaine délicatesse de goût qu'il avait contractée dans la maison de son père, le célèbre Médicis. Les papes protégeaient les hommes de talents, tant qu'ils ne voyaient en eux que des courtisans qui les chantaient ou les amusaient. Quand ils vinrent à s'aperçevoir que dans les productions du génie il y avait des tendances libérales, ils poursuivirent, ils humilièrent le génie; ils auraient voulu pouvoir étouffer le progrès

tra inolevit abusus, ut à Romano Pontifice, J. Ch. Vicario, nonnulli spiritu rebellionis imbuti, ad futurum concilium provocare præsumant. Nutritur adversus primam sedem rebellio,.... volentes igitur hoc pestiferum virus procul pellere, hujusmodi provocationes damnamus. Si quis autem contra fecerit, cujuscunque status, gradus, ordinis, vel conditionis fuerit; etiam si imperiali, regali, vel pontificali præfulgeat dignitate, ipso facto sententiam execrationis incuriat, et eas pœnas ac censuras, quas rei majestatis incurrere dignoscuntur.» Bullar. Magn., t. 1er, p. 369. (*Note de l'auteur.*)

Digitized by Google

qu'ils avaient provoqué d'abord. Comme tous ses prédécesseurs, Léon feignit, au reste, de vouloir faire la guerre aux infidèles pour reconquérir le tombeau de Jésus-Christ; prélude ordinaire de nouvelles exactions. Le luxe de sa cour et la superbe *basilique de Saint-Pierre* consommaient tout. Pour subvenir aux frais de construction de la basilique, il fallut recourir à de nouvelles indulgences. Leur publication fit éclater l'impatience et l'indignation des fidèles. La réformation, des conséquences de laquelle nous avons à rendre compte, s'ensuivit, et la célèbre Église, élevée au prince des apôtres, écrasa ses successeurs.

Qui le dirait? Pendant qu'en Occident on s'égorgeait pour savoir qui commanderait, qui l'emporterait du chef de l'Église ou du chef de l'Empire, les Grecs se disputaient avec le dernier acharnement sur la nature de la lumière vue par des apôtres sur le Thabor? Si elle était incréée ou créée? Dieu, ou non Dieu? Les chefs et les membres les plus marquants du parti vaincu et persécuté vinrent chercher un refuge en Italie, et y alimentèrent le goût des lettres. Quand, peu après, le siége de l'Empire grec tomba lui-même au pouvoir des Turcs, l'émigration en Italie des savants grecs fut plus grande encore. Ces fugitifs, à qui il ne restait que leur savoir, inspirèrent généralement le goût de leur langue, qui était la clef de l'antiquité classique et des livres sacrés. L'amour des arts et celui du savoir échauffèrent toutes les âmes capables de sentir et de penser; les autres, restant fidèles à la barbarie et au fanatisme des siècles précédents, formèrent une opposition irritable et violente à l'excès. Un pape avait déjà défendu l'étude des mathématiques comme dangereuse; maintenant on songea à défendre l'étude du grec et de l'hébreu soupçonnés de porter la lumière dans les titres originaux de la religion. Cela n'empêcha point les Universités de Bohême, d'Angleterre, d'Écosse, de Hollande

Digitized by Google

et du Nord de l'Allemagne de cultiver avec succès la critique et la philosophie; l'Italie, de briller par la poésie et les beaux-arts; l'heureuse France, de se préparer à cueillir la palme de toutes les supériorités.

Pendant que le monde savant était dans cette agitation, de violents orages s'amassaient sur l'horizon politique. Le jeune et ambitieux *Charles-Quint* venait de monter sur le trône impérial; l'Espagne, la Belgique, une partie de l'Italie et de la France actuelle jointes à ses immenses États d'Allemagne, en faisaient le monarque le plus puissant de l'Europe. On craignait de voir se réaliser enfin ce projet de monarchie universelle, que n'avaient jamais abandonné les successeurs des Césars, surtout ceux de la maison d'Autriche, et que le successeur de saint Pierre leur disputait avec des armes qui commençaient à s'émousser. Les princes allemands voyaient avec terreur que, au lieu de princes souverains confédérés, ils allaient devenir de simples vassaux de l'empereur. Les villes libres avaient le même assujettissement à redouter. *François Ier*, roi de France, pouvait seul s'opposer au redoutable Charles. Jeune, plein de courage et d'ardeur de se signaler, fort de la réunion à sa couronne de presque tout le territoire du royaume, tout indiquait qu'il accepterait cette lutte. Et il l'accepta au moment où un homme fort avait osé dire qu'il fallait réformer l'Église de Jésus-Christ; que si l'évêque de Rome ne voulait pas concourir à cette réformation, il fallait la faire sans lui. Cet homme était *Martin Luther*.

Digitized by Google

II.

PRÉCIS HISTORIQUE

DE LA VIE DE MARTIN LUTHER,

TRADUIT DU LATIN DE MELANCHTHON PAR CHARLES DE VILLERS.

I. OCCASION DE CET ÉCRIT.

Philippe Melanchthon au lecteur pieux, salut.

Le révérend docteur *Martin Luther* nous avait donné l'espoir qu'il écrirait lui-même sa vie et l'origine des grands débats dont elle a été remplie. Il eût sans doute accompli ce dessein, si, avant que l'impression de ce second volume de ses œuvres fût terminée, il n'eût été rappelé de cette vie mortelle à la communion éternelle de Dieu et de l'Église céleste. Et certes, cette vie, clairement écrite, eût été d'une grande utilité; car elle abonde en exemples propres à affermir la piété dans les âmes, et un récit des causes de tant d'événements aurait été propre à éclairer la postérité, en réfutant les calomnies de ceux qui répandent faussement que c'est excité par des princes et autres personnages éminents, et afin de détruire la dignité des évêques, ou que c'est enflammé par ses propres passions, que Luther rompit les liens de la servitude monastique.

Il serait donc à désirer que lui-même eût exposé et raconté en détail toutes ces choses; car, bien que les malveillants puissent dire, que la louange personnelle est

Digitized by Google

odieuse, nous savons qu'il nous eût transmis son histoire avec bonne foi et sans déguisement; d'autant qu'il existe encore bon nombre de gens de bien et d'honneur qui connaissent les détails de la vie de Luther, de sorte que, à moins de le supposer hors de sens, il n'aurait pu vouloir en livrer une histoire brodée à la manière des poëtes. Mais, puisque son jour fatal a précédé la publication de ce volume, nous allons y suppléer, en rapportant avec vérité ce que nous avons appris sur ce sujet de sa propre bouche, et ce que nous en avons vu par nous-mêmes.

II. PATRIE, FAMILLE ET NAISSANCE DE LUTHER.

La famille de Luther est d'une condition médiocre, mais elle est fort ancienne et fort étendue dans le domaine des illustres comtes de Mansfeld. Ses parents habitèrent d'abord la petite ville d'Eisleben, et c'est là que naquit Martin Luther. Dans la suite, ils allèrent demeurer à Mansfeld, où son père, *Jean Luther,* occupa une place dans le corps du magistrat de la ville, et où sa probité le rendit cher à tous les gens de bien.

Sa mère, *Marguerite,* épouse de Jean Luther, réunissait toutes les vertus de son sexe, surtout la modestie, la crainte de Dieu, l'assiduité à la prière, et les femmes honnêtes la citaient comme un modèle accompli. L'ayant quelquefois interrogée sur l'époque de la naissance de son fils, elle me répondit constamment qu'elle se souvenait avec certitude du jour et de l'heure, mais qu'elle était en doute sur l'année. Or, elle affirmait qu'il était né le dix novembre après onze heures de la nuit, et que le nom de Martin fut donné à l'enfant, en considération de ce que le lendemain, jour auquel il fut admis par le baptême dans l'Église de Dieu, était consacré à ce saint.

Mais son frère *Jacques,* homme droit et intègre, assi-

Digitized by Google

rait que l'opinion de la famille sur l'âge de Martin avait été constamment qu'il était né l'an de Jésus-Christ 1483.

III. SES PREMIÈRES ÉTUDES A EISLEBEN, MAGDEBOURG ET EISENACH.

Dès que Luther fut en âge de recevoir quelque instruction, son père et sa mère le formèrent avec soin à la connaissance et à la crainte de Dieu, ainsi qu'à l'exercice de toutes les autres vertus, et suivant la coutume de parents sages, ils pourvurent à ce qu'il apprît les premiers éléments des lettres humaines. Le père de *George Emilius* le porta encore tout petit à l'école, et comme ce brave homme vit encore, il peut témoigner de la vérité de ce fait[1]. Or, en ce temps les écoles d'humanités étaient peu florissantes dans les villes de Saxe. C'est pourquoi, quand Luther eut atteint sa quatorzième année, il fut envoyé à Magdebourg avec *Jean Reinicke*, le même dont la vertu devint si éminente, et qui, par elle, acquit en ce pays tant d'estime et une si grande autorité. Dès lors il s'établit entre Luther et Reinicke une amitié parfaite qui ne se démentit jamais, soit qu'un rapport naturel, soit que la communauté de leurs études y ait donné lieu[2]. Cependant Luther ne demeura pas plus d'une année à Magdebourg[3]. Il fréquenta

[1] *Nicolas OEmler* qui épousa plus tard une sœur de Luther. Son fils *George*, ayant fait des études et étant devenu surintendant à Stolberg, latinisa son nom, selon la coutume du temps.

[2] Ce *Reinicke*, grand homme de bien, eut le courage d'accompagner Luther à la diète de Worms, en 1521, et ne cessa d'entretenir avec lui une correspondance intime, quoiqu'il ne fût pas théologien.

[3] C'est dans cette ville que Luther entendit *André Proles*, provincial de l'ordre des augustins, prêcher sur la nécessité de réformer la religion et l'Église. Qui sait la part de ces prédications dans les destinées du réformateur !

Digitized by Google

ensuite, pendant quatre ans, à l'école d'Eisenach, les leçons d'un maître[1] qui enseignait l'art de la grammaire avec plus de sens et de justesse qu'on ne le faisait partout ailleurs, et je me souviens d'avoir entendu Luther louer son talent. On l'avait envoyé en cette ville, parce que sa mère y était née d'une ancienne et honnête famille. Il y acheva ses premières études; et comme il était doué de dispositions extraordinaires, surtout pour l'éloquence, il surpassa bientôt tous les compagnons de ses études dans les exercices et les compositions, tant en prose qu'en vers[2].

IV. SA VIE A L'UNIVERSITÉ D'ERFURT.

Ayant goûté la douceur des bonnes lettres, et brûlant de l'ardeur d'apprendre, il se rendit à l'Université, comme à la source de toutes les connaissances. S'il y avait trouvé des maîtres habiles, son génie puissant eût sans peine approfondi toutes les sciences, et l'étude de la vraie philosophie eût tempéré sa véhémence naturelle. Mais il tomba à Erfurt dans les épines de la dialectique de son temps, dont l'abus et le mauvais emploi n'échappèrent point à la sagacité de son esprit[3].

Cependant son esprit avide de savoir, se mit bientôt à la recherche d'objets nouveaux et meilleurs. Il lut la plupart des écrits qui nous restent des anciens latins, ceux de *Cicéron*, de *Virgile*, de *Tite-Live* et autres. Il lisait ces livres, non comme les écoliers qui ne savent en extraire

[1] *Jean Trebanius*, homme d'un grand savoir, mais surtout moins dur et plus affectueux que ses collègues; ce qui était un véritable phénomène au seizième siècle.

[2] On a de lui des cantiques sublimes qu'on chante encore avec édification dans les Églises protestantes.

[3] De là l'antipathie insurmontable de Luther pour la philosophie scolastique, qui avait pourtant aussi son beau côté. Melanchthon le savait bien; mais il ne put jamais le faire comprendre à son ar

Digitized by Google

que dès mots, mais comme un homme qui sait qu'ils renferment la science et les divers aspects de la vie humaine. Aussi s'arrêtait-il particulièrement aux préceptes et aux sentences qui s'y rencontrent; et comme il avait une mémoire fidèle et sûre, tout ce qu'il avait lu et entendu lui était sans cesse présent. C'est ainsi que Luther se distinguait dans sa jeunesse, et que son esprit faisait l'admiration de toute l'Académie.

A l'âge de vingt ans, il obtint le titre de maître ès arts, et de l'avis de ses proches, qui jugeaient qu'une telle force et une telle élégance d'esprit devaient paraître au grand jour et se dévouer au service de la chose publique, il commença à s'appliquer à la jurisprudence.

V. SA VIE MONASTIQUE AU COUVENT DES AUGUSTINS D'ERFURT.

Mais peu après, ayant accompli sa vingt-unième année, tout à coup, et sans consulter ni ses parents ni ses proches[1], il se rendit au *monastère des augustins d'Erfurt*, et demanda à y être reçu. Les portes de cet asile lui ayant été ouvertes, non-seulement il s'y livra à l'étude la plus assidue de la doctrine ecclésiastique, mais encore il se soumit aux règles les plus sévères de la discipline de l'ordre, et bientôt il laissa loin derrière lui tous ses confrères, dans les pieux exercices de la lecture, des discussions théologiques, de la prière et du jeûne. En effet, ce que j'ai souvent admiré en lui, c'est que, bien qu'il ne fût ni d'une petite stature, ni d'une complexion faible, il était d'une extrême tempérance dans le boire et le manger. Je l'ai vu, étant d'ailleurs en pleine santé, passer quatre jours entiers sans prendre aucun aliment, et souvent se contenter, dans

[1] D'après les idées du temps, le consentement des parents n'était pas nécessaire pour se vouer à Dieu et renoncer au monde.

Digitized by Google

une journée entière, d'un peu de pain et d'un hareng pour toute nourriture.

Voici, comme il le racontait lui-même et comme beaucoup de gens le savent, quelle fut l'occasion qui lui fit embrasser ce nouveau genre de vie, qu'il estimait le plus convenable à la pratique et aux études de la religion. Souvent, après avoir médité profondément sur les effets de la colère de Dieu, ou sur des exemples mémorables de peines infligées aux pécheurs, il lui arrivait de se sentir frappé subitement de terreurs si grandes qu'il en tombait dans un accablement mortel. J'ai vu moi-même un jour que, disputant avec application sur un point de doctrine, il fut surpris d'un saisissement qui le contraignit d'aller se mettre sur un lit, dans la chambre voisine, où au milieu d'ardentes prières je lui entendis répéter plusieurs fois ce passage de l'apôtre : *Il a renfermé tous les hommes sous le péché, afin que tous aient part à sa miséricorde.* Luther ressentit ces terreurs pour la première fois, ou du moins elles l'affectèrent plus fortement la même année où il perdit un compagnon chéri de sa jeunesse, qui fut tué par je ne sais quel accident [1].

Ce ne fut donc pas la misère, mais un zèle pieux qui l'engagea dans la vie monastique. Il y étudiait avec ardeur la doctrine et les livres fondamentaux de la théologie d'alors. Dans les exercices publics, il excitait l'admiration par la facilité avec laquelle il se tirait du dédale, inextricable pour tous les autres, de la dialectique. Néanmoins, quelle que fût son aptitude à saisir toutes les méthodes scolastiques, il ne traitait ces études que comme de simples accessoires, recherchant dans la vie qu'il avait

[1] Si Melanchthon ne le savait pas, il sera difficile de déterminer si ce jeune homme, qui s'appelait *Alexis*, a été tué par un coup de foudre ou par des coups de poignard, ce qui au surplus est fort indifférent pour l'histoire de Luther.

Digitized by Google

embrassée plutôt des aliments à sa piété que la réputation d'un esprit subtil.

Surtout il s'appliquait assidûment à la lecture des prophètes et des apôtres, ces sources de la doctrine céleste, afin de pénétrer son âme des préceptes de la volonté de Dieu, et de renforcer par des témoignages solides le respect et la foi qu'il avait pour eux. Les angoisses et les appréhensions, dont il était travaillé, le portaient également à ce travail.

Il racontait que, dans le couvent des augustins d'Erfurt, il avait été souvent consolé par un vieillard à qui il confiait ses alarmes. Ce bon père lui représentait l'efficacité de la foi, et le ramenait à l'article du symbole qui dit : *Je crois à la rémission des péchés;* l'interprétant de la sorte qu'il ne fallait pas seulement croire en général, comme les démons qui eux-mêmes ne peuvent s'empêcher de croire, que les péchés seront remis à quelques-uns, à David ou à Pierre, mais qu'il est enjoint à chacun de croire que ses propres péchés lui seront remis par la foi, ajoutant que cette interprétation se trouvait confirmée par les paroles de saint Bernard, dans son sermon du jour de l'annonciation : « Croyez encore que par lui vous obtiendrez le pardon de vos fautes. Tel est le témoignage que le Saint-Esprit rend lui-même dans vos cœurs, en disant : *tes péchés te seront remis.* Ainsi pense l'apôtre, que l'homme est justifié par le seul effet de la foi. »

Ces paroles, disait Luther, ne l'avaient pas seulement fortifié, mais lui avaient expliqué la sentence que saint Paul répète et inculque si souvent : *nous sommes justifiés par la foi.* Il avait lu grand nombre d'interprétations diverses de cette sentence; mais depuis ses conversations avec ce vieillard, dont il avait reçu tant de consolations pour son âme, il avait reconnu la vanité des autres explications alors en vogue. Peu à peu il acquit sur ce point encore

Digitized by Google

plus de lumières, en lisant et en comparant les paroles et les exemples, tant des prophètes que des apôtres, et en s'animant chaque jour par de ferventes prières.

Ce fut alors qu'il commença à lire les livres de *saint Augustin*. Il trouva, surtout dans son *Explication des psaumes* et dans son livre *De l'esprit et de la lettre*, une foule de maximes qui confirmaient clairement cette consolante doctrine de l'efficacité de la foi qui avait embrasé son cœur[1]. Il ne négligea cependant point les autres auteurs théologiques. Il apprit, presque par cœur, les traités de *Gabriel Biel*, et de *Pierre d'Ailly*, évêque de Cambray. Il lut assidûment et longtemps les écrits d'*Occam*; il préférait sa logique à celle de *Thomas* et de *Scot*. Il avait aussi beaucoup étudié *Gerson*. Mais par dessus tout, il avait lu et relu fréquemment les écrits de saint Augustin, et les avait imprimés dans sa mémoire.

C'est dans ce cours d'études, opiniâtrément suivies, qu'il passa quatre années au couvent des augustins d'Erfurt.

VI. SA VIE COMME PROFESSEUR A WITTEMBERG.

Mais après ce temps, le révérend docteur *Staupitz*[2], un des chefs de l'ordre et qui avait coopéré à l'établissement de la nouvelle Université de Wittemberg, désirant faire

[1] C'est à son admiration pour saint Augustin, et non à la jalousie des augustins contre les dominicains au sujet du trafic des indulgences, que Luther dut les sympathies d'un grand nombre des membres de son ordre.

[2] *Jean Staupitz*, gentilhomme saxon et vicaire général de l'ordre des augustins, réunissait à un grand savoir de grandes vertus. Longtemps le directeur de Luther, il avait donné son assentiment aux premières entreprises réformatrices de son élève; mais il s'alarma bientôt de la marche des affaires et se retira à Saltzbourg où il mourut en 1524.

Digitized by Google

fleurir dans cette école l'étude de la théologie, et considérant combien les talents et l'érudition de Luther le rendaient propre à ce but, l'attira à *Wittemberg*, en qualité de professeur, l'an 1508. Luther était alors dans sa vingt-sixième année. C'est ici que, au milieu des travaux de l'enseignement et de la prédication, son esprit commença à jeter un plus grand éclat, et frappa plusieurs savants personnages, entre autres le docteur *Martin Mellerstadt*, qui répéta souvent depuis : « qu'il y avait en cet homme une telle force d'intelligence qu'on pouvait dès lors facilement prévoir son influence décisive sur le mode d'enseignement vulgaire, qui était en ce temps le seul en usage. » Ce fut à Wittemberg que Luther enseigna pour la première fois la dialectique et la physique d'Aristote, sans négliger pourtant l'étude de la théologie. Depuis trois années il vaquait à ses fonctions, quand, à l'occasion de quelques controverses monacales, il fut appelé à faire le voyage de Rome[1]. Étant de retour la même année, il fut promu, suivant l'usage des écoles, au grade de docteur en théologie, et l'électeur de Saxe, *Frédéric*, fit les frais de la promotion. Ce prince avait entendu prêcher Luther, et avait admiré autant la vigueur de son esprit et de son éloquence que l'excellence du fond et de la matière de ses sermons. Et afin que tu voies, lecteur, que cette dignité doctorale ne lui fut accordée que dans la maturité de son esprit, saches qu'il était alors âgé de trente ans. Lui-même racontait que, fuyant et refusant de toutes ses forces un tel honneur, il fallut l'ordre et l'autorité de son supérieur Staupitz pour l'obliger à s'en revêtir; sur quoi ce dernier remarquait en badinant, « que Dieu avait en son Église beaucoup d'affaires, où il ne manquerait pas de l'employer. » L'événement a justifié ce mot qui n'avait été dit

[1] En 1510.

Digitized by Google

que par hasard, et c'est ainsi que quelques présages annoncent toujours les révolutions.

Luther se mit alors à expliquer l'épître aux Romains et ensuite les Psaumes. Il porta une telle clarté dans ses diverses explications, qu'il sembla qu'après une nuit longue et obscure il s'élevait un jour nouveau pour la science. Tel fut le jugement qu'en portèrent dès lors tous les hommes pieux et sages. Il y montra la différence de la loi et de l'Évangile. Il y réfuta cette erreur qui régnait alors dans les écoles et les temples, que les hommes se rendaient dignes de la rémission des péchés par leurs propres œuvres, et que leurs pratiques suffisaient pour les rendre justes devant Dieu, comme avaient enseigné jadis les Pharisiens. Luther ramena ainsi les cœurs des hommes au Fils de Dieu; il montra, comme le précurseur, *l'Agneau qui efface les péchés du monde.* Il fit voir que nos fautes nous sont remises gratuitement en considération du Fils de Dieu, et que la seule foi nous méritait ce bienfait. C'est de la même manière qu'il expliqua les autres parties de la doctrine chrétienne.

VII. SES PREMIÈRES TENTATIVES D'UNE RÉFORME DANS LA THÉOLOGIE.

Un tel début, dans une aussi belle carrière, acquit au nouveau professeur une grande autorité, surtout quand on vit que ses mœurs étaient d'accord avec ses discours, et que ses paroles partaient non des lèvres, mais du cœur. Ce spectacle d'une vie pure et estimable pénètre et attache puissamment l'âme des auditeurs [1].

[1] Si les calomniateurs de Luther ne sont pas confondus par ce témoignage du sage Melanchthon en faveur de sa moralité, je les engage à lire ce que son contemporain *Érasme* écrivit de lui, en 1519, à l'électeur de Saxe : « Je ne connais pas personnellement

Digitized by Google

Les anciens ont dit : *Ce qui inspire le plus de confiance, c'est une conduite sans reproches.* C'est pourquoi, quand par la suite Luther entreprit de changer certains usages reçus, les honnêtes gens qui l'avaient connu y apportèrent moins d'opposition. La facilité avec laquelle ils adoptèrent ses opinions, bien qu'ils vissent avec douleur le monde

Luther; mais chacun loue la pureté de la vie, et convient qu'il est aussi éloigné d'avarice que d'ambition, que sa conduite est sans tache, qu'il est un homme pieux et sans reproche. » Supposons toutefois que ce soient paroles de courtisan, il nous resterait toujours la lettre du même Érasme au cardinal Cajétan où il déclare : « La vie de Luther a l'approbation générale; et ce n'est pas un faible indice de l'intégrité de ses mœurs, qu'il ne se trouve parmi ses ennemis personne qui ose le calomnier. »

On fera observer peut-être que le mariage de Luther est une preuve suffisante de la dissolution de ses mœurs et de la mauvaise foi de Melanchthon qui n'en parle pas dans sa notice sur ce réformateur. Il est facile de répondre à ces deux objections. Et pour ce qui est d'abord de la dernière, il est certain que Melanchthon, qui n'a voulu qu'esquisser le caractère de Luther et nullement donner sa biographie détaillée, n'avait pas à parler du mariage de son héros qu'il avait approuvé en ces termes : « Si l'on prétend qu'il y a eu quelque chose d'inconvenant dans le mariage de Luther, c'est un mensonge et une calomnie. Je crois qu'il a dû se faire violence pour se marier. La vie du mariage est une vie humble; mais elle est une vie sainte, s'il en est une au monde, et partout les écritures nous la représentent comme honorable devant Dieu. » Quant au mariage lui-même, il n'est ni la preuve de la dissolution des mœurs de Luther, ni le motif secret de la réforme. Si Luther avait été un homme dissolu, l'exemple du clergé catholique de son temps lui eût assez appris à se passer d'une épouse, et s'il avait été poussé à la réforme pour se marier, il n'eût pas attendu huit ans pour profiter du bénéfice de son entreprise. La réforme date de 1517, le mariage de Luther de 1525, et à cette époque il avait quarante-deux ans; ces chiffres réfutent assez les ennemis du réformateur. Luther s'est marié pour obéir à son père, pour être conséquent aux principes de la réforme et pour se conformer à la volonté de Dieu, qui recommande le mariage à tous les hommes. « Je veux, disait-il à ses amis, ne rien conserver de ma vie papistique. »

Avant de terminer cette note, il nous reste à apprécier un fait

Digitized by Google

divisé à leur sujet, avait sa source dans l'autorité que lui avaient acquise et l'enseignement de bonnes choses et la sainteté de sa vie.

Mais à l'époque dont nous parlons, Luther ne songeait encore à aucun changement; il était au contraire parmi les siens le plus zélé conservateur de la discipline établie; il ne mêlait jamais à ses leçons aucune de ses opinions.

très-significatif aux yeux des adversaires de Luther, qui s'obstinent à soutenir que lui et la réforme ont favorisé la dissolution des mœurs. On comprend qu'il s'agit de la *bigamie de Philippe-le-Magnanime, landgrave de Hesse*. Il est très-vrai que Philippe a eu simultanément deux femmes, et que, à la rigueur, Luther peut être considéré comme ayant donné son assentiment au second mariage du landgrave. Mais, sans vouloir nous prévaloir de l'exemple considérablement apogryphe du *comte de Gleichen*, que le pape aurait autorisé à prendre une seconde femme, il nous semble que si le double mariage de Philippe est contraire aux mœurs chrétiennes, et si Luther a eu tort de le tolérer, il y a dans ces deux faits des circonstances atténuantes. Le landgrave préférait une seconde femme légitime à une ou plusieurs maîtresses que le pape et l'empereur lui eussent passées, et s'appuyait de l'exemple d'Abraham pour convoler en secondes noces avant la mort de sa première femme. Par de fausses considérations politiques peut-être, Luther eut la faiblesse d'oublier qu'il ne vivait pas au siècle des patriarches. Quoi qu'il en soit, il y a plus de conscience que de dissolution dans un homme qui, ne voulant ni répudier sa femme comme saint Charlemagne, ni vivre avec des concubines comme Dagobert-le-Grand, auquel les moines ont donné de si magnifiques éloges, se disposait à prendre une seconde femme du consentement de la première et sur l'avis de quelques théologiens. Ces théologiens auraient dû donner un autre avis, les protestants l'ont toujours pensé; mais eût-il été plus édifiant s'ils avaient répondu : ayez autant de maîtresses que les rois de France, ou prenez conseil des successeurs de Borgia? Cela ne disculpe ni Luther ni Philippe, mais cela doit empêcher certaines gens de tirer de leur faute les conséquences absolues qu'ils ont voulu en déduire. Quant au prétendu adage de Luther : *Si nolit uxor, ancilla venito*, très-agréablement cité par le vicomte de Bonald, la biographie universelle et autres docteurs du même acabit, nous le renvoyons à ses juges naturels.

Digitized by Google

tant contestées par la suite. Chaque jour il s'appliquait davantage à l'exposition de cette doctrine commune et nécessaire à tous, de la pénitence, du pardon des péchés, de la foi, et des véritables consolations que nous offre la croix du Sauveur.

La douceur de ses enseignements charmait les âmes pieuses, et, d'un autre côté, les savants se réjouissaient de voir, comme sortir des ténèbres, ou d'un cachot, ou de la poussière, le Christ, les prophètes et les apôtres; de voir s'établir la distinction entre la loi et l'Évangile, et entre les promesses de l'une et de l'autre; de voir distinguer enfin la philosophie humaine de la doctrine évangélique, la justice spirituelle de l'ordre purement politique, de ce dont, certes, il n'y avait aucune trace ni dans Thomas, ni dans Scot et leurs semblables.

Dans ce temps, les écrits d'*Érasme* produisaient déjà leur effet, et portaient la jeunesse à l'étude des langues latine et grecque. Une foule de bons esprits commençaient à goûter ce genre plus noble d'instruction, et à détester la doctrine barbare et sophistique des moines.

Luther lui-même s'était fort appliqué au grec et à l'hébreu, dans la vue de pouvoir juger plus pertinemment des écritures, connaissant mieux la propriété du discours et de l'expression, et puisant la doctrine aux sources mêmes.

VIII. SA CONTROVERSE AVEC TETZEL.

Telles étaient les occupations de Luther, lorsqu'un *trafic d'indulgences* vénales vint s'établir dans le voisinage de Wittemberg. Le colporteur de ces indulgences était un dominicain nommé *Tetzel,* le plus impudent des Sycophantes. Irrité par ses discours impies et criminels, et enflammé d'un zèle pieux, Luther publia les fameuses

Digitized by Google

Thèses[1], ou *Propositions sur les indulgences*, qui se trouvent au premier tome de ses œuvres, et les afficha publiquement à l'église attenante au château de Wittemberg, la veille de la Toussaint de l'an 1517[2]. Tetzel, sans rien changer pour cela à sa conduite, espérant même s'en faire un mérite près du pontife romain, assemble son conseil, c'est-à-dire quelques moines et théologiens assez au courant de son art sophistique, et leur enjoint d'écrire contre Luther. Lui-même, pour ne point rester oisif, non content de simples prédications, lance contre son adversaire les foudres de l'Église; il déclare, en vociférant en tous lieux, qu'il fallait livrer cet hérétique aux flammes, et il commence par brûler en public les Thèses de Luther, et un sermon qu'avait prononcé celui-ci sur les indulgences. Ces fureurs de Tetzel et de ses satellites déterminèrent Luther à traiter cette matière plus à fond et à défendre la vérité.

Tels furent les principes de cette controverse, dans laquelle Luther, loin de soupçonner, ou même de rêver un changement futur dans la religion, et sans rejeter les indulgences, n'y demandait que quelques amendements.

C'est pourquoi ceux-là le calomnient avec une insigne fausseté, qui disent qu'il n'a fait qu'exploiter une circonstance favorable pour changer l'état de la chose publique et envahir la puissance, soit à son profit, soit au profit d'un autre.

Il est si peu vrai qu'il ait été suborné ou excité par des

[1] Au nombre de quatre-vingt-quinze, et dans lesquelles il dit entre autres, par allusion au trésor des mérites surabondants : *Que le véritable trésor de l'Église était le saint Évangile, la gloire et la grâce de Dieu.*

[2] Loin de prévoir les conséquences de cette démarche, Luther n'avait fait afficher ses thèses que pour se conformer à son serment de docteur en théologie, par lequel il s'était engagé à enseigner la parole de Dieu avec une inaltérable pureté et vérité, suivant sa conscience et sans égard au respect humain.

Digitized by Google

grands, comme l'a prétendu le duc de Brunswick, que l'électeur Frédéric lui-même vit avec chagrin s'élever ces débats, prévoyant que peu importants à leur naissance, la flamme néanmoins s'en étendrait peu à peu de toutes parts, comme dit Homère de la querelle, qui, *faible d'abord, bientôt s'élève dans les airs.*

IX. DISPOSITIONS DE L'ÉLECTEUR FRÉDÉRIC A SON ÉGARD.

Frédéric se distinguait entre les princes de notre âge par un extrême amour de la tranquillité publique. Peu sujet à l'intérêt personnel, il rapportait ses desseins au bien public, comme assez de preuves l'attestent. Il n'excita donc nullement Luther, et exprima, au contraire, son inquiétude et sa crainte sur un avenir fécond en discordes.

Cependant ce prince sage, ne prenant pas uniquement pour guides les conseils humains qui ordonnent d'étouffer promptement les faibles principes de toute révolution, mais admettant aussi une règle divine qui ordonne de se conformer à l'Évangile, lequel défend de repousser la vérité quand elle est reconnue, et qui traite de blasphème l'opiniâtre résistance qu'on lui oppose, fit ce qu'ont cru devoir faire tant d'autres hommes pieux et sages; il se soumit à Dieu, et fit, après un mûr examen, ce qu'il jugeait être vrai.

Je sais que souvent il en appela sur toutes ces affaires au jugement d'hommes éclairés et prudents. Lors de la diète que l'empereur Charles-Quint tint à Cologne après son couronnement, Frédéric pria amicalement Érasme, de Rotterdam, de lui dire avec franchise s'il pensait que Luther eût tort dans les contestations où il était engagé. Érasme lui répondit sans détour « que Luther avait raison, mais qu'il lui souhaitait plus de douceur. » Aussi, dans une lettre fort sérieuse à ce sujet, l'électeur ne manqua pas d'exhorter fortement Luther à se modérer.

Digitized by Google

Il est constant que, par suite de cette injonction, Luther promit au cardinal Cajétan de garder le silence de son côté, si on voulait l'imposer à ses adversaires. Cette circonstance prouve évidemment que Luther n'avait alors point en vue d'entamer de nouveaux débats et qu'il ne désirait que la paix. Mais les provocations incessantes d'ignobles écrivains l'entraînèrent peu à peu à d'autres disputes.

X. PROGRÈS DE LA RÉFORMATION.

Il s'éleva donc de vives disputes sur la distinction des lois divines et des lois humaines, sur la criminelle profanation de l'Eucharistie en y participant pour d'autres à prix d'argent. Il fallut à cette occasion expliquer toute la nature du sacrifice et montrer l'usage véritable des sacrements. Les raisons par lesquelles on établissait publiquement que le culte des idoles devait être abandonné, venant à pénétrer jusque dans les monastères, les hommes pieux qui s'y trouvaient renfermés commencèrent à en rompre la servitude impie.

Luther cependant ajouta bientôt aux explications de sa doctrine sur la pénitence, sur la rémission des péchés, sur la foi et les indulgences, d'autres enseignements sur la distinction des lois divines et des lois humaines, sur l'usage de la sainte Cène et des autres sacrements, et enfin sur les vœux. Tels furent les points les plus contestés. Quant à la question du pouvoir de l'évêque de Rome, ce fut Jean Eck qui l'agita le premier, sans autre motif que d'exciter contre Luther la haine du pontife et des rois[1].

[1] Dans la *dispute de Leipzig*, en juin 1519, dispute qui dura dix jours entre Eck et Luther. Le premier ayant été vaincu, alla à Rome solliciter une bulle, qu'il obtint le 21 juin 1520, pour brûler Luther et ses livres. L'électeur Frédéric fut ébranlé par cette bulle; mais plusieurs princes, entre autres Sylvestre de Schauenbourg et Fran-

Digitized by Google

Mais au milieu de ces attaques contre des pratiques et des traditions purement humaines, pour l'abolition desquelles Luther composa un grand nombre d'écrits, il retint dans toute leur intégrité les premiers fondements de la foi chrétienne, le symbole des apôtres, celui de Nicée et celui d'Athanase. Il exposa, en motivant, les points qu'il voulait changer, et quant à ce qu'il convenait de retenir, quant à la forme par lui approuvée tant pour la doctrine que pour l'administration des sacrements, on en trouve les détails dans la *Confession de foi* que *Jean*, électeur de Saxe, *Philippe*, landgrave de Hesse, et autres présentèrent à l'empereur *Charles-Quint*, l'an 1530, à la diète d'*Augsbourg*. On les trouve dans le rituel des églises de cette même ville et dans la doctrine que professe hautement notre communion, dont la somme est comprise nettement dans ladite confession[1]. J'ai fait ce récit afin que les gens pieux sachent non-seulement quelles erreurs Luther a censurées, quelles idoles il a renversées, mais encore que ce fut lui qui régla toute la doctrine nécessaire à l'Église, qui restitua le culte dans sa pureté primitive, et qui offrit aux âmes religieuses le plus bel exemple de conduite dans le rétablissement d'une Église. Or, il est utile que la postérité sache quelles sont les choses qui furent approuvées par Luther.

XI. CONTINUATION.

Je ne prétends point rappeler ici quels furent ceux qui, les premiers, distribuèrent publiquement la communion

çois de Sickingen, ayant offert au proscrit un asile dans leurs châteaux-forts, l'électeur se ravisa, et c'est alors, le 10 décembre 1520, que Luther brûla publiquement la bulle et les fausses décrétales. On peut dire que la rupture date de ce jour.

[1] Cette confession de foi, lue le 25 juin 1530 à la diète d'Augsbourg, où elle fit une profonde impression sur l'empereur et le reste des auditeurs, a été rédigée par Melanchthon.

Digitized by Google

sous les deux espèces, supprimèrent les messes privées, et désertèrent les monastères. En effet, Luther avait fort peu agité ces matières avant la diète de *Worms*, en 1521[1]. Ce ne fut pas lui qui changea les rites et les cérémonies, mais *Carlostadt* et autres, en son absence, et comme ce changement s'était opéré avec trop de tumulte et d'emportement de la part de Carlostadt, Luther, à son retour, déclara d'une manière péremptoire, ce qu'il en approuvait ou en désapprouvait[2].

On sait que les hommes qui sont à la tête des affaires publiques, détestent tout ce qui met le trouble dans les affaires, et il faut avouer qu'au milieu de cette triste con-

[1] La *diète de Worms* eut lieu au mois d'avril 1521. L'empereur Charles-Quint voulut y entendre Luther avant d'exécuter la bulle lancée contre lui le 21 juin 1520. Malgré la triste fin de Huss au concile de Constance et malgré les supplications de ses amis, Luther accepta un sauf-conduit, et se rendit à la diète. Son voyage fut un triomphe, et son séjour à Worms fut plus remarqué que celui de l'empereur. Ayant refusé de se rétracter, les agents de Rome voulurent le faire livrer au bras séculier; mais l'empereur ordonna de le laisser partir en liberté. Après son départ, Luther fut mis au ban de l'Empire avec ses adhérents, et l'électeur Frédéric, craignant pour lui les conséquences de cette mesure, le fit enlever dans les forêts de la Thuringe et conduire au château de Wartbourg, où il employa dix mois de loisirs à achever une partie de son admirable traduction de la Bible.

[2] Le bouillant *Carlostadt* avait profité de l'absence de Luther pour dévaster les églises, sous prétexte de ramener les beaux siècles de l'Église primitive. Luther ayant été informé des désordres occasionnés par cet extravagant, quitte secrètement la Wartbourg et, étant arrivé le 1er mars 1522 à Wittemberg, il n'eut pas de peine à y ramener l'ordre.

Ce n'était pas la première fois que Luther avait eu des démêlés avec les partisans de la réforme. Le plus célèbre et le plus regrettable de ces démêlés fut celui qu'il eut avec *Zwingli* au sujet de la communion. Philippe-le-Magnanime, landgrave de Hesse-Cassel, eut la malheureuse idée de raccommoder les deux adversaires dans un colloque qui eut lieu à *Marbourg*, au mois d'octobre 1529.

Digitized by Google

fusion de la vie humaine, toujours quelques maux accompagnent ces discordes, même quand elles sont provoquées par les meilleurs motifs. Cependant, il faut avouer aussi qu'en matière de religion, la volonté de Dieu doit prévaloir sur toutes les considérations humaines. Le Père lui-même a dit de Jésus-Christ : *C'est ici mon fils bien-aimé, écoutez-le.* Il menace de sa colère éternelle les blasphémateurs, c'est-à-dire ceux qui, ayant reconnu la vérité, s'efforcent néanmoins de la détruire. C'est pourquoi ce fut un pieux et urgent devoir que celui auquel se voua Luther, lui surtout qui était chargé de l'enseignement dans l'Église de Dieu, de combattre tant d'erreurs pernicieuses, erreurs que des hommes livrés à l'épicuréisme s'empressaient d'accumuler avec une impudence toujours nouvelle. Ses auditeurs, touchés de la vérité de ses discours, ne purent que se ranger de son avis. Si ensuite la discorde a enfanté des malheurs, comme nous voyons avec une grande douleur qu'il en survient chaque jour de nouveaux, la faute en est à ceux qui ont semé ces erreurs, aussi bien qu'à ceux qui, avec une haine infernale, les soutiennent contre la vérité.

Je ne rapporte pas ces choses dans la seule vue de défendre Luther et ses disciples, mais encore afin que chez nos contemporains et chez nos neveux, les esprits sages réfléchissent sur les voies de Dieu dans le gouvernement de la véritable Église, et sur sa manière de rassembler, au moyen de la parole évangélique, une Église éternelle au milieu de cette masse de péchés, c'est-à-dire de la grande

Ce colloque eut l'issue inévitable de toutes les assemblées de ce genre : il donna naissance à deux Églises, longtemps ennemies et aujourd'hui amies, sans qu'elles soient parvenues encore à se réunir complétement. Quand les hommes renonceront-ils à vouloir résoudre des problèmes au-dessus de leur intelligence? Jamais, et c'est en vain que *Grégoire de Nysse* aura attribué aux synodes tous les malheurs de l'Église.

Digitized by Google

tourbe des humains, parmi lesquels l'Évangile luit comme une lumière dans les ténèbres. Ainsi, de même qu'au temps des Pharisiens, il se trouva un Zacharie, une Élisabeth, une Marie et nombre d'autres qui furent les gardiens de la vraie foi, de même il y eut aussi avant nous beaucoup de fidèles invoquant Dieu avec rectitude et conservant avec plus ou moins de clarté la doctrine de l'Évangile. Tel fut ce vieillard qui avait souvent relevé le courage de Luther accablé par ses terreurs, et qui fut en quelque sorte son guide dans sa doctrine de la foi. Prions donc ardemment Dieu qu'il veuille maintenir dans les cœurs du grand nombre la lumière de l'Évangile, comme Isaïe priait pour ses disciples, *que la loi soit scellée en eux*. Ce récit doit enfin prouver que les superstitions hypocrites ne sont jamais durables, mais que tôt ou tard on les voit déracinées par la main divine; et comme ce sont les erreurs qui mènent aux révolutions, il faut se garder qu'il n'en soit enseigné dans l'Église.

XII. CONTINUATION.

Mais je reviens à Luther. Ce fut donc sans aucune passion particulière qu'il aborda la cause de la religion, et bien qu'il fût de sa nature ardent et irascible, jamais il ne perdit de vue quel était son emploi. Tous ses débats se bornèrent au simple discours, et il s'opposa constamment à ce qu'on recourût aux armes[1]. Il distingua avec sagesse

[1] Luther, vif et même emporté dans la discussion quand il s'agissait de ce qu'il tenait pour la vérité, avait horreur de toute violence et de toute mesure qui répugnait à la charité évangélique. Il ne voulut jamais consentir qu'on soutînt la réformation par les armes, et ce n'est qu'après sa mort que la guerre se déclara entre les princes protestants et l'empereur. Sa doctrine à cet égard, celle qui remplissait son âme, celle qu'il a mille fois professée de bouche et par écrit, était : « Que, pour une œuvre entreprise au nom de Dieu,

Digitized by Google

le pouvoir de l'évêque prêchant la parole de Dieu, de celui du magistrat qui doit contenir la multitude par le glaive.

C'est pourquoi, alors que l'esprit malin qui cherche à distraire l'Église par des scandales et à faire honte à Dieu, qui, ne trouvant de joie que dans le mal, se plaît aux erreurs et à la ruine des misérables humains, fut parvenu à enflammer quelques esprits séditieux et à les exciter au tumulte, comme *Munzer* et ses pareils, Luther condamna sévèrement leurs fureurs, et se porta hautement le défenseur de l'ordre politique, dont il fit ressortir l'avantage et la dignité. Eh! certes, quand je considère combien de grands personnages dans l'Église se sont mépris sur ce point, je ne puis m'empêcher de croire que ce n'est pas une simple prudence humaine qui gouverna son cœur, mais que ce fut une lumière divine qui l'éclaira et le retint si constamment dans les limites de ses fonctions.

Luther eut donc également en horreur les deux extrêmes de son temps, d'un côté les docteurs séditieux, Munzer et ses anabaptistes, de l'autre les évêques de Rome dont l'audacieuse impudence affirmait par décrets publics que

c'était de Dieu seul qu'on devait attendre du secours; que la force humaine n'y pouvait rien; que si la réformation venait de Dieu, elle ne manquerait pas de réussir, et que, si elle n'en venait pas, elle tomberait d'elle-même.» Voilà les sentiments de cet homme, qui n'envisageait les événements que sous leur aspect religieux. C'est aussi de la sorte qu'il s'exprimait à l'égard des hérétiques et de ceux qui étaient dans l'erreur sur le dogme : « Il faut les convaincre, disait-il, et non les détruire; si nous n'y réussissons pas, laissons le soin de leur conversion à Dieu. Employons contre leurs erreurs la force de la parole de Dieu et de la prière, non les supplices et les bourreaux. Qui vous dit que l'hérétique que vous tuez aujourd'hui ne se serait pas converti demain? Dieu est notre juge à tous, en ce qui le concerne. » On ne peut reprocher à Luther aucune action contraire à ces principes. (*Note du traducteur.*)

Digitized by Google

Pierre avait reçu, avec le pouvoir d'enseigner l'Évangile, l'empire absolu sur les choses politiques.

Enfin, il ne cessait de recommander à tous, *de rendre à Dieu ce qui est à Dieu, et à César ce qui est à César*, c'est-à-dire, quant au premier point, de rendre gloire à Dieu par une sincère contrition, par la confession, par la propagation de la vraie doctrine évangélique, par la prière en esprit et en vérité, et par une conscience pure; et quant au second, d'obéir avec déférence à l'autorité politique dans toute la vie civile, car telle est la volonté de Dieu. Luther observa scrupuleusement cette règle. Il rendit à Dieu ce qui est à Dieu, en pratiquant tout ce qui est nécessaire pour lui être agréable, en enseignant et priant avec vérité. Dans sa conduite politique, il évita avec une constance admirable tous conseils séditieux. De telles qualités sont, à mon avis, le plus bel ornement de la vie humaine.

Mais quelques louanges que nous devions à la vertu d'un homme qui a si bien usé des dons qu'il avait reçus de son Créateur, c'est à Dieu principalement qu'il convient de rendre grâces de ce que, par le ministère de cet homme, il a restitué la lumière de l'Évangile, et nous en a donné la doctrine à retenir et à propager. Les clameurs des épicuriens et des hypocrites qui insultent ou condamnent une vérité manifeste, ne m'émeuvent en aucune manière.

Mais je pense fermement que la voix de cette doctrine qui se fait entendre dans nos églises, n'est que l'accord perpétuel de la vraie Église de Dieu, *catholique*, c'est-à-dire universelle; que cette doctrine est la règle nécessaire de la prière et de la vie; et qu'enfin c'est d'elle-même que le Fils de Dieu a dit : *Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, mon Père l'aimera, nous viendrons chez lui, et nous y établirons notre demeure.* Je parle ici de l'essence de la doctrine, telle qu'elle est entendue et expliquée dans nos

Digitized by Google

églises par les pasteurs pieux et savants. Car quoique les uns apportent plus ou moins de précision et d'élégance dans l'interprétation d'un point particulier et que d'autres parlent avec moins de clarté ou d'agrément, il règne néanmoins sur le fond des choses un parfait accord entre les gens doctes et pieux.

XIII. DES VARIATIONS SURVENUES DANS LA DOCTRINE CHRÉTIENNE DEPUIS LES APÔTRES.

J'ai souvent et sérieusement réfléchi sur la doctrine des différents âges du christianisme, et il m'a toujours paru que depuis le temps des apôtres, et après l'époque du dogme primitif, la doctrine de l'Église avait subi quatre variations remarquables. La première eut lieu sous *Origène*[1]; car bien que cet âge ne manquât pas d'hommes pensant avec rectitude, comme fut *Méthodius*[2], qui condamna les rêveries d'Origène, ce fut alors cependant que dans les esprits de la multitude l'Évangile commença à être ébrêché par la philosophie humaine, c'est-à-dire à voir surgir à côté de lui l'opinion, qu'une vie passablement conforme aux préceptes de la raison suffisait pour mériter la rémission des péchés, et que c'était là la justice de laquelle il est dit : *Le juste vivra par la foi.* Cet âge a vu presqu'entièrement s'évanouir la distinction entre la loi et l'Évangile, et a négligé la tradition des apôtres. Il ne retint

[1] *Origène*, qui florissait jusqu'à la moitié du troisième siècle, paraît s'être inspiré des gnostiques. Il croyait à la préexistence des âmes, soutenait que Jésus-Christ n'est fils de Dieu que par adoption, que l'âme de l'homme a péché même avant d'être mise au corps, et que les peines de l'enfer ne sont pas éternelles.

[2] *Méthodius*, évêque orthodoxe de Tyr, qui subit le martyre en 312, est auteur d'un poëme de dix mille vers contre Porphyre. Il a écrit contre Origène *Le banquet des dix Vierges*, *La pythonisse*, et *Du libre arbitre*.

Digitized by Google

pas même la signification native des termes *lettre, esprit, justice, foi,* et cet oubli de la propriété des mots qui sont les représentants des choses, fait que nécessairement le sens des choses devient autre aussi. Ce fut de ces germes que naquit l'erreur de Pélage, laquelle eut tant de retentissement, et ce fut de la sorte qu'Origène troubla les sources limpides et salutaires où, sous les apôtres, l'Église primitive puisait une pure doctrine.

Pour redresser les erreurs de cet âge, Dieu semble avoir suscité saint Augustin. Celui-ci parvint à clarifier les sources, et nul doute que, s'il était juge des controverses d'aujourd'hui, il ne nous fût tout à fait favorable. Tant est-il certain que quant à la rémission gratuite, à la justification par la foi, à l'usage des sacrements et à la doctrine des choses indifférentes, il est entièrement de notre avis, et bien que souvent il expose son opinion avec plus ou moins de précision ou de clarté, il est impossible à un lecteur attentif et sans prévention, de ne pas reconnaître qu'il est du même sentiment que nous. Nos adversaires, il est vrai, citent quelquefois contre nous des sentences isolées d'Augustin, en affectant à grands cris d'en appeler aux Pères de l'Église; mais ils ne le font pas par amour de la vérité et de l'antiquité, et c'est à tort qu'ils couvrent les idoles d'aujourd'hui de l'autorité des anciens à qui elles étaient parfaitement inconnues.

Cet âge néanmoins n'est pas tout à fait exempt de superstitions. Augustin a traité des vœux en quelques endroits, et, quoiqu'il l'ait fait avec plus de sagesse que ses contemporains, son exemple prouve que les meilleurs esprits participent aux erreurs de leur temps, confirmant par là le sentiment d'Euripide, qui dit : *Tout ce qui croît avec nous, nous est cher*. Mais, quoi qu'il en soit, plût au ciel que tous ceux qui affectent de suivre les errements de ce Père, au lieu d'en tirer à contre-sens quelques passages mutilés

Digitized by Google

pour étayer leurs opinions, eussent en tout point sa doctrine, et j'ajouterai, un cœur semblable au sien!

La lumière qu'avaient fait renaître les écrits d'Augustin fut d'un grand secours à ceux qui vinrent après lui. *Prosper* d'Aquitaine, *Maxime*, *Hugues* de Saint-Victor, et quelques autres qui brillèrent comme théologiens jusques au temps de *saint Bernard*, se conformèrent presqu'en tout au sentiment d'Augustin. Cependant, la puissance et les richesses des évêques allant toujours croissant, il survint dans l'Église un siècle qu'on peut comparer à celui des géants de la fable. Des hommes sans mœurs et sans lettres régnèrent dans l'Église. Les plus instruits cultivaient tout au plus le droit ou les pratiques de la cour de Rome.

Enfin parurent sur la scène les dominicains et les franciscains qui, voyant le luxe et l'opulence des évêques, et détestant leurs mœurs profanes, instituèrent un genre de vie plus modeste, et se renfermèrent dans la stricte observance de la discipline. Mais bientôt ils dégénérèrent eux-mêmes, et leur ignorance accrut encore la masse des superstitions. Considérant cependant que dans les écoles on ne s'attachait à d'autre étude qu'à celle de la jurisprudence, parce qu'à Rome, où l'on vivait de chicanes, cette étude était pour le grand nombre le chemin des honneurs et des richesses, ces bons moines s'efforcèrent de rappeler leurs contemporains à l'étude de la théologie. Malheureusement ils s'y prirent mal. *Albert*[1] et ses disciples, adonnés à la doctrine d'Aristote, commencèrent à transformer en un système philosophique la doctrine de l'Église. Ce qua-

[1] *Albert de Bollstædt*, évêque de Ratisbonne, surnommé le Grand, à cause de l'étendue de ses connaissances, qui le firent passer pour un magicien. Afin de pouvoir se consacrer exclusivement à ses études, il se retira chez les dominicains de Cologne, où il mourut en 1280. Saint Thomas d'Aquin fut le plus remarquable de ses disciples.

Digitized by Google

trième âge a empoisonné les sources évangéliques, c'est-à-dire a favorisé le triomphe d'opinions propres à établir une idolâtrie manifeste. On trouve dans Thomas et dans Scot un si grand nombre de ces voies obliques et de ces fausses opinions, que les meilleurs théologiens n'ont cessé depuis lors de désirer un genre d'enseignement et plus simple et plus pur [1].

XIV. NÉCESSITÉ DE LA RÉFORMATION; PRIÈRE; MORT DE LUTHER.

On ne peut donc soutenir sans une insigne impudence qu'une réforme n'ait point été nécessaire dans une telle doctrine. Il est notoire qu'une grande partie des sophismes qui en formaient le tissu, n'étaient pas même compris de ceux qui avaient blanchi dans ce genre d'études. Cette doctrine d'ailleurs ouvre la porte à toutes les pratiques idolâtres, puisqu'elle enseigne que les seules œuvres extérieures suffisent pour s'appliquer le mérite du sacrifice; puisqu'elle fournit de spécieux prétextes à l'invocation des images; qu'elle nie l'efficacité de la foi pour la rémission

[1] *Conrad Summenhard*, un des meilleurs esprits de ce temps, qui, après avoir étudié à l'Université de Paris, devint professeur de celle de Tubingue, répétait souvent : « Qui me délivrera, malheureux, de cette querelleuse théologie? » *Bossuet* lui-même, dans son *Histoire des Variations*, liv. v, § 1er, convient qu'on s'était beaucoup écarté de la simplicité du dogme primitif. « Plusieurs, dit-il, ne prêchaient que les indulgences, les pèlerinages, l'aumône donnée aux religieux, et faisaient le fonds de la piété de ces pratiques. Ils ne parlaient pas autant qu'il le fallait de la grâce de Jésus-Christ. » Un autre aveu naïf d'un prélat du seizième siècle ne sera peut-être pas déplacé ici. C'était l'*abbé de Neuhaus*, qui exprimait ainsi son regret de ce que la réformation était survenue si mal à propos : « Si Luther n'était pas venu, nous aurions fini par persuader à ces gens-là de manger du foin. » Ce mot est peut-être la plus heureuse apologie qui existe de Luther et de sa réforme. (*Note du traducteur.*)

Digitized by Google

gratuite des péchés; qu'elle fait de simples cérémonies humaines un sujet de tortures pour les consciences, et qu'enfin elle fait éclore tant d'atrocités et d'absurdités, que là seule pensée en fait frémir.

Grâces soient donc rendues à Dieu, Père dans l'éternité des temps de notre Seigneur Jésus-Christ, qui a voulu que, par le ministère de Martin Luther, les sources évangéliques fussent purgées de toute fange et de tout venin, et que la pureté de la doctrine fût restituée à l'Église! Que tous les hommes pieux, méditant sur cet état des choses, unissent leurs vœux et leurs gémissements, et d'un cœur ardent demandent à Dieu qu'il daigne achever ce qu'il a opéré en nous pour l'honneur de son saint temple. C'est de toi, Dieu vivant et vrai Père dans l'éternité de notre Seigneur Jésus-Christ, Créateur de toutes choses et de ton Église, c'est de toi que vient cette parole et cette promesse : *Pour l'amour de mon nom j'aurai pitié de vous, pour l'amour de moi je ne souffrirai point le blasphème.* Je te conjure du fond de mon âme, pour la gloire de ton nom et pour celle de ton Fils, de maintenir à jamais et de former au milieu de nous, par la voix de l'Évangile, une Église impérissable; je te conjure par l'amour de ton Fils, notre Seigneur Jésus-Christ, crucifié et ressuscité pour nous, notre Médiateur et notre Intercesseur, de régir mon cœur par ton Saint-Esprit, afin que nous l'invoquions avec vérité, et que nous t'offrions un culte qui te soit agréable.

Daigne aussi veiller sur les études de la sainte doctrine, gouverne et conserve ces institutions et ces lois qui sont les lieux de refuge de ton Église, et puisque tu as créé le genre humain à cette fin, que les hommes te connaissent et t'invoquent, ne souffre pas la dispersion de ces troupeaux parmi lesquels ta parole retentit. La veille de son agonie, ton Fils, notre Seigneur Jésus-Christ, éleva la voix pour nous : *Mon Père,* dit-il, *sanctifie-les par*

Digitized by Google

la vérité, ta parole est la vérité! A cette prière de notre pontife, nous joignons nos vœux, et te demandons avec lui que ta doctrine brille à jamais au milieu de nous et qu'elle seule nous gouverne.

Nous avons entendu Luther prononcer cette prière tous les jours, et c'est pendant qu'il la prononça que son âme fut paisiblement rappelée de cette terre, dans la soixante-troisième année de son âge.

XV. ÉCRITS DE LUTHER.

Il a laissé à la postérité de nombreux monuments de son savoir et de sa piété. Parmi ses écrits, il en est de *didactiques* qui renferment une doctrine salutaire et nécessaire aux chrétiens, où il offre de saints préceptes sur la foi et ses fruits, sur l'usage des sacrements, sur la distinction de la loi et de l'Évangile, sur la philosophie humaine, sur la dignité de l'ordre politique, et enfin sur les principaux articles de la doctrine essentielle à l'Église. Il en est de *polémiques,* dans lesquels il a réfuté un grand nombre d'erreurs pernicieuses. Il en est d'*exégétiques,* qui renferment plusieurs interprétations des livres tant des prophètes que des apôtres, et ses ennemis mêmes avouent que, dans ce dernier genre, il a surpassé tous les interprètes connus.

Les hommes éclairés et religieux comprendront sans peine le mérite de ces ouvrages; mais il existe encore un autre travail de Luther dont l'utilité égale au moins celle du reste de ses écrits. C'est la traduction complète de l'Ancien et du Nouveau Testament, faite avec tant de clarté, que cette version germanique peut tenir lieu d'un commentaire de l'original, d'autant plus qu'elle est accompagnée de notes très-savantes et de sommaires à chaque partie où se trouve un abrégé de leur divin contenu. Le lecteur y

Digitized by Google

trouve une telle lumière sur la nature de ces livres que toute âme pieuse peut aller désormais puiser à la source même les solides témoignages de sa religion. En effet, l'intention de Luther n'a jamais été qu'on s'en tînt à ses propres ouvrages. Il n'a voulu que guider les esprits vers les sources; il a voulu que nous prêtassions l'oreille à la voix de Dieu, et que par elle la vraie foi; la vraie prière s'allumassent dans les âmes, que Dieu fût adoré en vérité, et que la vie éternelle devînt l'héritage d'un grand nombre.

XVI. CONCLUSION.

Une telle rectitude de volonté et de si immenses travaux méritent notre reconnaissance et notre estime. Ayons toujours présent à l'esprit l'exemple de Luther, afin que chacun s'efforce, selon ses moyens, de servir comme lui l'Église. Deux fins, en effet, sont prescrites à notre vie; nous devons faire éclater la gloire de Dieu, et nous rendre utiles à l'Église. La première, suivant ces paroles de saint Paul : *Faites tout pour la gloire de Dieu,* et l'autre, suivant les paroles du psaume cent-vingt-deux : *Priez pour obtenir la paix dans Jérusalem*, verset qui renferme encore la douce promesse que la *béatitude et la joie attendent ceux qui aiment l'Église.* Ces commandements et ces promesses du ciel invitent tous les chrétiens à s'instruire avec soin de la doctrine de l'Église, à s'attacher aux ministres de l'Évangile et aux docteurs du salut, à propager de tous leurs moyens la vraie doctrine et à maintenir la concorde dans l'Église.

Adieu, lecteur. Wittemberg, le 1er juin 1546.

FIN.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

Préface de l'éditeur 1
Préface de l'auteur 29

PREMIÈRE PARTIE.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

Chapitre Ier. Sur l'état de la question. 39
Chapitre II. Sur l'essence des réformations en général . . 45
Chapitre III. Sur la réformation de Luther en particulier . . 57
§ 1er. Événements qui ont précédé et causes qui ont provoqué la réformation 57
§ 2. Esquisse de l'état de l'Europe, au commencement du seizième siècle 61
I. État politique 61
II. État religieux 66
III. État littéraire 71
§ 3. Réformation. 74
Chapitre IV. Conjectures sur ce qui serait arrivé si la réformation n'avait pas eu lieu 87

SECONDE PARTIE.

INFLUENCE DE LA RÉFORMATION.

Première section.

Situation politique des États de l'Europe. 98
Chapitre Ier. Sur l'Église en elle-même, et dans ses rapports avec la politique 99
Chapitre II. Sur les principaux États chrétiens. 108
§ 1er. Situation intérieure des États 108
I. États protestants 109
1. Allemagne. 119
2. Danemark 127
3. Suède 128
4. Suisse 129
5. Genève. 132
6. Hollande 135
7. Angleterre. 138
8. États-Unis d'Amérique 145
II. États catholiques 147
1. Espagne 147
2. France 150
3. Italie 157

Digitized by Google

Pages.
4. Pologne 158
5. Russie 161
§ 2. Situation extérieure et respective des États de l'Europe entre eux 162
Première période, de 1520 à 1556 166
Seconde période, de 1556 à 1603 167
Troisième période, de 1603 à 1648. 169
Chapitre III. Récapitulation sommaire des résultats de la réformation par rapport à la politique . . . 172

Seconde section.

Sur le progrès des lumières. 174
Chapitre Ier. Résultats de l'impulsion morale donnée par la réformation. 176
§ 1er. Relativement à la liberté de penser. 176
§ 2. Relativement à l'étude de la religion, des langues anciennes, de l'exégèse, de l'archéologie et de l'histoire. 181
§ 3. Relativement à la philosophie, aux sciences morales et politiques 192
§ 4. Relativement aux sciences mathématiques et physiques 211
§ 5. Relativement aux belles-lettres. 213
§ 6. Relativement aux beaux-arts 221
Chapitre II. Résultats des événements qui ont accompagné et suivi la réformation. 224
§ 1er. Troubles et guerres dans le monde politique ; controverses dans le monde théologique 224
§ 2. Sociétés secrètes : Francs-Maçons, Rose-Croix, Mystiques, Illuminés 233
§ 3. Jésuites et Jansénistes. 241
§ 4. Une réflexion sur l'emploi des biens ecclésiastiques. 253
Chapitre III. Récapitulation des résultats de la réforme par rapport aux progrès des lumières . . . 255
Conclusion. 257

Appendice.

I. Esquisse de l'histoire de l'Église chrétienne, depuis son fondateur jusqu'à la réformation 263
II. Précis historique de la vie de Martin Luther, traduit du latin de Melanchthon, par Charles de Villers. . . . 316

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google